

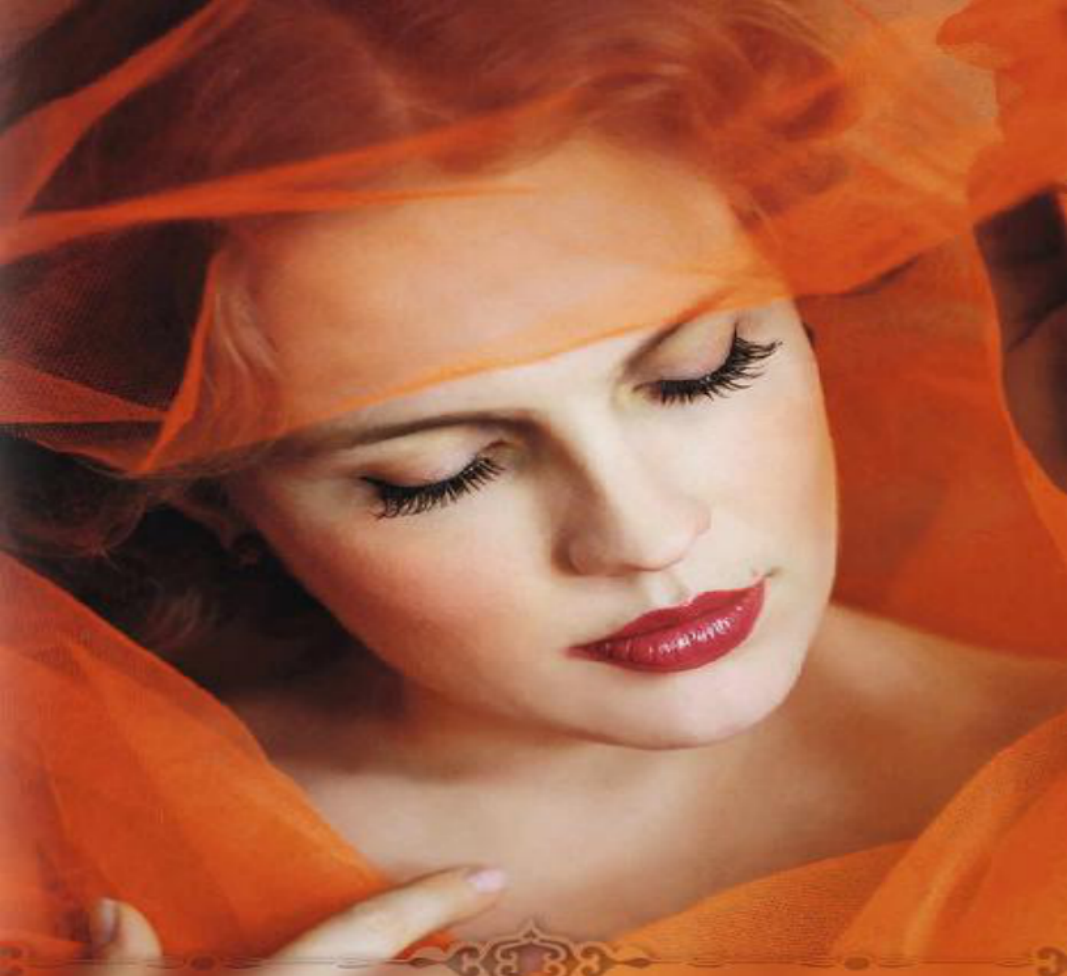
Le Duc diabolique

1 - Cœur de fripouille

Katharine Ashe

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



KATHARINE ASHE

Cœur de fripouille

LE DUC DIABOLIQUE

J'AI
LU
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

KATHARINE
ASHE

Cœur de fripouille

LE DUC DIABOLIQUE – 1

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Élisabeth Luc*



Katharine Ashe

Cœur de fripouille

LE DUC DIABOLIQUE – 1

Collection : Aventures et passions

Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis)

par Élisabeth Luc

Éditeur original

Avon Books, an imprint of HarperCollinsPublishers, New York

© Katharine Brophy Dubois, 2016

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2018

Présentation de l'éditeur :

Héritière d'un duc, lady Constance est aussi un agent du Falcon Club, société secrète qui recherche des personnes disparues. Sa position sociale lui est fort utile pour enquêter, et sa prochaine mission concerne justement un duc pervers... que son père s'est mis en tête de lui faire épouser ! Constance, qui n'a rien d'une faible femme, décide d'apprendre l'escrime pour se défendre en cas de danger. Or, Evan de Saint-André, l'homme qui se présente pour être son maître d'armes, n'est autre que celui qui a bouleversé sa vie six ans plus tôt...

Biographie de l'auteur :

KATHARINE ASHE est professeure d'histoire et auteure de romance historique. Saluée par la presse spécialisée, elle a été deux fois finaliste du prestigieux RITA Award. Ses romans ont été traduits dans de nombreuses langues.

© Malgorzata Maj / Arcangel Images

Éditeur original

Avon Books, an imprint of HarperCollinsPublishers, New York

© Katharine Brophy Dubois, 2016

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2018

Katharine Ashe

Professeure d'histoire, elle écrit de la romance historique Régence. Son roman *J'ai épousé un duc* a été finaliste du prix Romantic Times en 2013 dans la catégorie « Romance historique de l'année ». En 2014, elle est sélectionnée pour le RITA Award du « Meilleure roman court ». Ses romans ont été traduits dans de nombreuses langues.

***Du même auteur
aux Éditions J'ai lu***

TROIS SCEURS ET UN PRINCE

1 – J'ai épousé un duc

N° 11017

2 – J'ai adoré un lord

N° 11161

3 – J'ai aimé le prince des rebelles

N° 11292

*Pour Marcia Abercrombie, Sonja Foust
et Lee Galbreath, mes amies,
des artistes, des anges.*

*Les exercices de chevalerie produisaient
des effets tant sur le plan physique que mental.*

*Physiquement, ils sculptaient
des corps pleins de grâce et de vigueur.
Mentalement, ils stimulaient le courage,
la générosité et la sincérité.*

Colonel Thomas H. Monstery
The Spirit of Times (1877)

Sommaire

Titre

Copyright

Biographie de l'auteur

Katharine Ashe

Du même auteur aux Éditions J'ai lu

LE FALCON CLUB

Première partie - LA JEUNE FILLE

Prologue - LE DANGER

Avril 1815, Fellsbourne, domaine du marquis de Dorée, Kent,
Angleterre

Deuxième partie - L'HÉRITIÈRE

1 - LA VILLÉGIATURE

2 - LE MAÎTRE D'ARMES

Mars 1822, auberge de la Toison, Duddingston, près
d'Édimbourg, Écosse

Castle Read, siège du duché de Read, Midlothian, Écosse

3 - LE POT-DE-VIN

4 - IMPRÉVISIBLE ET INVINCIBLE

5 - UNE SUPPLIQUE

6 - UNE LEÇON

7 - LA CONDITION

8 - SANG-FROID, VIGUEUR ET JUGEMENT

9 - CHANGEMENT DE PROGRAMME

10 - UNE OMBRELLE ROSE

11 - LE PIÈGE

12 - ENFREINDRE LES RÈGLES

13 - LE DUC

14 - UN COUTEAU CACHÉ

15 - UN CADEAU

16 - UNE DANSE, ENFIN

17 - LES VŒUX

18 - LA PROPOSITION

Troisième partie - LA MARIÉE

19 - LA BOUTEILLE LA PLUS CHÈRE

Baker & Chambliss, notaires Londres

20 - UNE NUIT DE NOCES

21 - LA CONFESSION

22 - LA CRÈME DE LA CRÈME

23 - LA VÉRITÉ

24 - UNE INVITATION

25 - LE DUEL

26 - LE MAÎTRE

27 - LE PRINCIPAL AVANTAGE DU MARIAGE

Quatrième partie - LA GUERRIÈRE

28 - UN BAIN

29 - UNE PELLICULE DE GLACE

30 - L'OR DU PIRATE

31 - LE TEMPS

32 - LES JOURS SPLENDIDES

33 - UNE NUIT HIDEUSE

34 - LE SACRIFICE

35 - UNE ÉPÉE RENDUE

36 - UNE CONVERSATION, ET UNE ÉPÉE EN CADEAU

Épilogue - LA REQUÊTE

Note sur les déguisements, les rebelles et les épées

Remerciements

LE FALCON CLUB

Mission

Retrouver des personnes disparues et les ramener chez elles

Chef

Anonyme

Agents

Colin, vicomte de Gray, alias Pèlerin
Secrétaire du Club

Lady Constance Read, alias Moineau

Leam, comte de Blackwood, héritier du duché de Read, alias
Aigle (retiré des affaires)

Capitaine Jinan Seton, alias Balbuzard (retiré des affaires)

Wyn Yale, alias Corbeau (retiré des affaires)

Ennemie jurée

Lady Justice, journaliste

Première partie
LA JEUNE FILLE

Prologue

LE DANGER

Avril 1815, Fellsbourne, domaine du marquis de Dorée, Kent, Angleterre

De la dizaine d'hommes présents dans la salle, c'était le seul qu'elle aurait dû se garder de dévisager. Il n'était ni lord ni l'héritier de la moindre fortune, encore moins le descendant de quelque noble lignée ou le favori d'un prince. Ce n'était même pas vraiment un gentleman.

Et pourtant, elle n'avait d'yeux que pour lui.

Quelle importance ? Depuis son poste, elle pouvait espionner cette soirée un peu coquine – tant que personne ne la prenait sur le fait.

À moins qu'il ne s'agisse de la bonne personne, naturellement.

Au cours des quatre dernières soirées, nul n'avait remarqué qu'elle se tenait dans l'entrebâillement d'une petite porte dérobée, dans un coin de la salle de bal. Tout le monde avait oublié l'existence de ces passages secrets, qui remontaient à des temps plus troublés.

Sauf elle.

Et lui, à présent.

Il émanait de sa carrure et de son regard pénétrant une force impressionnante. Pourtant, elle ne battit pas en retraite dans le couloir sombre. Il ne risquait pas de la reconnaître. À l'instar des autres femmes, elle portait un loup qui lui masquait la moitié du visage. De toute façon, elle ne fréquentait guère la haute société. Son père ne l'avait pas encore emmenée à Londres. Il s'était contenté de la déposer à Fellsbourne, où il la croyait en sécurité dans la famille d'une amie. Et c'était le cas. On l'avait taquinée, titillée, traitée en petite sœur insupportable, mais jamais elle n'avait été en danger.

Jusqu'à cet instant.

Sans la quitter des yeux, l'inconnu se leva de son siège avec une grâce féline, tel un prédateur aux aguets. *Pas complètement humain*. Il avait regardé les autres, indifférent aux badinages amoureux des hommes et des femmes chargées de les distraire. Tel un prince des elfes étudiant les simples mortels, il était là en observateur.

Se serait-il intéressé à elle si elle était l'une de ces filles ? s'était-elle demandé. Chercherait-il à capter son attention ? La toucherait-il comme les autres hommes touchaient ces femmes ? Et comme elle

avait envie d'être caressée, enlacée, de s'entendre dire qu'elle était belle et unique.

Elle était licenciée jusqu'à la moelle. Du moins suffisamment pour désirer être remarquée par un inconnu, pour savourer les petites palpitations au creux de son ventre tandis qu'il se dirigeait droit vers elle.

En temps normal, elle avait la langue bien pendue. Mais jamais, en temps normal, elle n'avait rencontré d'homme ayant des yeux pareils – verts, limpides, étincelants, semblables à un clair de lune sur les eaux d'une source au cœur d'une forêt. Peut-être n'était-il *pas* complètement humain, après tout. L'Angleterre voisine de l'Écosse ne manquait pas de créatures légendaires.

Lorsqu'il fut à un mètre d'elle, elle se sentit défaillir.

— Vous m'observiez, dit-il d'une voix grave.

— Vous m'observiez, rétorqua-t-elle, et sa propre voix était si sourde qu'elle en fut étonnée.

— L'un de nous deux a commencé, non ?

— C'était peut-être instantané et réciproque. Ou pure coïncidence, et chacun s'imagine que l'autre a engagé les hostilités.

— Voilà qui est mortifiant pour l'un comme pour l'autre, déclara-t-il en esquissant un sourire.

Il avait une belle bouche, elle devait l'admettre. C'était la première fois qu'elle admirait la bouche d'un homme, qu'elle en prenait vraiment conscience. Et celle-ci ne la laissait pas de marbre.

— Ou heureux, risqua-t-elle avec un grand sourire.

Peu lui importait de dévoiler ses dents qu'elle trouvait trop grandes. Un jeune homme séduisant lui souriait. Avec son chaume de barbe et son visage hâlé, il avait tout d'un pirate. Coiffés en arrière, ses cheveux d'or sombre frôlaient le col de sa chemise. Un sabre de l'armée à la poignée étincelante était glissé dans le fourreau de cuir foncé qui lui battait la cuisse.

Il avait les yeux rivés sur ses lèvres. Elle fixa les siennes. Les palpitations dans son ventre reprirent de plus belle.

Des baisers.

Sa bouche invitait aux baisers. Elle eut soudain envie qu'il l'embrasse sur les lèvres, dans le cou, telles ces femmes légères qui s'abandonnaient sans retenue. Qu'il l'embrasse où bon lui semblait.

Scandaleuse...

— Dansons, dit-il.

Elle jeta un coup d'œil furtif vers la salle. Les femmes étaient en tenue légère, à peine couvertes de tissus diaphanes, les épaules dénudées par les doigts audacieux de leurs cavaliers. Jack donnait un bal masqué pour ses amis et ces femmes. Des femmes qu'elle n'était pas censée envier.

Elle n'avait rien à faire ici. Sa place était dans le manoir de la douairière, à quelques centaines de mètres de là, où Eliza somnolait dans son fauteuil, au coin du feu, après un souper arrosé de whisky.

— Je ne peux pas, répondit-elle, non sans regret.

— Vous ne pouvez pas ? Ou vous ne voulez pas danser avec moi ? insista-t-il d'un ton suave.

— Si je le pouvais, ce ne serait qu'avec vous.

Il parut étudier son visage : ses yeux trop immenses, son nez trop petit, sa bouche large, son front haut, ses joues rondes. Elle était consciente de ses défauts, pourtant cet homme semblait apprécier ce qu'il voyait.

— Quel est votre nom ?

— Je n'en ai pas.

En tout cas, elle refusait de le révéler à ce pirate aux yeux d'elfe.

Il la gratifia d'un sourire si ensorceleur que son cœur s'emballa.

— Je vous appellerai la Belle, déclara-t-il, avant d'ajouter, les sourcils froncés : Je ne suis sans doute pas le premier.

— Dans ce cas, je suppose que je dois vous appeler la Bête.

Elle appréciait de plus en plus le trouble qu'il avait le don de faire naître en elle d'un simple sourire.

— Sans doute, si j'en juge par les idées qui me passent actuellement par la tête, répondit-il.

— À quoi pensez-vous ?

— Je me dis que vos lèvres sont parfaites.

Incapable de se contrôler, elle les sentit frémir et s'incurver sur un sourire.

— Des hommes vous l'ont déjà dit, n'est-ce pas ?

Personne n'avait jamais posé les yeux sur les lèvres de la jeune fille sinon lorsqu'elle s'exprimait mal.

— Pourquoi vous souciez-vous de ce que d'autres hommes ont pu dire ?

— J'aimerais être le premier, le plus éloquent, le plus original. Hélas, c'est impossible. Je suis perdant avant même d'avoir livré bataille.

— Quelle bataille ?

— La bataille pour attirer votre attention.

— Vous avez toute mon attention. Cela me semble évident, répliqua-t-elle en réprimant un sourire. À moins que vous ne soyez un peu lent d'esprit.

— Cela ne fait aucun doute, murmura-t-il.

Soudain, il lui parut plus proche, plus grand, plus imposant. Elle sentit son parfum aux notes de cuir et de bergamote.

— J'ai envie de vous embrasser, avoua-t-il.

Elle en eut le souffle coupé.

— Il faut que je parte, chuchota-t-elle.

Mais elle ne bougea pas. C'était mal, osé et déloyal à bien des égards. Pourtant ses jambes refusaient de lui obéir. Elle voulait rester.

Les yeux de l'inconnu pétillaient à la lueur des chandelles.

— Vous n'étiez pas invitée à cette fête, n'est-ce pas ?

— Non.

— Faites-vous partie du personnel de cette maison ?

Elle faillit lui répondre par l'affirmative afin qu'il continue à fixer ses lèvres en prononçant des paroles scandaleuses. Son instinct lui souffla qu'il saurait qu'elle mentait.

— Il faut que je parte, répéta-t-elle.

Cette fois, elle recula dans les ténèbres, puis remonta prestement l'étroit passage, foulant sans bruit le parquet de ses pantoufles en direction de la sortie. Bien des fois, elle s'était cachée entre ces murs pour épier Jack, Arthur et Ben, brûlant d'être acceptée dans leurs jeux. Souvent, elle s'était tapie dans les recoins pour être proche d'eux sans révéler sa présence. Quand ils la surprenaient, ils s'enfuyaient en courant. « Les garçons sont ainsi », lui serinait sa nurse, ce à quoi elle répondait qu'ils étaient méchants.

Elle entendit les pas de l'inconnu derrière elle.

— Ne partez pas, je vous en prie !

Elle s'arrêta et il la rattrapa aussitôt.

— Qu'espériez-vous faire en entrant dans cette pièce ? s'enquit-il.

Il semblait tout proche, elle entendait ses épaules effleurer les murs à chaque mouvement, comme s'il occupait tout l'espace. Elle en eut le tournis.

— Je voulais voir. Je...

Si elle ne pouvait mentir, elle savait que ce serait stupide de révéler quoi que ce soit la concernant.

— Je n'ai pas à vous le dire.

— Vous avez été bannie du groupe, affirma-t-il. Pas étonnant.

— Comment cela, pas étonnant ?

— Les loups sont de sortie, ce soir, et vous êtes un agneau.

Non seulement elle n'avait pas l'impression d'être un agneau, mais elle se sentait plutôt dévergondée.

— Loin de là. Je viens d'avoir dix-huit ans.

— Ah ! une vraie rombière, ironisa-t-il.

Elle aimait son badinage, était flattée qu'il la taquine, qu'il l'ait suivie et se tienne à présent si près d'elle.

— Vous êtes assurément un gentleman, monsieur. Je vous en sais gré.

L'atmosphère se détendit.

— Je ne vous vois pas, reprit-il de sa voix profonde. Auriez-vous esquissé une révérence ?

— Bien sûr. Votre compliment le méritait.

— Quel compliment ?

— Vous m’avez traitée de rombière.

— Vraiment ?

— Oui.

— Non, c’est impossible. Il devait s’agir de cet autre type qui se trouve dans ce recoin sombre avec nous. Le goujat ! Ne vous inquiétez pas, je le chasserai dès que nous en aurons terminé.

— Terminé ?

Pas déjà.

— Pourquoi vous être arrêtée quand je vous l’ai demandé ?

— Vous ne m’avez pas demandé, vous m’avez implorée. J’ai eu pitié de vous.

Abruptement, la tension ressurgit, palpable.

— Savez-vous que vous êtes peut-être en danger avec moi ? demanda-t-il à voix basse.

— Si tel était le cas, ne seriez-vous pas en train de me compromettre au lieu de me mettre en garde ?

Il semblait encore plus proche – sa chaleur, son odeur, ses yeux qui ne la voyaient pas et sa bouche dont elle rêvait de savourer les baisers.

— Je vais peut-être vous compromettre, reprit-il d’un ton dur qui la fit frissonner.

— Vous n’en ferez rien, répliqua-t-elle en crispant les doigts sur sa robe.

— Comment le savez-vous ?

— Parce que c’est ce que je souhaite et je n’aurai pas la chance de voir mon vœu exaucé, pour une fois.

— Les filles telles que vous...

Il parut hésiter, puis :

— Les filles qui jouent avec le feu finissent par se brûler les ailes.

— Et si je ne jouais pas ? souffla-t-elle.

Le silence les enveloppa.

— Je me demande ce que vous fabriquiez, dit-il finalement. Étiez-vous en train d’espionner les invités ?

— Oui.

— Qui est l’heureux élu ?

— Je ne cherchais peut-être qu’à regarder dans l’entrebâillement de la porte.

La première fois, elle n’avait agi que par curiosité.

— Et si j’avais espionné les invités par dépit ? Et que je m’ennuyais tellement que j’étais sur le point d’interrompre ma surveillance pour aller me coucher et lire ?

— Vous vous ennuyiez ?

— Ce n'est pas parce que je n'ai jamais assisté à des scènes de débauche que j'en ignore tout.

Il n'avait pas à savoir que, le premier soir, les ébats des invités de Jack l'avaient rendue un peu malade, qu'elle avait été impatiente de regagner le manoir de la douairière et de retrouver la présence familière d'Eliza.

Il s'esclaffa.

— Qu'est-ce qui vous a empêchée de céder à l'attrait irrésistible de votre livre, blasée que vous êtes ?

Dévergondée et libertine, plutôt.

— À présent, je vais vous embrasser, dit-il vivement, même si je dois être maudit.

— Pourquoi ? C'est un péché d'embrasser une femme ?

— Une femme, pas particulièrement. Une fille comme vous, oui.

— Dans ce cas, faites comme si j'étais une femme, uniquement pour ce soir, risqua-t-elle.

— Et demain ?

— Demain...

Elle se hissa sur la pointe des pieds, leva la tête et se laissa aller contre lui. Elle céderait à cette folie, à ce moment d'égarement qui lui semblait pourtant honnête.

— ... que Dieu nous vienne en aide, souffla-t-elle.

Il allait l'embrasser, pensait-elle. Certains de ses compagnons avaient embrassé les femmes présentes sans même leur en demander la permission. Mais elle ne sentit que le frôlement de son bras contre le sien, la chaleur de sa main près de son visage.

Puis une douleur.

Elle pencha vivement la tête en avant.

— Aïe !

Le loup tomba de son visage. Dieu merci, il faisait si sombre qu'il ne pouvait pas la voir.

— Désolé, dit-il sans conviction.

— Vous m'avez tiré les cheveux... Vous auriez pu demander !

— Vous en aurez encore besoin ?

— De quoi ? De mes cheveux ou du loup ?

— Si vous étiez mienne, je vous offrirais des peignes incrustés de diamants, chuchota-t-il.

— Vous avez les moyens d'acheter des diamants ?

— Eh bien... non.

— Et des peignes ?

— Non plus.

— Des fleurs sauvages, alors ?

— Des fleurs sauvages ?

— Ornez mes cheveux de fleurs sauvages et je danserai pour vous

dans le pré, telle une fée. Cela vous plairait ?

— Beaucoup, je l'avoue, susurra-t-il, avant de prendre une profonde inspiration.

C'était la première fois qu'elle écoutait un homme respirer. Elle l'entendait avec d'autant plus d'acuité qu'il faisait noir. C'était délicieusement intime.

— Je crois que j'aimerais m'attarder un peu sur cette scène imaginaire.

— Vraiment ?

— Mais j'ai besoin de davantage de détails. Par exemple, comment seriez-vous habillée pour ce spectacle ?

— Ce ne serait pas un spectacle. Plutôt une célébration de la liberté.

— Quelle liberté ?

— La liberté en général. Je porterais sans doute une tenue terriblement impudique, blanche, transparente. Ce genre de choses vous est familier.

— Je commence à comprendre pourquoi ce bal vous ennuyait. Qui êtes-vous donc ?

Elle était allée trop loin, elle le savait, pourtant elle savourait l'instant.

— Juste une fille, vous l'avez dit, rétorqua-t-elle d'un ton qui se voulait désinvolte. Une fille qui veut que vous lui donniez son premier baiser.

— Ce serait avec plaisir, dit-il.

Pourtant, il ne l'embrassa pas. Lorsqu'il posa la main sur son épaule, elle retint son souffle. Elle sentait sa chaleur à travers le tissu de sa robe. Puis il glissa le doigt dans le petit creux à la naissance de son cou. Cette fois, elle frissonna.

— Oh... fit-elle en se cambrant pour mieux s'offrir à ce contact aussi troublant qu'inconnu.

— Dites-moi d'arrêter, gronda-t-il d'une voix rocailleuse.

— Aucun autre homme n'a... je n'ai jamais été touchée.

Elle se dévoilait. Innocente et naïve, elle était si facile à séduire. Trop tard. Quelques mots et une caresse avaient suffi à la conquérir.

— J'ai peine à croire que cela m'arrive, murmura-t-elle.

— Dans ce cas, nous sommes deux.

L'inconnu était si proche... Ses lèvres frôlèrent les siennes. Quelle révélation ! L'aube d'un nouveau jour, une pluie d'étoiles, une explosion de sensations nouvelles.

— Mon Dieu... lâcha-t-elle en tâtonnant dans la pénombre.

Il avait les lèvres douces, les bras puissants comme elle les agrippait. Très vite, elle en voulut davantage, bien plus que leurs souffles mêlés. Il encadra son visage de ses mains et s'empara de sa

bouche. Comment aurait-elle pu imaginer qu'un baiser puisse être à la fois doux et brutal, avoir une saveur, des textures ? Elle découvrit la caresse de son souffle sur sa joue.

Elle fit remonter ses mains sur ses bras musclés, jusqu'à ses épaules. Tout était nouveau, étrange et délicieux... la laine fine de sa veste sous ses paumes, la caresse de ses doigts à lui à la lisière de ses cheveux.

Elle pressa davantage ses lèvres contre les siennes, mais cela ne suffisait pas. Il lui manquait quelque chose... Ce serait mieux si...

Elle ouvrit la bouche.

Et les sensations affluèrent. Elle comprit pourquoi les invités s'étreignaient de la sorte : il n'y avait rien de plus divin. Jamais elle ne serait rassasiée.

Des gémissements jaillirent de sa gorge, mais il ne parut pas s'en soucier. Il l'attira contre lui, leurs bouches collées l'une à l'autre. Une onde de chaleur se propagea dans tout son corps. Elle était prête à le dévorer, à le posséder. En sentant la pointe de sa langue à la commissure de ses lèvres, elle gémit de plus belle.

— Dites-moi d'arrêter, ordonna-t-il. Repoussez-moi.

— Je ne peux pas.

Elle chercha ses lèvres, avide de baisers.

— À vous de vous écarter, car je suis incapable de vous chasser.

Il n'en fit rien. Soudain, il n'existait plus que lui dans l'univers, plus que sa bouche, sa chaleur, sa langue agile qui l'explorait inlassablement. Agrippée à ses épaules, elle s'abandonnait complètement.

Brusquement, il l'écarta de lui et elle se retrouva seule dans le noir, les lèvres humides, le souffle court, les mains tremblantes.

— Je dois m'en aller, dit-il fermement.

— Je sais ! Allez-vous... ?

— Quoi ? fit-il d'une voix curieusement enrouée.

— Allez-vous regretter ?

— De vous avoir embrassée ?

— De m'avoir *quittée*, répondit-elle, au désespoir.

— Oui. Dans ce cas, il vaudrait peut-être mieux que ce soit vous qui partiez.

— Si vous suggérez que je serai moins désolée que vous, vous vous méprenez, monsieur.

Elle le sentit se crispier, pantelant.

— Nous nous chamaillons déjà, observa-t-il. C'est mauvais signe. Manifestement, notre rencontre est vouée à l'échec. Restons-en là.

— À votre guise, acquiesça-t-elle en riant. Mais nous pourrions nous accorder encore dix secondes.

— Debout dans le noir, sans se toucher ? Je ne survivrai pas dix

secondes de plus, assura-t-il.

— Qu'en savez-vous ?

— La sagesse et l'expérience sont des guides fiables.

— L'expérience, marmonna-t-elle, soudain attristée. L'expérience des femmes, je suppose.

Bien sûr. Comment pouvait-on être aussi stupide ?

— Je vais vous dire une chose en toute honnêteté et sincérité, sans espoir d'obtenir autre chose que d'être entendu : votre visage est gravé dans ma mémoire plus profondément que celui de toutes les femmes que j'ai rencontrées.

Lui aussi était stupide. Et parfait.

— La moitié de mon visage, corrigea-t-elle.

— Certes, admit-il. Et vos yeux.

Elle se mordilla la lèvre.

— Je n'arrive pas à croire que vous ne gardiez le souvenir que de mon visage et non de celui des autres femmes.

— Je vous le jure devant Dieu.

Une lueur d'espoir naquit en elle.

— Vraiment ?

— Filez, maugréa-t-il. Immédiatement.

Il le fallait. Peut-être s'efforçait-il d'agir pour le mieux, peut-être cherchait-il à éviter qu'ils ne s'embrassent encore. Qu'ils ne s'embrassent trop.

Elle n'avait aucune envie de partir.

— Très bien, fit-elle en posant les mains sur les murs, de part et d'autre de son corps, avant de reculer. Bonne nuit, monsieur.

Elle dut se détourner car la tension en elle n'était plus agréable.

Dans la pénombre, il trouva son poignet, le porta à ses lèvres et y déposa un baiser.

Elle soupira.

Il embrassa ensuite sa paume, le bout de ses doigts. Le souffle court, elle tenait à peine debout. Une sensation nouvelle et merveilleuse la submergea.

Quand il desserra les doigts, elle dut se forcer à retirer sa main, effleurant au passage sa peau calleuse.

— Bonne nuit, dit-il.

Elle se retrouva seule dans l'étroit passage. Seule avec son secret, le cœur battant douloureusement. Du haut de ses dix-huit ans, elle n'avait jamais éprouvé un tel sentiment d'abandon et de solitude.

Elle quitta discrètement la grande maison et parcourut au clair de lune les quelque trois cents mètres qui la séparaient du petit manoir de la douairière, au bout d'un sentier boisé. Ses lèvres gardaient le souvenir de ces baisers. Elle aurait dû se sentir coupable, mais n'y parvenait pas.

Plus tard, dans son lit, le sommeil la déserta. L'inconnu était dans Fellsbourne Manor dont elle connaissait les moindres recoins. Si elle osait, elle pourrait le rejoindre.

Et que ferait-elle ? Elle n'était pas ce genre de fille. Elle avait bien des défauts, mais elle n'était pas ce genre de fille.

D'ailleurs, elle ne savait pas vraiment ce que cela signifiait.

Elle se leva avant l'aube, les yeux cernés, d'humeur morose. Elle prit son arc et ses flèches, sella Elfhame et chevaucha à travers bois. Eliza avait envie d'un civet de lièvre. Ces derniers pullulaient à l'orée de la forêt. La jeune fille connaissait bien les habitudes des hommes qui participaient aux soirées de Jack. Aucun ne sortirait avant midi. Elle ne risquait pas d'être surprise par l'un d'eux.

Dans les bois, elle mit pied à terre et attacha son cheval à un arbuste. Parmi les nappes de brume qui flottaient au-dessus du sol, elle repéra vite une proie occupée à manger du trèfle. Elle s'immobilisa pour l'observer.

La pauvre créature innocente ignorait encore qu'elle allait finir dans une marmite.

Elle sortit une flèche de son carquois et se mit en position de tir. Avec une habileté qui était le fruit d'années d'expérience, elle visa sa cible et banda son arc.

Il y eut un craquement tout près. Le lièvre dressa l'oreille, puis détalait dans les fourrés. La jeune fille bondit, trop tard. Ces bêtes savaient déceler le danger et réagir prestement.

La jeune fille soupira et se tourna vers l'importun qui lui avait fait rater son tir. Son corps entier se raidit.

Dans la lumière de l'aube, son regard argenté plus intense que jamais rivé sur elle, il ressemblait encore plus à un prince des elfes. Un prince, mais aussi un guerrier. Il portait la même veste que la veille – un peu froissée, à présent – et ses cheveux étaient en bataille. Son épée était si impressionnante et sa posture si assurée qu'il était à la fois un homme et un dieu.

— Vous n'étiez donc pas un rêve, déclara-t-il, absurdement et merveilleusement.

— Je ne suis pas un rêve, confirma-t-elle, le sourire aux lèvres.

Et elle sut que le plus simple serait d'agir comme si elle n'était pas en danger.

Deuxième partie

L'HÉRITIÈRE

1

LA VILLÉGIATURE

22 février 1822

Moineau,

Je n'ai pas de nouvelles de vous depuis des semaines. Faites-moi signe.

Pèlerin

28 février 1822

Cher Pèlerin,

Comme nul ne l'ignore dans la bonne société, j'ai perdu mon seul et unique amour (enfin, mon second seul et unique amour, mais qui prend la peine de compter ?) au profit d'une autre dame (que j'adore, ce qui est positivement délicieux). Afin d'oublier mon chagrin (supposé), je me suis exilée dans le Nord pour ne pas être le témoin de leur bonheur (même s'ils ont embarqué le mois dernier pour les Antilles et ne reviendront pas avant un an). Comme vous pouvez l'imaginer, je suis fort occupée à la campagne et je n'ai guère le temps de vous écrire des pages et des pages.

Qu'importe ! Vous préféreriez à n'en pas douter entretenir une correspondance assidue avec lady Justice. Je crois savoir qu'elle a pour projet de rendre la Grande-Bretagne meilleure en plaidant en faveur du droit des femmes mariées à une autonomie légale et financière auprès du Parlement. Je l'applaudis des deux mains. Avec votre siège à la Chambre des lords, vous pourriez envisager de la soutenir plutôt que de vous opposer à elle. Hélas, je vous soupçonne de vous nourrir de ce conflit ! Que feriez-vous si lady Justice cessait d'écrire des pamphlets pour condamner notre Club, vous privant ainsi de vos joutes verbales ? Je pense que vous cesseriez tout simplement d'exister.

Dans l'espoir que ce jour n'arrive jamais, bien à vous,

Moineau

2

LE MAÎTRE D'ARMES

Mars 1822, auberge de la Toison, Duddingston, près d'Édimbourg, Écosse

Frederick Evan Chevalier de Saint-André Sterling – Saint pour les intimes – était aussi doué à l'épée que dans le lit d'une femme, et il tenait l'alcool. Et contrairement aux hommes que Mlle Annie Favor avait fréquentés en dix-neuf années d'existence, il était capable de faire les trois à la fois.

Aimant les armes, surtout dans la chambre à coucher, Annie admira l'épée qui pendait à la hanche de Saint lorsqu'il la poussa sur le lit. Puis il souleva ses jupons et se mit à l'œuvre. Ce n'était pas tous les jours qu'un homme aux épaules larges et au regard d'émeraude se présentait à l'auberge de la Toison à Duddingston.

— Mon bon monsieur... soupira-t-elle un peu plus tard comme il roulait sur le côté et s'asseyait au bord du lit pour remonter son pantalon sur ses fesses fermes. Et si on recommençait, encore et encore ?

Elle le regarda enfiler ses bottes. Les muscles de son dos moite saillaient à chacun de ses mouvements. Si elle ne voyait pas la cicatrice qui lui barrait la moitié du torse, elle l'avait sentie et en avait eu des frissons. Tandis qu'il mettait sa chemise, elle fit courir sa main sur son bras puissant.

— J'aimerais bien avoir des choses à raconter à mon père, dimanche, après son sermon contre la fornication...

Saint se retourna et fixa la jeune fille, qui se trouva un instant réduite au silence.

— Je n'ai jamais vu de tels yeux, murmura-t-elle. Seriez-vous un démon venu dérober mon âme ?

La bouche qui, quelques instants plus tôt, lui procurait du plaisir, esquissa un sourire diabolique.

— Douce, douce Annie. Ton père est donc un homme d'Église ?

Elle s'adossa à l'oreiller en souriant. C'était la partie qu'elle préférait.

— C'est le pasteur de l'église de Duddingston. Je tiens à préciser qu'il est très soupe au lait. La dernière fois qu'il m'a surprise avec un homme, il l'a battu comme plâtre, le malheureux. Ne trouvant pas sa canne, il s'est servi d'une cravache.

Evan la dévisagea, puis, rejetant la tête en arrière, il éclata de rire.

Annie en fut déconcertée. C'était la première fois qu'elle suscitait une telle réaction. Elle glissa la main vers la poignée de son épée.

— Vous vous en êtes déjà servi avec une femme ?

Il cessa aussitôt de rire. Vif comme l'éclair, il sortit la lame de son fourreau et la posa sur la gorge d'Annie, qui voulut crier, mais en fut incapable.

— Pas encore, ma belle, répondit-il d'une voix rauque, contre ses lèvres. Je n'en ai jamais eu suffisamment envie.

Lorsqu'il quitta la chambre, il déposa une pièce d'or sur la table et Annie retint un juron.

— Toujours pressé, pourtant avec les dames, on sait rester un gentleman, commenta l'homme aux boucles brunes et aux yeux noisette que Saint retrouva dans la salle. Et après avoir bu, de surcroît. Tu m'impressionnes, cousin.

Evan s'assit, mais ne prit pas son verre. Les attentions enthousiastes de la jeune femme n'avaient pas réussi à combler le vide en lui. Le whisky ne changerait rien à l'affaire. Son frère Torquil lui avait toujours reproché de boire à l'excès, ou de vider le contenu de son verre sous la table à l'insu des autres.

Torquil avait peut-être raison. La quantité qu'il avait absorbée depuis leur arrivée en Écosse, voilà deux jours – et même depuis la mort de son frère, deux mois plus tôt –, n'avait pas réussi à l'enivrer.

On ne pouvait en dire autant de Dylan, lord Michaels, son estimé cousin.

— Cette diablesse aux cheveux roux n'est pas une serveuse, déclara Evan. C'est la fille du pasteur du village.

Elle s'amusait à provoquer son père et à faire cravacher ses amants. Les femmes avaient parfois de ces idées...

Dylan interrompit le geste de porter son verre à ses lèvres.

— Bon sang, Saint, ne me dis pas que tu as culbuté la fille d'un pasteur ! Et pendant une heure entière ! Il va t'obliger à l'épouser pour réparer cet affront.

— À ses yeux, une heure ou une minute ne feront aucune différence.

Dylan balaya la salle d'un regard vitreux.

— Il va te tirer comme un lapin, murmura-t-il, affolé. Tu veux vraiment qu'une traînée écossaise te passe la corde au cou ?

Il tenta de se lever mais vacilla.

— Torquil aurait filé à l'instant où cette catin lui aurait révélé son secret.

— Tu ne la traitais pas de catin il y a une heure, quand tu la prenais pour une serveuse.

— C'est vrai, admit Dylan. Néanmoins, la pudeur d'une jeune fille bien née... Ces appétits ne sont pas convenables. Torquil, lui, repérait une catin à une lieue.

Saint s'adossa à son siège et leva son verre.

— À mon frère, le pire scélérat qui ait jamais existé !

— Non, monsieur, protesta le baron d'une voix traînante.

Oubliant la vengeance potentielle du pasteur, il retomba lourdement sur son siège.

— Pas question de porter un toast à ce débauché ! Je préfère mon cousin Evan, le meilleur fils de marchand de ce côté de l'Atlantique. Des deux, même.

Il vida son verre d'un trait, le reposa bruyamment sur la table, puis sortit une lettre de sa poche.

— Read recherche un professeur pour son protégé, dit-il de but en blanc.

— Read ? répéta Saint, soudain inquiet.

— Le duc a un neveu ou un petit-fils, je ne sais plus. Je dois un service à Blackwell... non... Blackwood. Saleté de whisky...

Quand Dylan était éméché, il était difficile à suivre. Toutefois, cette histoire méritait d'être tirée au clair.

— Le duc de Read ?

Evan prit délicatement la feuille de papier.

— *Mon oncle, actuellement en résidence au château de Read*, lut-il à voix haute, avant de poursuivre pour lui-même.

Quand il eut terminé sa lecture, il fixa son cousin.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— La raison de notre présence en Écosse, avoua Dylan, penaud.

— Tu m'as raconté que tu connaissais une fille, à Édimbourg, gronda Saint. Tu veux la courtoiser, mais sa famille puritaine refuse qu'elle vienne à Londres, ville de débauche. La demoiselle t'a promis sa main en secret et tu entends l'épouser.

— Une perle, soupira Dylan.

Evan reposa la lettre sur la table.

— C'est un service que je lui dois, répéta son cousin. Une dette d'honneur. J'ai perdu aux cartes contre Blackwood, autrefois. Je me suis ruiné pour le rembourser, mais ça n'a pas suffi. Il m'a garanti que je le paierais un jour.

— J'en conclus que tu ne l'as pas encore remboursé.

— Je n'ai pas pu. Et je ne peux toujours pas.

Avec un domaine hypothéqué et des terres peu rentables, lord Michaels n'avait jamais un sou vaillant. Torquil, lui, avait su engranger une fortune, illégalement, hélas.

— D'après Blackwood, le vieux duc recherche un précepteur. C'est une offre qui ne se refuse pas.

— Ce gosse doit être insupportable si un duc est incapable de trouver un précepteur à demeure. Tu es baron, pour l'amour du ciel, pas professeur !

— Il ne s'agit pas d'algèbre, mais d'escrime. Si le gamin possède les rudiments, il manque de technique. Quelques mois suffiront.

Evan fronça les sourcils. C'était à n'y rien comprendre.

— Dylan ?

Son cousin afficha un sourire béat.

— Ce n'est pas moi qu'il veut engager, bien sûr, précisa-t-il.

Autrefois, alors que Saint s'efforçait de sauver sa peau sur les champs de bataille, son baron de cousin prenait un malin plaisir à lui envoyer des lettres de ses propriétés à travers l'Angleterre. Le jeune lord Michaels était, semblait-il, l'une des plus fines lames du pays, très prisé dans les salons pour sa technique à l'épée et sa charmante compagnie. Pour la première fois de leur vie, depuis ce jour où Evan avait ramassé cette vieille épée dans un champ de canne à sucre, tout le monde pensait que Dylan était le meilleur.

— C'est toi qu'il réclame, ajouta-t-il.

Saint crispa les doigts sur les accoudoirs de son siège. Quelques instants plus tôt, il savourait son whisky, le rire et les cuisses dodues de Mlle Annie Favor – jusqu'à ce qu'elle évoque la vengeance possible du pasteur. Il appréciait même le village médiéval de Duddingston. Ce voyage en Écosse avec son cousin tombait à point nommé. Dylan buvait pour oublier la perte de leur proche et lui-même avait envie de tourner la page.

Depuis qu'il avait rendu la dépouille de son frère à la mer, Evan était dans une impasse. Il n'avait pas les moyens de fonder son école d'escrime. Les prestigieuses salles de Londres avaient tenté de le recruter, mais il n'imaginait pas vivre là-bas. Ce voyage constituait une diversion idéale, le temps de décider de son avenir.

— Pourquoi moi ? demanda-t-il. Pourquoi pas Faucher ou Accosi ? Ils sont tous deux en Angleterre.

— Read veut absolument un Anglais. De toute façon, ils ne t'arrivent pas à la cheville. Et tu es mon cousin, l'arrière-arrière-petit-fils d'un baron, pour l'amour du ciel ! Une goutte de sang bleu suffit.

Pourtant six ans plus tôt, cette goutte n'avait pas suffi. Et voilà qu'à présent le duc de Read le sollicitait. Quelle ironie !

— Tu avais l'intention de me dire la vérité avant que nous n'entrions dans le château du duc ? Ou tu comptais me livrer au majordome et toucher ta commission avant de filer jouer aux cartes dans le salon ?

— Ce n'est pas ma faute si tu refuses que ce maudit notaire lise le

testament de Torquil. Il a dû nous léguer une fortune, ce vaurien. Je parie que tu n'auras plus besoin d'enseigner l'escrime quand tu auras enfin accepté cet argent.

Le stratagème de Dylan était clair.

— Et pendant que j'enseignerai l'art à cette jeune branche de l'arbre généalogique de Read, tu profiteras de ton séjour dans le château d'un duc fortuné pour courtiser la ravissante Mlle Edwards.

Dylan afficha un sourire satisfait.

— Un hébergement de prestige est un atout pour lancer une campagne, non ?

— Tu oublies que son père te considère comme un débauché et un ivrogne, ruiné, de surcroît. Tu espères qu'il passe l'éponge ?

— Il m'aime, marmonna Dylan. Il ne le sait pas encore, c'est tout.

— Vois plutôt cela comme un séjour d'agrément cousin, suggéra Evan. Un mois ou deux à célébrer la vie dissolue de Torquil.

— Hélas, je ne suis pas assez séduisant pour que les femmes tombent dans mes bras au premier regard – contrairement à *certains*.

Il leva les yeux au ciel.

— Enfin, oublions ces bêtises ! reprit-il avec un regain d'optimisme en levant son verre. Tu verras, il n'y a pas de meilleur employeur qu'un duc.

Ce n'était pas faux. Evan voulait quitter l'Angleterre. Sa propre réputation et le parrainage d'un duc ayant des relations à l'étranger seraient une garantie de succès le jour où il fonderait sa salle d'armes. Même si, pour atteindre son objectif, il devait séjourner quelque mois dans le dernier endroit où il souhaitait se trouver.

Là où Dylan se trompait, c'était en affirmant que les femmes tombaient dans ses bras au premier regard. Six ans plus tôt, par exemple, il aurait tout donné pour être convié chez une certaine jeune fille, et voilà qu'il avait une chance d'y travailler.

Désireux d'arroser cela, il fit signe à l'aubergiste.

— Si tu as l'intention de courtiser une dame du monde, tu ferais mieux de dessaouler, lança-t-il à son cousin.

— Tu acceptes ? s'exclama Dylan. Bien joué, cousin ! J'étais sûr que tu serais d'accord.

L'aubergiste posa une assiette de ragoût de mouton devant lui.

— Tu verras, continua-t-il, la bouche pleine. Ce travail est exactement ce dont tu as besoin pour repartir du bon pied. On se relèvera ensemble. Torquil serait fier de nous.

S'il était encore en vie, ce dernier serait hilare.

Six ans plus tôt, son frère l'avait traité d'imbécile parce qu'il n'avait pas obtenu ce qu'il voulait de la jeune fille avant de savoir qui elle était, et parce qu'il avait fait une nouvelle tentative un an plus tard. Tricheur, machiavélique, coureur de jupons et trafiquant, Torquil

Sterling ne manquait pas une occasion de célébrer les plaisirs de la vie sans jamais perdre de vue ses propres intérêts.

Saint entendait encore son rire moqueur quand il lui avait raconté ce séjour malheureux dans le Kent. La dernière personne à être au courant de ses déboires n'était plus de ce monde.

Elle exceptée.

Et elle habitait à Londres.

Evan informa donc son cousin qu'il accepterait ce poste.

Castle Read, siège du duché de Read, Midlothian, Écosse

— Il me faut un mari, déclara lady Constance Read en montant dans l'habitacle tapissé de velours de la voiture de son père. Tout de suite.

— Pourquoi ce revirement soudain ? s'enquit Eliza Josephs, assise en face d'elle.

Le véhicule s'ébranla et s'éloigna de la filature.

— Cela n'a rien à voir avec une histoire de cœur, bien sûr.

Ces dernières années, Constance s'était prise d'affection pour cinq hommes, dont quatre étaient désormais mariés et heureux en ménage. Quant au cinquième, il était tellement dévoué à son organisation secrète qu'il n'avait pas de temps à consacrer à autre chose. Elle les aimait comme des amis, des frères. Le seul qui ait réussi à lui voler son cœur lui était inaccessible. Par la suite, en essayant de donner à nouveau son cœur à un homme, elle avait commis la plus terrible erreur de son existence.

N'étant ni chanceuse ni avisée en amour, elle se contenterait d'affection.

— Dépêchez-vous, Rory ! ordonna-t-elle au cocher.

Elle s'enveloppa de sa cape.

— Je vais devoir me contenter du duc, expliqua-t-elle à sa compagne.

— Le duc qui enlève les jeunes filles ?

Eliza avait quarante ans de plus que Constance. Elle était veuve et appréciait les alcools forts.

— Tu n'as pas froid aux yeux, mon enfant, commenta-t-elle en secouant ses boucles grisonnantes.

— Ce ne sont que des rumeurs, assura la jeune femme.

Elle lissa ses cheveux, puis les noua en queue-de-cheval tandis que le paysage défilait sous ses yeux. La filature ne se trouvait qu'à quelques kilomètres du château. Elle aurait le temps de monter à cheval avant le dîner.

— Tu comptes sur tes souvenirs de jeunesse avec Loch Irvine, dit Eliza en lui tendant une pile de velours.

— En effet, acquiesça-t-elle en s'emparant vivement des vêtements.

Durant son enfance au château, elle portait des tenues qui lui permettaient de monter à califourchon et de tirer à l'arc en toute liberté. Désormais, elle devait s'habiller telle une lady londonienne et non plus comme un garçon manqué, ce qui ne manquerait pas d'éveiller les soupçons.

— Les garçons changent avec le temps, commenta Eliza, la mine sombre.

— Pas à ce point.

Le garnement qu'elle avait connu vingt ans plus tôt ne pouvait être le monstre que les ragots décrivaient.

— Je tiens à découvrir ce que sont devenues ces jeunes filles.

— Ce n'est pas en bavardant avec les ouvriers de la filature que tu y parviendras, répliqua la vieille dame d'un ton sentencieux.

— Détrompe-toi ! Un homme d'apparence modeste a commandé une douzaine de tuniques blanches à la filature il y a une semaine, à livrer à sir Lorian Hughes, dans la maison qu'il vient de louer à Édimbourg.

Elle déboutonna rapidement la robe qu'elle avait enfilée pour prendre le thé avec les villageois.

— Une douzaine, Eliza. Et le plus étonnant, c'est que la moitié était destinée à des hommes et les autres à des femmes !

Eliza croisa ses doigts noueux sur ses genoux.

— Sir Lorian Hughes ne destine pas forcément ces tuniques à quelque société satanique secrète pratiquant le sacrifice de jeunes vierges, tu sais. Et s'il envisageait simplement un bal masqué ?

— Nous verrons, répliqua Constance en faisant glisser sa robe le long de ses jambes. Quoi qu'il en soit, il me faut un mari, et vite.

— Tu aurais dû rester à Londres. Il te suffisait d'une promenade au parc pour que les prétendants tombent comme des mouches.

— Quand j'ai quitté Londres, j'ignorais que j'aurais besoin de me marier.

— J'ai peine à croire que tu envisages d'épouser Loch Irvine uniquement pour entrer dans une société secrète.

— Je ne peux y entrer sans être mariée.

— Ton dévouement est impressionnant, commenta Eliza d'un ton condescendant. Je crois que cette horrible affaire te passionne.

— La tragédie ne me procure aucun plaisir.

Quinze jours plus tôt, elle avait consolé la mère de Cassandra Finn. Elle comprenait son chagrin mieux que personne, elle qui avait perdu sa mère à l'âge de quatorze ans. Elle n'avait pas réussi à la sauver. Si Cassandra Finn et Maggie Poultney étaient encore en vie, elle les retrouverait. Forte de son passé douloureux, elle arracherait ces jeunes filles innocentes aux griffes de cet homme malfaisant qui se cachait derrière un masque d'honorabilité.

— Je commencerai mon enquête à Édimbourg.

Castle Read ne se trouvait qu'à vingt kilomètres de la ville, mais elle aurait pu être à vingt mille.

Eliza pinça les lèvres.

— La police d'Édimbourg...

— N'a pas fait grand-chose. Moi, je compte agir.

Cinq années durant, à Londres, elle avait joué à la perfection le rôle de l'héritière solitaire d'un duc écossais. Elle montait à cheval avec brio, flirtait subtilement, maniait l'art de la conversation dans le but de soutirer des informations utiles pour ses comparses du Falcon Club. Cette fois, elle était déterminée à aller jusqu'au bout. Sans l'aide de quiconque. Après tout, ici, au cœur de cette campagne verdoyante nimbée de brouillard, elle était habituée à la solitude.

Résignée, Eliza l'aida à mettre de l'ordre dans sa tenue.

— Ton père t'attend pour le thé. Le Dr Shaw et Libby arrivent aujourd'hui.

— Je suis impatiente de les voir. Je ne m'attarderai pas, c'est promis.

— Tu retournes là-bas, je suppose ? malgré la vieille dame d'un air réprobateur.

— Pas jusqu'au bout.

— Ce n'est pas raisonnable, Constance.

— Personne ne me verra, je t'assure.

— Tu aurais dû apporter un corsage décent. Cette chemise te couvre à peine la poitrine. Tu as une allure épouvantable. Une héritière ne sillonne pas la campagne ainsi accoutrée.

Constance se mit à rire.

— Je me réjouis que vous accordiez plus d'importance à ma tenue qu'à ma sécurité, ma chère.

— Petite insolente !

— Cela ne vous a pas empêchée de rester à mes côtés pendant toutes ces années. Je ne suis donc pas irrécupérable.

Elle déposa un baiser sur la joue de son chaperon et ouvrit la portière tandis que la voiture s'immobilisait devant les écuries. Même à distance, Castle Read demeurerait impressionnant. La bâtisse fortifiée du Moyen Âge en pierre calcaire brun doré était surmontée d'une douzaine de tourelles pointues coiffées d'ardoise grise et précédée d'un mur d'enceinte entourant une avant-cour. Elle semblait souhaiter la bienvenue à tous... sauf à ses ennemis.

Le lieu était sauvage. Les pelouses n'étaient pas entretenues et la vigne vierge s'en donnait à cœur joie autour de la grille d'entrée. Les murs croulaient sous le lierre. Constance adorait ce château robuste et rebelle ; il lui avait manqué.

Tandis que la voiture poursuivait vers l'avant-cour afin de

déposer Eliza, Constance pénétra dans l'écurie et se détendit un peu. Dès qu'elle entendit ses pas, sa fidèle jument tourna la tête.

— Bonjour, Elfhame, la salua-t-elle en lui flattant l'encolure.

Elle la sella et l'enfourcha peu après.

Elle partit au trot vers la rivière, puis grimpa au sommet de la colline d'où elle put admirer l'énorme tour rosâtre de Haiknays Castle, la résidence actuelle de Gabriel Hume, duc de Loch Irvine.

Le Duc diabolique.

Dans toute la région, autour des tables et dans les boutiques, les ragots allaient bon train. L'énigmatique duc de Loch Irvine était à la tête d'une société secrète très sélective qui n'acceptait que les couples fortunés et bien nés, et uniquement sur invitation. Dans leur repaire situé quelque part à Édimbourg, les adeptes de cette secte malfaisante sacrifiaient de jeunes vierges.

La police n'avait pas encore résolu le mystère de la disparition de Cassandra Finn, en septembre, et de Maggie Poultney, en décembre. La cape ensanglantée de Maggie avait été retrouvée au bord du lac proche de la résidence édimbourgeoise du duc de Loch Irvine. Elle était marquée d'une étoile à six branches présentant trois symboles : une flamme, une vague et une montagne. Cette étoile spécifique était gravée au-dessus du portail principal de Haiknays Castle.

Certains prétendaient que l'énigmatique duc de Loch Irvine était devenu adepte de la magie noire et des rites sataniques au cours de ses années passées à sillonner les océans au sein de la Royal Navy. Les villageois avec lesquels Constance s'était entretenue, à la filature, le surnommaient le Diable.

Elle ne trouverait pas de réponses en contemplant le château. Il fallait qu'elle revoie le duc afin de lui soutirer la vérité.

Les ombres s'allongeaient sur les collines lorsqu'elle rentra à la maison. Elle annoncerait à son père qu'elle souhaitait passer le printemps dans leur propriété d'Édimbourg. Il ne pourrait lui refuser cette requête après l'avoir laissée vivre à Londres pendant des années avec Eliza pour toute compagnie.

La jeune femme confia sa jument à Fingal, l'un des palefreniers.

— On a de la visite, milady. De bien belles montures. Je ferais volontiers courir ce cheval bai, là-bas, avoua-t-il en indiquant les stalles.

— Le Dr Shaw et Mlle Shaw sont déjà arrivés ? s'enquit-elle en ôtant son chapeau et ses gants. Serais-je en retard ?

— C'est pas le docteur, milady, répondit Fingal. Ces chevaux appartiennent à deux gentlemen.

— Des gentlemen ?

Constance s'approcha des montures et se figea.

À côté d'un bel alezan, elle découvrit un cheval bai dont la robe

d'un brun profond semblait presque noire. Une bête superbe aux longues pattes et à l'encolure puissante, les oreilles bien droites, le regard vif, qu'elle n'eut aucun mal à identifier. Sa bride en cuir souple était dotée d'un frontal orné de deux sabres croisés. Sur la selle étaient attachés des étuis pour deux épées croisées.

Constance connaissait ce cheval : huit mois plus tôt, elle avait passé trois heures tapie dans une écurie londonienne à l'observer en attendant que son maître vienne le récupérer.

Les joues en feu, les mains tremblantes, elle empoigna sa courte traîne, la cala au creux de son coude et sortit de l'écurie. La cour était déserte, mais elle eut l'impression que la vingtaine de fenêtres la fixaient. Rassemblant son courage, elle franchit le seuil.

Dans l'entrée, la voix ferme et posée de son père lui parvint du palier.

— Castle Read est une ancienne forteresse du début du XIV^e siècle. À l'époque, le confort n'était pas la priorité. Chacun de mes prédécesseurs ayant réalisé des aménagements, nous disposons à présent de nombreuses chambres d'amis. Ma gouvernante va vous préparer la plus agréable, milord.

— C'est très aimable à vous de m'accueillir à l'improviste, répondit un homme d'un ton enjoué.

Non... pas *lui* !

Constance en eut le souffle coupé.

Sous le grand lustre, elle vit deux bottes sombres apparaître en haut des marches, puis un pantalon de daim moulant une paire de jambes musclées, deux mains dépourvues de gants et deux épaules larges auxquelles elle s'était agrippée autrefois, sans oublier la longue épée dont la lame retenait les derniers rayons du soleil.

Enfin apparurent les yeux ensorceleurs qui avaient bouleversé l'existence de la jeune femme. Pétrifiée, elle s'en voulut d'être aussi vulnérable et soutint son regard.

Derrière lui, son père et un autre homme apparurent.

— Voici ma fille ! Constance, je t'avais demandé d'être là pour le thé, mais je constate que tu descends de cheval.

— Je suis allée sur la corniche contempler Haiknayses, expliqua-t-elle, étonnée d'être encore capable de parler.

— Je vois, répondit son père d'un air pincé. Constance, je te présente lord Michaels et M. Sterling, que tu as peut-être croisé à Londres.

Elle avait veillé à l'éviter par tous les moyens.

— Milord, dit-elle avec une révérence.

Lord Michaels s'inclina. C'était un homme séduisant et élégant. Avec sa veste cintrée et ses bottes étincelantes, il semblait en visite dans quelque salon londonien, et non en pleine campagne écossaise.

— Enchanté, milady. J'espère que vous ne m'en voudrez pas de m'imposer chez vous.

— Bien sûr que non.

— Avez-vous apprécié votre visite à Haiknays ? s'enquit-il.

— De loin, seulement. Connaissiez-vous les lieux ?

— Absolument, ainsi que le duc en personne. En fait, j'ai passé les fêtes de Noël chez lui, il y a quelques mois, à Port Leith.

À l'époque de la disparition de Maggie Poultney...

— Vraiment ? fit la jeune femme.

— C'est un ami très cher, répondit-il, mais son sourire avait disparu.

Constance dut alors poser les yeux sur *lui*.

La main posée sur la garde de son épée, il s'inclina.

— Bonjour, mademoiselle.

En six ans, il avait à peine changé. Son visage était aussi beau que dans ses souvenirs, malgré la fine cicatrice qui lui barrait désormais la joue droite.

Elle se découvrit incapable d'esquisser une révérence. Sa traîne en velours semblait peser des tonnes tout à coup et ses jambes flageolaient. Il avait plongé les yeux dans les siens, comme autrefois. Jamais aucun homme ne l'avait regardée ainsi, avec une telle intensité. Frederick Evan Sterling semblait chercher quelque réponse dans ses prunelles.

Constance se força à se tourner vers lord Michaels.

— Qu'est-ce qui vous ramène en Écosse si vite, milord ?

— En vérité, je colle aux basques de mon cousin.

— J'ai engagé M. Sterling en tant que maître d'armes, intervint son père.

— Mon cousin est une fine lame, reprit lord Michaels en souriant à l'homme que Constance avait essayé d'oublier.

— Mais vous maniez fort bien l'épée, père, s'étonna-t-elle.

— Ces leçons ne me seront pas destinées, répondit-il.

— Ah...

Elle se sentit stupide. La beauté londonienne qui badinait sans vergogne avait disparu, de même que l'élégante que les salons, de Mayfair à Kensington, s'arrachaient. Il avait suffi de deux minutes sous le regard brûlant d'Evan pour qu'elle perde ses moyens. Que son père ne l'ait pas avertie n'arrangeait rien. Cela dit, Eliza était la seule à avoir jamais été au courant – en plus de Jack, qui n'était plus de ce monde.

— Je vois, dit-elle. Je suis désolée que vous vous soyez déplacé inutilement, monsieur Sterling. Mon petit cousin est parti depuis une semaine. Votre élève est rentré chez ses parents, je le crains.

— Je n'ai pas engagé M. Sterling pour former James, précisa son

père. Tu seras son élève, Constance.

3

LE POT-DE-VIN

Saint se détourna de la beauté qu'il ne pensait, n'espérait, ne souhaitait pas revoir pour s'adresser au duc :

— Je vous demande pardon ?

Mais Read regardait toujours sa fille.

— Moi, père ? Et pourquoi donc ?

— Ton intérêt pour l'escrime ne m'a pas échappé, Constance.

— Mon *intérêt* ?

Le duc la toisa.

— Tu t'imagines donc que chaque fois que tu m'envoyais un colis de Londres, je me contentais de le remettre à M. Davis sans en vérifier le contenu ?

D'un geste, il désigna les murs du hall. Du sol au plafond, ils étaient ornés d'armes, des sabres surtout, et des épées de cour, mais aussi des rapières anciennes et des poignards, des couteaux, des baïonnettes, des arcs et d'autres instruments de combat. Une heure plus tôt, en découvrant cette collection, Evan avait compris pourquoi le duc sollicitait les services d'un expert. De toute évidence, c'était un amateur d'armes.

Et apparemment, il n'était pas le seul.

— Simple curiosité de collectionneuse, père.

Une pointe d'accent écossais tremblait dans sa voix, comme six ans plus tôt, quand il l'avait touchée.

— Je n'ai jamais songé à apprendre à m'en servir, ajouta-t-elle, blême.

— L'occasion t'en est donnée, répondit le duc.

— Je n'étais absolument pas au courant, assura Saint.

De même, il ignorait que la jeune femme était au château. Depuis cinq ans, elle vivait à Londres, raison pour laquelle il avait évité la capitale, choisissant d'habiter à Bristol, Plymouth, Douvres... là où il ne risquait pas de la croiser. Il ne regrettait pas sa décision. Elle était d'une beauté saisissante, avec ses cheveux dorés, ses lèvres pulpeuses et son regard vibrant. Ses formes juvéniles avaient fait place à un

corps sculptural.

Autrefois, elle était nerveuse et le dévorait du regard telle une affamée ignorant comment se nourrir. Ce regard à la fois troublé et avide l'avait bouleversé.

À présent, elle affichait une expression distante.

— Ah non ? fit-elle.

— Non. Et toi ? ajouta-t-il à l'adresse de son cousin.

— Moi non plus ! La lettre de lord Blackwood parlait de pupille.

— Je suis désolé, monsieur Sterling, déclara le duc avec une mauvaise foi évidente. Mon neveu a dû mal comprendre mes instructions.

— Eh bien, à présent, nous connaissons le fin mot de l'histoire ! lança Dylan avec entrain. Le projet semble prometteur. Qu'en pensez-vous, milady ?

— Je refuse, déclara Saint.

— Comment ? s'insurgea la jeune femme. Vous doutez de mes capacités à apprendre l'escrime ?

— Oui.

— Pourquoi ?

Elle fit un pas vers lui, le menton haut. Une mèche blonde était tombée sur son front et elle semblait un peu essoufflée.

— Vous croyez qu'une femme est forcément dépourvue d'adresse et de force ?

— Une femme est capable de tout si elle le veut.

— Mais alors...

— Et une *dame* est capable et de badiner et d'exiger avec force qu'on exauce ses vœux.

— Vous m'insultez ? répliqua-t-elle, les lèvres pincées.

— Si telle est votre impression, arrangez-vous avec votre conscience.

Evan s'en voulait de la remettre à sa place. Ce n'était cependant plus une jeune fille innocente au regard fébrile et aux mains hésitantes qui se tenait devant lui. C'était une femme superbe qui avait fait ramper bien des hommes à ses pieds sans jamais leur donner satisfaction.

— Si vous souhaitez prendre des leçons, j'écirai à un ami de Londres qui se fera un plaisir d'enseigner les arts martiaux à la fille d'un duc. Ce n'est pas mon cas. Dois-je lui envoyer une lettre en votre nom ?

— Je connais déjà les autres arts martiaux. Je tire comme un homme, que ce soit au pistolet ou à l'arc. Incroyable, non ?

Carrant les épaules, elle le défia du regard.

— Pas vraiment, avoua-t-il.

— Je m'en réjouis, déclara-t-elle d'un ton presque suave, avant

d'esquisser une révérence.

Pour la première fois depuis des mois, Evan eut envie de sourire.

— Pratiquez-vous également la lutte ? Et la boxe ?

— J'ai déjà assené un coup de poing en pleine face à un homme. Cela compte ? s'enquit-elle, les yeux pétillants.

— Sans doute. Qu'avait-il donc fait ?

— Avant ou après que je le frappe ?

Le plaisir que Saint éprouvait s'évapora.

— Réfléchis, cousin, intervint Dylan. Si le duc est d'accord et si lady Constance est intéressée par ce projet, ce serait dommage de refuser, d'autant que nous sommes venus jusqu'ici.

Opportuniste, Dylan aurait vendu père et mère pour servir ses propres intérêts. Peu disposé à céder, Evan s'écarta de la femme qui, six ans plus tôt, lui avait donné une leçon dont il se serait bien passé.

— J'écirai à mon ami de Londres, dit-il au duc. Je regrette ce malentendu. Je repars sur-le-champ.

— Monsieur Sterling, j'apprécierais votre compagnie pour le dîner, répondit Read. Le soleil se couche, et par ce froid glacial, il serait déraisonnable de reprendre la route. Passez au moins la nuit au château.

— Mais oui, monsieur Sterling, renchérit Constance, un sourire ensorcelant incurvant ses lèvres pleines. Restez donc pour la nuit.

Après s'être assuré qu'on avait nourri et abreuvé Paid, son cheval, Evan entreprit de démêler sa crinière sous le regard attentif d'un chat perché sur une poutre. Lorsqu'il regagna le château, un domestique le balaya d'un regard vif avant de prendre une brosse dans un seau en cuivre.

— Veuillez poser votre pied sur ce tabouret, monsieur, dit-il d'un air guindé.

— Je peux nettoyer moi-même mes bottes, vous savez.

— Votre pied, monsieur. J'insiste.

Evan obéit et regarda le valet s'affairer d'une main experte.

— Merci, mon ami. Quel est votre nom ?

— M. Viking, répondit le domestique en se redressant. Et je ne suis pas votre ami. J'aurais simplement honte de vous introduire dans les appartements privés du duc dans un état aussi négligé.

— Ses appartements privés ?

— Vous êtes attendu. Veuillez me suivre.

Saint lui emboîta le pas. Un duc écossais avait-il le pouvoir de jeter un homme au cachot pour un mot de trop à l'encontre de sa fille ? Il n'en menait pas large, mais il n'était le serviteur de personne, surtout pas celui de lady Constance.

Ils empruntèrent un escalier menant au sommet d'une tourelle et émergèrent dans une antichambre décorée d'immenses scènes de chasse. Chevauchant fièrement son étalon, entouré de sa meute, un chasseur en manteau rouge à épaulettes traquait un cerf affolé.

Viking le précéda dans une pièce ornée de tentures de brocart bordeaux et de boiseries cirées. Il flottait un parfum d'épices exotiques, de cardamome et d'encens. Plusieurs chiens étaient couchés près de deux fauteuils disposés de part et d'autre de la cheminée. Le lieu était confortable et lumineux.

Un chien se leva pour renifler les bottes d'Evan, où s'attardaient sans doute des relents d'écurie. Assis devant son échiquier, le duc avait troqué son manteau pour une veste d'intérieur brodée d'or. Il posa sur son visiteur le même regard bleu et intense que Constance. Du haut de ses soixante ans, il affichait une expression implacable.

— Jouez-vous aux échecs, monsieur Sterling ?

— Oui.

D'un geste, le duc l'invita à s'asseoir en face de lui. Read cherchait-il à l'humilier en le battant ou à l'amadouer en le laissant gagner ? Peu lui importait, en réalité.

Le duc avança un cavalier.

— J'ai cru comprendre que vous étiez allé prendre des nouvelles de votre cheval. Comment va-t-il ?

Read allait-il lui annoncer qu'il passerait la nuit dans une stalle, lui aussi ?

— Comme un charme, répondit Saint en déplaçant une pièce.

Son adversaire saisit une tour.

— J'ai fait rénover les dépendances. Il était temps. Elles datent de 1528, soit plus d'un siècle avant la construction du château lui-même.

Il était sans doute censé être impressionné par cette lignée très ancienne.

— Votre cocher m'a dit que vous éleviez des chevaux.

— Pour la chasse, en effet. Êtes-vous chasseur ?

— Non, admit Evan en esquissant un sourire.

— Votre cheval est superbe, assez jeune pour être dressé pour la chasse. À qui l'avez-vous acheté ?

— On me l'a offert.

— Un mécène, peut-être ? hasarda le duc en avançant un fou.

— Un ami qui pensait m'être redevable et souhaitait me témoigner sa gratitude.

— Quel service lui aviez-vous donc rendu, monsieur Sterling ?

Evan attaqua à l'aide d'un pion.

— Je lui ai appris à se défendre.

— Je vois, fit le duc en protégeant sa reine. Vous vous êtes montré sévère avec ma fille, tout à l'heure. Vous sembliez sceptique

quant à ses capacités à être votre élève.

— Je suis sceptique quant à sa motivation.

La main de Read s'immobilisa au-dessus de l'échiquier.

— Ma fille n'est pas une provocatrice.

Manifestement, il la connaissait mal.

— Que voulez-vous dire ?

— Si elle désire s'initier à l'escrime, elle sera assidue. Elle apprend très vite et elle est particulièrement tenace.

Read soutint son regard.

— Sauf votre respect, monsieur, vous ne parviendrez pas à m'imposer ce poste.

Un domestique entra et posa deux assiettes couvertes d'une cloche en argent près de l'échiquier. Le duc lui dit de disposer et, ignorant les assiettes, s'empara d'une carafe en cristal.

— Du vin ?

Sans attendre la réponse de Saint, il le servit.

— Lui enseignerez-vous l'escrime ?

— Je n'en ai aucune intention.

— Retardez votre départ d'un jour ou deux. Une semaine, peut-être. Apprenez à connaître ma fille avant de prendre votre décision.

Evan n'avait aucune envie d'en découvrir davantage sur elle.

— Il y a d'autres maîtres d'armes que moi.

— Vous êtes le meilleur, d'après mes informations. Cependant, votre histoire me laisse perplexe. Pourquoi, d'après vous, monsieur Sterling ?

— Je soupçonne que vous le savez déjà.

— Pendant presque deux ans, vous avez vécu en Angleterre sous une autre identité. Enfin, sous votre nom, mais celui de Sterling. Et je sais pourquoi.

Le duc mit les bras sur ses accoudoirs et joignit les mains, l'air pensif.

— Je vous présente mes condoléances pour la mort de votre frère.

— Merci, répondit Evan, se préparant à encaisser le coup.

— Je suis au courant de certaines de ses activités qui, si on les examinait de plus près, ne manqueraient pas d'intéresser les autorités.

— J'ignore tout des affaires de mon frère.

— Il semblerait que lord Michaels ait investi dans plusieurs de ses entreprises et tiré profit de ces investissements. Ce serait malheureux que leur nature illégale soit révélée au grand jour. Il y aurait de quoi anéantir votre cousin. Quel dommage... un homme si avenant. Hélas, les jeunes ont une fâcheuse tendance à se fourvoyer !

Saint se leva.

Le duc l'imita et traversa la pièce. Un étui était posé sur une

commode ; un coffret italien précieux de la maison Barberini, orné d'une marqueterie représentant des abeilles. Le duc le plaça sur la table et souleva le couvercle. Dans un écrin de velours sombre se trouvait une longue rapière en argent.

— Avez-vous jamais vu plus bel objet, monsieur Sterling ? s'enquit-il en la saisissant.

L'arme étincelait à la lueur des chandelles et semblait légère malgré la taille de sa lame, autrefois prisée.

— Non, admit Saint. Cependant, la beauté n'est qu'une partie de l'attrait d'une épée.

Le duc la lui tendit. L'arme était parfaitement équilibrée. Evan referma la main sur la poignée : elle semblait façonnée pour lui.

— Qu'en pensez-vous ? demanda le duc.

— Une merveille.

— Ma fille l'a achetée à un négociant arabe, à Douvres. Ne me demandez pas ce qu'elle fabriquait là-bas. Peut-être voulait-elle simplement ajouter cette pièce à sa collection. Et pourtant, je ne crois pas qu'elle l'ait sortie de son étui. Chaque fois qu'elle m'envoie une arme, elle lui joint le même message : *Père, ceci est un cadeau. Faites-en ce que bon vous semblera.*

Il se pencha sur l'échiquier pour déplacer distraitemment une pièce.

— Je n'ai jamais été une fine lame, Sterling, mais j'aime les belles pièces. Je les expose un peu partout, comme vous l'avez remarqué. Celle-ci est... très particulière.

Il reprit place dans son fauteuil tel un roi sur son trône.

— J'aimerais que vous l'acceptiez.

Saint remit la rapière dans son étui.

— Je suis un homme honnête, monsieur. Je n'apprécie ni la corruption ni ceux qui essaient de m'acheter.

— Et moi, je n'apprécie pas que vous refusiez de vous adresser à moi avec le respect dû à mon rang, rétorqua Read en le foudroyant du regard.

— Mes origines françaises, sans doute. Nous sommes révolutionnaires dans l'âme, répondit Saint en jetant un coup d'œil à l'échiquier. Merci pour cette partie d'échecs.

Sur ces mots, il tourna les talons.

— Cette épée n'est pas un pot-de-vin, déclara le duc dans son dos. C'est un cadeau. Dissimuler un tel trésor dans un château isolé alors que vous en êtes le propriétaire idéal serait insensé. Je suis conscient de vos capacités et de votre façon de les exploiter. J'avoue que je suis impressionné.

Saint se mit à rire.

— Je ne suis pas une jeune fille qui se laisse tourner la tête par la

flatterie, ni un enfant que vous pourriez réprimander... *Votre Grâce.*

— Naturellement. Néanmoins, je vous fais confiance pour accepter ce présent. Placer cette merveille entre de bonnes mains atténuera ma déception de vous voir refuser d'enseigner l'escrime à ma fille. Monsieur Davis !

Le majordome ouvrit la porte de l'antichambre.

— Portez ce coffret dans la chambre de M. Sterling.

Le domestique obéit.

— Rien ne vous oblige à le garder, précisa le duc. Je vous demande simplement d'y réfléchir.

— Bonne nuit, dit Evan.

Il quitta la pièce, traversa l'antichambre. Il tendait la main vers la poignée lorsque la porte s'ouvrit brusquement. Constance apparut, les joues roses, les lèvres entrouvertes. Elle s'était recoiffée et portait un collier qui scintillait à la lueur des chandelles, comme ses yeux d'un bleu limpide.

C'était une héritière, une belle femme, riche et titrée, avec qui il avait flirté de façon inconsidérée dans sa jeunesse. Elle n'avait rien d'un malfaiteur. S'il avait évité ce moment pendant des années, il ne voyait plus que de l'étonnement dans le regard de la jeune fille avec qui il avait passé deux semaines interdites, la jeune fille qu'il n'avait pas oubliée une seule journée en six ans.

IMPRÉVISIBLE ET INVINCIBLE

- Vous a-t-il sermonné ? demanda-t-elle, la tête haute.
- Pour avoir refusé d'être votre maître d'armes ?
- Pour m'avoir insultée.
- Pas exactement, fit Evan, incapable de réprimer un sourire. Elle le dévisagea, s'attarda sur ses lèvres.
- Mon père est... imprévisible, soupira-t-elle.
- En l'occurrence, à mon avantage.
- Votre cicatrice est impressionnante. D'où vient-elle ?
- De la pointe d'une lame.

Elle soutint son regard.

— Vous n'êtes donc pas le combattant invincible que mon père voit en vous.

— Vous vous méprenez. L'invincibilité d'un homme ne se mesure pas à l'impénétrabilité de sa peau, mais à l'insensibilité de son cœur. Sur ce, bonne nuit, conclut-il en s'inclinant.

Lorsqu'il la croisa, Constance sentit sa manche effleurer son bras nu. Il disparut très vite, la laissant encore plus troublée.

Insensible.

S'il se prétendait insensible, elle pouvait jouer à ce petit jeu, elle aussi. Elle rassembla son courage et frappa à la porte des appartements de son père.

— Entrez !

Un verre à la main, le duc était assis devant son échiquier.

— Pourquoi avez-vous agi de la sorte, père ?

— M. Sterling est parti en passant son tour. J'aurais volontiers terminé la partie à sa place, mais j'aime voir comment un adversaire s'en sort. Je vais devoir attendre qu'il revienne.

— Je croyais qu'il partait.

— Je pense qu'il va rester quelques jours. Il ne saurait s'en aller au beau milieu d'une partie.

Evan avait-il révélé à son père qu'ils n'étaient pas des inconnus l'un à l'autre ? Elle ne pouvait lui poser la question sans se trahir. Le

duc se livrait à son petit jeu favori du chat et de la souris, ce qui ne manquait jamais de la contrarier.

— J'aimerais avoir une réponse.

Il leva enfin les yeux vers elle.

— Je pensais que cela te ferait plaisir.

Elle s'appuya au fauteuil laissé libre par Saint.

— Si j'avais voulu apprendre l'escrime, j'aurais engagé un maître d'armes à Londres.

— Assieds-toi, veux-tu ?

— Pourquoi ?

— Parce que je suis ton père et que c'est à moi de décider de ton avenir.

Elle s'exécuta. Spontanément, elle observa les pièces disposées sur l'échiquier. Toutes ses conversations importantes avec son père se déroulaient autour de l'échiquier. Depuis la mort de sa femme, il n'avait guère modifié ses habitudes. Il passait le plus clair de son temps au château, délaissant ses résidences d'Édimbourg et de Londres que son épouse détestait. Il permettait à sa fille unique de faire ce que bon lui semblait, à condition qu'elle soit accompagnée de la veuve qui lui servait de chaperon.

— J'aimerais m'installer à Édimbourg, père. J'ai donné des instructions à Davis pour qu'il engage des domestiques et prépare la maison. Je compte partir avant la fin du mois, avec Eliza.

— Voilà qui sied parfaitement à mes projets.

— Tant... tant mieux, bredouilla la jeune femme, étonnée.

— Constance, tu te marieras avant ton prochain anniversaire.

— Dans cinq semaines ? Je...

— Loch Irvine m'a fait part de l'intérêt qu'il te porte et je vois en lui un prétendant idéal. Il est fortuné et très prospère grâce à ses activités dans l'orge, le blé et la laine, sans parler de ses revenus tirés du commerce.

Loch Irvine.

— Je...

— Ton cousin Leam m'informe que sa famille se plaît à Alvamoor et qu'il n'a pas l'intention de vivre ici après ma mort, quand il héritera du duché. Haiknays est assez proche pour que, le moment venu, tu demeures châtelaine de ce domaine au nom de ton cousin. Ainsi, il ne sera pas nécessaire de vendre le troupeau, à moins que Leam et toi ne vous accordiez sur ce point.

— Père, vous vous portez bien, n'est-ce pas ?

— Le Dr Shaw m'assure que je suis en excellente santé.

— Alors je ne comprends pas pourquoi...

— Loch Irvine sera à Édimbourg le mois prochain, ce qui vous laisse deux semaines pour faire plus ample connaissance. Les bans

pourront être publiés avant ton anniversaire.

— Père...

Constance était à court de mots. C'était une occasion inespérée !

— Tout cela est fort inattendu.

— Depuis la mort de Jack Dorée, je t'ai accordé une certaine autonomie. Au cours de ces cinq années de deuil, tu as décliné les propositions de plusieurs prétendants. D'après Mme Josephs, tu as également repoussé bien des admirateurs.

— Ben et moi...

— J'ai toujours su que vous n'aviez aucune intention de vous marier. Il me l'a laissé entendre plus d'une fois.

— Vraiment ? Je vois.

Constance en fut peinée. Elle pensait que Ben ne révélerait à personne que leur couple était une couverture pour permettre à chacun de mener sa vie à Londres.

— Si je ne t'ai pas obligée à te marier, c'est parce que aucun de ces hommes n'était à la hauteur de mes ambitions.

— Contrairement au duc de Loch Irvine ?

— Oui. Et surtout, le temps presse. Selon les termes de la dot de ta mère, ta part sera intégrée à un contrat de mariage à partir de ton vingt-cinquième anniversaire. Je préfère que cet argent reste sous ton seul contrôle. Si tu te maries après ton anniversaire, outre tes vingt-cinq mille livres de dot, cette somme ira dans la poche de ton mari.

— De quelle somme parlez-vous ?

— Cinquante mille livres.

— Mais c'est une véritable fortune ! Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt ?

— Après la mort de Jack, je ne souhaitais pas que tu convoles à la hâte pour toucher cet argent.

— Vous m'insultez, père. Je n'aurais jamais fait une chose pareille.

— Peut-être. Là n'est plus le problème. Tu dois te marier avant ton anniversaire. Loch Irvine fera l'affaire.

Lorsqu'il se leva, ses chiens redressèrent la tête.

— Il m'informera de son arrivée à Édimbourg. En attendant, j'ai un certain nombre de questions à régler. Je vais demander à Mme Josephs de s'occuper de ton trousseau. Tu te marieras dans notre maison, en ville.

Il claqua des doigts. Ses six épagneuls le suivirent dans sa chambre en remuant la queue.

Constance fixa l'échiquier et ses pièces en marbre sculpté provenant des Antilles. Noirs et blancs étaient à égalité. M. Sterling semblait capable d'affronter un maître des échecs. Sans doute grâce à son cœur insensible.

Elle effleura un cavalier blanc. Son père lui avait enseigné l'art des échecs, les tactiques et manœuvres pour déjouer les plans de l'adversaire. Elle savait que, pour sauver un roi, il fallait parfois sacrifier des pièces précieuses et anticiper les mouvements de son ennemi. Six mois plus tôt, elle n'avait pourtant pas appliqué ces conseils. Elle avait fait confiance à un homme qu'elle croyait son ami et découvert à ses dépens qu'il ne l'était pas.

Si le duc apprenait comment Walker Styles l'avait dupée, il la mépriserait.

Elle ne comprenait pas son père. Elle ne l'avait jamais compris. Elle ne lui avait jamais rien demandé, mais il s'était toujours montré généreux. Généreux et distant, alors qu'elle aurait tout donné pour avoir son affection.

Et voilà qu'il voulait la marier à Gabriel Hume, que tout le monde soupçonnait d'être un monstre. Mieux encore, il voulait engager un maître d'armes pour lui enseigner l'escrime.

Il ne lui restait plus qu'à tirer le meilleur parti de la situation. Si le duc de Loch Irvine était bien le Diable qu'évoquait la rumeur, son père lui offrait la possibilité d'apprendre à se défendre.

Invincible. Six mois plus tôt, elle était loin de l'être. Mais elle pouvait le devenir. Que Frederick Evan Sterling soit son maître d'armes ne semblait que justice. N'avait-il pas été capable de persuader une jeune fille naïve qu'elle pouvait se fier aux hommes ?

Elle posa le bout des doigts sur un coin de l'échiquier et exerça une poussée. L'échiquier vacilla au bord de la table et chuta. Les pièces de marbre s'éparpillèrent sur le sol. Elle se leva et quitta la pièce.

— Lady Constance est superbe, déclara Dylan, affalé dans un fauteuil, dans la chambre de son cousin.

Ancienne cuisine située au rez-de-chaussée, la pièce au plafond voûté peint en blanc était dotée d'une immense cheminée. Les meurtrières témoignaient de l'ancienne fonction du château.

— Superbe, vraiment, répéta son cousin.

Sûre d'elle. Audacieuse. Directe.

Époustouflante. La moindre caresse de son regard avait toujours le don de couper le souffle d'Evan.

— Tu trouves ? marmonna-t-il.

— Seigneur, tu es aveugle ?

Si seulement ! Cela dit, sa voix mélodieuse continuerait de l'ensorceler.

— C'est une convive des plus agréables, de surcroît. Dommage que le duc t'ait accaparé. Mme Josephs ne manque pas de conversation, elle non plus. Quant au Dr Shaw, c'est l'ami le plus

proche de Read, si j'ai bien compris. Sa fille a également dîné avec nous. Quinze ans, studieuse. Ils sont venus pour un long séjour. Shaw est un type bien. Trop taciturne à mon goût, bien sûr. Mais lady Constance a rendu cette soirée très divertissante. Elle est en Écosse depuis presque deux mois et pourtant elle est au courant de tout ce qui s'est passé à Londres cette semaine.

— Des ragots ?

— Crois-le ou pas, elle n'a pas prononcé une seule parole licencieuse. Elle s'est contentée d'évoquer la vie de patachon des uns et les talents musicaux des autres, tu vois ce que je veux dire.

À entendre Dylan, Saint fréquentait quotidiennement les salons et les clubs mondains, lui aussi. De nature enjouée, son cousin était peu porté à la réflexion. Il n'avait jamais vraiment compris la différence entre sa propre vie et celle de ses cousins. Durant leur enfance, Georges Banneret, le régisseur du baron, en Jamaïque, l'homme qui leur avait enseigné l'escrime, les traitait en égaux. L'héritier du baron en avait gardé des traces. Égalitaire dans l'âme, Dylan en oubliait ses privilèges.

— Shaw et sa fille ne jurent que par elle, poursuit ce dernier. Les domestiques aussi. Ici, elle est la favorite, comme elle l'a toujours été à Londres. Autrement, elle ne pourrait pas n'en faire qu'à sa tête depuis des années sans être mariée.

Pas étonnant, songea Saint. Il avait suffi à la jeune femme d'un regard pour qu'il se retrouve à sa merci.

— Si je n'avais pas donné mon cœur à une perle rare, je viserais ce diamant, ajouta Dylan. Read m'apprécie. J'ai bu un verre de vin en sa compagnie avant qu'il ne te séquestre. C'est un homme civilisé, contrairement à ce méthodiste d'Edwards. Riche comme Crésus, de surcroît. Le fiancé de lady Constance, Ben Dorée, était membre de la Compagnie des Indes orientales. Enfin, il l'est encore, même s'il n'est plus son fiancé. Il vient d'épouser une élégante rousse. Rien à voir avec lady Constance, cependant. Personne ne lui arrive à la cheville.

Si, d'ordinaire, Evan n'écoutait que d'une oreille les divagations de son cousin, ce soir, ce n'était pas le cas.

— Bizarre... murmura Dylan. Dorée a renoncé à une superbe héritière au profit d'une autre fille après des années de fiançailles. Je me demande lequel des deux a maintenu leur couple à flot pendant si longtemps. Jack, le frère aîné de Ben, est mort lors d'un tragique accident avec leur père. Tu étais au courant ?

— Je crois en avoir entendu parler.

Cette conversation était insupportable.

— Ben a hérité de tout, y compris de la fiancée de Jack. C'était il y a plusieurs années, mais il n'a épousé cette autre fille qu'en janvier. Il paraît que lady Constance était folle de son premier fiancé.

— Ah oui ? fit Saint en desserrant son foulard.

Il faisait trop chaud. Dans la cheminée, il ne restait pourtant que des braises.

Dylan enchaîna :

— Peut-être que Ben n'avait pas envie de jouer les seconds rôles après son frère défunt. Personnellement, cela ne me plairait pas.

Saint se leva et se dirigea vers le coffret renfermant le sabre.

— Tu n'as pas de frère, objecta-t-il en soulevant le couvercle.

— Cela me fend le cœur de t'entendre me dénigrer de la sorte, protesta Dylan en se levant pour le rejoindre. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Read me l'a donné.

— En guise de paiement ? Ma foi, j'ignorais que tu coûtait si cher.

— En cadeau.

Dylan examina l'arme, puis passa le bout du doigt sur la lame effilée.

— Belle pièce, commenta-t-il. Mais elle aurait besoin d'être affûtée.

— Dès demain, je trouverai une forge.

— Tu as donc accepté le poste ? s'exclama Dylan avec un sourire satisfait. Eh bien...

— Non.

— Nom de Dieu, Saint ! protesta son cousin en brandissant la rapière. Si je pensais pouvoir couper autre chose que du beurre avec cet objet, je m'en servirais contre toi.

— Essaie un peu, pour voir !

— Crapule ! s'exclama Dylan en baissant l'arme. Elle m'a invité à Édimbourg. La maison est encore en travaux. Il faudra attendre quelques semaines, je suppose.

— Qui ça, elle ?

— Lady Constance.

Il retourna à son fauteuil et s'y laissa tomber, la rapière à la main, tel un enfant avec un jouet dont il s'est lassé.

— Tu ne m'as pas écouté, reprit-il. Cette fille est un amour et une hôtesse de premier ordre. Elle est capable de recevoir n'importe qui, politiciens, hommes d'Église, le genre de notables ennuyeux qu'affectionne Edwards. Il ne pourra que m'accepter.

— Lady Constance t'a invité dans sa résidence d'Édimbourg ? Avec elle ?

— Et son père et Mme Josephs, sans oublier le Dr Shaw et sa fille, sans doute. Elle m'a assuré qu'on passerait un bon moment. Ne me dis pas que tu désapprouves ! Aurais-tu changé depuis que cette fille de pasteur t'a embobiné, l'autre jour ?

— Je ne vois pas de quoi tu m'accuses.

— Ne crois jamais ce que racontent ces vieilles biques de Londres à propos de son arrangement avec Dorée. Ce sont des balivernes. Elle est bien trop raffinée pour ces petits jeux-là. Peu importe ce que tu as entendu...

— Je n'ai entendu aucun ragot sur elle, pas plus que ceux que tu m'as racontés.

— Alors pourquoi ce froncement de sourcils ? Qu'est-ce qui m'empêche de tirer parti de la généreuse invitation d'une belle héritière ?

Rien, à part le désir d'Evan de protéger Dylan du funeste destin qu'elle était capable d'infliger à tout homme qui se risquerait à la courtiser.

— Quand je partirai, demain, prends une chambre d'hôtel à Édimbourg, dit-il.

— J'ai bien fait comprendre à tous que j'étais lié à toi. C'est le maudit prétexte qui justifie ma présence. Si tu pars, je ne peux pas rester.

— Et le duc de Loch Irvine ? Tu as dit que tu étais allé le voir à Édimbourg, à Noël.

— Il est dans le Nord, maugréa Dylan. Sur son domaine.

Il se leva d'un bond, remit le sabre dans son étui et se dirigea vers la porte.

— Je suis amoureux d'une fille exceptionnelle, Saint, déclara-t-il d'un ton grave. Je veux la faire mienne. Tu n'imagines sans doute pas ce que je ressens, mais je t'implore d'avoir pitié et de m'aider.

Sur ces mots, il sortit, laissant Evan avec un sabre coûtant plusieurs centaines de livres et un sentiment de malaise.

5

UNE SUPPLIQUE

Vicomte de Gray,
Grosvenor Square, Londres

Cher Colin,

C'est avec joie que je te fais part d'une merveilleuse nouvelle : je vais me marier. Il est duc et très riche, et peut-être très malfaisant. Je suis certaine que nous connaissons un bonheur indicible. J'espère que tu assisteras au mariage.

Bien à toi,

Constance

*Lady Justice
Brittle & Sons, imprimeurs
Londres*

Très chère lady (dont les attentions me manquent, et sans les condamnations généreuses de qui je ne serais qu'un sombre crétin et non un homme),

Je suis en plein désarroi, car j'ai appris une nouvelle fort inquiétante : le dernier membre de mon Club va se marier. Quand, comment, avec qui ? Je laisse ces détails à votre perspicacité de journaliste. Sachez simplement que je me trouve fort démuni à cette perspective. Car le jour où les cloches sonneront pour célébrer les noces, je me retrouverai seul. Le Falcon Club qui comptait autrefois cinq membres se réduira à un seul : moi.

Je vous adresse donc une supplique. Ne faites pas comme mes compagnons, ne m'abandonnez pas. Restez à mes côtés (dans la mesure des circonstances), conseillez-moi (vous qui êtes toujours si prodigue de vos conseils) pour atténuer la souffrance du rejet. Accordez-moi votre sagesse (qui est immense et étonnante) pour calmer mes angoisses de solitaire, et votre sein (métaphoriquement parlant, bien sûr) pour y poser la tête lorsque j'aurai besoin du plus élémentaire des réconforts, celui de savoir que j'existe encore dans le cœur et l'esprit d'une amie inestimable.

J'implore votre aide sachant que votre générosité ne fera que confirmer la profonde admiration que j'ai toujours eue pour vous au cours de ces cinq années de correspondance avec vous.

Bien à vous,

*Pèlerin
Secrétaire du Falcon Club*

À Pèlerin,

Je n'ai pas de larmes à verser pour vous. Un homme qui mérite ses amis n'a pas à craindre de les perdre. Les jérémiades sont le privilège des classes aisées. Votre véritable ennemi, c'est l'ennui que vous vous infligez à vous-même. Je vous recommande de trouver un emploi utile et digne d'un homme.

Lady Justice

6

UNE LEÇON

Dans un atelier situé à un kilomètre du château, un forgeron examina la rapière, puis sortit une petite pierre dorée, fine, parfaitement adaptée à l'arme.

— Je ne vous ferai pas payer, monsieur, déclara l'artisan. Lady Constance m'a fait dire de vous aider. Je suis heureux de lui rendre ce service.

Evan glissa la pierre à aiguiser dans sa poche et regagna le château par une route qui coupait à travers champs. Un mur longeait la forêt avant de pénétrer dans les terres du domaine. Dans l'ancien parc, la nature avait repris ses droits.

Alors qu'il empruntait au pas un chemin à l'orée du bois, Evan aperçut la jeune femme.

Elle tournait le dos à la forêt et le vent faisait voler le bas de sa robe. Solidement campée sur ses jambes, elle brandit un arc, le dos droit, mit sa flèche en place et tira. La flèche fila et vint se ficher au cœur de la cible.

Aussitôt, Constance en décocha une autre d'un geste souple qui vint se loger juste à côté de la première.

Une troisième fois, elle banda son arc avec autant d'aisance que si elle avait agité un éventail.

— Dix livres que vous n'arriverez pas à tomber entre les deux autres, lança-t-il.

Elle fit volte-face et tira. Evan sentit une brise contre sa joue avant que la flèche se plante dans un tronc d'arbre, derrière lui.

— Seigneur ! fit-elle en baissant son arme. J'ai raté ma cible. Moi qui espérais m'offrir un chapeau neuf. Je vais m'entraîner de plus belle afin de gagner ces dix livres. Osez-vous parier de nouveau ?

Il fit avancer sa monture.

— Vous l'avez ratée de peu.

— Je me disais que vous aimeriez peut-être une autre balafre assortie à la première.

Elle portait un gant de protection en cuir et une robe toute simple

fort ajustée. Grande et mince, elle avait de jolies épaules et des seins généreux. Combien d'hommes l'avaient vue ainsi accoutrée ? Sa tenue était si osée, si provocante. Cherchait-elle à être vue de Dylan ?

— Merci, mais je décline votre proposition.

— Les hommes balafrés sont si mystérieux, commenta-t-elle en esquissant un sourire.

— Leur mystère est-il proportionnel au nombre de cicatrices ?

— Naturellement.

— Dans ce cas, je préfère un peu moins de mystère. Et aussi un peu moins de légèreté à propos de ces questions.

Constance se tourna vers sa cible et se mit en position de tir.

— Si vous êtes incapable de parler légèrement de vos blessures, monsieur Sterling, vous devriez changer de métier.

Cette fois, elle ne toucha que l'extérieur du cercle.

— Seriez-vous déconcentrée ?

Elle fit une autre tentative et logea son projectile dans le mille.

— Apparemment pas, répondit-elle. Je croyais que vous partiez.

— Cela ne saurait tarder.

La corde de l'arc vibra et la flèche rejoignit les autres au cœur de la cible.

— Vous ne vous vantiez pas, à propos de votre talent au tir à l'arc, concéda-t-il.

Elle ramassa le carquois vide, puis se dirigea vers la cible. Evan talonna son cheval.

— À quelle distance tirez-vous au pistolet ?

— Quinze mètres avec une précision parfaite. Une fois sur deux à vingt mètres.

— Compte tenu de ma répugnance à me retrouver avec d'autres balafres, je me réjouis de vous avoir croisée avec votre arc.

Il atteignit la cible avant elle, mit pied à terre et entreprit d'en arracher les flèches. Elle le rejoignit, s'empara des flèches qu'elle glissa dans son carquois.

— Je n'avais pas l'intention de vous toucher.

Son carquois sur l'épaule, elle pivota en direction des écuries.

— Si telle avait été mon intention, je vous aurais atteint, ajouta-t-elle.

— Je n'en doute pas une seconde.

Il attrapa les rênes de son cheval et emboîta le pas à la jeune femme, admirant l'ondulation de ses hanches et la souplesse de sa démarche malgré le terrain accidenté. Sous son chapeau de paille, ses cheveux étaient noués en une longue tresse qui se balançait dans son dos. Elle portait son arc sur le flanc, comme depuis sa plus tendre enfance.

— Comment êtes-vous devenue aussi habile au tir ? s'enquit-il.

— Pendant dix-neuf ans, je n'ai rien eu d'autre à faire que de m'amuser sur ce domaine. Les travaux d'aiguille, les livres, le piano ne suffisaient pas à m'occuper. Et j'étais... débordante d'énergie. J'ai découvert le tir et j'ai aimé cela d'emblée. Le garde-chasse de mon père et mon cousin m'ont tout appris.

Devant la porte des écuries, elle s'arrêta et se tourna vers lui.

— Pourquoi ne voulez-vous pas ?

Elle avait les joues roses et ses lèvres étaient tentantes. Hélas, le bord de son chapeau masquait son regard !

— Enlevez ce chapeau, ordonna-t-il.

— Pourquoi ?

— Je veux voir vos yeux.

— Mes yeux ?

— Ne dit-on pas qu'ils sont le miroir de l'âme ? Quand on a l'intention d'affronter un homme, il faut d'abord le regarder dans les yeux.

Elle posa son arc et dénoua le ruban de son chapeau.

— Je ne suis pas un homme et je n'ai aucune intention de vous affronter.

— Dès que l'on prend un sabre, on invite au combat, répondit-il en s'approchant d'elle.

Elle avait le front moite. Quelques mèches échappées de sa tresse lui effleuraient les joues.

— Quand vous tirez, c'est de loin, continua-t-il. La distance constitue une sécurité. Entre votre adversaire et vous, il y a peut-être des obstacles derrière lesquels vous pouvez vous cacher. Ou bien votre ennemi peut se trouver à court de munitions. Les flèches et les balles sont en quantité limitée.

Il lâcha les rênes de son cheval et combla l'écart qui subsistait entre eux.

— Quand on affronte un homme à l'épée, on n'a pas l'avantage de la distance.

— Vraiment ? fit-elle en soutenant son regard.

— On ne peut éviter le contact physique. On peut être un tireur d'élite à l'arc ou au pistolet sans approcher sa cible.

Il s'arrêta devant elle, si près qu'il vit ses pupilles se dilater.

— À l'épée, on ressent la force et l'habileté de l'adversaire dans son propre corps, reprit-il. On en fait l'expérience dans sa chair.

Le souffle de Constance s'était fait plus rapide mais elle s'efforçait de le dissimuler.

Il lui arracha son chapeau et le jeta à terre.

— Montrez-moi vos mains.

Cette fois, elle obéit sans poser de questions et offrit spontanément ses paumes, là où résidait sa force.

— Ôtez votre gant.

Elle dénoua la protection de cuir de sa main gauche et la laissa tomber sur le sol.

— Qu'est-ce que vous regardez ? s'enquit-elle.

— Les mains d'une femme qui n'a jamais travaillé de sa vie.

Il croisa son regard, puis la contourna pour mener son cheval à l'intérieur.

— Bien sûr que je n'ai jamais travaillé.

— Une heure passée avec un sabre à la main, répondit-il en installant Paid dans une stalle, et vous auriez mal au bras pendant une semaine.

Il glissa un licou par-dessus la tête de l'animal et lui enleva son mors, puis il accrocha la bride à une patère avant de se tourner vers la jeune femme.

Elle se tenait sur le seuil de la stalle.

— Je doute que les enfants qui sont vos élèves aient les mains calleuses.

— Je n'enseigne pas aux enfants.

— Seriez-vous exigeant dans vos choix ? railla-t-elle en arquant un sourcil.

— Je suis simplement compétent et je n'ai pas besoin d'élèves qui ne me conviennent pas.

Son arc en main, son carquois plein de flèches sur l'épaule, elle lui barrait le passage.

— Je ne veux pas apprendre l'escrime. L'idée de mon père est insensée.

Sa contrariété se lisait sur ses traits. Il fut soudain enveloppé par son parfum fleuri, aussi enivrant qu'autrefois.

— Dans ce cas, pourquoi me barrez-vous le chemin ?

— Je...

Elle déglutit.

— J'aimerais apprendre à me battre au corps à corps. Avec un poignard.

— Un poignard ?

— Vous maniez le poignard, non ? Ou le couteau ?

— Vous voulez apprendre à vous battre comme un voleur des rues ?

— Oui.

— Et vous pensez que je suis en mesure de vous enseigner ces techniques ?

— Je me trompe ?

— Non. Mais vous ne répondez pas à ma question. Quelles sont vos motivations ?

— Quelle importance ?

La tête inclinée de côté, il la dévisagea d'un air pensif, de ce regard limpide qu'elle avait toujours trouvé tellement unique. Parfois, au cours de ces heures interdites qu'ils avaient partagées, elle s'était imaginé qu'il pouvait voir au-delà de ses actes et de ses paroles, et lire son âme.

Le souffle court, elle admira sa silhouette que le soleil pâle qui entrait par la fenêtre derrière lui soulignait d'un halo. Il avait tout d'un ange tel qu'on les voyait sur les tableaux de la Renaissance.

Il s'avança, elle pivota pour qu'il puisse passer sans le toucher.

— Vous n'avez pas besoin d'un poignard. Vous disposez déjà de suffisamment d'armes, déclara-t-il en s'éloignant.

— Je veux apprendre à blesser un homme à bout portant, lança-t-elle dans son dos.

Il se retourna.

— Vous croyez vraiment que vos paroles vont m'inciter à accepter d'être votre professeur ?

— Vous avez constaté mes talents au tir et pourtant vous doutez encore de ma motivation.

— Votre détermination est manifeste. C'est la fièvre qui brûle dans vos yeux quand vous parlez de blesser un adversaire qui m'inquiète.

— Je vois. Comme la plupart des hommes, vous redoutez les émotions d'une femme.

— Tout dépend des émotions qu'elle exprime.

Il parut sur le point de sourire. Il avait le sourire facile, se rappelait-elle. Après cette première soirée, ils s'étaient retrouvés à l'aube, près des bois. Elle lui avait fait promettre de ne plus la toucher et de ne pas chercher à découvrir son identité. Pendant quatorze jours, il avait tenu sa promesse. Hélas, son sourire l'avait embrasée d'un désir qu'elle comprenait à peine, à l'époque ! Bien des fois, elle avait dû se forcer à ne pas franchir la distance qu'il maintenait entre eux. Elle avait trop envie de ses baisers.

À présent, il croisait les bras, l'air nonchalant malgré la puissance qui émanait de lui. Il semblait à la fois détendu et terriblement dangereux.

— Avez-vous envie de blesser un homme en particulier ? Ou tous les hommes sont-ils des proies potentielles ?

Constance sentit son estomac se nouer.

— Vous êtes hilarant, monsieur, répondit-elle d'un ton léger. En refusant d'enseigner aux femmes et aux enfants, espérez-vous garantir votre sexe d'une blessure des mains de vos inférieures ?

Il éclata d'un rire chaleureux.

— Si les femmes sont inférieures aux hommes, les poules ont des dents.

— Vous avez sans doute raison sur ce point, admit-elle avec un sourire.

Décroisant les bras, il se détourna de nouveau.

— Ne partez pas aujourd'hui, reprit-elle en s'avancant d'un pas. Lord Michaels et Mme Josephs ont prévu une soirée devinettes. Le Dr Shaw et sa fille seront également là. Je ne voudrais pas les décevoir. Resterez-vous une nuit de plus ?

— Je ne suis pas très amateur de jeux.

— J'ai jeté un coup d'œil à l'échiquier après votre partie avec mon père, hier soir, insista-t-elle en s'avancant encore. Il vous a invité à jouer pour vous inciter à accepter son offre.

— C'est un adversaire redoutable. Mais je ne me laisse pas facilement intimider.

— Ah. Je comprends. Vous savez à présent que je peux être une élève douée, dit-elle en désignant son arc. Malheureusement, la fierté vous empêche de revenir sur votre refus.

— La fierté n'a rien à voir là-dedans.

— Laissez-moi une chance, une épreuve d'essai. Mon père n'a pas besoin de le savoir. Rejoignez-moi dans la salle de bal demain à l'aube. Je vous montrerai que je suis capable d'apprendre à manier le poignard avec le même sang-froid que n'importe quel homme.

— Non, je ne crois pas que j'irai, répondit-il d'un air pensif. Je vous ai déjà rencontrée à l'aube et l'histoire s'est mal terminée pour moi. Je n'ai aucune envie de revivre cette expérience.

— Ainsi, vous l'admettez ? fit-elle, le cœur battant.

— Quoi ?

— Le passé. Notre passé.

— Pourquoi pas ? Je n'ai jamais souffert d'amnésie ni d'aucune perte de mémoire qui m'inciterait à renier mon passé.

— Je croyais que vous feigniez l'amnésie. Depuis hier, vous vous comportez avec moi comme un étranger.

— Nous sommes des étrangers l'un pour l'autre.

Ce n'était pas vrai. Depuis leur rencontre, il ne lui était jamais apparu comme un étranger. Sa virilité lui était étrangère, certes, mais c'était bien tout. D'emblée, spontanément, il avait pris plaisir à sa compagnie comme personne avant lui. Il lui avait parlé en égale, en ami. Il l'avait grisée et elle avait cru que, peut-être, elle aussi l'avait troublé.

— Je vous ai cru lâche.

— J'étais simplement courtois et soucieux de ne pas vous mettre dans l'embarras.

Il posa la main sur la poignée de son sabre et s'inclina, une étincelle dans le regard.

— Milady.

Milady. Dix ans plus tôt, il l'avait prise pour une domestique, une femme de chambre. Il l'avait pourtant appelée milady et avait promis d'être son protecteur, sa fine lame. À l'instant où il avait appris son nom, son titre, toute ardeur s'était envolée de son regard.

Et voilà qu'il en plaisantait.

— La moquerie n'a rien de courtois, observa-t-elle.

— C'est vrai, admit-il. Cela ne ressemble en rien au chevalier que je suis devenu, en dépit de mon vœu, ajouta-t-il avec un demi-sourire.

Constance ressentit une douleur sourde dans la poitrine.

— Cela s'est terminé ainsi que je l'avais prédit, dit-elle.

— Avec les encouragements que vous m'avez offerts, je ne pouvais croire à vos mises en garde.

— J'ai été très claire.

— Un homme non avisé se berce d'illusions.

De même qu'à l'époque, quand il lui avait parlé de la sorte, franchement, elle avait envie d'être proche de lui. Mais elle n'était plus une jeune fille naïve. Depuis, elle avait appris à connaître les hommes. À présent, elle avait besoin de lui dans un but précis.

Ignorant sa nervosité, elle s'avança vers lui.

— Les paroles d'une femme n'ont donc aucun poids, à vos yeux ?

Il étrécit les yeux.

— J'admets que je suis désorienté.

— Par quoi ?

— Je ne pense pas que vous aimiez flirter. Je ne crois pas que vous ayez l'intention de séduire un homme avant de le décevoir, pas de la façon habituelle. Cela ne vous ressemble pas. Il n'empêche que je ne comprends pas pourquoi vous agissez ainsi.

— Vous vouliez ce que vous ne pouviez pas avoir.

— En effet, dit-il en reculant. Mais pas cette fois. Un homme averti en vaut deux.

— Dans ce cas, quel mal y aurait-il à ce que vous m'appreniez à manier le poignard ? Je vous en prie. Apprenez-moi au moins à le tenir correctement.

Il se contenta de la dévisager longuement.

— Que faites-vous ? demanda-t-elle enfin.

— Je réexamine la question.

— C'est trop long, déclara-t-elle en tapotant son arc.

— Impatiente ? railla-t-il en arquant un sourcil.

— C'est que je n'ai pas beaucoup de temps. On m'attend. Je dois me changer pour le déjeuner.

— Le cuir de la chasseresse doit céder la place aux dentelles de la lady. Hélas.

— Hélas ? Vous préféreriez que je déjeune en bottes ?

— Hélas, je préférerais assister à votre toilette.

Elle se retint de sourire, ce qui n'était pas facile.

— Il y a quelques minutes, vous étiez déterminé à ne pas flirter avec moi.

— Je ne flirtais pas. Je suis vraiment déçu de ne pas avoir mes entrées dans votre boudoir.

Sur ces mots, il s'éloigna. Elle le suivit du regard. Son corps avait toujours le don de l'émoustiller. Sauf qu'il partait.

— Où allez-vous ?

— Je cherche la lumière.

Il sortit son sabre et le posa, puis s'arrêta devant la fenêtre d'une stalle, en plein soleil.

— Posez votre arc, Diane, et venez ici.

Diane. Il l'avait appelée ainsi, ce jour-là, dans les bois, la déesse vierge de la chasse qui ne se laissait capturer par aucun dieu ni mortel.

— Maintenant ? Ici ?

— Si vous ne voulez pas, mon cheval est encore sellé. Je peux...

— Non. Oui, maintenant, dit-elle, le cœur en joie. Est-ce parce que nous avons évoqué le passé ? Parce que nous l'avons réglé ? Que la page est tournée ?

— Pas tout à fait. Mais maintenant, je songe à votre boudoir et il faut y remédier.

Son carquois lui glissa des mains, les flèches s'éparpillèrent sur le sol.

— Je ne suis qu'un homme. Les distractions sont parfois nécessaires.

Il sortit de sa botte un poignard dont la lame devait mesurer douze bons centimètres.

— Vous dissimulez des poignards dans vos bottes ? dit-elle, abasourdie.

— Un seul, et uniquement avec ces bottes-là.

Il s'approcha et lui prit son arc des mains.

— Contrairement aux filles de duc, apparemment, je n'ai pas besoin d'avoir accès à un poignard quotidiennement.

Enfin, sauf la nuit, songea-t-il.

Il était si proche qu'elle sentait son parfum. Son corps entier réagit.

— Vous devez mener une vie fort austère, parvint-elle à articuler.

Il mit son arc de côté, se mouvant avec sa grâce coutumière. Elle avait connu des espions et des seigneurs, mais jamais un homme tel que lui. Son ami Wyn Yale était ombrageux. L'élégance sobre de Ben était sans pareille. Et Colin Gray respirait l'autorité. Frederick Evan Sterling, lui, ne cherchait en rien à dominer. Il n'avait rien de furtif, non plus. Ses muscles étaient si affûtés que le moindre de ses gestes

était empreint de beauté, voire de poésie.

— Vous voyez où le manche de ce poignard touche ma paume ?

Il rouvrit la main.

— Oui.

— Regardez comment je m'en saisis.

Il replia les doigts, et elle imita son geste de sa main vide.

— Vous avez les mains musclées pour une aristocrate. Très souples. Vous tirez souvent ?

— Tous les jours.

— Pourquoi n'avez-vous pas de cals ?

— Ma femme de chambre les ponce.

Il la dévisagea.

— Tous les jours ?

— Je suis la fille d'un duc. Quand un gentleman m'invite à danser, il ne s'attend pas à tenir la main d'une lavandière.

Sans crier gare, il lui saisit la main et y plaça le poignard.

— Attention, la lame est très tranchante, la prévint-il.

Six ans. Depuis six ans, elle gardait le souvenir de la chaleur de sa peau, du moment où elle avait fui ses caresses dans le noir par peur de ce qu'elle risquait de faire – de ce qu'elle était prête à lui offrir. Elle se demandait aujourd'hui comment elle avait eu le courage de s'enfuir.

— Tranchante à quel point ? murmura-t-elle.

— Je m'en sers pour couper du cuir, répondit-il en s'écartant.

— Cela vous arrive souvent ?

— Non, dit-il en croisant de nouveau les bras, une ébauche de sourire aux lèvres. Voilà pourquoi la lame est tranchante.

Le poignard était léger, bien équilibré et d'une prise aisée.

— Je suis étonnée de le trouver si facile à tenir. Vos mains sont bien plus grandes que les miennes.

— C'est un excellent poignard, commenta-t-il d'une voix étrangement rauque.

— À présent apprenez-moi à m'en servir.

— Vous vouliez apprendre à tenir correctement un poignard. C'est chose faite. La leçon est terminée. Je peux m'en aller.

Elle leva les yeux au ciel.

— Allons...

— Attention ! fit-il avec un mouvement de recul. Évitez de parler avec les mains quand vous brandissez une arme, milady.

Cette fois, il ne se moquait pas d'elle.

— Et voilà. Vous venez de me donner une deuxième leçon. Restez encore trente secondes et je saurai tout sur l'art de sculpter un bâton, de transpercer un poisson et de dépecer un lièvre à l'aide de ce poignard.

— Il ne m'a jamais servi à embrocher un poisson, confia-t-il en se

rapprochant. Seulement la cuisse d'un homme.

— Vraiment ? C'est ainsi que se divertissent les maîtres d'armes ?

— Il cherchait à m'empaler avec sa baïonnette. J'ai jugé bon de réagir en conséquence.

— Certes.

— Mais j'ai déjà dépecé un lièvre avec.

— Il était bon ?

— Plutôt, oui.

— C'était en Espagne, n'est-ce pas ?

Six ans plus tôt, il rentrait de la guerre d'Espagne. Désireuse de tout savoir sur lui, elle l'avait pressé de questions.

— Oui.

Ils demeurèrent immobiles. Constance avait les yeux rivés sur le poignard.

— Pourquoi le dissimulez-vous dans votre botte, à présent ?

— Pour l'avoir sous la main afin de donner des leçons aux dames que je rencontre dans les écuries.

— Vous ne m'avez pas rencontrée dans cette écurie, lui rappela-t-elle en croisant son regard. Vous m'y avez suivie.

— C'est l'endroit où l'on loge sa monture, qui se trouvait avec moi, justement.

Le visage de Saint s'illumina de plaisir.

— Qu'allez-vous me montrer avec ce poignard, maintenant ?

— Comment le rendre à son propriétaire sans blesser personne.

— Non, fit-elle en s'écartant. Je veux en apprendre davantage.

— Le « s'il vous plaît » s'est égaré, semble-t-il. Intéressant.

— S'il vous plaît, concéda-t-elle avec un sourire.

— Ce poignard est à simple tranchant. Il est conçu pour frapper et non pour trancher, même s'il peut également servir à cela.

— Avez-vous fait l'un ou l'autre à la cuisse de votre adversaire à la baïonnette ?

— Un peu de deux. Vous êtes une fille très sanguinaire.

— Je ne suis pas une fille.

Il croisa son regard.

— Je ne le suis plus, corrigea-t-elle.

— Pour vous battre comme un voleur des rues, reprit-il, il faut avoir le geste souple et sûr.

Il ramassa une flèche et la pointa vers elle.

— Imaginez que c'est un couteau. Repoussez-le !

Il brandit la flèche et elle l'écarta de son poignard.

Saint haussa les sourcils.

— Un couteau vous menace et vous le chassez comme s'il s'agissait d'une mouche ?

Elle crispa les doigts sur le manche.

— Recommencez, demanda-t-elle.

Il obéit et elle parvint à détourner la lame.

— C'est mieux, admit-il. Encore une fois – plus vite et de toutes vos forces. N'oubliez pas que votre vie est en jeu.

Elle détourna la lame, mais il la menaça de plus belle.

— Dix fois de suite, à présent, sans s'arrêter.

De son poignard, elle repoussa la flèche de plus en plus vite, puis elle fit une pause pour détendre son épaule endolorie.

— Vous sentez vos muscles chauffer ?

— Oui.

— Ajustez votre posture.

— Comment ?

— Vous êtes en position de tir. Fléchissez les genoux et placez votre centre de gravité au-dessus de vos pieds. Rentrez les hanches.

— C'est une action défensive, dit-elle, sentant son regard rivé sur elle.

— Elle est très efficace quand on est rapide.

— Et si l'assaillant arrive par-derrière ?

— Il existe d'autres techniques adaptées à la situation.

— Et les mouvements offensifs ?

— La meilleure défense est l'attaque. Un homme qui n'a pas peur d'être tué à moins de raisons de tuer.

Elle baissa lentement le bras, le souffle bien trop haletant vu l'effort qu'elle venait de produire. Au soleil, ses yeux avaient quelque chose d'éthéré.

— Montrez-moi un geste offensif.

Elle était déterminée. Et Saint avait déjà croisé ce regard chez un messager avec qui il s'était enfui, avant que ce dernier ne parte pour ce qui avait été son ultime mission, au front.

— D'accord.

— Attendez !

Elle posa le poignard et empoigna le tissu de sa robe au niveau de ses genoux.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Cela me permettra de me déplacer plus facilement, expliqua-t-elle en coinçant le bas de sa robe dans sa ceinture.

Elle portait des bas très fins et il ne put s'empêcher de fixer ses jambes fuselées, qu'il imagina aussitôt enroulées autour de lui.

— Ce n'est pas la première fois que vous relevez ainsi votre robe, devina-t-il.

— Chaque fois que je veux monter à califourchon et que ma tenue ne me le permet pas.

À croire qu'elle était si souvent saisie du besoin irréprensible de chevaucher à travers la campagne qu'elle n'avait pas le temps de

mettre une selle d'amazone. Et sans doute était-ce le cas. Elle était si impétueuse. Loin de la maison, de son père et de Dylan, elle lui rappelait la jeune fille qu'il avait rencontrée six ans plus tôt, celle qui ne craignait pas de rejoindre un inconnu dans les bois, à l'aube. À vrai dire, elle était un mélange de cette jeune fille et de l'héritière raffinée qu'elle était devenue. Rester avec elle une minute de plus était une erreur colossale.

Elle reprit le poignard.

— À présent, montrez-moi, s'il vous plaît.

Il s'exécuta, et lui indiqua la meilleure prise et la position optimale pour que son coup soit puissant.

— Je vise la poitrine ? s'enquit-elle en mettant ses conseils en application.

— On dénombre quatre cibles essentielles : le visage, les mains, le bas-ventre et le talon d'Achille. Tout dépend de l'endroit où vous portez votre arme. Si c'est à la hanche, quel objectif choisirez-vous ?

— Le bas-ventre ?

— Oui. La moindre estafilade peut handicaper l'adversaire. Notamment à l'artère fémorale, qui saigne abondamment. Effectuez le mouvement, mais lentement dans un premier temps.

La main sur la hanche, elle projeta le poignard vers l'avant.

— C'est bien, dit Evan, avant de se placer derrière elle pour étudier la position de ses hanches et de ses mollets délicats. Plus vite, maintenant. Si vous êtes plus petite et plus faible que votre adversaire, votre meilleur atout, c'est l'effet de surprise. Baissez l'épaule. Concentrez votre force dans l'avant-bras.

Elle frappa de nouveau.

— Trop bas. Imaginez la personne face à vous.

— Vous refuseriez de me servir de cible, je suppose.

— Sauf si je voulais me faire étripier.

Elle avait une force impressionnante. Ses joues rougies par l'effort ne la rendaient que plus désirable. Son corps régît aussitôt.

— Ou émasculer, marmonna-t-il.

Elle s'esclaffa et fit un pas en arrière vers la porte de sa stalle, surprenant un chat assis là. Celui-ci miaula et bondit, la faisant trébucher.

Saint se rua vers elle. Lui agrippant le poignet, il la saisit par la taille pour l'éloigner du poignard.

Elle lui résista.

Se dégageant de son emprise, elle s'accrocha à lui, enroula les jambes autour de ses hanches et appuya la main gauche sur son larynx, comme pour l'étrangler. Le poignard trembla dans sa main droite, près de la joue d'Evan.

Il lui attrapa les mains. Elle poussa un cri de surprise, mais ne

lâcha pas prise, les yeux écarquillés de terreur.

Pour la désarmer, il pouvait lui briser les phalanges, ce qu'elle n'hésiterait pas à faire si elle était un homme. Et toute autre femme ne se retrouverait jamais dans une telle posture. Une fois de plus, il avait baissé sa garde en sa présence.

Elle se tenait un peu au-dessus de lui, les yeux embrumés tandis qu'il laissait remonter doucement son pouce depuis la naissance de sa paume.

La pression sur son cou se relâcha et il put respirer librement. De nouveau, il lui caressa la paume pour calmer sa furie, ravalant sa propre colère. C'était la réaction d'une femme qui redoutait une agression – et qui l'anticipait.

Elle avait le souffle court. Il continua de caresser la main qui tenait le poignard pour l'inciter à l'ouvrir. Les paupières de la jeune femme clignèrent, son regard se fit plus vague. Le poignard tomba à terre et sa main glissa de la gorge d'Evan à son torse.

Puis elle ondula des hanches contre son ventre.

Les yeux à demi fermés, les lèvres entrouvertes, elle continua ses mouvements lascifs. Le soupir qui s'échappa de sa gorge vint à bout de la colère de Saint.

Inclinant la tête, elle lui prit la lèvre inférieure entre ses dents, mais la relâcha aussitôt et rejeta la tête en arrière. D'un coup de reins délibéré, elle se frotta contre lui. Et recommença, encore et encore.

Evan la saisit aux hanches pour la plaquer contre lui. Elle céda dans une plainte sensuelle. Leurs mouvements s'emballèrent peu à peu. Elle ondulait contre lui, caressant toute la longueur de son sexe durci. Haletante, elle le chevaucha, d'abord étonnée, puis désespérée, les joues en feu et les yeux fermés.

Il perçut sa jouissance, son corps qui se détendait, les frissons qui le parcouraient.

Le cœur battant à tout rompre, il glissa les mains de ses hanches à sa taille.

Elle rouvrit les yeux et, l'espace d'un instant, parut désorientée.

Puis elle recouvra ses esprits.

Se libérant, elle se laissa tomber à terre et vacilla. Puis elle ramassa son arc et son carquois, et s'enfuit.

LA CONDITION

Hormis les sabots des chevaux et le bruissement des hirondelles, le silence régnait dans les écuries. Assis sur le sol, Evan ôta enfin les mains de son visage et se releva. Le chat avait rejoint sa place et était à présent occupé à sa toilette.

Saint se demandait si la jeune femme avait regagné la maison avec le bas de sa robe coincé dans sa ceinture et des brins de paille dans les cheveux. S'efforçant de ne pas penser à ses gémissements, à ses cuisses lui enserrant les hanches, à ses mains crispées sur sa chemise, il glissa son poignard dans sa botte et épousseta ses vêtements. Il avait beau faire, son désir résistait. Il fallait, hélas, endurer certains désagréments parfois. Il l'avait appris avec cette femme six ans plus tôt.

En tant qu'employé du duc, il devrait sermonner la jeune femme, quoique pas tout de suite. Mieux valait laisser retomber sa colère avant de se lancer dans la bataille. Il rejoignit donc son cheval et s'en alla galoper à travers champs.

— Docteur, vous êtes redoutable ! s'exclama lord Michaels en plaquant ses cartes sur la table. Comment diable faites-vous ?

Le médecin ramassa les jetons du baron.

— Vos compliments me vont droit au cœur, milord.

— Père n'aime pas se vanter, intervint Libby avec une expression bien trop avisée pour une fille de quinze ans.

— Balivernes, mademoiselle Shaw ! Lady Constance, dites à ce chirurgien qu'il ne m'aura pas avec son discours sur l'humilité. Quitte à perdre, je préfère que ce soit face à un arrogant. Au moins, je serai surpassé uniquement dans le jeu, et non sur le plan personnel.

— Je ne lui dirai rien de la sorte, milord, répondit Constance.

Elle se tenait devant les rayonnages de la bibliothèque, effleurant du bout des doigts les tranches des livres reliés de cuir. De son poste, elle avait une vue partielle sur la porte. L'homme qu'elle avait agressé

dans les écuries avait disparu, et malgré la pluie qui avait commencé à tomber au crépuscule, il n'était pas rentré.

— Le Dr Shaw est vraiment humble.

— Merci, lady Constance, dit ce dernier en empochant ses gains.

D'aussi loin qu'elle se souvienne, il avait toujours fréquenté le château. Avec son beau sourire et son esprit posé, il était de ces hommes dont elle appréciait la compagnie. Il avait le don de ne pas la mettre hors d'elle.

Autrefois, elle avait eu la même admiration pour Jack Dorée, son promis depuis sa naissance. Son espièglerie juvénile, son affection désinvolte avaient souvent mis à mal ses tendres sentiments quand ils étaient enfants. Mais il ne lui avait jamais donné envie de jeter les convenances aux orties et de céder à ses délires. Il n'avait jamais suscité en elle la moindre émotion forte – jusqu'à ce matin funeste, un mois avant leur mariage, quand il l'avait découverte sur un pont, en tête à tête avec un autre homme. À cet instant, elle avait ressenti une honte incommensurable.

Dans les écuries, Evan l'avait à peine touchée et le désir qu'elle avait appris à dompter était revenu à la charge. Apparemment, elle n'avait guère changé, en six ans.

— Lord Michaels, j'aimerais mesurer votre boîte crânienne, dit Libby en griffonnant dans un petit carnet.

Son application rappelait étonnamment celle de la duchesse de Read. Avec ses boucles blondes et ses yeux bleu pâle, Libby ressemblait à s'y méprendre au portrait de la mère de Constance au même âge qui était accroché dans son boudoir. Pourtant personne ne l'avait jamais fait remarquer.

— Pourquoi donc, mademoiselle Shaw ? s'enquit lord Michaels.

— Je me livre à une étude.

— Je vois, dit-il, pensif, en adressant un clin d'œil à Constance. Exclusivement sur les têtes masculines ?

— Non, celles des femmes aussi, répondit Libby en trempant sa plume dans son encrier. Lors de ma venue, durant la période de Noël, j'ai mesuré toutes les têtes du château et du village. J'aimerais ajouter votre tour de crâne et celui de M. Sterling à mes statistiques.

— Où diable est passé mon cousin ? s'enquit lord Michaels en se tournant vers la porte. Je suis en veine, ce soir. Je pourrais bien augmenter mes gains.

— Serait-il dépourvu de talent pour les cartes ?

— Disons plutôt qu'il se désintéresse des jeux en général, expliqua le baron. Sauf l'escrime, bien sûr. A-t-il accepté l'offre de votre père, milady ?

— Pas que je sache.

Et c'était peu probable, après leur entrevue dans les écuries.

— Je suis désolé qu'il ne se soit pas montré au dîner, dit lord Michaels en se rembrunissant. Il a bien trop l'habitude d'aller et venir à son gré. C'est un être imprévisible, pour le moins. J'ai bien réfléchi. Si mon cousin s'obstine de façon insensée, je me ferai une joie de vous enseigner quelques bottes.

— Êtes-vous aussi habile que lui à l'épée ? s'enquit Libby.

— Je suis loin d'avoir son talent. Cela dit, personne ne lui arrive à la cheville. Néanmoins, s'il ne cède pas, je serai ravi de partager mes connaissances avec vous.

— Si vous n'êtes pas très doué, je ne vois pas pourquoi elle accepterait votre offre, objecta Libby.

— Par courtoisie, mademoiselle Shaw, fit-il avec un sourire charmeur. Les dames n'aiment pas blesser la fierté d'un gentleman, n'est-ce pas ?

— Je vais me coucher, annonça le Dr Shaw en se levant. J'ai mis au monde des jumeaux avant l'aube, et je suis épuisé. Libby ?

Sa fille se leva à son tour.

— Moi aussi, je tombe de fatigue, déclara Eliza, émergeant abruptement de sa somnolence. Constance, allons-y.

Elle se leva, prit le bras de celle-ci et elles quittèrent la pièce.

Devant la tourelle, Constance s'arrêta.

— Je vous souhaite une bonne nuit.

— Je t'accompagne jusqu'à ta chambre, décréta la vieille dame.

— Merci, dit Constance en se dégageant, je connais le chemin.

— L'itinéraire que tu comptes emprunter te fera-t-il croiser accidentellement l'un de nos invités ?

— J'ai oublié mon livre au salon. Vraiment, Eliza, comme si je n'avais pas eu l'occasion de faire des bêtises à Londres chaque fois que vous me laissiez seule avec un homme ! Pourquoi vous inquiéter maintenant ?

— Parce que c'est le seul dont tu aies voulu en cinq ans. Enfin, six.

— Je croyais que vous aviez oublié.

— Comment l'aurais-je pu ? Écoute, je n'irai pas par quatre chemins. Il vaut mieux qu'il s'en aille sans tarder. Espérons qu'ensuite ton père se concentrera sur ton mariage imminent et oubliera ses idées fantasques. Des leçons d'escrime, franchement !

— Voilà que maintenant vous pensez que je dois épouser le duc ? Uniquement parce que mon père l'exige ?

— Bien sûr que non ! Mais retourner en ville te permettra d'envisager d'autres prétendants. Si tu jettes ton dévolu sur un gentleman convenable, ton père n'ira pas à l'encontre de tes souhaits. À présent, va te coucher, mon petit.

Dès qu'Eliza eut disparu dans sa chambre, Constance regagna le

salon désert. Alors qu'elle ramassait son livre près du divan, elle entendit des pas derrière elle.

Evan portait la même tenue que plus tôt, mais elle était trempée, ce qui soulignait sa carrure. Ses cheveux humides étaient rabattus en arrière. Soudain, elle eut envie d'y enfouir les doigts. De les faire courir sur tout son corps.

Il s'avança comme s'il comptait se jeter sur elle, s'arrêtant juste avant de l'atteindre. Il émanait de lui cette odeur familière de pluie et de terre mouillée qu'elle aimait tant.

— Je pensais que vous aviez l'intention de partir sans m'avoir parlé, avoua-t-elle.

— Tout à l'heure, dans les écuries, vous n'auriez pas dû agir comme vous l'avez fait.

À la lueur du feu, ses yeux scintillaient telles des émeraudes.

— Je ne suis pas un objet à la disposition d'une coquette capricieuse qui l'abandonnera une fois lassée. Je suis un être humain et je déteste être utilisé comme un esclave.

— Vraiment ? fit-elle, la gorge nouée.

Il inclina la tête, soudain hésitant.

— Vous étiez excité, reprit-elle.

— Seul un mort ne l'aurait pas été. Comment une femme célibataire de votre rang peut-elle connaître ce genre de...

— Allons, je ne suis plus la jeune fille qui se pâme au premier regard. Mon père m'accorde une grande liberté.

Saint n'aimait pas cela.

— Quelle liberté ?

— Celle d'apprendre ce que je ne suis pas censée connaître, répondit-elle plus posément qu'elle ne l'aurait voulu.

Saint recula d'un pas.

— Pardonnez-moi, madame, mais je ne suis pas supposé écouter vos confidences, qui ne m'intéressent en rien, de surcroît.

— C'est vous qui avez commencé. Vous avez dû entendre les ragots qui circulent à mon propos.

— J'ai cessé de chercher à avoir des nouvelles de l'inestimable lady Constance il y a cinq ans, quand sa porte m'a été interdite.

Elle se trouva incapable de le regarder plus longtemps.

— J'étais en deuil.

— J'ai su à quel moment précis ce deuil s'était achevé. Pendant un an, à distance respectueuse malgré mon impatience, j'ai attendu ce moment. J'aimerais savoir à présent si c'est vous qui avez donné l'ordre de m'interdire toute visite ou votre père.

— Il n'a jamais su, avoua-t-elle, honteuse.

— Je vois. Néanmoins, le passé est derrière nous. Ce qui s'est déroulé aujourd'hui est une autre histoire. Je ne vois aucun mal à ce

qu'une femme prenne son plaisir là où elle le souhaite. En vérité, je suis plutôt flatté. Mais si vous envisagez d'aborder un homme, demandez-lui la permission au préalable. Ou prévenez-le. Et faites preuve de douceur au lieu de montrer uniquement vos griffes.

— Mes griffes ?

Il se pencha vers elle.

— J'aurais accepté vos dents si vous m'aviez également offert vos lèvres, murmura-t-il. Si je dois souffrir, je veux aussi recevoir du plaisir.

Elle recula d'un bond, affolée comme lorsque le chat l'avait surprise un peu plus tôt.

— Qu'ai-je donc dit ? s'enquit-il.

Il s'attendait à des railleries de sa part, à des provocations, et non à cette réaction apeurée.

Elle le contourna et se dirigea vers la porte.

— J'informerai mon père que vous partez demain à la première heure.

La regarder s'éloigner le soulagea un peu de la torture qu'il endurait.

— J'accepte, fit-il, la gorge serrée. Je vous enseignerai l'art de manier le poignard.

Elle fit volte-face.

— Vraiment ? En dépit de mes griffes ?

— Oui.

C'était une erreur. Au bout d'une journée à peine, il venait de se mettre lui-même à sa merci.

— Pourquoi ce revirement ?

À cause de la vision de sa mère rouée de coups qui le hantait.

— Une femme – toutes les femmes – devrait savoir se défendre.

Il lut le soulagement dans le regard de Constance, timide mais suffisamment sincère pour dissiper ses derniers doutes.

— Vous comprenez ? murmura-t-elle.

— Je crois, oui. Cependant, je pose une condition.

Elle garda le silence, puis :

— J'aurais dû m'y attendre, j'imagine, après ce que j'ai fait aujourd'hui.

— Vous attendre à quoi ?

Elle se rapprocha de la porte.

— Si vous n'êtes pas l'esclave d'une capricieuse, je ne suis pas une prostituée qui échange son corps contre un savoir. Au revoir, monsieur Sterling.

Seigneur ! Qu'avait-elle donc subi pour réagir de la sorte ?

— Ma condition n'est pas celle que vous suggérez.

Elle se retourna de nouveau.

— J'accepte de vous donner des leçons à condition que Mme Josephs, mon cousin ou un domestique soit présent.

Elle arrondit les yeux.

— Un chaperon ? N'est-ce pas un peu tard ?

— Je ne peux pas rester seul en votre compagnie.

— Vous ne vous faites pas confiance, railla-t-elle.

— Si. C'est à vous que je ne fais pas confiance.

Incapable de rester à distance plus longtemps, il la rejoignit.

— Vous êtes une femme imprévisible et complexe, Constance Read. Mais je n'ai pas à vous comprendre pour vous enseigner ce que vous tenez tant à apprendre.

— Vous me désarmez.

— À partir de demain, j'ai bien l'intention de faire le contraire.

— Vous m'en voulez vraiment, n'est-ce pas ? fit-elle avec une esquisse de sourire.

— J'avoue que j'éprouve des sentiments ambivalents. Après tout, je n'avais jamais passé un aussi bon moment dans une écurie.

Elle rosit, et ses yeux pétillèrent de nouveau.

— Retrouvez-moi dans la grande salle après le petit déjeuner, reprit-il.

— Le hall ? Mais...

— Première leçon : l'élève ne pose pas de questions impertinentes à son professeur.

— Je voulais dire : oui, bien sûr, maître Sterling. Demain, après le petit déjeuner, dans le hall. Dois-je à présent baisser la tête en signe de soumission ?

— Oui, répondit-il, s'autorisant un sourire. Si vous savez comment faire.

Elle se contenta d'une révérence, puis s'éloigna en lançant :

— J'ai l'intention de devenir invincible, vous savez.

— Vous le serez, promit-il, à son corps défendant.

SANG-FROID, VIGUEUR ET JUGEMENT

Avant le petit déjeuner, Constance fit une promenade à cheval en compagnie de lord Michaels dans l'espoir de lui soutirer des informations sur ses séjours à Édimbourg à l'automne et à l'hiver derniers.

— Le frère d'Evan était en affaire avec Loch Irvine. Dans les transports maritimes, ce genre de choses, dit-il avec un geste désinvolte. L'idée m'est venue d'investir dans l'entreprise de Torquil.

— Vous avez pu rendre visite au duc de Loch Irvine, à l'époque ?

— Eh bien, il n'était en ville que pour quelques jours. Avez-vous aimé le dernier roman de sir Walter Scott ? Je ne savais à quoi m'attendre après *Ivanhoé*, je l'avoue. Quel chef-d'œuvre ! Cette histoire de moines est palpitante, vous ne trouvez pas ?

Leur conversation se révéla contrariante de bout en bout. Lorsque Libby apparut sur sa monture, Constance avait renoncé à tirer les vers du nez au baron. En regagnant le château pour se changer, elle avait les nerfs à fleur de peau et brûlait de faire un peu d'exercice physique.

En atteignant la grande salle, elle se dit qu'elle devait être folle pour se lancer dans cette aventure. En apercevant Saint adossé à la porte, les bras croisés, l'autorité incarnée, elle se demanda comment elle avait osé le toucher la veille. Pas étonnant qu'elle ait perdu la tête.

— Bonjour, fit-il en balayant ostensiblement les lieux d'un regard étonné.

— Mme Josephs...

— ... est là ! cria Eliza en arrivant d'un pas alerte, son sac à ouvrage à la main. Je n'approuve en rien ce projet, mais puisque tu es déterminée, je me réjouis qu'une personne au moins ait la tête sur les épaules dans cette pièce.

Elle posa un regard appuyé sur Evan, qui s'avança.

— Merci de nous consacrer de votre temps, madame Josephs.

— Ai-je vraiment le choix ?

Dans un bruissement de jupons, elle s'assit sur une chaise, sous

deux haches croisées accrochées au mur. Constance gagna le centre de la pièce.

— Ma dame de compagnie ne tient pas à ce que j'apprenne à la menacer d'une arme.

— Après vous avoir vue manier une lame pas plus tard qu'hier, je ne peux l'en blâmer.

— Bonjour ! lança Libby, depuis le seuil, les cheveux noués en queue-de-cheval. Qu'est-ce que vous faites ?

— Constance prend une leçon d'escrime avec M. Sterling, répondit Eliza. Venez donc vous asseoir près de moi, mon enfant.

Libby obéit.

— Je vous croyais farouchement opposé à cette idée, monsieur Sterling. Lord Michaels a même proposé de vous remplacer.

— M. Sterling a changé d'avis, répondit Constance en le rejoignant. Avez-vous souhaité que je vous retrouve dans cette salle afin que je sois impressionnée par les armes exposées ?

— Nous sommes ici parce que vous devez choisir votre épée.

— Mais...

— Bien que je n'apprécie pas particulièrement votre père, coupait-il posément, il m'a engagé pour vous enseigner l'escrime.

— Si vous ne le faites pas, il n'en saura rien.

— Moi, je le saurai.

Il lui laissa le temps d'assimiler ses paroles.

— Quand vous aurez appris les bases de l'escrime, si vous souhaitez encore apprendre à manier le poignard, je vous enseignerai les rudiments avant mon départ.

Elle observa la collection d'armes.

— Ne devrais-je pas commencer par une épée en bois ? hasarda-t-elle. Pour m'entraîner ?

— Inutile de perdre du temps alors que nous sommes tous deux pressés. Les pointes seront émoussées, de toute façon. Que choisissez-vous ?

— Parmi toutes ces armes ?

— Le sabre est une arme d'estoc et de taille. Nous le laisserons de côté pour le moment...

— D'autant que je n'ai pas l'intention de me battre à cheval.

— Ni d'entrer dans l'armée, je suppose. À moins que ce ne soit votre objectif ultime ?

— Sait-on jamais...

Elle ne se sentait plus de joie. Mais les échanges avec Evan avaient toujours produit sur elle cet effet presque enivrant.

— Regardez plutôt parmi les épées à lame droite et dotées d'une poignée comme celle-ci, reprit-il en désignant une arme. C'est une épée de cour.

— Une arme de gentleman ?

— Oui, répondit-il avec un sourire en coin. Je n'ai pas l'expérience nécessaire pour vous enseigner l'art de la claymore des guerriers écossais, quand bien même vous pourriez la soulever.

— Vous êtes sûr ?

Il la balaya d'un lent regard qui la fit rougir.

— Une épée à deux mains, peut-être, fit-il d'une voix décidément rauque.

À l'autre extrémité de la salle, Eliza se racla la gorge.

— Vous n'avez pas l'expérience de la claymore, bredouilla Constance.

— Un homme ne peut être expert dans tous les domaines.

— Je n'en crois pas un mot. Vous savez manier une claymore.

— Un peu, admit-il, son regard s'attardant sur ses lèvres. Mais pour rien au monde je ne placerais une arme aussi puissante entre vos mains.

— Je ne suis pas aveugle, monsieur ! lança Eliza.

— Elle a même des poignards à la place des yeux, souffla Evan avec un sourire.

— Et je ne suis pas sourde non plus ! cria la vieille dame.

— Quel est donc votre ouvrage, madame Josephs ? répliqua-t-il. Des menottes destinées à un homme, peut-être ?

— Si cet homme est consentant.

Evan s'esclaffa.

— Votre dame de compagnie ignore que ce n'est pas de moi qu'elle devrait se méfier.

— Vous n'avez rien d'un gentleman, rétorqua Constance, la bouche sèche.

— Je n'ai jamais rien affirmé de tel. Cela dit, vous n'avez pas grand-chose d'une dame, non ?

— Je croyais que nous avions réglé cette question hier soir.

— Je suis toujours là ! prévint Eliza.

— Moi aussi, renchérit Libby, les sourcils froncés. Je ne comprends pas la moitié de ce que vous racontez. À croire que vous utilisez un langage codé. Seriez-vous un espion, monsieur Sterling ? Et toi, Constance ?

— Absolument pas, mademoiselle Shaw. En revanche, je ne peux répondre pour lady Constance, dit-il en soutenant le regard de cette dernière. Nous avons réglé le problème, en effet, reprit-il d'une voix suave. Mais j'aime vous voir rougir.

— Allez au diable, monsieur ! Dès que j'aurai acquis les bases du maniement de l'épée, je m'emploierai à faire taire cette langue qui n'est que trop bien pendue.

Elle regretta aussitôt ses paroles. Dans les yeux d'Evan,

l'amusement fit place à un désir ardent. Auquel son corps répondit aussitôt.

— Vous n'avez donc pas d'épées réservées à l'enseignement ? s'enquit-elle d'une petite voix.

— J'en ai, si. Mais vous n'êtes pas une élève comme les autres. Je vous laisse le choix.

— Me jugeriez-vous excentrique ?

— La fille d'un duc, célibataire à vingt-quatre ans et qui prend des cours d'escrime ? Allons donc, railla-t-il.

Il désigna les murs tapissés d'armes blanches.

— Vous les avez achetées. À vous l'honneur.

Elle opta pour une lame fine à la garde ouvragée en or et en argent ornée d'ailes.

— Excellent choix, commenta-t-il en allant récupérer l'épée, qu'il lui remit.

Si elle était plus lourde que Constance ne s'y attendait, la poignée s'adaptait bien à sa main.

— Pincez la poignée entre le pouce et l'index.

— C'était une mise à l'épreuve, n'est-ce pas ?

Elle le dévisagea tout en déplaçant les doigts.

— Vous vouliez savoir si j'allais choisir une arme adéquate.

— Je l'avoue.

— Ai-je réussi ?

— Vous avez choisi une épée très prisée des Français. Une arme d'homme.

Il lui en indiqua une autre.

— Celle-ci est plus lourde qu'un fleuret, et plus appropriée pour une femme.

— Vous suggérez que je ne pourrai pas manier celle-ci ?

— Non. Vous êtes assez grande et forte, et vous avez envie d'en découdre. Vous n'êtes pas une femme comme les autres.

— Le désir d'en découdre n'est pas rare chez une femme.

— En revanche, l'envie d'utiliser son corps de façon agressive l'est.

Le sourire entendu d'Evan la fit sombrer en plein désarroi. Comment pouvait-il se montrer aussi direct, la provoquer de la sorte, et rester aussi droit ? Jamais elle n'avait rencontré un homme qui n'ait quelque secret ou qui ne fasse pas semblant. Et jamais le sourire d'aucun autre homme n'avait eu ce pouvoir de la déstabiliser.

— Apprenez-moi, lâcha-t-elle.

Et elle n'aurait su dire si elle voulait qu'il lui enseigne l'escrime ou l'honnêteté.

En général, après le petit déjeuner, Eliza faisait un somme au salon. Pour cela, elle n'avait nul besoin d'un fauteuil. Le banc installé à l'extrémité de la grande salle lui convenait tout autant. Au bout de moins d'une heure de leçon, de légers ronflements résonnèrent, se mêlant au bruit de la pluie contre les carreaux. Libby était partie, et Constance n'avait pas vu son père depuis la veille, avant le dîner.

Ils étaient donc quasiment seuls.

Evan ne fit aucun commentaire sur cette absence de chaperon. Il était concentré sur sa posture, lui expliquant comment tenir son épée en main afin que la pointe touche le mannequin rembourré vers lequel elle la dirigeait. La souplesse et la puissance du professeur ne manquaient pas de distraire l'élève.

— C'est plus difficile et plus fatigant que je ne le pensais, avoua-t-elle.

Evan faisait preuve d'une telle aisance. En dépit de ses efforts, elle ratait sa cible presque chaque fois. Il devait alors ajuster sa posture. Elle en avait les nerfs à vif.

— Si c'était facile, tout le monde le ferait.

— Vous cherchez à m'insulter ?

— Cela vous plairait ?

— Beaucoup.

— Dans ce cas, je n'en ferai rien.

— Dieu que vous êtes contrariant !

— Et vous, vous exposez votre main et votre bras. Quand on se bat au poignard ou au couteau, toutes les zones vitales sont des cibles. Votre adversaire cherchera d'abord à blesser le bras qui tient l'arme.

Il se posta en face d'elle et prit l'épée dans la main gauche.

— Regardez l'angle de ma lame quand je suis en garde, la position de ma main et de mon bras et comment la garde me protège de votre lame. Étudiez-les.

Des hommes l'avaient implorée de croiser leur regard tandis qu'ils lui déclaraient leur flamme. Ils l'avaient suppliée d'admirer leurs chevaux, leurs calèches, leurs chiens, leurs domaines et, parfois même, leurs dessins et leurs peintures. Jamais aucun ne lui avait ordonné d'étudier son corps.

— Vous avez assimilé ?

Elle ne put qu'opiner.

— À présent, imaginez que vous êtes devant un miroir et que je suis votre reflet. Imiter mes mouvements.

Il tendit son bras armé. Elle en fit autant. Sa lame remit vite en place celle de la jeune femme.

— Ce n'était pas bien ?

— Non. Recommencez.

Le poignet endolori, les doigts engourdis, elle s'exécuta. Une fois

de plus, il modifia la position de sa lame, puis de sa main.

— Encore.

Le voir d'aussi près et s'efforcer d'ignorer ce qu'elle éprouvait la rendait acerbe.

— Vous allez trop vite.

— Je ne suis pourtant pas rapide.

— À mes yeux, si.

Eliza eut un sursaut, puis se remit à ronfler.

— En escrime, le calme est l'atout le plus précieux, déclara Evan. La colère, la contrariété et même la peur rendent maladroit et imprudent. Quel que soit le talent de votre adversaire, si vous répondez à son attaque avec sang-froid, vigueur et jugement, vous avez des chances de l'emporter.

— Je tâcherai de m'en souvenir.

— Imitiez mes mouvements, comme quand vous étiez petite et que vous vous amusiez avec d'autres enfants devant la glace.

— Je n'ai jamais joué à cela.

— Vraiment ?

— Vraiment.

— Ah. Vos parents vous trouvaient trop bien pour les petits villageois.

— Pas du tout. Ma mère n'aimait pas recevoir de visites. Elle était... malade.

— Vos cousins, alors ?

— Ils vivaient loin de chez nous.

Evan parut réfléchir, puis :

— Votre ex-fiancé ? Les deux, peut-être ? Vous m'avez raconté qu'enfant vous passiez toutes vos vacances sur leur domaine.

— Ils ne jouaient pas avec moi. Ils m'évitaient, confia-t-elle sans parvenir à sourire. Je n'étais pas fiancée à l'actuel marquis.

— Jamais ?

Elle secoua la tête.

— Mais vous aviez bien des camarades de jeu étant petite ?

— J'avais mon cheval. Pouvons-nous poursuivre la leçon ?

Après un silence, il déclara :

— Regardez-moi et reproduisez mes gestes.

Il fit passer son épée dans la main droite.

— Seriez-vous ambidextre ? s'enquit Constance.

— Pas naturellement. Mon maître d'armes tenait à ce que je sois aussi habile des deux mains.

— Comment a-t-il fait ?

— Il m'a appris à utiliser la gauche pour les gestes du quotidien, l'escrime, les repas, l'écriture. Chaque fois que je revenais machinalement à la main droite, il me donnait une tape de sa canne.

— C'est une motivation. Au bout de combien de temps êtes-vous devenu ambidextre ?

— Trois cent cinquante et un jours.

Elle eut une folle envie de lui prendre la main droite pour l'embrasser.

— C'est de la barbarie, commenta-t-elle.

— C'est très civilisé, au contraire. Je suis le fils d'un marchand peu fortuné. Mon professeur voulait faire de moi un gentleman. Il souhaitait que je puisse combattre même si je perdais l'usage de ma main droite. Je me suis donc fixé un délai d'un an.

Il reprit l'épée de la main gauche et l'agita.

— Je demeure plus habile de la main droite, concéda-t-il. Et plus rapide. Mon professeur était avisé. Il savait qu'un homme n'est faible que lorsqu'il n'est pas préparé.

— Invincible, dit-elle. Vous avez bien appris la leçon.

— Nous en avons terminé pour aujourd'hui.

Il lui ôta son épée de la main.

— Allez-vous disparaître comme hier pour ne revenir qu'à minuit ?

— Hier, j'avais de bonnes raisons de disparaître, lui rappela-t-il en la dévisageant d'un regard intense. Cela dit, quoi que je fasse, vous n'avez pas à vous en soucier.

— Je suis la maîtresse de maison. Il est de mon devoir de veiller au confort des invités de mon père.

— Je ne suis pas un invité. Je suis un employé rémunéré par le duc. En dehors des leçons d'escrime, nous n'avons rien de plus à nous dire qu'il y a six ans.

— Vos paroles et votre personne se contredisent. Un instant vous êtes le professeur, celui d'après vous êtes... l'homme qui se tient trop près et fixe ma bouche comme s'il allait m'embrasser.

— Pour ce qui est des contradictions, vous êtes une adversaire à ma hauteur. Vous oscillez entre la femme d'hier, aux écuries, et la jeune fille qui n'a jamais été embrassée. Je ne sais que penser de vous.

— N'en pensez rien. La tâche est impossible.

— Que voulez-vous, Constance ?

Ce qu'elle voulait, c'était caresser cette balafre sur sa joue et savoir d'où elle lui venait. Elle voulait le toucher.

— Un mari, répondit-elle.

CHANGEMENT DE PROGRAMME

Seuls le martèlement de la pluie sur les carreaux, les ronflements d'Eliza et le souffle rapide de Constance rompaient le silence tendu.

— Je dois me marier dans moins d'un mois. C'est impératif.

Evan balaya ses yeux, ses joues, ses lèvres d'un regard à la fois intime et interrogateur.

— Et vous me dites cela maintenant afin que je vous apprenne à soutirer une demande en mariage sous la menace d'un poignard ?

Elle esquissa un sourire.

— Vous pensez que je n'ai pas d'autre moyen de trouver un fiancé ?

— Tout dépend de celui que vous avez en ligne de mire.

— Ah ! Vous êtes là ! fit le duc depuis le seuil. Vous avez fini par accepter mon offre, monsieur Sterling. Ma fille est très persuasive, n'est-ce pas ?

Evan s'écarta de la jeune femme.

— En effet.

— Madame Josephs ? fit le duc.

Eliza ouvrit vivement les yeux tel un oiseau affolé.

— Votre Grâce ?

— Le duc de Loch Irvine m'a fait prévenir qu'il était à Édimbourg. Nous avançons notre départ d'une semaine.

— Seigneur ! s'exclama Eliza en s'approchant à petits pas. Vous me demandez l'impossible.

— Je ne vois pas en quoi préparer ma fille pour son mariage vous inquiète, compte tenu du fait que c'est votre unique tâche depuis cinq ans.

Constance jeta un coup d'œil à Evan, qui affichait une mine impassible.

— Il faudra des essayages pour les robes, des retouches, des préparatifs, répliqua Eliza. Et...

— Faites le nécessaire. Nous partirons dans une semaine. Monsieur Sterling, vous nous accompagnerez, ainsi que lord Michaels,

j'espère.

Sans attendre de réponse, il tourna les talons.

— Votre Grâce ! s'exclama Eliza en se lançant à sa poursuite. Vous devez comprendre que ce n'est pas suffisant !

Evan se dirigea vers le râtelier. La tension l'avait quitté, ses mouvements étaient fluides, alertes, empreints de cette grâce féline qui coupait toujours le souffle de la jeune femme.

— Le duc de Loch Irvine est-il fêru d'escrime ?

— Je l'ignore. Pourquoi cette question ?

— Un duc accaparé par la gestion de son domaine n'a guère le temps de s'amuser, répondit-il en revenant vers elle. Mais peut-être a-t-il tellement de larbins qu'il a tout loisir de mener une existence oisive.

— Qu'êtes-vous en train de me dire ?

Il lui effleura le menton du bout des doigts.

— On dirait que vous l'avez trouvé, ce mari dont vous avez besoin, répondit-il d'une voix calme quoique un peu tremblante.

— Pas encore, murmura-t-elle.

— Il se pourrait qu'après votre mariage il vous enseigne lui-même l'escrime. Ce qui me laissera libre de partir.

— Vous n'en avez aucune envie. Sinon, vous auriez déjà pris congé. Qu'est-ce qui vous retient ici ?

Il plongea son regard dans le sien comme s'il cherchait à lire ses pensées.

— Pas votre petit jeu, en tout cas.

— Je ne joue à aucun jeu. Je vous ai dit la vérité. Je veux apprendre à manier le poignard.

Il se rembrunit.

— Pour vous en servir contre Loch Irvine ?

— Au besoin.

Du pouce, il lui caressa la joue, et une onde de chaleur la parcourut.

— Vous pourriez refuser sa demande, suggéra-t-il. Ce serait plus simple que de le poignarder dans son sommeil.

— Je ne vous le fais pas dire.

Il s'écarta, se frotta la nuque, puis balaya la salle du regard.

— Où est passé ce maudit chaperon ?

— Nous sommes seuls. Et vous venez de me toucher. Vous avez enfreint votre propre règle.

— J'en suis conscient.

— Vous changez rapidement d'avis, on dirait.

— Manifestement, reconnut-il. Surtout quand je vois vos lèvres.

Elle ne put réprimer un sourire.

— Seulement mes lèvres ?

— Le reste de votre personne aussi. Mais, en cet instant, vos lèvres constituent un défi de taille.

— Dois-je porter un voile comme les Orientales ?

— Cela aiderait sans doute. J'irai à Édimbourg avec vous et je serai votre professeur, enchaîna-t-il. Toutefois, mes conditions ont changé.

— Comment cela ?

Il la prit par la nuque et l'obligea à lever le visage vers lui. Leurs lèvres étaient à quelques centimètres à peine.

— Si vous me provoquez, si vous badinez, si vous vous approchez trop près ou si vous me touchez, dit-il d'une voix suave, je prendrai ce que je veux.

— Et que voulez-vous ?

— Vos lèvres et le reste de votre personne. Je veux vous faire mienne, je veux que vous vous donniez à moi.

Il lui caressa la nuque. Aussitôt, un trouble familial enfla dans le corps de la jeune femme.

— Et cette fois, je n'hésiterai pas à prendre ce que je veux.

— Vraiment ?

— Pas une seconde. Sachez toutefois que quoi qu'il arrive avant votre mariage, je partirai à l'instant où vous aurez prononcé vos vœux. Vous ne me reverrez plus jamais. C'est bien clair ?

— Oui.

Il la lâcha mais ne s'écarta pas.

— Venez ici demain. Je vous préparerai à poignarder votre mari en plein cœur le soir de vos noces si vous le souhaitez.

Sur ces mots, il s'inclina.

— Bonne journée, milady.

Elle le suivit du regard, en proie à un étrange mélange de souffrance et de plaisir.

Chaque matin, il la retrouvait dans la grande salle en présence de lord Michaels, parfois de Libby et du Dr Shaw, et souvent d'Eliza.

Si le baron encourageait l'élève avec entrain, le maître se contentait d'énoncer des instructions à distance respectable tandis qu'elle répétait inlassablement ses mouvements. Il semblait la transpercer du regard et ne la touchait que pour corriger une posture ou un geste.

Un jour, il enfila un manteau molletonné et un masque et lui apprit à riposter. Son épée exceptée, il demeurait aussi immobile qu'un mannequin tandis qu'elle essayait de faire mouche.

— Concentrez-vous !

Elle ne l'était que trop. Sur lui.

— L’escrime est une conversation entre deux lames, disait-il. Ne laissez pas votre esprit vagabonder.

Constance parait ses attaques sans mot dire. Elle avait envie de le provoquer, de badiner, de rire avec lui – parce que rire avec lui avait toujours été si naturel. Mais ce dont il l’avait menacée l’en empêchait.

La leçon terminée, il s’éclipsait. Lord Michaels affirmait que, depuis la guerre, son cousin préférait la solitude.

— Il a trop souffert de la promiscuité dans les baraquements boueux, sans doute, commentait-il avec affection.

Libby fronçait les sourcils, le Dr Shaw opinait et Constance perdait l’appétit. Lors de leur première rencontre, Evan lui avait avoué que les odeurs de la civilisation – la cire des bougies, le goût de l’eau fraîche et son parfum – lui semblaient paradisiaques.

Le soir, fourbue, elle s’écroulait sur son lit et palpait ses muscles endoloris en s’efforçant de ne pas penser à lui de peur de réveiller un désir qui ne demandait qu’à s’exprimer. Six années n’avaient rien changé à l’affaire. Evan lui était interdit. Seulement cette fois, c’était lui qui l’avait décidé.

UNE OMBRELLE ROSE

La maison du duc de Read à Édimbourg sentait la peinture fraîche, le bois verni et les fleurs tout juste cueillies – des bouquets étaient disposés un peu partout. Élégante et classique, elle était idéalement située au sein d'une rangée de demeures cossues perchées au sommet d'une colline, face à la ville médiévale surpeuplée. Elle respirait le luxe et la richesse, avec un petit quelque chose de londonien.

Le duc la détestait. En arrivant, il jeta un coup d'œil rapide, puis se rendit à son club. Triste et courbatue, après une semaine d'entraînement et des heures de voyage, Constance dîna dans sa chambre et s'endormit aussitôt.

Le lendemain matin, en entrant dans la salle à manger, elle trouva le Dr Shaw.

— Vous avez fait des merveilles dans cette maison depuis votre retour en Écosse, Constance.

— Merci, répondit-elle, incapable de s'asseoir ou d'avaler quoi que ce soit, à part une tasse de thé.

Bientôt, elle reprendrait ses recherches sur la disparition de Cassandra Finn et Maggie Poultny. Elle rendrait visite aux commères de la ville ainsi qu'à l'inspecteur de police chargé de l'enquête, puis elle s'entretiendrait avec le duc de Loch Irvine.

Mais la véritable cause de son malaise venait d'apparaître sur le seuil. Affichant une aisance digne d'un duc et une expression de prédateur, Evan portait une ombrelle rose sur une épaule.

— Il est normal que ton père n'aime pas cette maison, mon enfant, dit Eliza. Elle est chargée de souvenirs de ta mère. Comme toi, elle était bien trop belle. Les hommes détestent être contrariés par une belle femme.

— Ce n'est que trop vrai, madame Josephs, déclara Evan sans quitter Constance des yeux. La vie citadine vous rend indolente, milady. Il est grand temps de nous mettre au travail. Allez-vous me contrarier et éviter notre leçon au profit des charmes de la ville ?

— Au risque de provoquer la colère de mon professeur ? Certainement pas, rétorqua la jeune femme.

Lorsqu'elle voulut quitter la pièce, il s'écarta juste assez pour lui permettre de passer.

— Ce n'est pas ma colère que vous provoquez chaque jour, murmura-t-il.

Elle préféra ignorer la rougeur qui lui envahit les joues. Personne ne lui avait jamais parlé de façon aussi franche et directe. Aucun homme n'avait jamais exprimé aussi crûment son désir pour elle. Et pourtant, elle était allée à quantité de bals, de réceptions, de pique-niques et même aux courses hippiques. Ils avaient loué ses robes, ses yeux, sa monture, son talent au pianoforte. Certains lui avaient envoyé des poèmes et des fleurs. D'autres avaient tenté d'amadouer Eliza pour s'en faire une alliée.

Seul cet homme-là évoquait sans détour son désir. Il l'avait embrassée, avait accueilli avec plaisir la dévergondée en elle, avant de lui montrer qu'un homme mû par le désir ne devait en rien se laisser contrôler par lui.

Il la suivit à travers le hall, puis à l'arrière de la bâtisse.

— Comment se fait-il que cette salle de bal soit plus spacieuse que celle du château ? s'étonna-t-il.

— Cette résidence est conçue pour le divertissement, expliqua-t-elle.

Le parquet étincelait et les hautes fenêtres laissaient entrer à flots la lumière matinale.

— La salle de bal du château n'est qu'un ajout.

— Les seigneurs du Moyen Âge préféraient la cotte de mailles aux culottes de soie ?

— Et l'épée aux carnets de bal. Comme vous, je suppose.

— Vous ne m'avez pas vu danser.

Le regard d'Evan exprimait un plaisir qu'elle n'avait pas vu depuis une semaine et elle en fut ravie.

— Si, lors de ces bals auxquels nous avons assisté tous deux, murmura-t-elle.

— Je vous manquais ? Quand un type bedonnant et guindé vous invitait à danser un quadrille, soupiriez-vous en déplorant qu'un soldat séduisant ne soit pas à sa place ?

— Oui. À chaque bal.

Il ébaucha un lent sourire.

— Vous comptez vous promener avec cette ombrelle ? reprit-elle. Cette nuance de rose n'est guère assortie à votre gilet. Cela dit, personne ne s'en souciera, ici, surtout si vous évitez les quartiers en vogue.

Du manche de son ombrelle Evan fit jaillir une fine lame

étincelante.

— Elle dissimule une épée, expliqua-t-il en faisant disparaître celle-ci dans le manche. Il suffit d'appuyer ici pour la faire sortir. Méfiez-vous. De même qu'une épée de cour, c'est une arme de défense dotée d'une lame aiguisée.

Il lui montra comment fonctionnait l'instrument.

— Je n'ai jamais été aussi exaltée à la vue d'un homme brandissant une ombrelle.

— Ce n'est donc pas la première fois ?

— Si tel est le cas, vous avez effacé ce souvenir de ma mémoire.

— Vous me flattez, dit-il en lui tendant l'ombrelle. Au fait, vous venez de badiner. Vous en êtes-vous seulement rendu compte ?

— Je fais preuve d'une discipline sans faille depuis des jours, protesta-t-elle. J'avoue que je suis impressionnée par cette arme ingénieuse. Face à votre enthousiasme, j'ai baissé ma garde.

— Le naturel revient au galop.

— Vous êtes le seul homme que je connaisse qui considère le badinage comme un défaut.

Elle explora le mécanisme à peine visible de la poignée.

— Mais c'est mon ombrelle ! s'exclama-t-elle. Eliza me l'a offerte pour mon anniversaire, l'an dernier.

— Je lui ai demandé de me la confier.

— Pourquoi me l'avoir caché ?

— C'est la première fois que je transforme le manche d'une ombrelle en fourreau dissimulant une épée. J'ignorais si j'y parviendrais.

— C'est une réussite spectaculaire.

— J'ai bénéficié de l'aide d'un coutelier de la vieille ville.

— Il ne s'est pas interrogé sur vos motivations ?

— Il n'a posé aucune question. Il n'a toutefois pas exprimé le même enthousiasme que vous quand je l'ai essayée.

Elle appuya sur le mécanisme pour libérer la lame.

— C'est une merveille.

Saint semblait observer à la fois son visage et ses mains.

— Tenez-la comme un poignard, le pouce vers la lame, ainsi que je vous l'ai appris. À moins que la suite des événements n'ait effacé le souvenir de ce détail.

— Vous cherchez à me mettre dans l'embarras ?

— Non, à vous inspirer.

— Cette semaine, au château, vous avez gardé vos distances.

— D'après les rumeurs qui circulent à l'office, votre prétendant ducal est sur le point de faire son apparition. Le temps presse.

— Je viens de flirter avec vous, rétorqua-t-elle en croisant son regard. J'ai enfreint les règles que vous aviez fixées.

Il se pencha et lui murmura à l'oreille :

— C'était involontaire. Cela ne compte pas.

Émoustillée, elle s'esclaffa :

— Je dois donc flirter, vous provoquer ou vous toucher délibérément ?

— J'y compte bien, rétorqua-t-il en l'invitant à entrer.

Si elle le touchait, il l'embrasserait. Il poserait ses mains sur ses hanches, l'attirerait à lui et l'embrasserait.

— Avez-vous déjà manipulé un poignard écossais ?

— Jamais, répondit-elle en se détendant. J'en ai acheté plusieurs, néanmoins. Mon père les expose sur les murs.

— Je les ai vus. Une lame de cette longueur nécessite les mêmes gestes qu'une épée de cour. En revanche, la main n'est pas protégée par la garde. Mieux vaut ne pas s'engager dans un combat de longue durée, surtout si l'on est novice.

Il tendit la main pour lui reprendre l'ombrelle dont il fit disparaître la lame.

— Pour l'heure, mettons ceci de côté...

— Mais...

— Poursuivons à l'épée jusqu'à ce que vous ayez perfectionné vos parades.

— Quand pensez-vous que cela se produira ?

— Avant votre mariage, milady.

— Vous me provoquez avec ce que je ne peux pas avoir, objecta-t-elle en désignant l'ombrelle.

— La volte-face fait partie du jeu, dit-il d'une voix rauque. Où est passé votre chaperon ?

— Je suis là ! lança lord Michaels en surgissant dans la salle, une tasse de café dans une main et un petit pain dans l'autre. Mlle Shaw ne va pas tarder. Elle tient à me décrire sa dernière étude sur le crâne humain. Il semblerait que nous les hommes ayons le cerveau plus petit que les femmes, lady Constance. Cela ne m'étonne guère. Le fait que mon cousin exige la présence d'un chaperon en est la preuve.

— Il protège ma vertu, répondit Constance d'un ton si guindé qu'Evan faillit rire.

Quelque chose dans son expression l'en empêcha, un trouble qui ne lui disait rien qui vaille.

— En me désignant comme chien de garde ? insista Dylan, hilare. Eh bien, si vous aviez été là la nuit où...

— Nous allons travailler les parades, coupa Evan en se dirigeant vers le râtelier. Ensuite, je vous enseignerai l'attaque au bas-ventre.

— Vous voyez, milord, dit la jeune femme avec un sourire désarmant, il a l'intention de faire de moi une vraie menace pour la population masculine d'Écosse.

— D'Angleterre et du pays de Galles aussi.

Dylan leva les yeux au ciel.

— Pourquoi les femmes ne peuvent-elles se contenter de menacer de pauvres innocents avec leur seule beauté ? Décidément, je ne les comprendrai jamais.

— Le charme de l'épée ne se fane jamais, lord Michaels. Je crois que M. Sterling vous a interrompu, tout à l'heure. Parlez-moi donc de cette nuit...

— Bonjour ! lança Libby à la cantonade, son carnet de croquis à la main.

— Bonjour, mademoiselle Shaw, répondit le baron. Je brûle d'en savoir davantage sur l'infériorité du cerveau masculin.

Il adressa un clin d'œil complice à Constance, qui brandit son épée.

— En garde... Oh !

Elle se redressa.

— J'ai encore déchiré le bas de ma robe, gémit-elle en soulevant le tissu. C'est la troisième fois ! Je vais manquer de toilettes avant de maîtriser l'art de la parade.

Saint posa la pointe de sa lame sur le sol.

— Est-ce un prétexte pour échapper à cette leçon ?

— Je n'en ai aucun désir. Ces leçons sont le meilleur moment de la journée.

L'espace d'un instant, il se trouva à court d'arguments, puis :

— Je vous autorise à aller vous changer.

— La matinée est déjà avancée et j'ai quelques visites à rendre plus tard. Aujourd'hui, je m'entraînerai dans une robe déchirée. Demain, je trouverai une solution pour ne pas me prendre les pieds dans l'ourlet. Je ne baisse pas facilement les bras, monsieur Sterling.

— Moi non plus, milady.

11

LE PIÈGE

*Lady Justice
Brittle & Sons, imprimeurs*

Très chère lady,

Je vais plaider ma cause plus simplement : j'ai perdu mes amis. Chacun d'eux, un par un, s'est laissé passer la corde au cou et ils me manquent terriblement. Le mariage n'est qu'une prison destinée à soumettre le corps et l'âme d'une personne aux caprices d'une autre. Étant une dame farouchement indépendante, vous ne le nierez point. Malheur aux piégés dont le ou la promesse n'est que charme, rire et générosité d'esprit, mais qui, une fois les vœux prononcés, se révèle un être capricieux, vaniteux et avide d'attention.

Nul n'ignore que cette situation est la plus courante.

Respectueusement,

*Pèlerin
Secrétaire du Falcon Club*

À Pèlerin :

Vous devez avoir perdu le peu de raison que vous possédiez. Cela dit, je me trouve enfin en accord avec vous sur un point : le mariage est une prison, mais pas pour les hommes. La loi ne contraint nullement les maris, uniquement les épouses. Les vœux sacrés obligent une femme à aimer, à chérir et à obéir, alors qu'un homme se contente d'aimer et de chérir. Pourquoi une épouse doit-elle s'engager à obéir, et pas un époux ?

C'est pourquoi, comme de coutume, votre malheur ne me touche guère.

Lady Justice

12

ENFREINDRE LES RÈGLES

Le lendemain, Constance se réveilla aux aurores. Elle se prépara sans bruit, puis descendit, uniquement chaussée de ses bas. Selon M. Viking, le valet qui les avait accompagnés et était au courant de tout, Evan commençait chaque journée dans la salle de bal et y demeurait jusqu'à l'arrivée de son élève. Ce matin-là, Constance avait une bonne raison de le rejoindre plus tôt, sans prévenir Eliza ou lord Michaels.

De l'office lui parvenaient un tintement de vaisselle et les voix des domestiques déjà à l'œuvre. Elle comptait demander à la cuisinière de préparer des petits gâteaux aux graines de pavot, les préférés des dames à qui elle avait rendu visite la veille, et qu'elle avait invitées en retour. Aucune n'avait évoqué ouvertement la disparition des deux jeunes filles, mais lorsqu'elle avait abordé l'arrivée du duc de Loch Irvine à Édimbourg, elles avaient échangé des regards furtifs.

Durant cinq ans, Constance avait navigué dans les eaux troubles des salons londoniens, à glaner des informations pour ses amis du Falcon Club. De toute évidence, quelqu'un en savait davantage qu'il ne voulait l'avouer. Pour délier les langues, elle ferait mine de se confier à elles. Avec le temps, elle finirait bien par résoudre ce mystère.

Elle ouvrit discrètement la porte de la salle de bal et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Dans la pénombre, Evan se mouvait avec une grâce à la fois poétique et pleine de force. Son torse nu luisait de sueur et ses muscles saillaient au rythme de ses pas. Dans cette danse empreinte de violence et de beauté, la lame qu'il brandissait avec assurance captait les premiers rayons du soleil.

— Ça suffit, Viking ! s'exclama-t-il. Cinq minutes de repos sont amplement suffisantes. Vous avez à peine quarante ans !

Le valet surgit de l'ombre. Une épée à la main, protégé par un manteau rembourré, un masque et des gants, il se dirigea vers le maître d'armes.

— Même si vos railleries me font rire, monsieur, je n'ai rien d'une

fine lame, contrairement à vous. Je n'ai pas la force de me lever aux aurores pour servir de cible à un maître de votre envergure.

Evan s'esclaffa.

— Ne vous cherchez pas d'excuses ! Si je ne m'abuse, vous vous êtes porté volontaire.

— Uniquement parce que j'en avais assez de décrotter vos bottes après chacune de vos interminables promenades. Ce moyen de dépenser votre trop-plein d'énergie me semblait préférable.

Il soupira et s'épongea le front avec un mouchoir.

— Vous êtes infatigable, reprit-il.

Evan salua son adversaire.

— Votre courage vous honore, Viking. Sachez que je ne vous tourmenterais pas si vous n'étiez pas un excellent partenaire d'entraînement. Vous m'incitez à la vigilance.

— Pourtant vous ne portez ni masque ni gilet.

— Je suis plus efficace quand je suis en danger. Vous devriez essayer.

— Entraînez-vous donc avec lord Michaels. Je crois savoir que c'est une fine lame.

— Ses journées ne débutent jamais avant 10 heures. Qui vous a enseigné l'escrime ?

— Mon ancien employeur, le professeur Oliver Highbottom, spécialiste en archéologie. Il est décédé il y a quelques mois. J'étais sa seule compagnie et il a tenu à me transmettre son savoir. Et vous ?

— Les maris jaloux de mes conquêtes, pardi ! On apprend vite quand on saigne, répondit Evan avec un sourire narquois.

— Vous êtes un scélérat, monsieur. Je me demande pourquoi le duc vous accueille sous son toit.

— Dans ce cas, nous sommes deux. À présent, en garde !

M. Viking leva son arme pour le salut, puis ils croisèrent le fer et le tintement du métal résonna dans la pièce. Le maître d'armes annonçait chaque touche.

Constance les observa, en proie à un trouble étrange. Si elle avait entendu parler des talents d'Evan et était le témoin de son adresse lors de ses leçons, elle ne l'avait jamais vu affronter un adversaire. Il était si confiant, si vif – avec lui, tout semblait facile. Il était né pour l'escrime.

Très vite, M. Viking s'avoua vaincu et se pencha en avant pour reprendre son souffle. Se tournant vers les vêtements qu'il avait posés sur une chaise, Evan aperçut Constance. Comme autrefois, lors de cette soirée...

— Bonjour, milady, la salua-t-il, un demi-sourire aux lèvres. Quelle surprise !

M. Viking s'épongea le front et s'inclina.

— Milady.

Constance pénétra dans la grande salle. Le regard de Saint s'attarda sur sa silhouette. Elle enfilait des vêtements masculins pour monter à cheval. Fingal, le palefrenier, faisait à peu près la même taille qu'elle. Au départ, elle lui avait emprunté pantalons, chemises et gilets, puis elle avait fait confectionner ses propres tenues par une couturière.

Jamais, toutefois, elle ne s'était sentie aussi dénudée sous un regard masculin. Sur le torse nu d'Evan, elle repéra plusieurs petites cicatrices, ainsi qu'une estafilade allant des côtes à la taille.

— J'ai pensé que nous pourrions commencer plus tôt, ce matin, déclara-t-elle.

— Sans chaperon ?

— Ils sont encore couchés. M. Viking se dévouera peut-être.

— Viking, lança Saint par-dessus son épaule, restez donc un peu plus longtemps, histoire de voir lady Constance me malmener.

— Si je vous frappe, ce sera parce que vous me le permettrez, répliqua-t-elle. Quel est donc ce mouvement vers l'avant que vous pratiquiez il y a un instant ?

— Une flèche. C'est impossible à réaliser en robe, ce qui ne sera pas un problème, aujourd'hui.

Il balaya ses jambes du regard et esquissa un sourire en coin.

— Je suis désolé, milady, déclara le valet, mais j'ai quantité de tâches à accomplir avant le petit déjeuner. Dois-je envoyer M. Aitken ?

— Non. Lord Michaels ou Mme Josephs ne sauraient tarder.

Viking raccrocha son épée au râtelier et prit congé.

— Ni votre dame de compagnie ni mon cousin ne se lèvent avant 9 heures, lui rappela Evan.

— Je préfère que le moins de gens possible me voient ainsi accoutrée, répondit-elle en le contournant pour aller chercher son arme.

— Je devrais sans aucun doute être inclus parmi ces gens.

Se retournant, elle s'aperçut qu'il contemplait ses fesses. Puis son regard remonta lentement sur ses hanches, sa taille et ses seins.

— Ne me regardez pas ainsi.

— C'est-à-dire ? Comme si j'avais envie de vous dévorer pour le petit déjeuner ?

— M. Viking avait raison, vous êtes un scélérat, déclara-t-elle d'une voix mal assurée.

— Un scélérat qui fixe des règles. Et vous êtes en train de les briser.

À présent, ce n'était plus son corps qu'il regardait, mais ses yeux. Et toute trace d'amusement avait quitté les siens.

Elle se mordilla la lèvre inférieure.

— Je crois que vous avez envie que j'enfreigne les règles.

— De toute évidence, j'adore souffrir, admit-il.

Il y avait de la tristesse sur son visage aux traits tirés. Il se détourna pour enfiler sa chemise.

— Voulez-vous que j'aille me changer ? s'enquit-elle.

— Au profit de quelle tenue ? demanda-t-il en attrapant son gilet. Vous voulez vous draper dans un châle, telle Salomé dansant pour le roi Hérode ?

— Une tenue de nonne ferait l'affaire ?

— Dans ce cas, nous irions au-devant de gros ennuis. J'aurais envie de vous confesser mes péchés.

Il s'empara d'une canne-épée et de l'ombrelle rose, puis rejoignit la jeune femme.

— Je n'y verrais pas d'inconvénient, avoua-t-elle.

Il s'immobilisa devant elle.

— Qu'advierait-il de mon mystère ? Il serait bel et bien réduit en lambeaux. Ce que nous ne souhaitons pas, n'est-ce pas ?

— Certes. Votre balafre au visage provient-elle de ce que vous avez raconté à M. Viking ?

— Que lui ai-je donc raconté ?

— Que des maris trompés vous provoquaient en duel.

— Vous avez entendu cela ?

— Oui. Est-ce ainsi que vous avez été blessé ? insista-t-elle.

— Non. Je plaisantais. Je ne me suis battu qu'une seule fois pour l'honneur d'une femme, et cette balafre n'en est pas la conséquence.

— Cette estafilade, sur votre torse, peut-être ? hasarda-t-elle en fixant du regard le col ouvert d'Evan.

Il ressentit ce regard appuyé comme une brûlure sur sa peau. Aussitôt, son désir ressurgit. Il devinait ses seins sous le coton de sa chemise. Son pantalon lui moulait les cuisses et les hanches. Désespéré, furieux, il se retrouva dans un état d'intense excitation.

— Non plus, répondit-il en lui tendant son ombrelle. Au travail.

Il n'était pas en état de s'attarder davantage sur ses émotions.

— Avec ceci ?

— Oui.

— Mais vous avez dit...

— Il me reste peu de temps à passer chez votre père.

Du moins l'espérait-il. Chloe Edwards n'était pas chez elle, la veille, mais Dylan lui rendrait visite dans la journée pour la courtiser.

— Si vous voulez être en mesure de vous défendre, nous devons accélérer le rythme. Combien de temps pouvez-vous consacrer à votre leçon, ce matin ? Mais peut-être comptez-vous emmener de nouveau mon cousin chez vos amies ?

— Seriez-vous jaloux ?

— Pas du tout. J'ai suffisamment profité de sa compagnie depuis trente ans. Qu'il fréquente quelqu'un d'autre s'il le souhaite.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Je sais. Qu'attendez-vous de lui ?

Constance releva le menton d'un air de défi qui ne la rendait que plus belle. Quand elle doutait, il avait envie de la rassurer, mais quand elle se montrait confiante, il voulait simplement la faire sienne.

— J'apprécie sa compagnie que vous semblez prompt à négliger, répliqua-t-elle. Elle est des plus divertissantes.

— Vous n'en pensez pas un mot. Je vous vois lorsque vous êtes avec lui. Je vous entends lui parler. Il n'est pas assez intelligent pour vous, même si vous lui laissez croire le contraire. Pourquoi ?

Elle baissa légèrement les paupières.

— Pour avoir la possibilité de rencontrer ses amis.

Elle ne mentait pas. Six ans plus tôt, en l'espace de quinze jours, il avait mémorisé chacun de ses sourires. Désormais, il connaissait aussi les inflexions de sa voix : amusement, colère, taquinerie, franchise... Elle cachait quelque chose derrière ses cils dorés.

— Ne sont-ils pas aussi les vôtres ? s'étonna-t-il.

— Depuis l'enfance, j'ai très peu séjourné à Édimbourg. L'an dernier, lord Michaels est venu deux fois.

— Constance, ne le provoquez pas. S'il se montre souvent idiot, c'est un homme bien et son cœur est déjà pris.

— Je ne veux pas de son cœur, rétorqua-t-elle en soutenant son regard.

— Il n'empêche que s'il vous voyait dans cette tenue, il serait troublé, assura Evan en désignant ses pantalons.

— Comment cela, troublé ?

— Les hommes sont vulnérables au désir charnel.

Elle fit volte-face et alla fermer la porte de la salle à clé.

— Voilà. Je ne risque pas de troubler quiconque.

Sur ces mots, elle dégagea la lame de son ombrelle.

— Commençons, voulez-vous !

— Vous venez de nous enfermer à clé.

— Effectivement. Je ne suis pas inquiète. De nous deux, c'est vous le provocateur. Je ne crois pas une seconde à vos menaces. À moins que vous ne soyez incapable de vous tenir à vos ultimatums.

Elle examina la courte lame d'un œil expert.

— À présent, montrez-moi comment blesser un homme avec cet instrument.

Evan était pétrifié.

— Vous évoquez la perspective de blesser un homme comme si cela n'avait aucune importance.

— Au contraire. C'est crucial, à mes yeux.

Il décela dans sa détermination un soupçon de peur.

— Cela vous est arrivé ? demanda-t-il.

— De blesser un homme ?

— De blesser celui que vous envisagez de blesser ?

Elle eut un tressaillement si déstabilisant qu'Evan en eut le souffle coupé. Il détestait l'idée qu'elle ait été meurtrie. S'en voulait de ne pas avoir été là pour la protéger et de n'avoir pas le droit de le faire, aujourd'hui.

Constance ne répondit pas.

Coinçant sa canne sous son bras, il entreprit de boutonner son gilet tout en s'approchant d'elle.

— La canne-épée n'est pas une arme de gentleman. Comme le poignard caché dans une botte, c'est un instrument surnois.

— L'outil d'un assassin, murmura-t-elle.

— Nous commencerons par l'utilisation de l'ombrelle en tant qu'arme pour vous défendre d'une attaque au couteau ou à l'épée. Ensuite, je vous apprendrai à libérer la lame de façon à frapper le plus rapidement possible.

— Se débattre maladroitement avec une ombrelle n'est donc pas une méthode de défense efficace ? railla-t-elle, les yeux pétillants de malice.

— Je ne pense pas, dit-il en se détendant un peu. Toutefois, n'ayant jamais possédé une ombrelle, je ne peux vous le certifier.

— Vous devriez.

— Quoi ?

— Posséder une ombrelle.

— Pour protéger mon teint de porcelaine des rayons du soleil lors de mes promenades dans le parc de lord Machin-Chose ?

— Bien sûr que non ! s'esclaffa-t-elle.

— Alors pourquoi ?

— Pour me faire tourner la tête.

Saint imaginait plusieurs façons de lui faire tourner la tête, et aucune n'impliquait une ombrelle.

— Concentrez-vous, ordonna-t-il.

Elle lui adressa un sourire ravi, et il faillit quitter la salle. Comment allait-il résister à cette ensorceleuse ?

Avec zèle, elle s'appliqua à ses parades et à ses assauts jusqu'à se sentir à l'aise avec son ombrelle. Elle maîtrisait enfin le mécanisme du manche, sur lequel elle avait une bonne prise. Saint lui apprit ensuite à s'en servir pour frapper.

— Comment ? Il n'y a donc pas de manœuvres défensives que je doive d'abord assimiler ?

Quelques mèches blondes tombaient sur sa nuque et ses joues. Une autre lui barrait le front. Il savait qu'elle aimait se lancer des

défis. Dépasser ses limites la rendait radieuse, un spectacle qui ne manquait pas de le perturber.

— Une canne-épée, une ombrelle ou tout objet similaire est utile pour se défendre. Personne ne sort une lame cachée à moins de devoir attaquer par surprise.

— Sans doute.

Elle écarta la mèche de son visage et la glissa derrière son oreille. Evan la regarda fixement. S'il la dévorait tout entière, il connaîtrait peut-être ce bonheur qu'elle semblait éprouver en cet instant.

— Ne vous emballez pas, énonça-t-il en levant son arme. Vous devrez répéter si longtemps ces gestes que le plaisir d'avoir appris cet assaut s'estompera.

Avec un soupir appuyé, elle se mit en place.

— Le véritable plaisir doit-il toujours être fugace ?

— Pas si l'on s'y prend bien, maugréa Evan.

Elle riva les yeux sur lui et s'empourpra violemment. Les lèvres entrouvertes, elle expira bruyamment. Le désir contre lequel Saint luttait depuis deux heures revint à la charge.

Après cela, il n'eut d'autre choix que de se reposer sur ses vingt-cinq années d'expérience et sur ses réflexes pour lui enseigner son art, car son cerveau avait cessé de penser.

Pire encore, il était totalement perdu.

Evan se montra de plus en plus implacable, au point que Constance en vint à regretter de lui avoir ne serait-ce qu'adressé la parole depuis son entrée dans la salle de bal. Par sa faute, sa leçon prenait des allures d'entraînement militaire.

Rien ne lui fut épargné. Au lieu de lui servir d'adversaire, vêtu d'un manteau rembourré, il plaça devant elle un mannequin en bois et lui ordonna de dégainer, d'attaquer et de rengainer, encore et encore. Il lui fit travailler ses fentes. Elle souffrait le martyr.

— J'ai mal au bras, gémit-elle en se mettant en garde.

— Encore, plus vite !

Elle sortit la lame du manche de l'ombrelle et toucha le mannequin.

— Je suis fourbue. Mes muscles n'en peuvent plus.

— Comptez à voix haute jusqu'à dix, puis recommencez. Un, deux, trois...

— Quatre, souffla-t-elle. Cinq, six... cet exercice est à la fois épuisant et ennuyeux.

— Il est pourtant indispensable.

Il lui avait recommandé de viser un adversaire invisible. Il n'était plus dans son champ de vision. Désormais en retrait, il s'exprimait

avec la même indifférence qu'au château.

— Je connais les positions, dit-elle en touchant de nouveau le mannequin. Pourquoi ne puis-je pas essayer de vous attaquer, maintenant ?

— Il faut agir d'instinct. Vos muscles doivent connaître les gestes. Depuis quand avez-vous eu à réfléchir pour mettre votre jument au galop ou la faire voler ?

— Une dame ne révèle pas son âge.

— Vous me l'avez avoué quelques instants après notre première rencontre.

— Vous auriez dû l'oublier, rétorqua-t-elle en frissonnant de joie.

— Les bonnes matières n'ont jamais été mon fort, souffla-t-il d'une voix altérée.

— Sept... huit... je n'y arriverai jamais.

— Si.

Elle s'arrêta et baissa son bras endolori.

— Vraiment ?

— Cela ne saurait tarder.

Ses bras croisés soulignaient la puissance de ses épaules et sa bouche était pincée. Quant à son regard vert, il ne lui disait rien qui vaille.

— Puisque je travaille bien, pourquoi me fusillez-vous du regard ?

Il se dirigea vers la porte.

— Continuez sans moi.

— Où allez-vous ? s'écria-t-elle.

— Ailleurs.

Il tourna la clé dans la serrure.

— Vous ne pouvez pas partir maintenant.

Elle ne voulait pas que cela s'arrête. Jamais !

— Ma leçon n'est pas terminée.

— Exercez-vous autant que vous le voudrez.

— Si vous partez, comment saurais-je que je ne commets pas d'erreur ?

Silence.

Evan lâcha la clé et revint vers la jeune femme. Il s'arrêta si près qu'elle voyait le relief de sa cicatrice.

— Vous auriez dû lever votre arme à l'instant où je vous ai approchée, dit-il. Une personne qui ne sait pas réagir promptement à une menace ne fait pas de vieux os.

Ces paroles eurent le don de l'énervier.

— J'ignorais que vous me vouliez du mal.

Il enroula le bras autour de sa taille et l'attira à lui.

Cuisses contre cuisses, hanches contre hanches, il la dévisagea,

fasciné par la perfection de ses lèvres, qu'il avait autrefois embrassées.

— C'est la tension du tissu, ici...

Il glissa la main sur son épaule.

— ... et là...

Il descendit très lentement sous son bras, jusqu'à son sein. Sa paume glissa vers sa taille, sa hanche et s'arrêta sur sa fesse.

— ... qui vous indiquera que votre geste est bon. Quant à ceci...

Il la plaqua sans ménagement contre son érection.

— ... c'est le signe que la leçon est terminée.

L'espace d'un instant, le temps s'arrêta. Puis la panique la gagna. Une peur rampante. Les mains puissantes d'Evan la maintenaient immobile.

— D'après votre propre règle, articula-t-elle, n'auriez-vous pas dû me demander la permission de me toucher de la sorte ? Ou au moins pu me prévenir ? Hypocrite.

Il la lâcha abruptement.

La porte de la salle s'ouvrit. Le majordome apparut sur le seuil.

— Milady, M. le duc sollicite votre présence au salon de l'étage. Le duc de Loch Irvine est là.

— Déjà ? dit-elle, la main moite sur la poignée de son épée. Je dois me changer. Dites à mon père que j'arrive tout de suite.

— Très bien, milady, répondit le domestique avant de se retirer.

Saint demeura immobile, les yeux rivés sur elle.

— Tout va bien ?

Elle ne pouvait parler sans s'exposer. Elle se contenta donc de hocher la tête.

— Filez. Votre duc vous attend.

Constance posa son arme et s'éclipsa.

13

LE DUC

En pénétrant dans le salon, Constance songea que Gabriel Hume n'avait guère changé en vingt ans. À l'époque, il avait encore son père et un frère aîné, et il ne s'attendait pas à hériter du titre. Naturellement, il avait beaucoup grandi. Avec son nez proéminent et sa mâchoire volontaire, ses cheveux sombres et ses yeux gris, il ne manquait pas de séduction, dans le genre ténébreux. Il portait son grand manteau noir ouvert et son nœud de cravate n'avait rien de recherché. Il semblait renfrogné, mais peut-être était-ce son expression habituelle.

Il émanait de son regard une intelligence vive.

À côté d'elle, Eliza prit une lente inspiration. Si l'on avait pu se fier aux apparences, le duc de Loch Irvine aurait parfaitement pu être à la tête d'une secte satanique.

Entouré de ses chiens, le duc de Read se chargea des présentations.

— Bonjour, Votre Grâce, le salua Constance avec une révérence.

Loch Irvine fronça les sourcils, mais s'inclina avec une indifférence qui donna envie de rire à la jeune femme.

— Vous êtes aussi ravissante que lorsque nous étions enfants, déclara-t-il. C'est une bonne chose.

— Je suis honorée que vous vous souveniez de moi.

Elle fit signe au valet de servir le thé.

— Le duc n'a que peu de temps à nous accorder, intervint son père. Compte tenu de la nature de cet entretien, je vais vous laisser faire plus ample connaissance.

Il indiqua la porte à Eliza.

— Oh non, Votre Grâce, ma protégée ne restera pas en compagnie d'un gentleman sans chaperon ! décréta Eliza, qui somnolait pourtant lors des leçons d'escrime. Je reste !

— À demain, monsieur, dit Read en hochant la tête à l'adresse du duc.

Il quitta la pièce, accompagné de ses chiens.

— Demain ? répéta Constance en s'approchant de la table. Père et vous auriez-vous prévu une sortie ?

— Je donne une réception.

— Y aura-t-il du whisky ? s'enquit Eliza.

— Mon amie tente de vous choquer, Votre Grâce. Ignorez-la. Je vous en prie, asseyez-vous.

Il la regarda, puis s'assit si près qu'elle aperçut une coupure, sans doute due à la lame de son rasoir.

Il s'empara de la tasse de thé qu'elle lui tendait, mais ne la porta pas à ses lèvres. Elle décela sur ses doigts des taches noires qui n'étaient pas de l'encre. Plutôt de la suie. Loch Irvine ne dit rien et percha sa tasse en équilibre sur sa cuisse. Quelques gouttes de thé tombèrent sur son pantalon. Il ne parut pas s'en soucier, car toute son attention était rivée sur Constance.

— Aimeriez-vous un breuvage plus corsé ? s'enquit-elle. Du vin, peut-être ? Du cognac ?

— Non, répondit-il en posant sa tasse sur la table. Votre père a offert un prix incroyable pour sa fille. À présent, je comprends pourquoi. Votre beauté est sans pareille.

Elle ne put s'empêcher de rire.

— Je me réjouis d'apprendre que le prix de la jument est honnête.

Il plissa ses yeux cernés.

— Vous êtes un peu âgée pour être encore célibataire. Dites-moi, mon petit, êtes-vous pure ?

— Eh bien ! Moi qui m'inquiétais de l'outrecuidance de ma dame de compagnie.

— Lord Michaels ! annonça le valet sur le seuil.

Le duc se leva lourdement et Constance perçut sa lassitude. Il était maladroit, rustre et certainement épuisé.

— Votre Grâce ! lança Dylan avec un grand sourire. Quel honneur de vous revoir déjà.

Le duc fronça une fois de plus les sourcils.

— Je suis désolé, pour votre cousin, dit-il. Une tragédie.

— Merci, murmura sobrement le baron.

— Votre cousin ? s'enquit Constance.

— Le frère d'Evan a péri en mer en janvier.

— Je...

Son frère ?

— Je suis désolée, souffla-t-elle.

— Si j'avais su ce qui l'attendait lors de ce voyage, je serais parti également. Saint le savait, je crois. Un type intelligent. Pas assez rapide pour éviter un tir, cependant.

Les mains de la jeune femme se crispèrent sur sa tasse. Evan ne

lui en avait rien dit. De toute évidence, elle était encore suffisamment naïve pour croire qu'elle pouvait connaître un homme.

— Comment vont vos affaires, monsieur ? s'enquit le baron d'un ton plus léger.

— Votre cousin me manque cruellement.

— Vous étiez donc un associé de M. Sterling ? intervint la jeune femme.

— En quelque sorte.

Une pause, puis :

— Je vais vous laisser, annonça-t-il abruptement. Viendrez-vous demain ?

Constance le raccompagna à la porte.

— Ma réponse à votre question de tout à l'heure est-elle de nature à déterminer si je suis ou non la bienvenue à votre réception ?

Il la dévisagea, les lèvres pincées.

— Je suis un homme taciturne, mon petit. Les belles paroles, je m'en dispense.

— Je n'en demande pas tant. Un semblant de courtoisie me suffit.

Il la fusilla du regard.

— Si c'est de la courtoisie que vous voulez, vous devriez chercher un autre mari.

— Je vous crois volontiers, répondit-elle avec un sourire. Quoi qu'il en soit, il ne fait aucun doute que j'apprécierai votre soirée de demain.

Un instant, elle crut déceler une note d'humour dans ses yeux, mais déjà elle avait disparu.

Après le départ du duc, lord Michaels se rassit et prit un biscuit sur le plateau.

— Drôle de type, commenta-t-il. *Oups !* Je devrais éviter ce genre de commentaire face à sa promesse et m'extasier sur sa prestance, non ?

Constance le rejoignit.

— Milord, vous êtes incorrigible.

— Vous n'êtes pas la première à le dire. Ainsi lady Fitzwarren ne s'est pas gênée. Elle aime remettre les hommes à leur place, avoua-t-il en s'emparant d'un autre biscuit. L'heure est-elle aux félicitations ou vais-je un peu vite en besogne ?

— Vous êtes scandaleusement irréfléchi.

— C'est vrai, admit-il en s'adossant plus confortablement au sofa. C'est ce que les dames apprécient en moi. Je ne suis pas homme à boudier ou à broyer du noir. Nous nous connaissons depuis quinze jours et nous sommes déjà si bons amis que j'ose même vous interroger sur vos projets de mariage. Alors ? Vous allez l'épouser ?

— Vous imaginez peut-être une grande familiarité entre nous, milord, mais je n'ai pas à vous retourner la politesse, répondit-elle en

prenant sa tasse.

Il poussa un soupir de soulagement.

— Cela veut dire non. Du moins, pas encore. C'est très bien ainsi.

— Vous semblez ravi.

— Je ne suis pas malheureux.

— Milord, reprit-elle en posant sa tasse, auriez-vous des informations déplaisantes sur le duc ? Liées aux affaires passées de votre cousin – votre cousin décédé, j'entends – avec lui ?

— Pas du tout. Doux Jésus ! J'ai oublié d'assister à votre leçon d'escrime avec Saint, ce matin. J'imagine que vous avez fait appel à Mme Josephs en mon absence. Madame Josephs ?

Celle-ci se réveilla en sursaut et regarda autour d'elle.

— Ce gros bloc de granite est déjà parti ? demanda-t-elle.

— Il s'est livré à une évaluation sommaire, déclara Constance.

— En l'occurrence, un homme n'a pas besoin de passer des heures pour arrêter son choix. C'est ce que je disais à Evan l'autre jour, alors que je me relevais péniblement après avoir été son partenaire d'entraînement.

Constance se remémora Evan et M. Viking dans la salle de bal, et elle eut soudain très chaud.

— Comment est-il devenu la fine lame qu'il est aujourd'hui ?

— Le travail, répondit Dylan en prenant un troisième biscuit. Il s'entraîne assidûment depuis notre prime jeunesse. Depuis ce jour où il a trouvé une vieille épée sur le sol, en lisière d'un champ de canne à sucre, il ne s'est jamais arrêté. Il n'avait pas plus de sept ans, à l'époque. Et nous avons eu le meilleur des maîtres d'armes.

— Mais il n'est pas agressif de nature. Il faut avoir envie de faire mal pour acquérir une telle adresse.

— C'est le cas, croyez-moi, affirma lord Michaels, désinvolte. C'est juste qu'il dirige toute son agressivité sur son épée. Inutile de perdre son temps en invectives quand on sait que l'on peut embrocher son adversaire en un éclair.

— Mme la baronne d'Easterberry, Mme Westin et Mlle Anderson ! annonça le valet.

— Bonjour ! lança lady Easterberry en entrant dans le salon, toutes voiles dehors.

La pire commère d'Édimbourg avait un cercle d'amis très étendu et un intérêt insatiable pour les affaires des autres.

— Maude, Patience, il faut que j'aie une conversation en privé avec lady Constance, enchaîna-t-elle. Veuillez tenir compagnie à lord Michaels.

Mlle Anderson, une jolie jeune fille timide de dix-sept ans, accepta un siège à côté du baron, ainsi que sa sœur aînée. Lady Easterberry prit Constance par le bras et l'entraîna vers la fenêtre.

— Ma chère, chuchota-t-elle, à peine un quart d'heure après que vous avez quitté ma maison avec lord Michaels, j'ai eu vent d'une nouvelle des plus extraordinaires.

— Je suis tout ouïe, milady.

Constance inclina la tête pour mieux entendre la baronne, qui était aussi petite que ses filles.

— Je dois d'abord vous demander : est-ce bien le duc de Loch Irvine que je viens de voir sortir d'ici ?

— En personne.

Elle joignit les mains.

— Donc les rumeurs sont vraies. Il vous courtise.

— J'ignore l'origine de telles rumeurs. C'est sa première visite. Nous ne nous étions pas revus depuis l'enfance, répondit Constance avec un sourire. Annoncez-moi donc votre nouvelle, milady. Vous avez piqué ma curiosité.

— Il s'agit du Duc diabolique, souffla-t-elle. J'ai discuté avec lady Melville il y a une heure à peine et elle prétend que c'est un autre que Loch Irvine qu'il faudrait montrer du doigt dans l'affaire des jeunes filles disparues. Un homme de condition inférieure.

— Inférieure ?

— Elle a des raisons de croire que celui qui a enlevé ces malheureuses était un *marchand*, fit-elle avec une moue de dégoût.

— Comme c'est intéressant ! Quel genre de marchand ?

— Le genre dépravé, assurément.

— Je vois. Lady Melville connaît-elle le nom de cet homme ? A-t-elle des raisons de l'incriminer ?

— C'est bien le plus étonnant dans l'histoire : elle le tient de sa gouvernante qui l'a appris au marché de Leith, un endroit répugnant qui empeste le poisson. Je n'y ai jamais mis les pieds, naturellement.

— Naturellement. Qu'a entendu sa gouvernante ?

— Un homme dont le bateau n'a accosté que deux fois l'an dernier – en septembre, puis en décembre – a loué la maison de Loch Irvine en ville en ces deux occasions. Il a quitté Édimbourg quelques jours après la découverte de la cape de cette jeune fille, près du lac. Tout le monde croyait que le duc était impliqué, alors qu'en réalité quelqu'un d'autre résidait chez lui.

— Dieu du ciel, c'est une preuve accablante.

À condition d'éliminer le capitaine, l'équipage et les domestiques présents à l'époque, ainsi que d'autres marins ayant accosté au port, sans parler de lord Michaels et de sir Lorian Hughes, qui étaient en ville.

— Comment s'appelle ce marchand ?

— C'est là le plus troublant, murmura la baronne. J'ai envoyé quelqu'un se renseigner au port, ce matin. Il se nomme Sterling, et

n'est autre que le cousin de notre cher lord Michaels !

14

UN COUTEAU CACHÉ

Le 14 janvier, Torquil Sterling avait péri à bord de son navire qui avait quitté le port de Newcastle. Son frère, passager lors de l'abordage de pirates, rendit sa dépouille à la mer et poursuivit sa route jusqu'à Londres, où il informa leur cousin de la tragédie.

En septembre, puis en décembre, Torquil Sterling avait effectivement résidé à Édimbourg dans la résidence du duc de Loch Irvine le temps de régler quelques affaires à Port Leith. Toutefois, les informations de lady Melville n'étaient pas tout à fait exactes. Torquil Melville ne louait pas la demeure. Le duc l'avait simplement invité chez lui en son absence.

Constance parvint à soutirer ces détails à lord Michaels après le départ de lady Easterberry. Hélas, le baron semblait distrait et s'excusa rapidement !

— Remarquable, commenta Eliza en versant du whisky dans sa tasse de thé. Crois-tu que Torquil était aussi séduisant que son frère ? Ces pommettes saillantes sont héréditaires, sais-tu ?

— Vous avez des doutes ?

— Sur le fait que les commères d'Édimbourg se sont surpassées, cette fois ? Oh, non !

— Je vais lui poser la question, décida Constance en se levant.

— Que vas-tu lui demander, exactement, mon enfant ? Cher monsieur Sterling, même si je ne résiste pas à l'envie de vous contempler chaque fois que je suis en votre présence, j'aimerais savoir si votre frère a enlevé des jeunes filles innocentes avant de mourir ?

Constance s'éloigna sans mot dire. Bien des fois, elle avait failli tout raconter à son amie à propos du Falcon Club. Plus que jamais, elle brûlait de lui expliquer à quel point elle savait faire parler les gens, un talent qui lui avait servi maintes fois.

Mais Evan était différent des autres. Avec lui, elle avait du mal à mentir.

De plus, il demeurait introuvable. Pas un domestique ne l'avait vu depuis le matin. Il était sorti à cheval quelques heures plus tôt et

n'était pas encore rentré.

Il ne dînait jamais à leur table alors que son père l'y avait convié. Après le souper, Constance monta dans sa chambre. Encore frémissante au souvenir de son corps contre le sien, elle ne trouva pas le sommeil. Au matin, elle enverrait un domestique informer son maître d'armes qu'elle ne prendrait pas sa leçon. Et tant pis s'il la trouvait lâche. Elle avait rendez-vous avec la mère de Maggie Poultney. Après tout, c'était pour retrouver ces innocentes qu'elle s'intéressait au duc de Loch Irvine.

— Il m'a interdit sa porte !

Dylan était allongé sur son lit, un bras en travers du visage.

— Littéralement ?

Lord Michaels regarda enfin son cousin, la mine soucieuse.

— Un pistolet au poing, il a menacé de me tuer si j'essayais de revoir Chloe. Moi ! Je suis baron, que diable ! Que faut-il donc pour impressionner un membre de la petite noblesse de province ?

— Être capable de garder l'argent de sa rente plus d'une heure après l'avoir encaissée, je suppose, hasarda Evan en effleurant le tranchant de sa rapière.

La pierre à aiguiser avait fait des merveilles.

Dylan se dressa sur son séant, la mine déconfite.

— Il faut que je la voie sans tarder, mais comment ? Où ?

— Peut-être la croiseras-tu lors de l'une de tes nombreuses incursions dans les salons.

— Si seulement... Attends, tu as raison ! Je vais demander à lady Constance d'implorer Loch Irvine de convier Edwards et sa famille à sa réception de demain soir. Le vieux grigou ne refusera pas une invitation chez un duc.

— Sauf si tu y as élu domicile.

— Edwards ne fera pas le rapprochement. Il ignore que Loch Irvine courtise lady Constance. Il y a des rumeurs, naturellement. Ce qui me rappelle... elle m'a questionné sur Torquil, aujourd'hui.

— Qui ?

— Lady Constance, imbécile ! Tu ne m'écoutes pas quand je te parle ?

— Rarement.

— Son père envisage peut-être de développer ses investissements et l'a chargée de se renseigner. Elle est tout à fait apte. Elle est terriblement intelligente pour une femme. Et Dieu qu'elle est belle ! Lorsqu'il l'a vue, aujourd'hui, Loch Irvine est demeuré sans voix. Il n'a pas été capable d'aligner trois paroles cohérentes.

S'il la voyait en pantalon... songea Evan. Cela dit, il la verrait

bientôt dans le plus simple appareil s'il l'épousait.

Seigneur, il fallait qu'il quitte cet endroit au plus vite.

— S'il est à ce point éloquent, vous devez avoir des choses à vous raconter, lui et toi.

Sur ces mots, Evan se leva et se dirigea vers la porte.

— Tu es d'une arrogance, cousin, lança Dylan d'une voix étrange. Tu sais ce qu'on raconte à propos de Loch Irvine ?

— Étant donné que je ne te suis pas dans les hautes sphères de la ville, non, je n'en sais rien.

— Les domestiques ont la langue bien pendue, fit Dylan avec un geste désinvolte. Mon valet m'en a parlé ce matin.

Saint ne prit pas la peine de lui rappeler que lui-même n'avait pas de « valet » et n'en avait jamais eu. Le majordome et la gouvernante parlaient assez librement au maître d'armes, ainsi que les cochers, qui admiraient sa superbe monture. Toutefois ces domestiques de rang supérieur étaient au-dessus des ragots.

— Tu n'es pas curieux ? insista Dylan.

— Tu me sembles impatient de partager tes informations, répondit Saint, plus curieux qu'il ne l'aurait souhaité.

— Il paraît qu'il a un club, énonça le baron, faussement désinvolte.

— Les hommes de son rang font partie de divers clubs, non ? Toi-même, tu es membre de trois.

— Je parlais de son propre club, idiot ! Et celui-ci n'a rien à voir avec la chasse ou la culture.

Il jeta un regard de biais à Evan, comme avec M. Banneret quand il avait fait une bêtise.

— Disons que c'est le genre de club dont on ne parle pas ouvertement. Et que Torquil aurait beaucoup apprécié, à mon avis.

— Pas toi ?

— Oh non !

Saint ne masqua pas son scepticisme.

— Pas depuis que j'ai rencontré la perle rare, précisa Dylan en se rallongeant sur le lit. Je ferai en sorte qu'elle soit invitée à la fête de Loch Irvine. Et demain soir, quand je l'aurai de nouveau serrée dans mes bras, ajouta-t-il en poussant un long soupir. Tu n'as jamais vu de plus belle fille, Evan. Et elle sera mienne.

Il affichait un air tellement satisfait que Saint ne put réprimer un sourire. L'amour de Dylan était sincère, authentique. Seule la désapprobation du père de la jeune fille compliquait l'affaire. Une fois ce problème réglé, ils vivraient heureux jusqu'à la fin de leurs jours.

Dylan méritait d'être heureux. Abandonné aux Antilles par des parents qui préféraient profiter de la vie sans être entravés par un enfant, il avait été élevé par des domestiques qui le supportaient à

peine. Seul le régisseur de la plantation, Georges Banneret, avait accordé un peu d'attention au jeune héritier. Pourtant, en dépit de tout cela, Dylan portait sur autrui un regard candide, presque innocent. Il ne recherchait que de la complicité et de l'affection, deux qualités qu'il semblait avoir trouvées chez Chloe Edwards.

Le lendemain soir, après les retrouvailles des deux amoureux, Saint ferait ses adieux à son cousin et les laisserait à leur bonheur.

La route de l'Est menant à Leith partait du palais royal et tournait en direction du port, au nord. À mi-chemin, elle bifurquait à l'ouest à travers champs vers la demeure du duc de Loch Irvine.

La nuit était déjà tombée quand la voiture du duc de Read rejoignit la longue file de celles qui déposaient l'élite édimbourgeoise devant l'entrée. Les torches faisaient étinceler les bijoux au cou des dames et aux doigts des messieurs qui franchissaient la porte flanquée de domestiques en livrée.

Constance accepta la main de lord Michaels pour fouler l'herbe couverte d'une fine couche de givre. Les fenêtres brillaient de mille feux, créant une atmosphère chaleureuse. Elle n'aurait jamais imaginé le duc capable d'organiser une telle réception seulement quelques jours après son arrivée en ville. Visiblement, il cherchait à impressionner. Mais qui ?

L'événement était sur toutes les lèvres, dans les salons et dans les parcs. Le mystérieux duc n'avait jamais organisé une telle réception et l'occasion ne se représenterait peut-être pas. Il ne fallait pas manquer cela !

Dans le brouhaha des conversations, Constance avait entendu murmurer les noms de Maggie Poultney et Cassandra Finn. Les commères croyaient-elles que le duc retenait prisonnières chez lui une horde de jeunes filles et qu'elles pourraient les découvrir par hasard au cours de la soirée ?

Son fiancé potentiel se tenait au bas de l'escalier majestueux, en manteau noir, chemise blanche amidonnée et foulard assorti. La lueur des torches lui durcissait les traits. Il se fraya un chemin dans la foule des invités pour venir à la rencontre de la jeune femme et de son père.

— Monsieur. Milady. Docteur, dit-il en s'inclinant.

Il ignora lord Michaels et Eliza.

— Quelle affluence, commenta Read en scrutant l'assemblée. Mes compliments, Loch Irvine.

Sur ce, il s'éloigna. Le duc reporta son attention sur la jeune femme.

— Vous êtes plus jolie qu'un ange, déclara-t-il.

Constance détestait qu'on la traite de ce qu'elle n'était pas : un

ange, une déesse...

— Et vous, vous avez une allure diabolique. Nous sommes bien mal assortis.

— Vous êtes sarcastique.

— Vraiment ? Je pensais juste me montrer honnête. Ces derniers temps, je m'efforce de l'être en toutes circonstances.

Il la foudroya du regard.

— Ceci... dit-il avec un geste de la main. Je l'ai fait pour vous. Vous comprenez ?

— Pour moi ? C'est aimable à vous ! J'apprécie une belle fête.

Quoique beaucoup moins qu'une chevauchée à travers la campagne avec son arc et son carquois, songea-t-elle à part soi.

— Merci.

— Je ne connais pas la moitié de ces gens, grommela-t-il.

Elle glissa la main au creux de son coude – les muscles étaient durs sous ses doigts. Elle songea à la force de Saint, à son corps interdit, et sentit se creuser en elle un manque qu'elle ne put chasser, même au bras d'un autre homme.

— Et si je vous présentais vos invités ? proposa-t-elle.

Le duc hocha la tête.

La soirée battait son plein. Les mets de choix étaient servis en abondance. S'il se montra plus loquace que de coutume, le duc de Loch Irvine ne semblait guère apprécier la conversation de la plupart de ses hôtes. Il discuta toutefois longuement avec le Dr Shaw.

Au bout de quelques heures, Constance l'abandonna et se mit à déambuler dans la salle. En réalité, elle cherchait un homme en particulier.

Sir Lorian Hughes avait trente-cinq ans, des cheveux blond pâle, de longs favoris romantiques et une carrure impressionnante. Elle savait qu'il pratiquait la boxe, à Londres, chez Gentleman Jackson. Un jour, il s'était vanté de ses victoires. À l'époque, il brandissait sa fortune confortable et son physique devant des jeunes filles pleines d'espoir. Constance lui ayant montré clairement qu'il ne l'intéressait pas, il avait demandé la main de Miranda Priestly moins d'une semaine après.

Lady Miranda Hughes demeurait invisible. Dans un coin du salon, sir Lorian s'entretenait avec une jeune femme aux boucles brunes et aux lèvres en bouton de rose, fille d'une famille sans prétention d'Édimbourg.

Soudain, elle sentit une main sur son bras et se retourna.

— Seigneur ! fit Mlle Anderson en s'empourprant. Maman m'a pourtant dit de ne pas être aussi directe. Elle me trouve trop tactile.

— Aucune importance, répondit Constance avec un geste rassurant. Moi-même, je ne suis pas aussi guindée que je devrais l'être.

— Vous, guindée ? gloussa Mlle Anderson. Oh, lady Constance, j'aimerais tellement vous ressembler un jour !

— Comme c'est gentil.

Sir Lorian entraînait Mlle Edwards vers la salle à manger.

— Vous souhaitiez me parler ?

— Oui. Enfin... tout le monde sait que M. Sterling loge chez vous et aucune de mes amies n'a encore fait sa connaissance. J'espérais que cela ne vous ennuerait pas de vous charger des présentations.

— M. Sterling ?

— Oui. Il est... commença la jeune fille en rougissant de plus belle, *irrésistible*. Il porte une épée, contrairement aux autres gentlemen. Cela n'a rien d'illégal, n'est-ce pas ?

Evan était là. Qu'elle le voie chaque jour chez elle ne signifiait rien. Cet endroit-ci, en revanche, était public. Il s'agissait du monde où ils n'avaient jamais été ensemble. Où cela ne leur était pas permis.

— C'est une fine lame, parvint-elle à articuler.

— Vraiment ? Que c'est romantique !

Constance l'avait pensé, elle aussi. Et l'idiotie qu'elle était le pensait encore.

— Je serai ravie de vous le présenter, dit-elle avec un sourire.

Elle n'avait aucune envie de mettre Evan en présence de jolies filles, même s'il ne pouvait les courtiser.

Et soudain, elle le vit se diriger droit vers elles, et comme la jeune fille à ses côtés, elle ne put que l'admirer. Il portait une veste sombre bien coupée et affichait le sourire narquois qui l'avait séduite le premier soir. Il avait tout d'un gentleman. Avec l'épée qui étincelait à son côté, il éclipsait tous les autres hommes par sa prestance et sa virilité. Et il la regardait comme s'ils étaient seuls au monde.

— Milady, la salua-t-il en s'inclinant, avant de porter son attention sur Mlle Anderson.

Maude esquisssa un sourire coquet et le complimenta sur son épée, son manteau, les boucles de ses souliers. Lorsqu'il la remercia brièvement, elle se lança dans un monologue à propos de toutes les personnes qu'elle avait rencontrées au cours de cette soirée.

Il l'écouta avec attention, esquissant un sourire chaque fois qu'elle marquait une pause. Finalement, lady Easterberry apparut, accompagnée de son autre fille, Patience Westin.

— Maude, tu accapares lady Constance, qui souhaite sans doute s'entretenir avec les autres invités !

Elle balaya Evan d'un regard discrètement approbateur.

Constance fit les présentations. Trouvant une excuse peu crédible, lady Easterberry entraîna ses filles, non sans un dernier coup d'œil

méfiant à Evan.

— C'est très amusant, commenta-t-il, rieur.

— Quand vous souriez ainsi, votre balafre se creuse.

— Vraiment ?

— Vous avez l'air d'un bandit de grand chemin.

— Dont vous avez une grande expérience, je présume.

— Un peu, dit-elle, incapable de réprimer un sourire.

— Toutes les jeunes filles de la noblesse sont-elles aussi merveilleusement écervelées ? Je ne parle pas de vous, bien sûr.

— Vous portez une épée à une réception.

— Cela ne se fait pas, n'est-ce pas ? rétorqua-t-il d'un air satisfait.

— Elle admire votre mépris des convenances. Elle a perdu la tête.

— Dans ce cas, je compatis.

— Que faites-vous ici ?

— Votre père a exigé ma présence. J'ai décliné son offre, mais il a insisté. Il a l'habitude d'obtenir gain de cause, c'est évident. Et il semble rechigner à me payer si je ne fais pas ses quatre volontés.

— Avez-vous donc à ce point besoin d'argent ?

— Eh bien, n'en ayant pas, actuellement, je dirais oui. J'ai un cheval à nourrir. Sinon, il refuse d'avancer. Les dames de votre rang ne se soucient guère de détails triviaux tels que l'argent.

— Certes. Parfois, quand je traverse la ville dans ma chaise à porteurs avec mes quatre eunuques éthiopiens, les gueux me lancent des fleurs. En retour, mon page leur jette des pièces. J'ai donc déjà vu de l'argent.

— Ce doit être fort pénible.

— J'aime me mêler à la plèbe, dit-elle d'un ton enjoué. À condition que ces manants ne s'approchent pas trop, bien sûr.

— Naturellement.

Il parcourut du regard ses cheveux, ses épaules nues et son décolleté.

— Vous êtes à couper le souffle, ce soir. Je me réjouis de cette occasion qui m'est donnée de vous voir parée de vos plus beaux atours.

— Merci.

— Cependant, je vous préfère en pantalon.

C'était impossible. *Il* était impossible. Elle ne tenait pas à plaisanter sur leurs différences de statut social. Elles étaient réelles et elle les méprisait aujourd'hui comme six ans plus tôt lorsque, durant quinze jours, elle avait fait semblant, parce qu'elle ne pouvait prétendre à autre chose avec lui.

Sir Lorian était en grande conversation avec lord Michaels. Non loin de là, lady Hughes devisait avec Mme Westin.

Constance décida de commencer par lady Hughes et de lui

soutirer des explications sur les tuniques blanches. Ensuite, elle flirterait avec sir Lorian. Cette perspective l'écœurerait, mais les larmes de Mme Poultney ce matin l'incitaient à résoudre cette énigme au plus vite.

Les yeux d'Evan scintillaient autant que son épée.

— Sachez que je n'ai pas perdu la tête, dit-elle. Si vous voulez bien m'excuser...

— Constance.

Elle se figea. Et eut soudain envie qu'il n'y eût aucun mystère à résoudre, aucune jeune fille à retrouver, rien que la voix caressante d'Evan qui murmurait son prénom.

— Si je suis venu ici ce soir, c'est pour deux raisons. J'ai écrit une lettre de démission à votre père et j'ai l'intention de partir demain avant l'aube. Je tenais à vous faire mes adieux. Je voulais aussi voir ce duc que vous allez épouser.

— Vous partez, dit-elle d'une petite voix.

— Il a meilleure allure que je ne le pensais. Comme votre premier fiancé. Et le second.

— Je n'ai jamais eu de second fiancé, et c'est toujours le cas.

— Cela ne saurait tarder. J'avoue que je n'ai pas la force d'en être témoin.

Il la dévisagea tandis qu'elle luttait pour retrouver son souffle.

Il partait.

Bien sûr. Quoi d'étonnant ? En six ans, rien n'avait changé. Elle était toujours la fille d'un duc, héritière d'une fortune, et lui le fils d'un marchand qui gagnait sa vie comme maître d'armes. Il lui était interdit.

— Et si je pars maintenant, mon cousin trouvera peut-être un autre hébergement et cessera d'être distrait par votre personne. Je ne sais pas exactement ce que vous lui avez demandé hier, ni pourquoi vous l'importunez avec des questions auxquelles il n'a manifestement aucune envie de répondre. Mais au moins, je ne vous faciliterai plus la tâche.

— Je ne lui ai rien demandé de fâcheux.

Elle n'avait posé que les questions qu'elle ne pouvait poser à Evan sur son frère parce qu'elle refusait de le faire souffrir davantage.

— Je ne me languirai pas de vous, après votre départ, vous savez.

— J'espère bien, rétorqua-t-il.

— Je ne voudrais pas retarder davantage votre départ, se força-t-elle à dire. Bonne nuit.

Les yeux embués de larmes, elle traversa vivement la salle, cherchant désespérément une diversion qui apaiserait la douleur de cette nouvelle séparation. Elle se mit donc en quête de sir Lorian, qui était introuvable. Lord Michaels était seul dans son coin, la mine

triste. Scrutant furtivement les alentours, il se précipita vers une porte close, l'ouvrit et la franchit.

Elle lui emboîta le pas. La porte donnait dans une antichambre ouvrant sur une galerie qui courait sur toute la longueur de la maison, avec des fenêtres d'un seul côté. Les hommes des portraits accrochés au mur semblaient la foudroyer du regard. Quelques meubles étaient disposés çà et là, une chaise au dossier de bronze sculpté, des bustes en marbre, sur leur piédestal, une vitrine... Seule la lune éclairait les lieux qui sentaient la poussière.

De toute évidence, le duc de Loch Irvine n'avait pas fait le ménage en grand. Combien d'autres pièces comptait sa demeure ? Et pourquoi lord Michaels s'était-il esquivé alors que ses amis prenaient du bon temps dans la salle de bal ?

La porte de l'antichambre s'ouvrit derrière elle avec un cliquetis discret, puis se referma, atténuant les bruits de la fête. Constance se tapit derrière la vitrine, le dos plaqué au mur.

Elle venait de passer deux semaines à écouter les déplacements de Saint sur le parquet, à s'accoutumer au rythme de son pas, à tant de détails gravés à jamais dans sa mémoire. Il ne cherchait en rien à dissimuler sa présence dans la galerie aussi Constance sortit-elle de sa cachette.

— Vous n'avez pas l'intention de me faciliter la tâche, n'est-ce pas ? déclara-t-il, l'air grave.

— Si, répliqua-t-elle en se dirigeant vers la porte opposée. Je vous suggère de partir sur-le-champ, ainsi, vous ne verrez rien qui vous déplaie.

Il la suivit. Elle voulut ouvrir la porte, mais celle-ci était fermée à clé. Lord Michaels avait pourtant dû passer par là, car il n'y avait pas d'autre issue.

La jeune femme prit une épingle dans ses cheveux et, comme elle l'avait souvent fait, crocheta la serrure.

Evan lui agrippa l'épaule, la dominant de toute sa hauteur.

— Pour l'amour du ciel, murmura-t-il d'une voix rauque, que voulez-vous donc de lui ?

Étrangement, la pression de ses doigts n'avait rien de brutal. Elle était même bien trop douce compte tenu de la souffrance qu'elle percevait dans sa voix. Il demeurerait incapable de lui nuire, alors même qu'il la soupçonnait de faire du tort à un homme qu'il aimait.

Posant la main à plat sur son torse, elle ferma les yeux et se laissa envahir par le plaisir que lui procurait son corps. Elle ne ressentait ni panique ni peur comme dans la salle de bal, lorsqu'il l'avait empoignée. Uniquement ce désir charnel qu'elle ressentait pour lui depuis toujours.

S'il ne dit mot, son souffle saccadé était révélateur. Elle laissa

retomber sa main et poussa la porte, un peu hésitante. Elle découvrit un vestibule spacieux, peut-être une entrée située à l'arrière de la maison, dominé par un escalier majestueux. Les marches étaient recouvertes d'un tapis, et la rampe en bois sculpté étincelait dans la pénombre. Il menait à l'étage et descendait vers le sous-sol.

— Ne soyez pas jaloux, chuchota-t-elle en s'avançant.

— Je ne suis pas jaloux, je suis inquiet.

— Pour moi ? s'enquit-elle en tournant la tête vers lui.

— Pour mon cousin.

Elle gravit les premières marches.

— Laissez-moi le suivre et je vous expliquerai plus tard.

— Je veux des explications maintenant, répliqua-t-il sans prendre la peine de baisser la voix.

Constance vit qu'il avait la main sur la poignée de son épée. Son poulx s'emballa.

— Vous n'oseriez pas me menacer, fit-elle, incrédule.

— Ah non ?

Elle décela une tension dans sa voix, à l'image de son propre désespoir.

— Vous croyez que j'ai peur de vous ?

— Je crois que vous me désirez. J'en suis même certain.

Elle agrippa la rampe.

— Je me soumetts à votre arrogance, monsieur.

— Si tel était le cas, je n'aurais pas besoin de vous menacer, non ?

Sa voix avait changé, comme s'il souriait. Et sa main avait quitté son épée.

— Me menacez-vous, oui ou non ? insista-t-elle. Vous vous contredisez.

— Peut-être parce que vous me rendez fou. Dites-moi ce que vous voulez de mon cousin.

Elle redescendit deux marches afin d'être à sa portée s'il souhaitait la toucher.

— Certains éléments suggèrent que le duc de Loch Irvine est lié à la disparition et peut-être au meurtre de deux jeunes filles à Édimbourg, l'une en septembre et l'autre en décembre. Toutes deux ont été vues pour la dernière fois près de cette maison. La cape ensanglantée de l'une d'elles a été retrouvée dans les environs.

— Loch Irvine. Votre fiancé ?

— Ce n'est pas mon fiancé.

— Je l'espère bien, si vous le soupçonnez de meurtre.

— Il pourrait être lié à quelque société secrète. Certains affirment que ses membres se réunissent pour se livrer à des rites occultes. À en croire la rumeur, il en serait le fondateur et serait à l'origine de la

disparition de ces jeunes filles.

De même que Torquil, son frère, mais elle ne pouvait lui faire part de ces ragots dans l'immédiat.

— Vous êtes folle.

— Sur la cape de la jeune fille, un symbole était tracé à la craie, une étoile à six pointes, spécifique de Haiknayes. Je ne suis pas folle. Trop d'indices suggèrent un crime effroyable qu'il faut à tout prix élucider.

— Je comprends mieux votre obsession pour le maniement du poignard. Vous avez l'intention d'empêcher cette société secrète de sévir ? Vous ?

— Une fois de plus, vous doutez de mes capacités.

— Certainement pas. Je m'interroge sur vos motivations. Pourquoi ne pas laisser la police résoudre ce mystère ?

— La police a récolté des informations sur la disparition de ces jeunes filles, mais elle n'a pas encore arrêté un seul suspect. Des jeunes filles innocentes ont été arrachées à leur famille, Saint. Comment ne pas être touchée ?

Il la dévisagea longuement, puis :

— Selon vous, quel rôle mon cousin joue-t-il dans cette affaire ?

— Il est venu à Édimbourg par deux fois au cours de ces six mois, une fois à l'époque de la disparition de la première victime, puis de nouveau quand on a retrouvé la cape de la seconde. Et il a admis connaître le duc. Je pense qu'il fait peut-être partie de cette société secrète.

— Ce n'est pas le cas.

— Qu'en savez-vous ?

— Je sais pourquoi il est venu ici en septembre et en décembre. Il n'est nullement question de rituels satanique, je vous assure.

— Pourquoi est-il venu ?

— L'automne dernier, il est venu pour convaincre mon frère de cesser ses activités de contrebande afin de se lancer dans un commerce honnête. En décembre, il courtisait une jeune fille.

— Quelle jeune fille ?

— Chloe Edwards. C'est à cause d'elle qu'il a souhaité s'installer chez votre père. Il voulait l'impressionner avec ses relations et apparaître ainsi comme un prétendant plus attrayant.

— Chloe Edwards ? Une brune bouclée ?

— Oui.

— Elle bavardait avec sir Lorian Hughes, tout à l'heure, un séduisant jeune homme avec de longs...

Evan gravit les marches qui les séparaient.

— Mon cousin est innocent de ce dont vous le soupçonnez.

— Pourquoi a-t-il quitté la fête subrepticement, comme pour se

livrer à quelque méfait ?

— Peut-être courtise-t-il une femme qu'il n'était pas censé courtiser.

— Comme vous ?

— Je ne courtise aucune femme.

— Je ne suis pas une femme ?

— Vous êtes une plaie.

— Une plaie ?

— Une malédiction, une distraction, une préoccupation.

Il posa les mains sur ses épaules et caressa du pouce le bord de son décolleté.

— Un poison enivrant, ajouta-t-il d'une voix rauque.

Il se pencha vers son oreille, si près qu'elle sentit sa chaleur sur sa joue.

— Un souvenir ineffaçable en dépit de tous mes efforts.

Elle inclina la tête, son visage effleura celui d'Evan et ce fut le paradis de le toucher de nouveau.

— Allez-vous m'embrasser à présent ? chuchota-t-elle. Finalement ?

— Mon cousin n'a commis aucun crime, Constance. Vous vous trompez de coupable.

Elle s'écarta et gravit les marches à reculons.

— Je trouverai celui qui est responsable de ces disparitions.

— Je vous prouverai que vous vous trompez à propos de Dylan.

Elle pivota sur la marche, le poing pressé contre son cœur.

— Je l'espère.

— Vous l'espérez ? Vous ne voulez donc pas trouver votre coupable ?

— Si, mais je ne veux pas que vous souffriez. Je veux que ce que vous aimez soit dénué de toute culpabilité.

Saint crispa la mâchoire.

— Restez à distance de moi, Evan, reprit-elle en reculant encore.

— Ce n'est tout simplement plus possible, répondit-il d'une voix altérée.

Arrivée au sommet des marches, elle s'engagea dans un long corridor. Derrière elle, elle entendit les pas de Saint.

Une unique fenêtre laissait entrer les rayons de lune, ce qui lui permit de repérer plusieurs portes. Une seule n'était pas fermée à clé. Elle donnait sur une pièce meublée d'un somptueux divan. Sur une table de toilette étaient disposés un broc et une cuvette en argent, ainsi qu'un chandelier. Derrière les rideaux, les fenêtres étaient condamnées par des planches.

Evan attendit sur le seuil, puis suivit la jeune femme vers la dernière porte, au bout du couloir. Celle-ci ouvrait sur un escalier de

service étroit qui rejoignait peut-être une ancienne cuisine extérieure.

— Vous n'avez pas de lampe, souffla Saint par-dessus son épaule. Je passe devant.

— Vous pensez que je manque de courage.

— Je pense que vous êtes trop prompte à vous jeter dans la gueule du loup.

Sur ces mots, il la contourna et descendit les marches tout en sortant un couteau de sa manche.

— Vous avez un couteau dissimulé dans votre manche en plus du poignard glissé dans votre botte ? chuchota-t-elle.

Il faisait de plus en plus sombre à mesure qu'ils descendaient.

— Je ne porte pas mes bottes en ce moment, d'où la manche.

— J'aimerais bien avoir un couteau caché sur ma personne.

— Ce n'est pas très avisé de révéler ses armes à un adversaire qui attend, tapi dans les profondeurs.

— Il n'y a personne en bas. Mais la prochaine fois que nous descendrons un escalier de service dans le noir, vous me procurerez un couteau et je ne dirai pas un mot. D'accord ?

Une fois au bas des marches, ils n'y voyaient quasiment plus rien. À tâtons, Constance trouva la poignée de la porte et l'actionna. En vain.

— Elle donne sans doute sur l'extérieur, souffla Evan.

— Pourquoi quitter la fête à l'insu de tous s'il n'a rien à cacher ?

— Mieux vaut ne pas rester dans cette situation dangereuse.

— Il n'y a pas d'issue par le haut, admit la jeune femme. J'ai de plus en plus l'impression que vous êtes conscient du danger.

— Cette cage d'escalier est trop étroite pour m'accorder une certaine liberté de mouvement. En revanche, l'obscurité est l'occasion idéale pour...

— Pour m'embrasser.

— Non. Vous êtes folle. Je ne vous embrasserai pas. Nous ne sommes pas dans le même camp dans cette affaire, Constance.

— Si vous ne le souhaitez pas, ne vous forcez pas. De toute façon, je n'ai pas envie que vous le fassiez.

— C'est un mensonge éhonté. Et sachez que j'ai envie de vous embrasser. Très envie, même. Et de bien plus qu'un baiser. Et j'en ai l'intention. Mais pas de nouveau dans le noir. Pas en secret. Plus jamais en secret, vous comprenez ?

Il posa la main sur la sienne et actionna la poignée de la porte, qui s'ouvrit.

Une bourrasque d'air froid s'engouffra dans la cage d'escalier. Une silhouette sombre se tenait devant eux.

— Constance ? Monsieur Sterling ? bredouilla Libby Shaw, stupéfaite. Que diable faites-vous ici ?

15

UN CADEAU

La lune avait presque disparu derrière l'Arthur's Seat, le point culminant de Holyrood Park, visible au sud malgré la distance.

— J'ai voyagé clandestinement sous le siège et je suis sortie quand M. Rory est allé se réchauffer les mains, expliqua Libby. Il y a de nombreuses haies, il ne m'a donc pas été difficile de me faufiler sur le côté de la maison. Je ne savais pas comment franchir le barrage des invités et des domestiques, à l'entrée principale. Je pensais devoir grimper le long d'un treillage ou d'une gouttière.

— Je ne comprends pas.

Au bout de quelques minutes, la neige avait détrempé les souliers de Constance, qui croisa les bras pour se réchauffer. Saint avait refusé de rester dans la cage d'escalier, où il était impossible de se défendre, il ne lui avait pas non plus permis d'y bavarder avec Libby sans lui. En cette nuit de mars, elle grelottait donc dans sa robe de bal.

— Pourquoi vouliez-vous entrer ? reprit-elle. Je croyais que vous n'aimiez pas les mondanités.

— Trop de gens réunis un seul endroit, cela m'énerve. Je souhaitais étudier la collection d'ossements humains du duc. Hier, quand il a quitté la maison, je lui ai demandé si je pouvais venir la voir. Il a refusé. Je savais que vous prendriez la grande voiture pour venir à la réception, ce soir. Ce n'est pas la première fois que je suis passagère clandestine. C'était ma seule chance. Je n'avais pas de projet précis pour pénétrer dans la maison, mais j'ai trouvé cette porte.

— Des ossements humains ? répéta Constance, qui claquait des dents.

Evan ôta son manteau et le lui drapa sur les épaules. Sa chaleur la réconforta aussitôt.

— Parlez-nous de la collection du duc, mademoiselle Shaw, dit-il.

— C'est l'une des plus belles du pays. Le duc possède des spécimens provenant du monde entier. D'après mon père, il a des dizaines de crânes. J'aimerais comparer les crânes masculins et féminins.

— Le Dr Shaw a déjà vu cette collection ?

— Personne n'a été autorisé à l'étudier depuis plus de dix ans. Votre frère a vécu dans cette maison durant des semaines. Je me demande s'il a eu le droit d'y jeter un coup d'œil. Vous en a-t-il parlé ?

Saint fronça les sourcils.

— Comment savez-vous que mon frère a séjourné ici ?

— C'est ce que lady Easterberry a dit à Constance, hier. Je suis désolée qu'il soit décédé. Peut-être aurait-il été plus conciliant que le duc.

— Mon frère ne s'intéressait ni aux sciences ni aux antiquités, mademoiselle Shaw. Vous dites que cette porte était maintenue ouverte ?

— À l'aide d'une brique provenant de ce tas, expliqua-t-elle en indiquant le tas en question. Je suis entrée et je suis montée jusqu'à un salon. Hélas, les autres portes étaient fermées à clé ! J'avais l'intention de continuer, puis je me suis rappelé que Rory avait un outil dans la voiture qui pourrait me permettre de crocheter ces serrures.

— Décidément, ces dames ont le don d'entrer par effraction, maugréa Evan.

— Je suis donc retournée à la voiture, reprit Libby. Malheureusement, la brique qui retenait la porte avait disparu à mon retour. Je suis tellement contente que vous soyez apparus, tous les deux. Je n'aurais jamais pu entrer sinon.

— Vous ne retournerez pas à l'intérieur, décréta Constance en rendant à Saint son manteau. Vous et moi allons regagner la voiture et Rory nous ramènera à la maison. Je ne peux vous reprocher de vouloir quelque chose d'interdit, mais ce n'est pas ainsi que vous atteindrez votre objectif. Demain, je demanderai au duc de vous montrer sa collection, et j'espère qu'il acceptera.

— Je raccompagne Mlle Shaw, déclara Evan. Je vous renverrai la voiture.

— Mais...

— Vous n'obtiendrez rien du duc si vous l'abandonnez au milieu d'une réception qu'il donne en votre honneur.

Cette remarque fit renaître l'angoisse de la jeune femme.

— Je suis très déçue, déclara Libby, l'air furibond. Vraiment très déçue.

Constance frissonna. Ce n'était pas une colère enfantine qu'exprimait le visage de Libby. Du fond de sa mémoire, elle reconnut cette rage – c'était celle que sa mère traduisait par des larmes si souvent, juste avant la fin, quand elle n'obtenait pas ce qu'elle voulait, quand elle exigeait qu'il n'y ait pas un grain de poussière dans la maison, que l'on tire les rideaux avec soin, que les plats soient servis en parts égales, que l'on ne prononce pas certains mots, que l'on

n'aborde pas certains sujets. Constance, son père et les domestiques subissaient les foudres de la duchesse si tout n'était pas conforme à ses exigences. Et surtout, elle pleurait.

Comme Libby, elle non plus n'aimait pas la foule. Jusqu'à ce que la maladie la consume, la duchesse était une mère aimante, même si la vie lui était un fardeau.

— Je comprends, murmura Constance en s'emparant des mains de Libby. Je suis désolée de vous décevoir.

— Il faut absolument que je mesure ces crânes ! Mon étude ne sera pas complète sans ces données.

— Naturellement. Vous devez être terriblement contrariée, poursuivit-elle du ton apaisant qu'elle employait avec sa propre mère. Nous tenterons de les voir demain.

— Comment pouvez-vous être certaine que le duc acceptera ? Et s'il refusait ? Et s'il me trouvait trop insistante et décidait de garder ses ossements humains encore plus secrets ?

— Je ne suis pas en mesure de vous répondre ce soir. Je vous promets de faire de mon mieux, ma chérie.

Elle attendit l'explosion, mais Libby pinça les lèvres.

— Je suis désolée, Constance, dit-elle en se tordant les mains. Je vais rentrer à la maison avec M. Sterling et j'attendrai demain.

— Parfait. Je vous félicite pour votre patience. À présent, filez. Bonne nuit, ajouta-t-elle à l'adresse de Saint.

Il l'étudia sans mot dire.

— Je n'en ferai rien, assura-t-elle, parcourue d'un frisson délicieux.

— Je ne vous crois pas, riposta-t-il.

— Vous pouvez me croire.

— J'en doute.

— De quoi parlez-vous ? intervint Libby.

— Je promets de ne rien faire, s'entêta Constance. Du moins pas ce soir. Ensuite, ce que je ferai ou pas n'aura plus d'importance pour vous.

— Si vous croyez que je compte toujours partir, vous avez vraiment perdu la raison.

Soudain, Constance se moquait éperdument que Libby Shaw soit ce qu'elle soupçonnait depuis longtemps – sa demi-sœur – ou que son père connaisse la vérité, ou que l'homme qui la courtisait ait une collection d'ossements humains cachée dans sa demeure. Demain, à son réveil, elle s'en soucierait. Mais l'espace d'un moment précieux, elle était heureuse.

— Vous verrai-je dans la salle de bal après le petit déjeuner ? s'enquit-elle.

Il lui remit son couteau.

— Trouvez un endroit où le cacher avant de regagner la salle de bal.

Avec un sourire, elle ouvrit la porte et lui lança le mouchoir qu'il avait logé dans le manche de l'arme. Puis elle fit le trajet en sens inverse. La porte de la galerie n'était pas fermée à clé. Elle la traversa vivement, s'arrêta pour glisser le couteau entre la base de la vitrine et le sol. Pour sa prochaine visite.

Une fois devant la porte de l'antichambre donnant dans le salon, elle se pinça les joues pour qu'elles soient aussi rouges que son nez et se frotta les bras. Entrouvrant la porte, elle se faufila dans la salle dans le sillage d'un groupe d'invités.

— Encore une cape ? murmura une dame près d'elle.

— Un manteau, plutôt, chuchota une autre.

— Vous êtes sûre ? intervint un monsieur, sceptique.

— Oui ! Au bord du lac, à un jet de pierre d'ici. Le Duc diabolique a encore frappé, mais cette fois, il a laissé le corps.

Dans la voiture, sur le trajet du retour, personne ne dit mot à part le duc lui-même. Évoquant la sagesse de Loch Irvine, qui avait organisé cette fête à Édimbourg alors qu'il comptait s'installer dans sa propriété de Haiknays toute proche, il semblait indifférent au scandale qui avait clôturé la réception.

Les autres passagers gardèrent le silence tandis qu'ils entraient dans la ville nouvelle. Eliza était morose, le Dr Shaw, pensif et lord Michaels, tendu. Les festivités avaient cessé bien après minuit dans un brouhaha de conversations, de messes basses, d'exclamations horrifiées et de regards à la dérobée en direction de leur hôte qui avait, disait-on, appris la nouvelle de la bouche des hommes qui avaient trouvé la jeune fille.

Alors qu'ils allaient vers Lochend Toll, deux bergers s'étaient arrêtés pour abreuver les bêtes. C'est là qu'ils avaient découvert la victime. L'un d'eux l'avait reconnue. Elle n'était pas là depuis plus d'une journée d'après lui, et ses traits étaient reconnaissables. Comme les deux disparues, c'était une jeune fille de la région. Sur son manteau, une étoile à six branches était tracée à la craie.

Après le petit déjeuner, Constance se rendit dans la salle de bal. Celle-ci était déserte.

— Ainsi, il est parti, commenta Eliza. C'est mieux ainsi.

— Milady, fit M. Viking sur le seuil, M. Sterling m'a chargé de vous remettre ceci.

Il lui tendit une feuille de papier pliée.

Constance parcourut les quelques mots tracés d'une main sûre.

— Il te présente ses excuses pour être parti sans prévenir ? s'enquit Eliza après le départ de Viking. Ou un poème, peut-être ? J'étais tellement contente quand ce poète imbécile a cessé de te courtiser. Comment s'appelait-il déjà ? Cicéron ? Virgile ?

— Lord Warbury ? dit Constance, soulagée. Il se faisait appeler Dante.

— Ses poèmes étaient horribles. De quoi s'agit-il ? Un sonnet ? Un quatrain ?

Constance replia la feuille de papier et la glissa dans sa manche.

— Mon cousin Leam est poète, Eliza, souvenez-vous. Et très talentueux.

— Je ne dis pas que tous les poètes sont mauvais. Seuls ceux qui s'accrochent à toi le sont.

— M. Sterling ne s'accroche pas à moi. Et ce n'est pas un poème. C'est une adresse dans la vieille ville. Une boutique.

Eliza soupira.

— La neige a réveillé mes rhumatismes.

Constance sourit. Eliza ne tenait à protéger sa vertu que quand cela l'arrangeait et à condition de ne pas renoncer à son confort.

— M. Viking pourra m'accompagner.

Peu après, drapée dans une cape en fourrure, elle se mit en route. Un vent froid balayait le Mound, qui reliait la ville médiévale aux quartiers récents. La veille, elle avait parcouru ce même trajet pour se rendre chez Maggie Poultney. Elle se fraya un chemin entre les plaques de verglas, puis dans des ruelles étroites. L'enseigne de la boutique que lui avait indiquée Evan représentait deux sabres croisés avec en leur centre un poignard. L'intérieur du magasin était tapissé de râteliers portant des épées, des couteaux et autres armes blanches. Il flottait une odeur de cuir et de métal. Derrière une porte entrouverte, elle entendit le bruit de coups de marteau sur une enclume.

La porte s'ouvrit complètement et Saint apparut. Il dut baisser la tête pour ne pas se cogner.

— Bonjour, lança-t-il à la jeune femme. Viking.

— Milady, souhaitez-vous que je reste ? s'enquit le domestique.

— Non. M. Sterling me ramènera à la maison.

— Très bien, milady.

Constance se tourna vers Evan.

— M. Sterling me raccompagnera, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Asseyez-vous.

— Vous êtes bien mystérieux, dit-elle en ôtant ses gants et son chapeau qu'elle posa sur le comptoir. Ce magasin vous appartient ?

— Non. Je ne suis pas armurier. Si je l'étais, je vous l'aurais dit.

— Vraiment ?

— Ce n'est pas moi qui cache des secrets, Constance. Je suis celui que vous voyez.

Le cœur de Constance tressaillit.

— En revanche, je sais reconnaître un bon armurier, reprit-il. Quand nous en aurons terminé ici, je vous présenterai Ian MacMillan. Enfin, si la fille d'un duc a le droit d'entrer dans une forge.

— La fille d'un duc peut faire à peu près ce qu'elle veut.

À part épouser l'homme de son choix.

— J'ai un poids de moins sur la conscience, fit-il, pince-sans-rire. Asseyez-vous. J'ai un cadeau pour vous.

— Un cadeau ? répéta-t-elle en se penchant sur un tabouret. Mon anniversaire n'est que dans quelques semaines.

— Cela ne peut attendre aussi longtemps.

Il prit un article sur le comptoir et s'agenouilla face à la jeune femme, dont le poulx s'emballa. Saint la regarda droit dans les yeux. Ses prunelles d'émeraude pétillaient telle une forêt d'été après la pluie.

— Soulevez votre robe.

L'onde de chaleur qui la submergea la laissa haletante, les joues en feu.

— Un étui, expliqua-t-il en lui montrant une bande de cuir plate dotée de deux boucles fines. Un poignard.

Dans son autre main, il tenait un couteau à manche d'ivoire dont la lame mesurait une douzaine de centimètres.

— Tendez la jambe droite, je vous prie.

Elle pinça les lèvres, n'osant parler de peur de révéler son trouble. Soulevant ses jupes, elle tendit le pied, dévoilant son mollet.

— Bien, fit Saint en plaquant l'étui sur le côté de son tibia.

Constance ferma les yeux, s'efforçant de respirer normalement tandis qu'il lui encerclait la cheville de ses doigts, puis montait plus haut.

— Il restera en place sur un bas de laine comme celui-ci, reprit-il. Ou sur votre peau nue.

— Ah oui ? souffla-t-elle.

— Si vous portez des bas de soie, en revanche, fixez-le juste au-dessous du genou.

Sa main glissa le long de son mollet.

— Sur cet os.

Lorsqu'il caressa celui-ci du pouce, elle étouffa un petit cri.

— Si le fourreau est fixé ici, continua-t-il avec une caresse, le poignard sera plus difficile à sortir rapidement que s'il se trouve au-dessus de la cheville. Toutefois il ne glissera pas vers le pied quand vous danserez.

Il la caressa de plus belle, sous le genou, puis sur la cuisse.

— Ôtez...

Elle prit une inspiration en évitant le regard d'Evan.

— Ôtez votre main de ma jambe.

Il obéit. Elle rabattit vivement sa robe.

— Ce poignard devrait vous convenir, dit-il en le lui tendant. Il est petit, mais mortel quand on sait s'en servir. Vous devrez vous entraîner à viser des cibles basses, les tendons derrière les genoux ou les talons, dans l'idéal. Compte tenu de votre adresse avec une épingle à cheveux et à la canne-épée, vous ne mettrez guère de temps à maîtriser ce poignard. Allons, prenez-le.

— Je ne le souhaite pas pour l'instant.

— Constance...

— J'ai les mains qui tremblent, bon sang !

Un sourire satisfait incurva les lèvres d'Evan.

— Vraiment ?

— Pourquoi avez-vous fait cela ?

— Parce que je rêve de caresser vos jambes depuis six ans, répondit-il le plus sérieusement du monde.

Elle émit un rire un peu enroué, puis s'empara du poignard. Relevant sa robe, elle glissa l'arme dans son étui.

Evan se redressa.

— Après hier soir, je n'ai aucune envie de vous imaginer errant dans des couloirs sombres sans la moindre protection.

Elle se leva et tendit la main vers lui, avant de se raviser. Saint suivit des yeux ses moindres mouvements.

— Merci.

— Je suis désolé de vous avoir demandé de venir aussi loin, mais je tenais à vérifier qu'il vous convenait. Je craignais qu'il ne faille adapter l'étui à votre jambe.

— Vous ne m'avez rien demandé. Vous m'avez laissée deviner ce que j'étais censée faire. Vous mettiez mon intelligence à l'épreuve.

— Ce n'était pas nécessaire. Je vous connais.

Elle se dirigea vers le comptoir pour récupérer ses gants et son chapeau.

— Aurai-je le plaisir de rencontrer M. MacMillan, à présent ?

Elle avait les joues brûlantes, les mains glacées et l'estomac noué.

Evan indiqua la porte ouverte.

Ils retournèrent au château à pied, en prenant leur temps. Malgré le froid, elle n'avait pas envie de se presser, et en vrai gentleman, Saint s'adapta à son rythme. En chemin, ils croisèrent plusieurs personnes qui se trouvaient à la réception du duc la veille. Elles firent

à peine allusion à la jeune fille découverte au bord du lac, comme si ce n'était pas un sujet à aborder en pleine rue.

— On a découvert une jeune fille ? s'enquit Evan dès qu'ils furent seuls.

— Un corps.

Il fixa les yeux sur elle.

— Elle gisait à l'endroit où l'on a vu les deux disparues pour la dernière fois, non loin de la maison du duc de Loch Irvine, près du lac.

— Et le symbole de Haiknays ?

— Il était tracé sur son manteau.

— Je suppose que la police a été alertée.

— Pour ce que cela change.

— Vous pensez que Loch Irvine est le coupable ?

— Il a une collection d'ossements humains sous son toit.

— L'homme qui s'occupait de mon cheval, à Plymouth, collectionnait des poupées façonnées dans des épis de maïs. Cela ne signifie pas qu'il est agriculteur. De quelles preuves, si minces soient-elles, disposez-vous contre mon cousin ?

— Aucune, hormis des présomptions, admit-elle. Quand je suis retournée à la fête, je l'ai cherché, mais je ne l'ai revu qu'au moment de monter en voiture. Vous a-t-il dit où il était allé au cours de la soirée ?

— Je ne l'ai pas vu de la journée. Je lui parlerai.

— Peut-être devriez-vous vous en abstenir.

— Pour que vous puissiez poursuivre votre enquête à son insu ? Non, ne comptez pas sur mon aide.

— Evan...

— Constance, il est innocent de ces crimes.

— Comment pouvez-vous en avoir la certitude ?

— Je le connais.

Il avait affirmé qu'il la connaissait, elle aussi. C'était faux. Ils étaient arrivés à destination. La jeune femme gravit d'un pas rapide les marches du perron.

— Attendez, lança-t-il. Pourquoi maintenant ? Pourquoi en septembre, en décembre et maintenant ?

— Que voulez-vous dire ?

— Quelle autre raison pourrait expliquer la présence de Dylan à cette période ?

— Je l'ignore, mais je vais y réfléchir.

— Faites donc.

Sur ce, il tourna les talons. Elle ne lui demanda pas où il allait, ni s'il lui donnerait une leçon dans la journée. Elle ne se sentait pas de taille à supporter davantage sa présence. Plus elle en avait, plus elle en voulait.

Saint trouva son cousin dans une taverne de Rose Street, où ils avaient bu une bière quelques jours plus tôt.

— Tu sais, déclara Dylan, ces maîtres d'armes du siècle dernier, ces Français – des mulâtres, pour la plupart –, ils faisaient de beaux mariages. Enfin, ceux qui se mariaient, ajouta-t-il d'une voix pâteuse. Certains sont passés à la guillotine avant d'avoir la corde au cou. Les pauvres crétins, loyaux envers le roi. Ils auraient dû se méfier. La politique, c'est bien compliqué.

— De quoi parles-tu ?

— De ton mariage. De tes épousailles.

— Tu es ivre.

Il était 2 heures de l'après-midi. Dylan n'avait pas bu autant depuis qu'ils s'étaient arrêtés dans cette auberge de Duddingston, lors de leur arrivée à Édimbourg.

— C'est vrai, reconnut Dylan avec un grand geste. Mais cela n'a rien à voir avec la cour que tu fais à la superbe lady Constance Read.

— Je ne la courtise pas.

— Bien sûr que si, même si tu ne t'en rends pas compte. Tu lui plais. Elle est complètement folle de toi.

Il avala la moitié de sa chope de bière.

— Au contraire de certaines filles avec certains hommes.

Evan examina son cousin, qui avait le regard vitreux.

— Mlle Edwards ?

Dylan baissa la tête.

— Et comment ! Hier, elle devait me retrouver en secret, rien qu'elle et moi. Je sais que ce n'est pas convenable. Je n'aurais jamais franchi les limites. C'est une jeune fille honorable. Je voulais juste établir un plan d'attaque avec elle.

— Elle n'est pas venue ?

— Non. Je l'ai attendue trois quarts d'heure dans le froid.

— Où cela ?

— Aux écuries. Je me suis retrouvé enfermé à l'extérieur, pour ainsi dire. J'ai dû passer par l'avant de la maison. Elle ne se trouvait pas à l'intérieur non plus. Hughes avait disparu également. C'était lui qui avait organisé cette... rencontre pour moi. Avec elle. Il m'a indiqué où trouver la clé d'une porte. J'ai cru qu'il me rendait service. Quel menteur, ce fils de...

— Tu crois que sir Lorian est parti avec Mlle Edwards ?

— Je ne vois pas comment il aurait pu. Les parents de Chloe étaient là.

— Dylan, certains pensent que la disparition des deux jeunes filles et le meurtre d'hier sont liés au duc de Loch Irvine et à ses amis.

Le baron releva brusquement la tête, au désespoir.

— C'est ce que tu ne voulais pas me dire l'autre soir ? continua Evan. Que le club du duc est responsable de la disparition de ces filles et que tu en es informé ?

— Bon sang, Evan, je ne... jamais... Nom de Dieu !

Il se prit la tête entre les mains.

— Es-tu membre de ce club, Dylan ?

— Absolument pas ! s'insurgea le baron, les yeux écarquillés d'effroi. Tu me prends pour qui ?

— Pas pour un meurtrier, en tout cas.

— Alors pourquoi cet interrogatoire ? Je suis saoul comme un cochon, j'ai le cœur brisé, je ne veux qu'une chose : revoir mon ange. Et toi, tu me demandes si je fais partie d'une société satanique ? Maudit sois-tu ! C'est comme si je te demandais si tu étais retourné dans cette taverne de Duddingston pour éliminer cette fille de pasteur.

— Quoi ?

— Tu n'es pas au courant pour Annie Favor ? s'exclama Dylan.

— Au courant de quoi ?

— Bon sang, Evan, Annie est la troisième victime ! C'est elle que l'on a retrouvée au bord du lac, hier soir !

16

UNE DANSE, ENFIN

L'inspecteur de police interrogea le duc de Loch Irvine dans son salon avec une déférence extrême. C'était la première fois que les policiers avaient affaire à un duc. En outre, ils n'avaient aucune preuve de son implication dans la mort de Mlle Annie Favor ni dans les deux disparitions. Il répondit d'un ton brusque. Lord Michaels et Eliza demeurèrent muets. Constance rapporta simplement ce qu'elle avait vu et entendu au cours de la soirée. Les autorités s'étaient révélées incapables de lever le voile sur le mystère entourant Maggie et Cassandra.

Elles se trompaient de témoins. La haute société édimbourgeoise bruissait de renseignements. Lady Melville avait discrètement raconté à Constance que, deux soirs plus tôt, Patience Westin et son mari avaient été aperçus entrant dans la maison du duc de Loch Irvine vers 11 heures. On ignorait qui les avait vus, mais les Westin avaient dîné avec sir Lorian et son épouse, ce soir-là.

Au souvenir des propos fébriles de lady Melville, Constance ressentit un certain malaise. Lady Melville et lady Easterberry avaient beau être amies, l'une d'elles n'en était pas moins prête à sacrifier la fille de l'autre sur l'autel du scandale pour obtenir de nouvelles informations. Après tout, le cousin et le frère de Torquil Sterling logeaient sous le toit de Constance ; lady Melville se montrait assez peu subtile dans son indiscrétion.

Le duc n'avait pas dit qu'il avait reçu les Westin chez lui le lendemain de sa réception. Quoi de plus naturel s'il était diabolique ?

Après le départ des policiers, Constance servit le thé.

— Eh bien, c'était fort désagréable, vous ne trouvez pas ? commenta lord Michaels en lorgnant sur l'assiette de biscuits. Ces satanées autorités se mêlent de tout. Cela ne me concerne en rien, et vous non plus, j'en suis certain, cher duc. Pas plus que vous, lady Constance.

— Veuillez me pardonner si les gâteaux ne sont pas très recherchés, dit le duc. La cuisinière a rendu son tablier hier.

— Voulez-vous que je me charge de vous en trouver une autre ? proposa Constance.

Si elle avait accès au personnel, elle parviendrait peut-être à lui soutirer des renseignements.

— Volontiers. Vous me rendriez service, mon petit.

— Je vais discuter un peu avec votre gouvernante, annonça-t-elle en se levant.

— Elle est partie également, dit le duc en se levant à son tour.

— Seigneur ! Et votre majordome ?

— Il est en route pour Leith.

— Eh bien, une autre fois, alors.

— Monsieur, fit le baron, promettez-nous d'assister au bal qui a lieu à la salle des fêtes d'Édimbourg ce soir. La soirée s'annonce des plus divertissantes.

— Je n'aime guère danser, grommela le duc d'une voix grave mais mélodieuse.

Constance posa la main sur son avant-bras.

— J'aime beaucoup les bals, déclara-t-elle avec douceur. Je vous en prie, dites à lord Michaels que vous viendrez, pour ma tranquillité d'esprit.

Le duc observa brièvement le baron, puis reporta son attention sur la jeune femme.

— Si vous le souhaitez.

— Milord, fit Constance tandis que Dylan l'aidait à monter en voiture, vous ne devriez pas le provoquer de la sorte.

— C'est tellement amusant de le taquiner un peu. Chère lady Constance, vous ne pouvez pas l'épouser. Je ne le permettrai pas.

— Monsieur, intervint Eliza d'un air hautain, je ne crois pas que vous ayez votre mot à dire sur l'homme que ma protégée épousera.

— Vraiment ? répliqua-t-il avec le même dédain, avant de gâcher son effet en adressant un clin d'œil à Constance.

Soit c'était un comédien extraordinaire, soit Evan avait raison quant à son innocence. Depuis trois jours, elle n'avait vu ce dernier que lors des leçons, et toujours en présence de lord Michaels et d'Eliza. Il ne se montrait pas froid. Quand il s'approchait d'elle, elle percevait sa tension. Mais il se gardait de la toucher et n'évoquait jamais la question que les séparait. Avec lui, elle s'entraînait à l'épée, et seule dans sa chambre, elle s'exerçait à dégainer le petit poignard qu'il lui avait offert. Elle parvenait à présent à le sortir sans déchirer ses jupons.

La salle des fêtes était logée dans un somptueux bâtiment sur George Street, à deux pas de la résidence du duc de Read. Comme il pleuvait, lord Michaels fit préparer la voiture.

— Peu m'importe que Fungal soit obligé d'atteler pour un trajet aussi court, déclara-t-il à Constance lorsqu'elle descendit. Je refuse que les dames que j'escorte subissent le moindre inconfort. Je suis certain que mon cousin est du même avis. N'est-ce pas, Evan ?

Celui-ci se tenait sur le seuil de la salle à manger. Comme toujours à sa vue, Constance sentit ses jambes flageoler. Il était à couper le souffle dans sa tenue de soirée sombre qui soulignait sa carrure. Comme le premier soir, à Fellsbourne, elle fut incapable de détourner les yeux.

— En effet, répondit-il à son cousin, les yeux rivés sur Constance d'un air plus qu'approbateur.

— Pas d'épée, ce soir ? s'étonna-t-elle.

— C'est interdit dans les salons d'apparat, intervint lord Michaels. Sinon, j'en porterais une moi-même. Depuis cette réception chez Loch Irvine, toutes les jeunes filles lui font les yeux doux. Ce doit être la lame, confia-t-il à Eliza. Les dames admirent les mauvais garçons, n'est-ce pas ?

— Je ne crois pas, non, jeune coquin que vous êtes !

Protégés par des parapluies, ils se dirigèrent vers la voiture. Saint tendit la main pour aider Constance à gravir le marchepied, mais celle-ci hésita à s'en saisir.

— Je ne mords pas, dit-il. Je vous laisse ce plaisir.

Elle accepta son aide, soulagée de porter des gants.

— C'est formidable que le duc et le docteur préfèrent jouer aux échecs que danser, ce soir, reprit le baron. Nous aurons plus de place sur la banquette.

Il affichait un large sourire.

— Qu'est-ce qui vous met de si bonne humeur ? s'enquit Eliza. Vous allez nous donner le cafard.

— Oh, je vous demande pardon, madame ! Je vais faire en sorte de refréner mon enthousiasme.

Il n'en fit rien et entreprit de leur rapporter les rumeurs qu'il avait glanées dans les salons l'après-midi même. Les gens semblaient avoir oublié la réception du duc et la jeune fille retrouvée morte au profit du premier bal de la saison à la salle des fêtes. Constance, elle, n'oubliait rien. Elle avait un projet qui n'incluait pas l'homme aux yeux verts assis en face d'elle. Si ses sens ne cessaient de la tourmenter, elle n'était plus la jeune fille naïve de Fellsbourne. Elle refusait de se laisser chambouler.

— Vous dansez, monsieur Sterling ? s'enquit-elle.

— Un peu.

— Quelle blague ! s'exclama lord Michaels. Il est aussi à l'aise sur une piste de danse qu'au... que lors d'un combat à l'épée. Maudit sois-tu, cousin, d'être aussi diablement doué pour...

— Monsieur !

— Mille excuses, madame Josephs. Ma langue a fourché. Je me suis laissé emporter.

— Vous êtes tout excusé, milord, assura Constance. Cela m'arrive également.

Dans une cage d'escalier sombre, lorsqu'elle implorait un homme de l'embrasser, par exemple.

— M'accorderez-vous une danse ? demanda Saint avec le plus grand sérieux.

Soudain, elle perdit l'usage de la parole, ce qui valait peut-être mieux. Elle se contenta d'un hochement de tête de peur de trahir le désir qui la rongait depuis six ans : danser avec lui.

Entre les lustres en cristal et les bijoux des dames qui rivalisaient d'élégance, la magnifique salle tapissée de miroirs scintillait de mille feux. Parmi la foule, près de l'entrée, le duc de Loch Irvine salua le petit groupe un peu sèchement.

Constance se montra gracieuse et douce, ce qui amusa Evan au plus haut point. Jamais elle ne s'était adressée à lui de la sorte, même autrefois. Quand le duc l'invita à danser, elle lui prit le bras en toute confiance. Saint n'était plus amusé du tout.

Constance était époustouflante. Le tissu moiré de sa robe chatoyait à chacun de ses mouvements. Deux boucles blondes échappées de son chignon lui caressaient la nuque, et le sourire qu'elle arborait face à cet homme qu'elle soupçonnait d'enlèvement et de meurtre était non moins que radieux. Décidément, elle était aussi imprévisible que les vents d'Écosse. En revanche, elle demeurerait toujours chaleureuse, même quand elle jouait les riches héritières.

Evan balaya la salle du regard. Des jeunes filles un peu gauches et d'apparence modeste patientaient, accompagnées de leurs chaperons. L'une d'elles restait en retrait. Elle avait la chevelure aussi flamboyante qu'Annie Favor et des taches de rousseur sur le nez.

Il s'approcha d'elle. Les jeunes filles sans cavalier étaient nombreuses. Peut-être voulait-il s'excuser, après coup, d'avoir menacé Annie Favor, même en plaisantant. C'était une sorte de pénitence. Il danserait avec toutes les laissées-pour-compte de la soirée si cela pouvait racheter sa conduite irrespectueuse et sa brutalité involontaire.

De nombreuses danses plus tard, il s'écarta de la foule pour échapper aux conversations fastidieuses. La voix mélodieuse de

Constance retentit près de son épaule.

— Vous avez dansé avec la moitié des femmes présentes. Quand aurai-je ce privilège à mon tour ?

Elle irradiait. Il ne pouvait lui avouer qu'il attendait ce moment depuis des années. En cet instant, il était incapable de dire quoi que ce soit. Sans un mot, il tendit la main. Après une brève hésitation, elle s'en empara.

— Enfin, murmura-t-elle en le voyant reprendre son souffle.

En silence, il l'entraîna sur la piste.

Ils n'eurent pas l'occasion de bavarder à loisir, mais il savoura le contact de sa main et son regard étincelant rivé sur lui.

— Vous êtes un excellent danseur, déclara-t-elle.

— Cela vous étonne ?

Elle sourit. Evan songea que l'enfer était de désirer une femme et de devoir se contenter de quelques frôlements furtifs.

— J'ai réfléchi à votre question de l'autre soir, reprit-elle.

— Ma question ?

— À propos des mois de septembre, de décembre, et maintenant.

La culpabilité supposée de Dylan.

— Je n'ai pas seulement réfléchi. J'ai effectué des recherches.

Elle s'attarda un peu trop, si bien que les danseurs qui les suivaient durent attendre avant de pouvoir avancer.

Tout le monde les observait, à présent. En vérité, elle suscitait la curiosité depuis son entrée dans la salle. La haute société édimbourgeoise s'interrogeait sur cette héritière qui semblait ravie d'être courtisée par le Duc diabolique.

— J'ai établi les dates exactes, souffla-t-elle avant qu'ils s'éloignent de nouveau. Les équinoxes et le solstice d'hiver, reprit-elle lorsqu'ils furent réunis.

Des sacrifices rituels ? Ils n'étaient pas rares au cours des siècles passés.

— Je compte examiner le symbole, chuchota-t-elle. J'ai vu celui tracé sur la cape, et il n'est pas clair. Je...

Un autre danseur du quadrille lui prit la main et s'éloigna avec elle. Evan la contempla, si vibrante, si pleine d'énergie.

— Au château, souffla-t-elle à la première occasion.

Haiknays.

— Non, répondit-il.

— Il m'emmène là-bas samedi, ajouta-t-elle, le regard animé.

Il l'entraîna hors de la piste.

— Que faites-vous ? s'insurgea-t-elle en jetant un coup d'œil aux autres danseurs. On ne peut abandonner le quadrille...

— Vous serez seule avec lui ? demanda Saint en la lâchant.

— Eliza nous accompagnera, bien sûr, ainsi que mon père, je

présume. Qui vous a appris à danser aussi bien ? Toutes les femmes présentes m'envient.

— C'est l'homme qui m'a enseigné l'escrime, la musique et la philosophie. Vos flatteries ne parviendront pas à me distraire. Vous devez obtenir...

— Je ne vous flattais pas.

— ... une invitation pour Dylan.

Constance se figea.

— Le duc se méfie des taquineries de lord Michaels. Il n'a rien d'un imbécile, vous savez. Au contraire, si vous voulez mon avis.

Son regard s'attarda sur le torse de Saint, puis revint à ses yeux.

— Et je crois qu'il s'interroge sur votre présence chez mon père. Il m'a posé des questions sur vous tout à l'heure.

— Que lui avez-vous répondu ?

— Que le Dr Shaw, ami de mon père, se passionnait pour l'escrime. Vous me croyez, maintenant ?

— À propos de mon cousin ?

— À propos des jeunes filles, de la société secrète, des rites sataniques.

— Constance...

Soudain, il ne se soucia plus de la musique et du brouhaha des conversations autour d'eux.

— Vous voulez de lui ?

Elle entrouvrit les lèvres, déglutit visiblement.

— Ce que je veux, c'est trouver ces disparues et celui qui les a tuées, dit-elle. J'imagine Libby et les autres jeunes filles d'Édimbourg comme ses prochaines victimes.

Il la dévisagea – chaque courbe, chaque trait parfaitement ciselé, et la lueur fébrile de ses prunelles d'azur.

— Vous avez le goût du danger ?

— Non, répondit-elle, et elle semblait sincère. Mais si je venais à le croiser, ne vous inquiétez pas, vous m'avez appris à me défendre.

Elle indiqua discrètement le bas de sa robe, puis se redressa. Saint la suivit des yeux tandis qu'elle se dirigeait droit vers sir Lorian Hughes.

Evan ne pouvait pas l'en empêcher et ne le souhaitait pas particulièrement. Elle était aussi intrépide que lors de leur première rencontre et prête à se lancer dans l'inconnu sans la moindre appréhension.

— Monsieur Sterling ?

Une jeune femme se tenait près de lui, ses cheveux bruns encadrant son visage en forme de cœur. Elle portait une robe qui moulait ses formes pleines et révélait la naissance de ses seins. Elle le dévorait sans vergogne de ses yeux sombres.

L'épouse de sir Lorian Hughes ne faisait pas tapisserie, loin de là.

— Bonsoir, madame.

— J'ai entendu certaines dames parler de vous, avoua-t-elle. Je ne vous imaginai cependant pas aussi viril.

Evan s'esclaffa.

Elle cilla, mais garda le sourire.

— J'ai vu votre partenaire vous abandonner. Certaines femmes sont aveugles. Quand lady Constance sera mariée depuis plusieurs années, ce sera sans doute différent. À présent, invitez-moi donc à danser.

Il sourit.

— Me serais-je mal exprimée ? insista-t-elle en battant de nouveau des cils. C'est fâcheux. Je vous demande pardon.

— C'est moi qui vous demande pardon. Je suis souvent déconcerté par l'impolitesse et l'audace des membres de votre classe. Cependant, je déteste me montrer aussi impoli.

— L'impolitesse ? répéta-t-elle en arquant les sourcils. Je vous ai flatté.

— Pardonnez-moi, madame, mais j'ai suffisamment dansé pour ce soir.

— Une autre fois, peut-être, fit-elle avec une moue plus coquette que contrite. Vous êtes rafraîchissant, monsieur Sterling. J'aimerais vous revoir. Me rendrez-vous visite, demain ? À 15 heures ? Ma porte sera fermée à tout autre que vous afin que nous puissions faire plus ample connaissance.

Saint faillit décliner l'invitation. Néanmoins, l'intérêt marqué de Constance pour sir Lorian n'était pas anodin. Elle était déterminée, tenace, et il était effrayé d'être capable de regarder le visage d'une belle femme et de ne voir que celui de Constance.

— Volontiers.

Lady Hughes s'éloigna, le sourire aux lèvres.

Un instant plus tard, Dylan le rejoignit, l'air abattu.

— Elle est partie, annonça-t-il. Son père l'a envoyée chez sa tante, avant-hier. Le vieux butor vient de m'en informer d'un air triomphal. Il m'a dit qu'il la laisserait là-bas jusqu'à ce qu'elle recouvre ses esprits ou quitte l'Écosse, le bougre.

Sir Lorian valsait avec Constance.

— Pourquoi ne pas chercher l'adresse de sa tante ?

— J'y ai songé. J'ai envisagé de l'emmener à Gretna Green pour l'épouser, ou ailleurs. Nous sommes en Écosse, après tout. Mais je ne suis pas ce genre de type. Un jour, elle sera ma femme. En attendant, je dois me conduire en homme d'honneur avec elle et les membres de ma future belle-famille. Elle est très proche de sa mère et de ses sœurs, et même de son odieux frère, sans parler de son père. Je ne voudrais

pas lui donner l'impression de devoir choisir entre eux et moi.

À l'autre extrémité de la salle, Constance sourit à son cavalier. Celui-ci se maintenait à distance, mais elle semblait crispée. Manifestement, elle l'empêchait de se rapprocher.

— Elle s'attend peut-être que tu ailles la chercher, hasarda Evan.

— Dans ce cas elle m'enverra un message, marmonna Dylan. Sinon, eh bien... elle m'écrira. Je serai patient. Edwards ne peut pas l'éloigner de moi indéfiniment.

La main de sir Lorian glissa du dos de Constance à sa taille. Elle trébucha.

— Evan, j'ai eu une conversation intéressante avec Loch Irvine, tout à l'heure. Il m'a dit qu'il revenait de Newcastle-upon-Tyne. Il était question du navire de Torquil, celui que tu as renvoyé vers le Nord après... eh bien...

— Après qu'ils ont fait affaire ensemble.

— Bref, tu sais, cette société secrète... tu crois que Torquil en était membre ?

Le Torquil Sterling que le monde connaissait – peut-être. Pas son frère, non. C'était un débauché, pas un assassin. Saint n'avait jamais compris comment son frère pouvait se livrer à la traite des esclaves sans le moindre scrupule. Mais c'était un trafic qui rapportait beaucoup, et Torquil aimait l'argent.

— Tu sais... reprit Dylan d'un air prudent, si j'avais un peu d'argent, cela m'aiderait peut-être à me faire mieux voir d'Edwards. Tu ne penses pas que le moment est venu de demander au notaire de lire le testament de ton frère ?

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'il a accumulé une fortune ?

— Il n'y a pas de mal à vérifier, non ? Si c'est le cas, j'ai besoin de renflouer les caisses. Cela tomberait à pic.

— D'accord. Dès que j'en aurai terminé ici.

Ignorer la vérité ne changeait rien à la vérité en question, songea Evan.

Dylan jeta un coup d'œil à la piste de danse.

— Et quand penses-tu en avoir terminé, cousin ? Si tant est que cela arrive un jour.

Sir Lorian était remarquablement fort. Et insistant. Constance gardait les bras tendus pour l'empêcher de se rapprocher. Jamais elle n'avait dansé de valse aussi pénible.

— Vous plaisez-vous à Édimbourg, milady ?

— C'est une ville délicieuse, avec tous ces commerces et ces musées, répondit-elle en minaudant un peu. Mais il n'y a rien d'extraordinaire, quand on a passé tant d'années à Londres. Je me

demande ce que font les gens lorsqu'ils veulent *vraiment* s'amuser, ici. Je vous soupçonne de le savoir.

— Je pourrais inventer des divertissements dignes de la dame aux goûts sophistiqués que vous êtes, j'imagine, dit-il avec un sourire possessif. Au fait, j'ai eu le plaisir de siéger au Parlement à côté d'un de vos amis.

— Vraiment ? articula-t-elle à grand-peine.

— Lord Styles, précisa-t-il en la dévisageant. Quel dommage qu'il ait été obligé de partir brusquement pour l'étranger. Mais ces hommes-là, qui n'ont pas peur de se salir les mains avec des navires marchands, sont constamment en affaire.

— Mon père a conclu des marchés avec l'Orient, monsieur, répliqua-t-elle en feignant l'indignation. Il ne faut pas rejeter en bloc cette activité.

— Bien sûr. Mais oublions les sujets qui fâchent, ce soir. Pensons plutôt à nous amuser. Je crois savoir que vous êtes une cavalière émérite.

— Mon père élève des chevaux pour la chasse. Quant à moi, je ne monte que pour mon plaisir.

— Personnellement, j'apprécie une bonne chevauchée. Nous devrions monter ensemble, à l'occasion, suggéra-t-il en soutenant son regard. Lord Styles m'a soufflé que vous aviez une prédilection pour la cravache.

Constance en eut la nausée.

— Pour ma part, je préfère le fouet du cocher, poursuivit sir Lorian, les doigts crispés sur sa taille. Les plus belles juments ne sont bonnes que lorsque leur cavalier ne les épargne pas.

Elle avait les mains moites.

— Dommage que vous ne soyez pas mariée, lady Constance.

— Ah bon ?

— Ma femme et moi sommes membres d'une petite société privée qui n'admet que les couples mariés.

— C'est singulier, bredouilla Constance.

— Très singulier, en effet. Un cercle réservé aux personnes ayant des goûts spécifiques. Mais vous ne tarderez sans doute pas à convoler en justes noces, enchaîna sir Lorian d'un ton suave. Je pourrais alors vous faire inviter dans notre club et reprendre vos leçons d'équitation là où mon ami les a interrompues.

L'orchestre se tut. Constance se libéra en hâte, saisie d'effroi.

— À notre future chevauchée, milady, conclut sir Lorian en s'inclinant.

Au bord de la panique, elle s'enfuit et se réfugia dans les vestiaires des dames pour s'asperger le visage d'eau froide. Elle avait besoin de recouvrer ses esprits. Elle s'en remettrait. Elle n'était pas

une créature fragile. Elle était Diane chasserresse traquant sa proie, Minerve armée pour le combat.

Cette fois, elle gagnerait.

Il était tard, la foule était plus clairsemée. Evan n'eut aucun mal à suivre Constance. Visiblement contrariée, elle semblait pressée.

À l'étage, il entendit des voix féminines derrière une porte entrouverte. Jamais elle ne se joindrait aux autres femmes en cet instant, de crainte de révéler sa vulnérabilité.

Il gravit donc quatre à quatre une autre volée de marches et la trouva adossée au mur, dans la pénombre. Elle ouvrit les yeux.

Il la rejoignit.

— Vous avez une fâcheuse tendance à vous éclipser dans les escaliers lors des soirées mondaines.

Elle lui agrippa la main.

— Que vous a-t-il fait ? souffla Evan, soudain inquiet.

— Donnez-moi de votre force, juste un instant, s'il vous plaît, et je me ressaisirai.

Elle noua ses doigts aux siens, paume contre paume, un geste intime, confiant, qui l'émut.

— Ma force est à vous. Vous n'avez qu'un mot à dire et celui qui vous a lésée aura affaire à mon épée.

— Que ferez-vous, preux chevalier ? railla-t-elle. Vous le provoquerez en duel en plein menuet ?

— Au besoin, oui. Je n'ai que faire des codes de votre classe. Je me moque d'être interdit dans tous les salons d'Angleterre.

— J'ai eu peur, avoua-t-elle avec un frisson rétrospectif. Votre présence me réconforte.

De sa main libre, il lui souleva le menton, la forçant à le regarder.

— L'autre jour, dans la salle de bal, vous aviez peur aussi dans mes bras.

— Oui.

— Je vous effraie en ce moment ? murmura-t-il d'une voix caressante.

— Non. Oui. Je ne sais pas. Mais je veux quand même que vous m'embrassiez.

Il la prit par la taille d'un geste si assuré qu'elle ne put réprimer un soupir. Sa main glissa vers sa hanche, se livrant à une exploration à la fois innocente et sensuelle de ses courbes. Lui lâchant la main, il lui prit la joue en coupe. Son pouce lui caressait les lèvres, son regard vert brûlait d'un feu ardent, mais il n'exigeait rien ; il demandait, pour la deuxième fois.

— Oui, souffla-t-elle.

Il pencha la tête, ses lèvres tout près des siennes.

— Peut-être préférerez-vous fermer les yeux.

— Non.

Il s'écarta légèrement.

— Vous ne voulez plus que je vous embrasse ?

— Non, je veux vous voir. La seule chose qui m'a manqué autrefois, lorsque nous nous sommes embrassés, c'était de ne pas vous voir.

Un silence. Puis Evan demanda :

— La seule chose ?

— Oui, la seule chose.

Enfin, il l'embrassa.

Ses lèvres frôlèrent les siennes une première fois. Puis il recommença, d'abord la lèvre supérieure, et ensuite la lèvre inférieure. Seuls leurs souffles rompaient le silence. Enfin, il s'empara de sa bouche. Elle s'abandonna, savourant la force de ses mains qui la retenaient contre lui.

— Evan...

— Ne me demande pas d'arrêter, dit-il d'une voix rauque.

— Ne t'arrête pas, répondit-elle en enfouissant les doigts dans ses cheveux.

Elle ouvrit les lèvres pour l'accueillir. Comme six ans auparavant, des ondes de plaisir se déployèrent dans son corps entier. Ses yeux s'embuèrent de larmes de soulagement et d'une joie indicible à laquelle elle avait peine à croire. Son baiser était à la fois effrayant et délicieux, exactement comme dans son souvenir. Il voulait son désir et elle le lui donnait. Se hissant sur la pointe des pieds, elle goûta à son tour à sa saveur.

— *Constance.*

Il s'appropriä sa bouche et elle le laissa faire avec abandon. Elle en avait tellement rêvé, et le rêve était devenu réalité – sa peau, son odeur, sa chaleur. Jamais ils ne s'étaient montrés aussi fébriles. Sans prendre le temps de respirer, de réfléchir, il approfondit son exploration sensuelle. Peu à peu, le corps de la jeune femme s'ouvrit, avide, réclamant davantage.

Evan la plaqua contre lui. Loin de lui résister, elle se cramponna à lui, ses seins se pressant contre son torse musclé, ses cuisses contre les siennes. Il était tellement parfait. Tirant sur sa chemise, elle glissa les mains sous l'étoffe, caressa sa peau, comme pour s'assurer de la réalité de son corps. Elle avait besoin qu'il la touche, qu'il lui donne du plaisir.

Elle prit la main de Saint, l'insinua entre ses cuisses. Il fut parcouru d'un frisson. Interrompant leur baiser, il appuya le front contre le sien.

— Constance, je...

— Touche-moi, Evan. S'il te plaît... Fais-moi ressentir... Fais-moi...

Il trouva sa féminité.

Le plaisir la traversa de part en part, telle une flèche.

Doux, aigu, interdit.

Se laissant guider par ses soupirs et ses gémissements, il la caressa d'une main habile. Elle se cambra vers lui. Sous ses paumes, le corps d'Evan était chaud, ses muscles durs, et au creux de son ventre, le plaisir ne demandait qu'à exploser.

L'extase la secoua si violemment qu'elle ne put réprimer une plainte rauque. Saint plongea les doigts dans ses cheveux pour l'embrasser à perdre haleine. Elle le laissa la plaquer contre le mur, impatiente de sentir ses mains sur tout son corps, son sexe gonflé de désir contre son ventre. Elle lui caressa le dos sous sa chemise. Jamais elle n'aurait imaginé que de telles sensations puissent exister. Les doigts crispés sur sa chair, elle s'offrit à ses caresses fiévreuses.

Pas loin, quelqu'un étouffa un cri.

— Doux Jésus ! Maude, retourne-toi !

Ouvrant les yeux, Constance croisa le regard d'Evan.

— Maman ! Je crois que c'est lady Constance. Je reconnais sa robe.

— Non ! C'est impossible. Descends, Maude. Immédiatement !

— Avec M. *Sterling* ?

— Descends, Maude ! répéta lady Easterberry d'une voix stridente.

Les marches grincèrent. Puis des exclamations et des murmures se firent brièvement entendre en bas.

Constance plaqua les mains sur le mur derrière elle et se mordit la lèvre inférieure, qui avait la saveur d'Evan. Le souffle court, il se passa la main sur le visage.

— Pas en... secret, murmura-t-elle. Tu as obtenu ce que tu voulais, on dirait.

Elle lut la confusion puis la colère dans son regard.

— Tu crois que je...

Elle l'enlaça.

— Non, dit-elle, l'étreignant encore juste un peu. Merci.

Puis elle le relâcha et s'éloigna d'un pas vif.

17

LES VŒUX

Lady Justice
Brittle & Sons, imprimeurs

Très chère lady,

Vous affirmez que les vœux prononcés par un mari engagent moins que ceux d'une épouse. Et pourtant voici leur teneur : « Par cet anneau, je te prends pour épouse, avec mon corps je t'honore, et de mes biens je te fais don. » Cela signifie que l'époux donne tout ce qu'il possède à sa femme et la vénère telle une déesse.

Que voulez-vous de plus, ma chère ?

Affectueusement,

Pèlerin
Secrétaire du Falcon Club

À Pèlerin :

En tant que privilégié, il vous a sans doute échappé que, malgré les paroles sacrées que vous citez, lorsqu'une femme se marie, la loi de ce royaume remet ses revenus, ses biens et toute sa personne entre les mains de son mari. Elle n'a aucun pouvoir ni autorité sur son argent, ses propriétés, ses enfants et même son propre corps. Elle ne peut rien faire sans son consentement, ni le quitter s'il la maltraite.

Le mariage ne transforme pas une femme en objet de dévotion. Il l'enchaîne à un gardien de prison.

Lady Justice

18

LA PROPOSITION

— Il n'y avait aucune chance qu'elles gardent cela pour elles, déclara Eliza en piquant son aiguille dans son ouvrage de broderie. Lady Easterberry est la pire des commères et Maude est une écervelée. Sa sœur, Patience Westin, a la tête sur les épaules. Si elle vous avait surpris, elle aurait persuadé sa tête de linotte de mère de ne pas en parler.

— Il n'est même pas encore midi, répondit Constance.

Debout près de la fenêtre du salon, elle observait la rue en contrebas. La pluie martelait les carreaux. Les voitures soulevaient des gerbes d'eau, éclaboussant les passants. Et pourtant, sa femme de chambre avait déjà appris la nouvelle de la bouche de la domestique d'une voisine.

— Lady Easterberry et Mlle Anderson ont dû partir en visite extrêmement tôt.

— Tu aurais attendu une heure raisonnable, toi, si tu étais en possession d'un ragot aussi croustillant ?

— Je ne répands pas de ragots, Eliza. Je les récolte.

Constance tourna le dos au dernier endroit où elle avait vu Saint. Avant le petit déjeuner, il était parti à cheval. Comment lui reprocher de fuir ? Elle ne lui avait rien dit la veille, sur le chemin du retour, ni après leur arrivée à la maison. Ils ne pouvaient certes pas parler en présence des autres, mais que lui aurait-elle dit en tête à tête ? Qu'il était le premier homme à la toucher ainsi ? Que le simple souvenir de ses caresses ressuscitait un désir ardent ? Et que si c'était à refaire, elle recommencerait sans l'ombre d'une hésitation ?

Elle ne s'attendait toutefois pas qu'il s'absente toute la journée.

— Je dois en parler à père avant qu'il ne l'apprenne de la bouche de quelqu'un d'autre.

Deux cavaliers s'arrêtèrent devant la porte.

— Seigneur ! s'exclama Eliza en jetant un coup d'œil vers la fenêtre. Il fallait s'y attendre, j'imagine. Il n'est pas conventionnel, n'est-ce pas ? Ni l'un ni l'autre ne le sont.

Evan et sa superbe monture étaient accompagnés du duc de Loch Irvine. Ils mirent pied à terre et confièrent leurs chevaux à un palefrenier avant de gravir les marches du perron.

Le valet n'annonça qu'un seul homme.

— Sa Grâce, le duc de Loch Irvine, dit-il en introduisant Gabriel Hume, qui ôta son chapeau trempé.

— Bonjour, monsieur, le salua Constance avec une révérence.

— Ce n'est pas un très bon jour, en vérité, rétorqua-t-il avant de se tourner vers Eliza. Madame, m'accorderiez-vous quelques minutes seul à seule avec votre protégée ?

— Certainement pas. Quoi que vous ayez à lui dire, vous le ferez en ma présence.

— Eliza, laissez-nous, je vous prie, intervint Constance.

La mine renfrognée, Eliza se leva et sortit.

— Sterling m'informe que je vais apprendre une nouvelle à votre sujet qui ne me plaira pas. Cela vous concerne tous les deux. Est-ce exact ?

— Oui.

Il fronça les sourcils.

— Nous ne sommes pas fiancés et je ne suis pas amoureux de vous. Vous n'avez pas à redouter une réaction violente de ma part.

— Merci. Je suis désolée.

— Je suis déçu, cependant. Vous êtes intelligente et j'ai besoin d'une telle femme.

Il avait *besoin* d'une femme intelligente ?

— Et de votre argent, ajouta-t-il avec un geste désinvolte. Je ne puis toutefois permettre à ma femme de fréquenter un autre homme, même s'il est assez honnête pour m'avouer lui-même la vérité. Vous comprenez, je suppose.

— Naturellement.

Elle se sentait à la fois coupable et contrariée. Elle n'avait pas voulu le blesser ou l'humilier, mais si leurs entrevues cessaient, elle n'aurait plus accès à sa demeure.

— Je n'ai aucune raison de dire à votre père pourquoi je cesse de vous courtiser.

— À votre guise.

Il s'inclina brièvement, puis tourna les talons. Au moment de sortir, il lança par-dessus son épaule :

— La jeune fille souhaitait voir la collection qui se trouve chez moi. La collection de mon père.

Pour la première fois depuis son entrée, il semblait mal à l'aise.

— Je m'en occupe, conclut-il.

— C'est très généreux de votre part.

— Elle ne m'a pas trahi, elle.

Sur ces mots, il sortit. Constance se rendit aussitôt dans le bureau de son père.

Datant du XVI^e siècle, un portrait du premier duc de Read dominait la pièce. Seigneur en kilt d'un âge avancé, il arborait une barbe fournie et les mêmes yeux bleus que le père de Constance, qui était assis à son bureau. À l'exception des chiens endormis sur le tapis, la pièce était très dépouillée. Une plume, un buvard, un encrier et une lampe étaient posés sur sa table de travail. Il était plongé dans un dossier.

— Ferme la porte.

— Père, je...

— Je viens d'apprendre la nouvelle, coupa-t-il froidement. Le Dr Shaw la tient d'un patient. Tu es à présent une véritable célébrité, et de la pire des façons qui soit. Selon toi, combien de temps faudra-t-il pour que tes frasques arrivent aux oreilles de Loch Irvine ?

— Il sort d'ici. Il ne me courtise plus.

Le duc leva enfin les yeux vers elle.

— J'en conclus que tu n'as pas réussi à le convaincre que tu n'étais pas en faute ?

— Je l'étais.

Il se leva, le dos droit, irradiant la désapprobation

— Peu importe. Le problème n'est pas de savoir comment tu as choisi de jeter ta pudeur aux orties.

— Peu importe ? bredouilla-t-elle. Le caractère délibéré ou pas de ma conduite d'hier ne signifie rien à vos yeux ?

— Il est évident qu'il s'agissait d'un acte délibéré. Je n'ai pas élevé ma fille pour en faire une victime. Le problème, à présent, c'est le succès de cette union.

Une victime.

Autrefois, elle redoutait les colères froides de son père. Elle s'en allait galoper dans les collines et dans les champs, là où elle pouvait oublier que sa mère était partie et qu'elle n'avait plus que lui. Le même effroi l'envahit en cet instant. Un rire nerveux naquit dans sa gorge.

— Vous êtes pétri de contradictions, père. Vous insistez pour que je me marie avant mon anniversaire afin que je conserve l'héritage de ma mère. Cependant, vous insistez pour que j'épouse un homme en particulier. Dans quel but ? Votre fille doit-elle absolument être duchesse ? Si tel est le cas, il y a au moins trois autres ducs célibataires dans ce pays. Nous pourrions mettre le grappin sur un veuf au cours des prochaines semaines.

— Il ne s'agit pas de l'héritage de ta mère.

— Je...

— Après tant d'années, tu ne comprends pas que je t'ai façonnée

afin que tu réussisses ?

Le silence se fit dans le bureau. Le calme avant la tempête.

— Façonnée ? répéta-t-elle.

— J'ai veillé à ce que tu sois la meilleure. Dès ton plus jeune âge, tu avais tendance à défier les limites. J'ai décidé de transformer cela en un atout. Je t'ai rendue autonome et non rebelle. Je t'ai donné tout ce qu'il te fallait pour exceller, pour devenir une femme hors du commun. Tu as répondu à mes attentes. Jusqu'à maintenant. Tu viens de commettre une erreur qui me déçoit terriblement.

Constance découvrait un père qu'elle ne connaissait pas, un mentor qui l'avait guidée au lieu de l'ignorer. Elle ne parvenait pas à y croire.

— C'est possible, père, mais la déception est réciproque. Je n'ai jamais eu l'intention d'épouser le duc de Loch Irvine. Je l'ai laissé me courtiser afin de me rapprocher de lui. Ce faisant, j'ai découvert un solitaire qui fait souvent de courts séjours loin de chez lui. Si je n'ai pas encore la confirmation qu'il est le Duc diabolique, je glane des indices qui me permettront de résoudre le mystère de la disparition de deux jeunes filles au cours des derniers mois, à Édimbourg, et du meurtre de la victime de l'autre soir. Vous voyez, j'ai mis vos leçons à profit. Je m'étonne que vous soyez à ce point ignorant de ce qui se passe autour de vous. Vous ne saviez donc pas que l'homme que vous m'avez choisi pour époux est, aux yeux de la société, un monstre ?

— Et tu viens d'anéantir ton unique occasion de découvrir ses secrets.

Constance n'en croyait pas ses oreilles.

— J'ai quoi ?

— En l'épousant, tu aurais eu accès à son environnement pour mener ton enquête sur son implication dans cette affaire. J'espérais qu'il t'impliquerait.

— Que voulez-vous dire ?

— Mon projet tombe à l'eau, à moins que tu ne parviennes à te réconcilier avec lui.

— Vous savez ce que les gens disent de lui ? Vous le soupçonnez et vous espérez quand même que je vais l'épouser ?

— Je ne m'intéresse pas aux rumeurs que font circuler des imbéciles. Loch Irvine n'est pas celui que l'on croit. Je l'observe depuis longtemps et en janvier, j'ai appris une nouvelle sur laquelle il convient d'enquêter. Ce n'est pas par hasard que je t'ai permis de rester célibataire, Constance. Je savais qu'un jour ce serait à notre avantage. Le moment était venu, mais ce que tu as fait hier a tout gâché.

— *Notre* avantage ? De qui parlez-vous donc ?

— Tu dois te marier sans tarder, c'est indiscutable. Ta réputation

ne résistera pas à ce scandale. Tu choisiras entre Michaels et Gray. Michaels est un abruti inoffensif. Tu le contrôleras sans peine. Sans doute ne devinera-t-il jamais rien de ton travail à moins que tu ne lui en parles. Gray ne se laissera pas manipuler par toi. En revanche, il m'obéira. Je n'ai pas envie d'entraver l'action du Club en liant mes agents par le mariage. Toutefois, cela peut se révéler utile.

— *Quoi ?* souffla-t-elle.

— Tu es allée trop loin, cette fois, Constance. Ton amitié avec Ben Dorée t'a permis de rester célibataire. Tu ne peux poursuivre le travail que j'envisage pour toi si tu n'es plus reçue dans les salons, ce qui sera le cas si ton nom est associé à celui d'un homme sans titre. Tu vas remédier à cette situation. Si tu ne te crois pas capable de persuader Loch Irvine de revenir sur sa décision, choisis entre Michaels et Gray et prépare-toi à convoler.

— Lord Gray ? balbutia-t-elle, abasourdie. Père... seriez-vous le chef du Falcon Club ?

— Il l'est, déclara Eliza derrière elle. Et on peut dire qu'il n'a pas réussi à tout arranger, cette fois.

— Cela suffit, Elizabeth ! Vous êtes aussi responsable que ma fille dans cette histoire.

— Constance, je n'ai jamais approuvé son projet de te marier à Loch Irvine. Plus d'une fois, j'ai essayé de l'en dissuader.

— Vous étiez au courant ? Depuis le début ?

Les souvenirs se bousculèrent dans la tête de la jeune femme. Eliza savait, pour Evan, depuis des années.

— Mais...

— Je n'ai jamais approuvé la venue de M. Sterling dans cette maison, ajouta Eliza.

— Vous vouliez que j'apprenne à manier une lame afin d'être à même de me défendre contre le duc, n'est-ce pas ? demanda Constance à son père.

— Ton cousin m'a assuré que tu étais douée au pistolet. Si Loch Irvine te menaçait, il était indispensable que tu sois capable de riposter.

— Vous imaginiez que je pourrais attaquer mon propre mari ?

— Ce n'était pas mon souhait, bien sûr.

— Mais vous avez envisagé cette hypothèse. Sans m'en parler. Elle en eut des sueurs froides.

— Vous auriez pu engager bien d'autres maîtres d'armes, Angus, intervint Eliza. Rien ne vous obligeait à inviter un séduisant jeune homme. Je suis désolée de devoir rappeler que je vous avais prévenu.

Le regard qu'elle jeta à Constance disait qu'elle n'avait pas parlé au duc de ces deux semaines à Fellsbourne, six ans plus tôt.

— Pourquoi l'avez-vous choisi, père ?

— Son frère s'est associé à Loch Irvine dans plusieurs entreprises commerciales. J'espérais qu'il connaîtrait les détails de celles-ci, à tort. Et je l'ai choisi parce que c'est le meilleur. Dans les salles d'armes de la capitale, il a une réputation extraordinaire, même s'il refuse d'y enseigner. Je t'ai fourni les moyens de réussir. Le club n'était pas une fin en soi, Constance. Il t'a servi d'entraînement. Ce qui est en jeu, dans cette affaire, ce ne sont pas seulement ces trois jeunes filles. Un jour, tu le comprendras.

Constance eut l'impression que son univers venait de s'écrouler.

— Mon cousin Leam savait-il que c'était vous depuis le départ ? Était-il d'accord avec ce projet ?

— Non, répondit le duc. Il va falloir le lui dire, à présent.

— Il serait temps, grommela Eliza.

— Et lord Gray ? Il a communiqué avec vous directement, ces cinq dernières années. A-t-il toujours su ?

— Oui.

Colin, son ami. Et Eliza, sa confidente, la seule à qui elle confiait ses secrets depuis la mort de sa mère.

— Et Ben ?

— Non. Ses intérêts coïncident souvent avec les miens, mais il n'a jamais été nécessaire que je le lui dise.

Tandis qu'il énumérait sa litanie de secrets, le chagrin de la jeune femme fit place à la colère. Puis à la compréhension.

— Qu'en est-il de M. Sterling ? Lorsqu'il a appris que je serais son élève, il a refusé de rester. Comment l'avez-vous convaincu ?

— Il a tenté de l'acheter, répondit Eliza. Ayant échoué, il a fini par le menacer.

— Vous l'avez *menacé* ?

— Je lui ai suggéré qu'il valait mieux être mon allié que mon ennemi, avoua son père.

— Est-il au courant de tout le reste ?

— Bien sûr que non.

Pots-de-vin, menaces. Si Evan était resté, c'était parce que son père l'y avait contraint. C'était insupportable. Elle se retrouvait seule au monde, comme à la mort de sa mère.

— Je n'épouserai ni lord Michaels ni lord Gray.

— Oh que si ! répliqua le duc.

— Traînez-moi devant l'autel au bras du noble de votre choix, père, et vous serez témoin de ma nature rebelle. Je n'ai aucune intention de continuer à être un pion dans vos petits stratagèmes impitoyables, volontairement ou pas. Je choisis le célibat.

Le duc contourna son bureau et fondit sur elle. Eliza se précipita vers la jeune femme.

— Si vous la menacez, Angus, vous regretterez amèrement de

m'avoir connue.

Il ignore sa mise en garde.

— Je te couperai les vivres. Tu n'auras rien, ni maison à Londres, ni rente, ni voiture, ni robes, ni cheval, ni chaperon pour te permettre de fréquenter la société sans être mariée. Du jour au lendemain, Mme Josephs se retrouvera à la rue.

— Ne l'écoute pas, mon enfant, murmura Eliza en lui prenant la main.

— Vous la jetteriez dehors après dix ans de bons et loyaux services en tant que membre de cette famille ? Père, vous vous surpassez !

— Je refuse que tous les efforts déployés pour toi soient anéantis sur un coup de tête.

— Il ne s'agit pas d'un coup de tête, père. Ce n'est que le comportement de celle que je suis, cette femme autonome que vous avez façonnée.

— J'attendais mieux de toi.

— Tandis que moi, je pensais le pire et le meilleur de vous. Je commence à croire que les cinquante mille livres de ma mère sont plus importants à vos yeux que vous ne l'affirmez. Auriez-vous des projets pour cet argent qui tomberaient à l'eau si je n'étais pas mariée le jour de mes vingt-cinq ans ?

Jamais elle n'avait croisé un regard aussi implacable.

— Je vois, fit-elle en s'écartant d'Eliza, les mains tremblantes.

Une fois à l'extrémité de la pièce, elle se tourna vers son père.

— Je suis disposée à vous proposer un marché.

— Lequel ?

— Si vous me permettez d'épouser qui je veux, avec la dot que vous proposiez à Loch Irvine, je convolerai avant mon anniversaire et vous aurez vos cinquante mille livres sans autre condition que celle-ci : le jour de mon mariage, vous vous retirerez de Castle Read pour toujours et je m'installerai ici ou dans la maison de Londres. Je cesserai de traquer le Duc diabolique et de mener toute autre enquête. Je ne veux plus être impliquée dans vos mystères et vos secrets. Ces histoires me dégoûtent tout à coup. Acceptez-vous mon offre ?

— Qui est le fiancé de ton choix ?

— Frederick Evan Sterling.

Eliza étouffa un cri.

Constance soutint le regard de son père avec la sérénité qu'elle avait appris à afficher au fil des ans pour lui faire plaisir, obtenir son attention et son amour. Jamais elle n'aurait imaginé qu'elle avait son attention depuis le départ, qu'il la dressait à lui obéir au doigt et à l'œil. Comme l'un de ses chiens.

— Ce sera donc M. Sterling, décréta-t-elle comme il ne répondait

pas. Devons-nous échanger une poignée de main ou puis-je prendre le risque de me contenter de votre parole ?

— Si tu ne cherches qu'à me défier, tu le regretteras, Constance.

— Étonnamment, si j'agis de la sorte, c'est parce que vous avez posé un ultimatum et que je n'ai aucune envie de renoncer à la vie que je mène depuis presque vingt-cinq ans, rétorqua-t-elle. Et parce que c'est un homme bien.

— Vraiment ? Un homme capable de compromettre une jeune fille dans un lieu public ? C'est là un comportement honorable, Constance ?

— Je l'ai imploré de m'embrasser. Ces dernières semaines, il a tout fait pour m'aider en gardant ses distances. Hier soir, j'étais en plein désarroi, et quand il m'a offert son réconfort, je l'ai supplié de m'enlacer. Cela vous dégoûte, père ? Vous regrettez d'avoir déployé tant d'efforts pour une femme aussi révoltée ?

— Pour l'amour du ciel, intervint Eliza. Constance, je t'ai trahie. Nous t'avons trahie tous les deux.

— Père ?

— Tu commets une erreur, ma fille.

— Je ne crois pas. J'ai davantage confiance en lui qu'en vous.

— Alors qu'il en soit ainsi. Madame Josephs, envoyez un valet quérir M. Sterling, je vous prie.

Incrédule, Constance regarda la vieille dame s'éloigner. Ces révélations lui donnaient l'impression d'être en plein rêve. Il y avait comme un grand vide en elle soudain.

Lorsque Eliza réapparut, accompagnée d'Evan, le duc avait repris place derrière son bureau, sans doute pour apparaître impressionnant, voire menaçant.

Saint ne parut aucunement intimidé par cette démonstration de force.

— Milady, fit-il en s'inclinant.

Son regard exprimait à la fois de la résignation et son admiration pour elle. Il porta ensuite son attention sur son père.

— Si vous m'avez convoqué pour me réprimander, vous perdez votre temps. Je vous ai prévenu que je ne cédaï jamais à la menace. Et comme vous le savez déjà, je tolère encore moins les reproches. Constance, enchaîna-t-il à l'adresse de la jeune femme, je ne peux regretter d'être à l'origine de la rupture de vos fiançailles avec un homme que vous ne souhaitiez pas épouser. Sachez que si j'en avais le pouvoir, je ferais mon possible pour vous éviter d'endurer les ragots.

— Vous avez ce pouvoir, monsieur Sterling, assura le duc.

— Une pendarson publique encouragera davantage les ragots qu'elle ne les fera taire, monsieur.

— Ah ! s'esclaffa Eliza, je vous avais bien dit que vous aviez tort

de le faire venir ici, Angus ! Certains hommes ne se laissent pas intimider facilement.

— En fait, je suis suffisamment intimidé, madame Josephs, déclara Saint. Je ne doute pas une seconde qu'il pourrait transformer ma vie en enfer, s'il le souhaitait. Je pars sur-le-champ.

Sur ce, il pivota vers Constance, pour qui ce fut l'apocalypse.

— Je souhaite d'abord demander à votre fille de m'y autoriser.

— Elle n'en fera rien, monsieur Sterling. Je vous offre la main de ma fille et tous les avantages liés à un tel mariage – dot, propriétés, privilèges, etc. Acceptez-vous ?

Un silence pesant suivit, uniquement rompu par le passage d'une voiture dans la rue et le sifflement d'un domestique à l'étage.

— Je vous demande pardon ? s'enquit Saint d'un ton posé.

— Vous n'avez pas compris ? fit le duc.

— J'ai très bien compris. S'agit-il d'une ruse de votre part, comme le mensonge qui m'a amené ici ? Est-ce le cas, Constance ?

— Non, il est sincère, articula-t-elle.

— Monsieur Sterling, à cause du scandale provoqué par votre conduite et celle de ma fille, le duc de Loch Irvine ne souhaite plus l'épouser. Or elle doit se marier avant son vingt-cinquième anniversaire – dans moins d'un mois – ou elle perdra une importante somme d'argent, ce qui n'est pas souhaitable. Lui trouver un autre prétendant en si peu de temps est impossible. Le plus simple est que vous l'épousiez. Si vous acceptez, elle conservera son argent, mais sa dot, qui est considérable, sera pour vous.

— Je n'en veux pas.

Le duc se rembrunit.

— Quel homme refuserait une dot de vingt-cinq mille livres ?

Une pause, puis :

— Le genre d'homme qui n'a jamais pensé épouser une femme ayant une dot de vingt-cinq livres, encore moins de vingt-cinq mille. Je suis venu ici pour gagner de quoi loger et nourrir mon cheval pendant un an. Vous me proposez une femme bien née et une fortune. J'ai besoin de m'entretenir un instant avec Constance, je vous prie.

— Pas tant que vous ne serez pas mariés. Vous ne serez pas seuls une minute avant cela, vous vous verrez toujours en présence de Mme Josephs ou de lord Michaels.

Eliza marmonna dans son coin.

Constance s'arracha à la contemplation du visage stupéfait de Saint, pour passer à celui, implacable, de son père.

— Père...

— Acceptez-vous mon offre, monsieur Sterling ? Je ne la réitérerai pas.

— Je l'accepte.

L'étrange sensation de faiblesse qui envahit Constance prit le pas sur l'exaltation qu'elle avait ressentie en lançant son ultimatum. Saint avait les épaules rigides, et il ne la regardait plus.

— Mon notaire préparera le contrat, déclara le duc. Nous avons encore le temps de publier les bans. Cela devrait apaiser les ragots, voire les faire taire.

— Je dois me rendre à Londres pour régler les affaires de mon frère, répondit Saint.

— Naturellement. Le contrat peut attendre votre retour.

La main gauche sur la poignée de son épée, Saint posa enfin les yeux sur Constance.

— Milady.

La gorge nouée, elle hocha la tête, puis il prit congé.

— Tu as obtenu gain de cause, lui dit son père. J'espère que tu te rends compte de ce que tu as sacrifié.

Elle songea au regard distant d'Evan avant qu'il parte, et elle ne comprit que trop.

Troisième partie

LA MARIÉE

19

LA BOUTEILLE LA PLUS CHÈRE

Baker & Chambliss, notaires Londres

Dylan décida d'accompagner Evan à Londres.

— Ce vieux grigou d'Edwards refuse que je voie ma perle, je n'ai donc aucune raison de traîner à Édimbourg. En outre, je ne supporte pas les regards noirs de Read.

— Il n'a pas le regard noir.

Le duc de Read exprimait rarement ses sentiments. Comment Constance, si pleine de vie, avait-elle supporté un père aussi froid ? se demanda Saint. Il se remémora son regard voilé par la passion, ses lèvres frémissantes, sentit ses doigts courir dans son dos, et il oublia la rue qu'ils cherchaient et la raison qui lui avait fait parcourir des centaines de kilomètres.

— Bien sûr que si, s'entêta Dylan en levant son chapeau pour saluer deux dames qui passaient en calèche. J'espère que ce n'est pas contagieux. Je n'aimerais pas te voir adopter la même attitude. Tu vas faire partie de la famille, après tout, ajouta-t-il d'un ton espiègle.

— J'en ai déjà assez.

— Saint, mon vieux, tu es vraiment un type étrange. Quel homme ne danserait pas de joie à la perspective d'épouser la plus belle fille du royaume ? Sans parler de ses vingt-cinq mille livres de dot. Je ne comprends pas que tu ne te réjouisses pas de ta bonne fortune.

C'était trop beau pour être vrai, voilà ce qui l'empêchait de se réjouir.

Il avait suffi d'un baiser pour la conquérir ? Cette héritière qui avait repoussé des hommes titrés et fortunés ? Cette beauté qui avait le goût du danger et s'était laissé courtiser par un homme qu'elle soupçonnait d'être un monstre, uniquement pour pouvoir enquêter sur lui ? Cette femme passionnée dont le regard se teintait d'angoisse alors même qu'elle l'enlaçait ?

Avant de se réjouir, il devait comprendre ce qu'elle lui cachait.

— C'est là, annonça Dylan en désignant une modeste plaque de cuivre. Je ne vais pas te mentir, cousin. Je suis sacrément content d'en finir. Ce vieux Torquil pourra reposer en paix.

Un homme chétif portant des lunettes leur ouvrit.

— Milord, dit-il en s'inclinant. Monsieur Sterling ? Je vous

attends depuis des mois.

Il les introduisit dans un bureau meublé sobrement, mais avec goût.

— Du thé ?

— Je boirais bien un verre de vin, Chambliss, répondit Dylan.

Le vin fut servi, le millésime et le bouquet appréciés. Saint patientait. Il n'était pas venu pour bavarder avec le notaire, mais son cousin, fidèle à lui-même, prenait son temps. Cela dit, il n'était pas pressé de découvrir ce qu'il en était des entreprises de son frère. Il cherchait uniquement à ne pas imposer de difficultés à Constance.

— Et si nous commençons ? proposa Chambliss en ouvrant un dossier posé sur son bureau. Si le patrimoine de M. Sterling n'était pas très diversifié, ses placements étaient extrêmement lucratifs. J'ai reçu l'instruction de cesser tout investissement à dater du jour de sa mort.

— Il vous l'a demandé ? s'enquit Evan.

— Oui, il y a cinq ans. Quand Lord Michaels m'a informé de sa mort, en janvier, j'ai obéi aux volontés de votre frère. Il ne reste qu'un investissement en cours, qui devrait porter ses fruits en juin. Il s'agit d'un transport en route pour Port-au-Prince qui devrait rapporter une somme considérable.

— Bien, intervint Dylan, impatient, indiquez-nous la somme totale.

— En plus de l'investissement que je viens de citer, la propriété de Kingston et celle du Devon, monsieur Sterling, votre frère était à la tête de quatre-vingt-quatre mille livres au moment de sa mort.

Dylan blêmit. Evan ferma les yeux.

— Si vous le souhaitez, je me ferai un plaisir de trouver des acheteurs pour les propriétés, poursuivit le notaire. La maison du Devonshire est un bel exemple d'architecture élisabéthaine de grande valeur. D'après les géomètres engagés par M. Sterling à l'automne dernier, elle comprend aussi un gisement de charbon qui pourrait être lucratif. À Kingston, les propriétés sont moins recherchées qu'il y a quelques décennies, mais l'entrepôt intéressera les acheteurs. Ces biens seront faciles à vendre. Les deux navires ont de la valeur, eux aussi.

— Monsieur Chambliss, articula Evan, quelle proportion de l'argent de mon frère provenait de la traite d'êtres humains ?

— Je vous demande pardon ? dit Chambliss en arquant un sourcil.

Saint se pencha en avant.

— Je vous en prie. Je n'ai pas l'intention de vous dénoncer aux autorités, vous ou vos associés. Mais j'ai besoin de savoir.

— Pas un sou, monsieur.

— Pas un ? s'exclama Dylan.

— Mon frère nous a laissé entendre que ses navires transportaient à l'occasion un chargement de nature pas vraiment légale.

— Les investissements qu'il m'a chargé de gérer étaient tout ce qu'il y a de légal. Votre frère était un investisseur avisé et étonnamment chanceux.

— Il avait une chance de tous les diables aux cartes, grommela Dylan.

— Ses navires auraient-ils pu effectuer des traversées à votre insu ? insista Saint.

— Impossible. Je vais réétudier les dossiers si vous le souhaitez. Je le suis de très près depuis dix ans et je n'ai rien décelé d'anormal dans les itinéraires. Le *Queen Anne* faisait régulièrement la liaison entre Boston et Kingston. Et si le *Gladiator* passait de temps à autre par la mer du Nord, comme vous le savez, il allait généralement de Kingston à Portsmouth et, ces dernières années, à Nantes. Aucun bateau n'a rejoint de ports africains. Je n'ai aucune trace d'un transport humain depuis les Antilles non plus. Uniquement des passagers.

— Des passagers ?

— Il est courant que les navires marchands transportent quelques voyageurs pour rentabiliser la traversée.

— Voilà qui est fascinant, déclara Dylan en s'agitant sur son siège, mais j'aimerais connaître la répartition de l'or de mon cousin.

— Les terres, les maisons, les ateliers, les navires, les entrepôts, tout appartient désormais à M. Sterling. L'argent sera partagé en quatre : une part pour vous, milord, deux pour M. Sterling, et la quatrième pour une institution charitable désignée par votre frère.

Dylan explosa de joie. Il se leva d'un bond pour serrer vigoureusement la main du notaire.

— Nom de Dieu, Chambliss, il faut arroser ça ! Qu'en dis-tu, Evan ? Allons à la taverne au coin de la rue. Nous commanderons leur meilleure bouteille et nous nous enivrerons.

Evan se leva à son tour.

— Pour l'heure, ne faites rien en ce qui concerne les propriétés, monsieur Chambliss. J'aimerais que vous envoyiez des précisions sur cette association charitable chez lord Michaels dès aujourd'hui.

— Bien sûr, monsieur.

Les deux cousins prirent congé. Dylan était sur un nuage.

— Vingt et un mille livres ! Quelle journée ! Edwards ne pourra plus me refuser sa fille, désormais.

Edwards, le nobliau de province, qui rechignait à marier sa fille à un baron désargenté. Read, le duc qui donnait sa fille à un homme sans titre et sans un sou vaillant.

Quelque chose clochait. Read n'était pas digne de confiance.

Quant à sa fille...

Elle serait sa femme.

20

UNE NUIT DE NOCES

C'est à l'église que Constance revit Evan après son voyage à Londres. Seule l'allée centrale les séparait. Le froid des dalles de pierre traversait la semelle fine de ses souliers. Dans ses mains moites, elle serrait un bouquet de roses.

Des roses blanches. Son fiancé les lui avait envoyées dans la matinée depuis l'hôtel où lord Michaels et lui avaient élu domicile à leur retour. Elles n'étaient pas accompagnées d'un message. Uniquement de son nom. Ce nom qui serait bientôt le sien.

Elle avait l'estomac noué et la bouche sèche. Au milieu des robes colorées, des capelines et des chapeaux des invités massés dans l'église, elle ne voyait que le léger sourire qui flottait sur les lèvres d'Evan tandis qu'il la regardait s'avancer vers lui.

La cérémonie fut brève, il prononça ses vœux d'une voix forte. Constance sentit la chaleur de ses mains lorsqu'il lui glissa son alliance à l'annulaire. Ensuite, la gorge serrée, elle croisa le regard de celui qui était désormais son mari et parvint à sourire.

À la porte de l'église, il noua ses doigts aux siens tandis qu'ils sortaient sous une pluie de riz, mais ils n'échangèrent pas un mot.

Jamais elle n'aurait imaginé que son père céderait à son ultimatum. Après le départ d'Evan pour Londres, elle s'était attendue que le duc change d'avis. Elle était encore abasourdie lorsqu'elle était arrivée à son propre mariage.

Saint semblait à l'aise parmi les invités qu'il connaissait à peine.

— Constance, tu fais une superbe mariée, déclara Wyn Yale, une leur admirative dans ses yeux gris.

L'esprit vif et quelque peu cynique, il comprenait aussi bien qu'elle que la salle était pleine de curieux avides de ragots plutôt que d'amis sincères.

— Merci, mon cher, répondit-elle. Je sais m'apprêter, non ?

— De même que le marié, déclara Kitty, la femme de Leam, en observant Evan de loin. Je comprends pourquoi tu as jeté ton dévolu sur lui. En dépit de ta nervosité...

— Elle n'est pas nerveuse, l'interrompt Wyn. C'est de l'ambroisie qui coule dans ses veines.

— En dépit de ta nervosité, répéta Kitty, vous formez un couple parfaitement assorti. Vraiment, Constance, il est positivement... enfin, je préfère ne rien dire en présence de Wyn et de Leam.

— L'épée, sans doute, grommela son mari.

— Ces dames apprécient une arme de bonne taille, railla Wyn.

— Wyn ! s'écria Kitty en riant. Tu fais rougir la mariée.

— C'est vrai, Constance ? demanda Wyn.

Elle esquissa un sourire.

— Non. Mais merci, Kitty.

— Je suis sidérée que ton père ait accepté, avoua celle-ci.

— La culpabilité, hasarda Leam. Il a rejeté tous ses prétendants pendant des années. Il ne pouvait lui refuser cette union.

— La culpabilité n'a rien à voir dans cette histoire, déclara le vicomte de Gray, qui s'était approché du petit groupe. Ton oncle n'agit jamais sans avoir établi minutieusement une stratégie, Blackwood. Tu devrais le savoir. As-tu une idée de sa stratégie, cette fois, Constance ?

Grand, le regard de braise, doté d'une autorité naturelle, il ne semblait nullement contrit de leur avoir dissimulé un secret pendant des années.

— Je crois que oui, Colin, mais je ne t'en dirai rien. Chacun son tour !

Il sourit.

— Que cela te plaise ou non, tu es bien la fille de ton père.

— Nous portons tous l'empreinte de nos parents, commenta lady Emily Vale.

Elle venait d'apparaître au côté de Kitty, sa meilleure amie, et s'était adressée directement au vicomte.

— Ce qui nous définit, c'est notre façon de nous en démarquer, ajouta-t-elle.

Constance décela dans le regard de Colin une lueur qu'elle ne lui avait jamais vue.

— Vraiment ? dit-il.

— Bien sûr, certains préfèrent répéter les erreurs de leurs parents plutôt que de les réparer.

Colin se contenta de serrer les dents.

— Jamais je n'aurais cru voir cela un jour, lança Wyn dont le regard passa d'Emily à Colin. Un homme qu'elle aime encore moins que moi. Félicitations, Gray. Bel exploit ! Qu'as-tu donc fait pour la contrarier à ce point ? Tu n'es pas du genre taquin, pourtant.

— Ah bon ? s'étonna Emily.

— Pas depuis dix-huit ans, en tout cas, répliqua Colin avant de se tourner vers Constance. Félicitations, milady, dit-il en s'inclinant sur

sa main. Je vous souhaite beaucoup de bonheur.

— Je ne te pardonne pas, tu sais.

— Cela viendra.

Il salua les autres d'un signe de tête et prit congé.

Wyn s'adressa à Emily :

— Dites-moi tout, milady. Les noms, les dates, les lieux, bref, ce dont j'ai besoin pour comprendre pourquoi vous méprisez l'inestimable lord Gray. Je tiens à tout noter afin de comparer avec la liste de mes propres défauts. Ensuite, je pourrai me vanter.

— Arrête, Wyn, intervint Kitty. Elle n'a pas à donner d'explications, ni à toi ni à qui que ce soit d'autre.

— Il est évident qu'elle n'a rien à expliquer à notre redoutable vicomte. Il semble au courant.

— Je me demande comment Diantha te supporte, déclara Emily.

— En vomissant tous les jours pour le moment...

— Comme je la comprends.

— Elle attend mon enfant.

— Elle est encore plus insensée que je ne le pensais !

— Vous vous chameillez tels des frères et sœurs, constata Kitty en prenant la main de Constance. J'ai passé une semaine délicieuse. Et j'apprécie beaucoup le Dr Shaw et sa fille. J'aimerais rester pour faire plus ample connaissance avec ton mari, mais vous serez mieux seuls. Et nous devons rentrer demain pour retrouver les enfants.

Un valet leur servit du champagne, que Constance refusa, car elle avait déjà un peu le tournis.

— J'espère que nous pourrons nous réunir cet automne quand Jinan et Viola seront rentrés de voyage, dit-elle. J'ai adoré recevoir Jamie au château, en février.

— L'appât qui a attiré le maître d'armes en Écosse, avec mon aide involontaire, commenta Leam.

Avec Ben Dorée, il était presque un frère pour Constance.

— Sois prudente, lui recommanda-t-il, la mine soudain grave. Mon oncle a joué un jeu dangereux. Je ne voudrais pas qu'il t'arrive malheur.

— Ne t'inquiète pas ! Je suis sûre que je n'ai rien à craindre.

À part sa propre nuit de noces.

Peu avant minuit, après le départ des Édimbourgeois et quand les invités se furent retirés dans leurs chambres, les domestiques éteignirent les lampes. Constance leur demanda de laisser un peu de lumière dans le salon et de fermer la porte en partant. Evan demeura à l'autre bout de la pièce, lui tournant à demi le dos, la main sur un serre-livres en marbre figurant un cheval.

— Eh bien, *femme*, nous voilà dans une situation des plus intéressantes.

— Tu crois ? murmura-t-elle, entre appréhension et impatience.

— Ne suis-je qu'un pion ? s'enquit-il en lui faisant face.

La lueur des chandelles accrochait des reflets d'or dans ses cheveux et son regard était sérieux.

— Bien sûr que non.

Il s'avança lentement vers elle.

— Tu me croyais naïf ?

— Je croyais que tu t'étais engagé à me protéger.

Il s'immobilisa devant elle et le picotement dans son ventre se transforma en feux d'artifice. Il s'empara d'une mèche de ses cheveux, l'enroula autour de ses doigts.

— Cela fait six ans que j'ai envie de faire cela, avoua-t-il.

— À présent, tu as le droit.

— C'est étrange, une telle certitude, un jour pareil, souffla-t-il.

Le poulx de la jeune femme s'emballa.

— Quelle certitude ?

— Que cela ne durera pas, répondit-il en lui caressant la joue. Et cela. J'avais aussi envie de le refaire.

— Oui.

— Quand la fin arrivera-t-elle ? En franchissant le seuil de l'autre du diable ? Ou bien attendras-tu le lendemain matin pour exiger que ton père fasse venir l'évêque pour obtenir une annulation ?

— Une annulation ? répéta-t-elle en levant les yeux vers lui.

— Tu sembles si sincèrement étonnée.

— Je le suis.

Il posa la main sur son épaule et s'inclina vers elle.

— Ce sera difficile, souffla-t-il dans ses cheveux.

Elle pencha la tête en arrière, approchant ses lèvres des siennes.

— Qu'est-ce qui sera difficile ?

— De renoncer au lit de ma mariée. Si nous devons faire ceci comme il faut, autant jouer le jeu honnêtement. Je ne peux me tenir devant l'évêque et le Parlement, et jurer que je n'ai pas bénéficié de mon droit conjugal alors que c'est le cas, en réalité. Non ?

— Je ne comprends pas ce qui te fait croire une chose pareille.

Elle lui frôla la joue de ses lèvres et l'entendit retenir son souffle. Son désir pour lui redoubla d'intensité. Si seulement cela pouvait rester ainsi. Peut-être était-ce possible. Peut-être que la panique ne s'emparerait pas d'elle, cette fois.

— Supposons que tu dises vrai sur ce mariage, tu n'en tireras aucun avantage, même temporairement ?

— Si je voulais si désespérément une femme dans mon lit, j'en trouverais une qui n'a pas de père ombrageux et le goût de l'intrigue.

— J'ai l'impression que tu m'as démasquée, murmura-t-elle tout contre sa joue.

— Il y a quelques semaines, tu m'as dit que tu avais besoin d'un mari. Je pense que ta hâte n'a rien à voir avec celle de ton père. Tu es un redoutable stratège, Constance.

Elle lui mordilla la joue et le feu en elle brûla plus fort encore.

— Je crois que je te préférerais quand tu ne savais pas qui j'étais, avoua-t-elle.

Il lui effleura le bras du bout des doigts.

— Et moi, je te préférerais quand tu ne me traitais pas comme un objet dont tu peux user à ta convenance.

— J'avais besoin d'un mari, chuchota-t-elle.

— Pour pénétrer dans l'autre du diable, devina-t-il en refermant les mains sur ses bras. Mais pas Loch Irvine ?

— Ça aurait été compliqué.

— M'épouser valait mieux que d'épouser un monstre ?

— Cela semblait le meilleur des deux choix possibles.

— Ce soir-là, à la salle des fêtes, quand tu m'as demandé de t'embrasser, avais-tu déjà fomenté ce plan ?

— Non. Je n'avais pas toute ma tête.

— Tu savais que ton père exigerait que tu te maries.

— Il l'avait déjà fait. Ce soir-là, j'avais besoin de toi.

Il fit courir lentement ses lèvres sur sa joue, son front, sa tempe.

— J'ignore si je dois te croire, confessa-t-il.

— Pourquoi ?

— Un jour, il y a des années, tu m'as dit que tu étais mienne. Un an plus tard, tu as refusé de me laisser entrer chez toi. C'est une bonne raison pour que je doute.

— Je suis à toi, maintenant. Pour le meilleur et pour le pire.

Il plongeait son regard dans le sien.

— Aucun homme ne nous séparera ?

— Aucun.

Il posa les lèvres sur les siennes.

Il n'y eut pas d'hésitation, pas de doute, juste une profonde satisfaction. Dès qu'il l'entoura de ses bras, ils ne firent plus qu'un, joie et désir mêlés. Elle enfouit les doigts dans ses cheveux, referma la main sur sa nuque. Il approfondit son baiser, sa langue entamant avec la sienne une danse langoureuse. Elle le voulait plus près, le voulait *en elle*. Ses grandes mains se promenèrent sur son corps, la plaquèrent étroitement contre son torse. Elle brûlait de le caresser, encore et encore.

Ses lèvres dans son cou tracèrent un sillon de baisers ardents. Constance glissa les mains sous sa veste, avide de se lover contre lui.

— Je ne te ferai pas l'amour, Constance.

— Je ne le veux pas.

— Mon Dieu, souffla-t-il tout contre sa peau. Cette farce fait de nous deux des menteurs.

— Nous avons au moins un point commun.

Il rit du ridicule de la situation. Entre eux, les choses semblaient tellement réelles, naturelles, sublimes presque, même quand tout les opposait. Il reprit sa bouche. Il en avait tellement rêvé durant tant d'années.

— Dis-moi que tu ne peux pas me mentir, gronda-t-il.

— Je ne peux pas te mentir et je ne l'ai pas fait.

Il la repoussa abruptement et le tint par les épaules pour scruter son visage.

— Tu ne m'as pas menti ?

— Jamais.

Il la sentait trembler sous ses mains.

— Tu es probablement le seul homme à qui je puisse dire cela.

— Probablement ?

— Non, tu l'es. J'essaie... désespérément...

Les yeux bleus de la jeune femme exprimaient son désarroi.

— Constance, murmura-t-il en l'attirant de nouveau à lui pour l'embrasser sur le front.

— J'essaie désespérément de te cacher quelque chose, confessa-t-elle. N'importe quoi. Le détail le plus insignifiant me suffirait pour que je sorte vainqueur de la bataille.

— La bataille à laquelle tu te livres contre moi ?

— Contre moi-même, précisa-t-elle en s'écartant d'un pas chancelant. Ne viens pas dans mon lit ce soir. Ni aucun autre soir. Je ne veux pas de toi dans mon lit.

— C'est... inattendu.

Il se passa la main dans les cheveux et prit une profonde inspiration.

— Mais c'est une bonne chose, reprit-il.

— Tu mens.

— Toi aussi. Félicitations. Nous sommes très doués tous les deux pour détecter les mensonges.

— Saint, souffla-t-elle, prie pour moi.

Il tressaillit.

— Ton père veut toujours que tu épouses Loch Irvine ?

— Non, répondit-elle en écarquillant les yeux. Il ne pourrait pas. Mais nous deux...

Evan attendit. Elle ne semblait pas vouloir le manœuvrer ou le provoquer. Elle semblait effrayée.

Il se rapprocha d'elle et la reprit dans ses bras, là où était sa place.

— Tu trembles, constata-t-il, la gorge nouée.

— Je suis fatiguée, souffla-t-elle. Épuisée. La journée a été longue et je n'ai pas dormi depuis le bal.

— Le bal. C'était il y a trois semaines !

— Eh bien, je n'avais jamais menacé mon père de la sorte, auparavant, dit-elle en s'efforçant de sourire.

Menacé ?

— Et mon fiancé a disparu tout de suite après, continua-t-elle, la main sur son torse. Je me suis inquiétée.

La réalité de sa main sur son torse était trop récente, trop incroyable. Il avait le souffle court, la bouche sèche.

— Tu devais savoir que je reviendrais.

— Comment l'aurais-je su ? demanda-t-elle en levant les yeux vers lui.

Evan ne trouva pas les mots.

— Une bonne nuit de sommeil et il n'y paraîtra plus, assura-t-elle en se libérant de son étreinte.

Il la souleva dans ses bras.

— Au lit !

— Non ! s'écria-t-elle, au bord de la panique, les doigts crispés sur son gilet. Ne me demande pas cela. Pas ce soir.

— Chut, souffla-t-il en la portant hors de la pièce. Je t'ai dit que je ne resterais pas.

Elle lova son visage au creux de son cou.

— Si je devais permettre à un homme de rester, ce serait toi.

Ces paroles faisaient écho à celles qu'elle avait prononcées ce premier soir à Fellsbourne, lorsqu'il l'avait prise pour une fille téméraire d'une grande beauté.

Une femme de chambre l'attendait. Evan les laissa. Après le départ de la domestique, il revint et ferma la porte. Constance était allongée sur le côté. Saint plaça une bûche dans la cheminée, puis il ôta son foulard et sa veste.

Elle semblait dormir. Il s'approcha d'une chaise, s'y assit. Longuement, il observa le mouvement de son épaule au rythme de son souffle, suivit du regard le creux de sa taille et la courbe de sa hanche sous la couverture.

Ce corps pouvait être sien, désormais. Il lui appartenait. Il pouvait la rejoindre entre les draps, s'insinuer en elle, jouir d'elle.

Si je devais permettre à un homme de rester.

Permettre.

Alors même qu'il était légalement son mari, elle refusait de se soumettre. Elle était sublime – un inconvénient vu son excitation, mais il n'aurait pas voulu qu'elle soit différente.

— Evan ? murmura-t-elle d'une voix étouffée.

Il retint son souffle.

— Je sais que tu es là... je te sens.

Il se leva et alla s'asseoir au bord du lit.

— Ah oui ?

— C'est l'eau de Cologne que tu portais à la salle des fêtes, avec une odeur de cigare, quoique uniquement sur ta veste. Et le goût du whisky sur tes lèvres.

— Tu triches. Je t'ai embrassée il y a moins d'une heure.

— Je suis observatrice, chuchota-t-elle.

Elle esquissa un sourire. Il eut envie d'effleurer ses lèvres du bout des doigts, de les goûter de la langue.

— Eau de Cologne, cigare et whisky. Que décèle ton odorat si développé, à présent ?

— Toi.

— Moi ?

— Ton odeur. Ta peau. C'est comme si un soleil brûlant avait traversé du cuir et qu'il n'en restait que la chaleur.

Le cœur de Saint se mit à battre à grands coups.

— Si je ne t'avais jamais revu après Fellsbourne, Frederick Evan Sterling, j'aurais gardé l'odeur de ta peau en mémoire ma vie durant.

Il se frotta la nuque.

— Tu ne m'aides pas vraiment à renoncer à mes droits conjugaux, tu sais.

— Je ne peux pas t'empêcher de les exercer.

Il s'appuya de la main sur le matelas.

— Comment résister à une telle invitation ?

— Pourquoi résistes-tu ? dit-elle en ouvrant les yeux. Pourquoi n'exiges-tu pas de me prendre ?

— Parce que je veux ton consentement en plus de ton corps. Ton consentement enthousiaste.

— Tu es si honnête, commenta-t-elle en le dévisageant.

— La plupart du temps, oui.

— Je suis perdue, avoua-t-elle en frémissant. J'ai vécu si longtemps dans le mensonge, fréquenté des hommes qui se faisaient passer pour ce qu'ils n'étaient pas. Je parle quatre langues. Je sais même déchiffrer un code...

— Un code ?

— Et pourtant j'ai du mal à te comprendre.

Son agitation lui fit retrouver son sérieux. Elle était comme une proie traquée par un chasseur. Il pensait la comprendre, cependant. Cette superbe femme, si sûre d'elle, se méfiait des hommes et avait peur qu'on la touche. Quand c'était elle qui prenait l'initiative, comme le soir du bal, elle n'avait pas peur. Quand c'était lui qui tendait la main vers elle, elle se dérobait.

Son cœur se serra.

— Tu ne m'as pas reniflé comme un chien de chasse pour me dire cela.

— Non. Comme toujours avec toi, je parle plus que je ne le souhaiterais.

— Pas assez, en vérité. Mais je suis patient.

— Ah oui ?

— Que veux-tu de moi, milady ?

— Tu acceptes encore de m'aider ? M'aider à trouver l'autre du Diable maintenant que rien ne t'y oblige ?

Il la dévisagea longuement avant d'être capable de murmurer :

— Tu as une conception bien étrange du mariage.

— Tu te moques de moi ?

— Ton attention était-elle ailleurs à l'église ? Tu n'as pas entendu les paroles de l'évêque ?

Elle parut déconcertée.

— Tu es à moi, Constance. Je me suis engagé à te chérir, à te protéger, quelles que soient les raisons pour lesquelles nous avons prononcé nos vœux, je les respecterai.

Elle crispa les doigts sur le drap.

— Et je sais que tu poursuivras ta mission avec ou sans mon aide, ajouta-t-il dans un haussement d'épaules.

— C'est vrai.

— Donc tu comprends mes motivations. Un homme a sa fierté, après tout. Je ne veux pas que ma femme fréquente les bas-fonds d'Édimbourg pendant que je me prélasserai comme un duc en buvant du cognac et en engraisant. Que penseraient les gens ?

— Que mon père t'a achetée. Ils diraient qu'un mari digne de ce nom, un homme tel que Loch Irvine, ne m'aurait pas autorisée à continuer de mener la vie scandaleusement indépendante à laquelle je suis habituée. Et que toi, un homme sans le sou et influençable, as accepté la liberté que j'exigeais en échange d'un mariage hâtif. Ils diraient que ta part du contrat de mariage te permettant sans doute de te fournir en cognac et en épées pour le reste de tes jours, tu me laisserais faire ce que je voudrais.

— C'est à peu près cela, admit-il en croisant les bras.

— Tu n'es qu'une crapule !

— Oui, mais une crapule qui a sa fierté.

— Evan...

— Oui ?

— Tu devrais t'en aller, maintenant.

— Pourquoi ? Serais-tu sur le point de te jeter dans mes bras, malgré ton intention de demeurer une épouse chaste ?

— Oui.

Il sourit.

— Monstre, murmura-t-elle.

Et soudain elle se redressa, les couvertures glissèrent jusqu'à sa taille tandis qu'elle enroulait les bras autour du cou d'Evan et pressait son corps chaud contre le sien. Elle l'étreignit avec force et il referma les bras autour d'elle en respirant le parfum de ses cheveux. Il la garda contre lui comme elle le souhaitait, et comme il en avait besoin.

— Je ne crois pas que tu comprennes à quel point c'est un défi, pour moi, murmura-t-il, un peu tendu, en caressant sa chevelure qui cascadaït dans son dos.

Ses seins plaqués contre son torse le rendaient fou de désir.

— Une belle femme, à peine vêtue, dans mon lit.

Une femme qu'il désirait depuis des années. Il glissa les mains sur ses flancs et caressa de ses pouces la courbe de ses seins. Il ne put réprimer un gémissement qui la fit tressaillir.

— Je voulais te demander quelque chose, souffla-t-elle.

— Oui ?

— Pourquoi es-tu allé voir Loch Irvine le lendemain du bal ?

Il se mit à rire.

— Pourquoi ? insista-t-elle.

— Je ne voulais pas que tu l'épouses, c'est évident.

— Merci, fit-elle en effleurant sa joue d'un baiser.

Son sexe se dressa fièrement.

— Bon sang, grommela-t-il, tu me rends les choses impossibles.

Elle se détacha de lui, les joues roses, le souffle court.

— Prends-moi maintenant, chuchota-t-elle fébrilement. Prends-moi.

— Tu es sûre ?

— Qu'on en finisse, répondit-elle, le regard plein d'effroi.

Il se leva vivement, s'arrachant à elle, et fourragea dans ses cheveux.

— Je ne crois pas, non.

— Je t'en prie, fais-le !

Une larme roula sur la joue de la jeune femme.

— Demain, à la lueur du jour, à distance, de là où il me sera impossible de te toucher, tu me raconteras toute la vérité.

— Tu me ridiculises, protesta-t-elle. Tu préfères que je rampe à tes pieds ? Que je me mette à genoux ?

Son sexe réagit aussitôt à cette suggestion.

— Constance...

— Tu veux que je sois faible. Sous ta coupe.

— Je te veux, oui, et ce depuis toujours. J'ai imaginé mille possibilités pour ce moment. Celle-ci n'en fait pas partie. Bonne nuit.

Il traversa l'antichambre pour gagner ses appartements. Il tira

une chaise devant la cheminée. Quand les flammes s'ffaiblirent, il ajouta une bûche. Il évita son lit dans cette chambre qui ne lui était pas familière, préférant un siège plus ferme pour oublier ses pulsions ardentes.

21

LA CONFESSION

Constance demeura immobile tandis que sa femme de chambre boutonnait son habit d'équitation, puis arrangeait son chignon sous son chapeau. Par la porte ouverte de l'antichambre, elle nota les regards furtifs des domestiques qui faisaient son lit. Elles ne trouvèrent aucune trace de sang sur le drap, pas un signe indiquant que la mariée avait perdu sa virginité. Cela dit, elles n'auraient rien trouvé même si Evan avait cédé à ses supplices, la veille.

— Où est M. Sterling ?

— Il est parti chevaucher, milady. M. Viking lui a préparé son pantalon et ses bottes, ce matin.

L'idée de Saint acceptant les services d'un valet était hilarante. Elle aurait payé cher pour voir cela. Elle enfila ses gants et alla faire ses adieux à ses amis qui partaient. Après qu'ils se furent promis de se revoir en automne, elle alla chercher Elfhame aux écuries.

Elle trouva son mari au bord de la Leith, dans un écrin de verdure. Il avait une allure folle sur son magnifique étalon. Lorsqu'il la vit, une lueur s'alluma dans ses yeux.

— Bonjour, madame Sterling, la salua-t-il de cette voix grave qui avait toujours eu le don de la troubler. Votre repos chaste dans le lit nuptial vous a fait du bien, je suppose.

— Et moi, je suppose que ton teint blême est le reflet d'un sommeil tout aussi reposant.

— Vous m'offensez, madame, ironisa-t-il, la main sur le cœur.

— Vraiment ?

— Les femmes ne sont pas les seules à apprécier la flatterie. Un homme aime s'entendre dire qu'il est beau comme un dieu quelles que soient les circonstances.

Il l'était bel et bien, contrairement aux hommes qu'elle connaissait, qui avaient le teint pâle et les mains douces des oisifs. Evan Sterling était mince et musclé. Il n'avait rien de fragile ou de civilisé, et arborait ses favoris comme un gage de virilité.

— Je suis certaine que tu n'as rien perdu de ta belle assurance.

Malgré moi.

Il ne répondit pas. Entre eux, l'air était étouffant.

— Par ces mots, je comptais te rappeler mon rejet d'hier soir, précisa-t-elle.

— Je l'avais compris. Ne crie pas victoire trop vite. Je n'ai pas dit mon dernier mot.

Elle faillit éclater de rire.

— Vraiment ?

Il affichait un air bien trop satisfait.

— Tu m'as supplié.

— Il était tard, répliqua-t-elle. Je délirais.

— Tu me semblais parfaitement lucide. Et aujourd'hui, mon épouse ? Que dois-je faire dans le cadre de mes nouvelles responsabilités ?

Son regard balaya son visage, s'attarda sur ses lèvres, puis descendit sur ses seins.

— Des responsabilités pour lesquelles je ne suis pas prêt.

— Rien de ce que vous direz ne parviendra à me choquer, monsieur.

— Je ne cherche pas à te choquer. Je veux t'exciter. Tu es particulièrement attirante dans cette tenue. J'ai envie de te l'enlever pièce par pièce. Avec les dents.

— Que dirais-tu si je te répondais que tes provocations provoquent chez moi l'effet inverse ?

— Que tu dois apprendre à dire la vérité, rétorqua-t-il.

Son ton n'avait pas changé, mais elle eut l'impression qu'il était un peu moins détendu.

— Nous attendons des visiteurs, aujourd'hui. En nombre, déclara-t-elle en talonnant son cheval.

— Des visiteurs venus nous espionner discrètement ?

Elle entendit les sabots du cheval de Saint derrière elle.

— Lors du bal, sir Lorian m'a parlé d'une société secrète qui n'accepte que les couples mariés et dont les membres apprécient des divertissements particuliers. Ce pourrait être ce club que tout le monde associe au Duc diabolique. Il est possible que M. et Mme Westin en soient membres. Il doit y en avoir d'autres. À nous de les identifier.

— Ah. Je commence à y voir plus clair, déclara Evan, dont le sourire s'était effacé.

— Tu devrais te changer avant leur arrivée.

— J'imagine que la crème de la crème n'apprécie guère l'odeur d'écurie. Même les plus dévergondés.

— On verra bien.

— Constance...

Elle le regarda lorsqu'il arriva à sa hauteur.

— Tu ne me cacheras rien.

— Comment cela ?

— À propos de cette enquête. Confie-moi les secrets de ton passé ou pas, à toi d'en décider. Mais je refuse que tu me dissimules quoi que ce soit de ce que cette comédie que nous jouons te permettra d'apprendre.

— Qu'aurais-je à y gagner ? Je ne t'aurais pas pris pour allié si je ne pensais pas que tes capacités pourraient être utiles.

Elle avait l'impression d'entendre son père ; ses paroles lui laissèrent un goût amer.

— Ce n'est pas la réponse que j'espérais.

— Tu te laisses distraire par ton désir.

— Je tiens à te protéger, ce qui ne sera pas possible si tu ne me dis pas tout, insista Evan.

Elle lutta contre l'onde de chaleur qu'il faisait naître en elle.

— Il y a eu un homme... commença-t-elle, sans savoir ce qu'elle allait dire ensuite. Il...

Soudain, les bruits de la forêt s'intensifièrent – les cris des oiseaux, le bruissement des feuilles, celui de l'eau –, les odeurs s'accrourent.

— Je... Il m'a fait du mal.

— Suffisamment pour que tu aies peur de moi.

— Je n'ai pas peur de toi.

— Hier soir, si. C'était Dorée ?

— Non, pas Ben. Il n'aurait jamais pu.

— Dis-moi de qui il s'agit. J'aimerais lui donner une leçon.

— Il est hors d'atteinte, désormais.

— Cela m'étonnerait, répliqua Evan. Chacun connaît la longueur de mon instrument, ajouta-t-il en désignant la pointe de son épée.

Elle parvint à esquisser un sourire.

— Ta modestie te perdra, railla-t-elle.

Il la dévisagea, mais elle garda les yeux rivés sur sa bouche. Sa bouche magnifique.

— Femme, murmura-t-il.

— Pourquoi m'appelles-tu ainsi ?

— Pour te rappeler que tu es mienne. Et si nous rentrions à la maison ? Que je me rende présentable pour ces visiteurs dont l'âme est encore plus souillée que la semelle de mes bottes.

Constance talonna Elfame. Evan n'insista pas pour en savoir davantage. Peut-être parviendrait-elle à oublier, à présent. Ce serait enfin terminé. Cependant, lorsqu'elle lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, son regard était implacable.

— Arrêtez immédiatement !

Evan repoussa la lame du rasoir de sa joue, éclaboussant sa veste de savon.

— Nom de Dieu !

La vie de gentleman n'avait pas que des avantages. Il ôta son foulard humide.

Viking, qui s'était proclamé valet personnel, se précipita vers lui.

— Vous allez vous couper ! Il est de ma responsabilité de vous raser. J'exige que vous me remettiez ce rasoir.

Evan s'assit face au miroir.

— J'ignorais que les valets donnaient des ordres, déclara-t-il tandis que Viking drapait un linge sur son torse. Je dois me tromper.

— Les domestiques de rang supérieur donnent autant d'ordres qu'ils le souhaitent surtout quand leur maître est un colonial ignorant. Penchez-vous en arrière, monsieur.

— J'ai quitté la Jamaïque il y a bien longtemps, vous savez.

Viking appliqua de la mousse sur ses joues.

— De toute évidence, vous êtes resté là-bas des années. Vous êtes aussi bronzé qu'un marin.

Il s'affaira d'une main aussi légère qu'habile.

— Vous auriez dû m'avertir ce matin que vous comptiez vous débarrasser de ces affreux favoris. Je vous aurais préparé une compresse chaude et j'aurais prévu une lotion rafraîchissante à appliquer ensuite.

Evan faillit s'esclaffer, mais il connaissait les dangers d'une lame effilée dans la main d'un homme adroit. Quand il eut essuyé son visage, Viking l'observa d'un œil sceptique.

— Vous semblez un tantinet plus civilisé, monsieur.

Saint passa la main sur sa peau glabre, puis attrapa son manteau., Le valet le lui arracha aussitôt et lui tendit un foulard neuf. Lorsqu'il descendit enfin au salon, Evan songea qu'il devait avoir l'allure attendue.

Plusieurs visiteurs étaient déjà arrivés. Entourée de dames, Constance bavardait gaiement. À son entrée, il sentit tous les regards se poser sur lui. Lady Easterberry eut le culot de s'extasier sur leur mariage.

Les hommes étaient nombreux. Particulièrement enjoué depuis leur séjour à Londres, Dylan se chargea des présentations. Evan trouva M. Westin, le gendre de lady Easterberry, répugnant. Issu d'une famille modeste, il avait investi dans le charbon et convoitait un titre. Un peu ventripotent, il était d'humeur morose. Sir Lorian Hughes et sa superbe épouse étaient arrivés en milieu d'après-midi. Vêtu avec élégance et très sûr de lui, Hughes s'exprimait avec un accent affecté

et regardait Constance avec un peu trop d'insistance.

Très vite, lady Hughes prit Saint à part.

— J'ai attendu votre visite, le lendemain du bal à la salle des fêtes, dit-elle.

— J'ai dû partir inopinément pour Londres.

— Naturellement, minaуда-t-elle.

Chacun se comportait comme si Constance n'avait pas été sur le point de se fiancer à un autre homme que lui. Il s'en serait amusé si sa femme n'avait pas risqué de s'en offusquer. Mais peut-être avait-elle envie de rire, elle aussi. Elle affichait en permanence un demi-sourire, même quand ses yeux exprimaient de la peur comme si elle était en proie à une bataille intérieure.

Lady Hughes suivit son regard.

— Je vous félicite pour votre conquête.

— Je suis un homme chanceux.

— Elle est très belle.

— En effet.

Mme Westin les rejoignit et offrit un sourire contraint à Evan.

— Miranda, dit-elle, je dois faire quelques courses, demain. M'accompagneras-tu ?

— Certainement, ma chérie, répondit la créature de rêve. Lorian veut de nouvelles chemises et je n'ai pas le courage de coudre, ces derniers temps. Je serai ravie de sortir avec toi.

Elle balaya Saint de son regard de braise.

— M. Sterling pourrait nous escorter, si Constance peut se passer de lui, ajouta-t-elle.

Mme Westin rougit.

— Souhaitez-vous vous joindre à nous, monsieur Sterling ? s'enquit-elle.

— Ce serait un honneur, assura-t-il en se demandant combien de temps il devrait endurer ce genre de comportement.

Tout le monde prit congé, à part deux femmes, qui bavardaient avec Constance. Evan partit à la recherche de son cousin. Quelques instants plus tôt, un valet avait fait signe à Dylan pour lui remettre un message. Il trouvait étrange qu'il ne soit pas revenu au salon.

Dylan se tenait dans le vestibule, l'air sombre.

— Je viens de discuter avec Edwards. Il est venu jusqu'ici pour me parler. Seigneur, ajouta-t-il, désespéré, en se passant une main nerveuse dans les cheveux. Qu'est-ce que je vais faire ?

Evan l'invita à l'étage, dans son salon privé.

— Edwards te refuse la main de sa fille en dépit de l'argent de Torquil ?

— Non ! Il est venu parce qu'on l'avait informé de mon retour. Il pensait que j'avais laissé Chloe ici. Que je l'avais enlevée.

— Enlevée ?

— Que nous nous étions enfuis pour nous marier ! Le lendemain de la fête de Loch Irvine, elle est allée chez sa tante, comme je te l'ai dit. Ses parents étaient persuadés qu'elle se trouvait là-bas depuis trois semaines. Or, il y a cinq jours, sa tante leur a écrit pour leur demander quand leur fille devait arriver. Elle a disparu ! Edwards est venu m'implorer de la lui ramener. Il m'a promis de me laisser l'épouser. Il voulait juste savoir si elle allait bien, car il était persuadé que je la cachais. J'avoue que j'y ai songé, mais je ne ferais jamais une chose pareille. C'est une jeune fille de bonne famille, ma future épouse, ma future baronne.

Sa voix se brisa.

— Ses parents et sa tante ont-ils une idée de l'endroit où elle a pu se rendre ?

— Pas la moindre. Je pense avoir réussi à convaincre Edwards de mon innocence. Bon sang, Evan ! Si personne ne sait où elle est depuis presque *quatre semaines*... J'ai lu dans les yeux d'Edwards qu'il pensait à la même chose que moi. Elle a dix-neuf ans, le même âge que ces jeunes filles... Je le tuerai, ce Duc diabolique, et à mains nues, avant la tombée du jour.

— Je t'accompagne, répondit Saint en s'emparant de son épée.

Le duc de Loch Irvine était absent. Personne ne vint leur ouvrir la porte et le boucher du quartier leur apprit que la maison ne lui avait pas commandé de viande depuis dix jours. Aux écuries, ils apprirent que le duc était parti en calèche dix jours plus tôt, avec de nombreux bagages et son cheval sellé. Il ne rentrerait pas avant plusieurs semaines.

— Mon Dieu ! s'exclama Dylan. Elle a pu partir avec lui pour Dieu sait où ! À moins que... qu'elle ne repose au fond du lac.

— C'est trop tôt. Les autres filles ont disparu après l'équinoxe et le solstice. Il reste presque deux mois avant le solstice d'été. Si elle est retenue prisonnière, nous la retrouverons à temps.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Constance a enquêté sur ces enlèvements.

— Enquêté ? Après que Loch Irvine a rompu avec elle ? La vengeance d'une femme blessée ?

— Non. Depuis le début.

— C'est affreux, commenta Dylan, abattu. Tu me caches autre chose ?

— Écris à tes amis de Londres, de Glasgow et d'York, partout !

Mlle Edwards s'est peut-être réfugiée chez une amie.

— Je leur écrirai. Mais elle est là, Evan. Pas loin. Je le sens.

Il ne contesta pas la certitude de son cousin, car il la comprenait.

À leur retour, le majordome les informa que le dîner serait servi sous peu.

— Tu m'excuseras auprès du Dr Shaw et de sa fille, grommela Dylan. Je ne me sens pas en état de bavarder, ce soir.

Il s'arrêta sur une marche, le regard triste.

— Tu le diras à Constance, n'est-ce pas ? Et tu m'informeras de ce que je peux faire pour vous aider ?

Evan le regarda gravir lourdement les marches, puis gagna le salon.

Le Dr Shaw et sa fille étaient penchés sur un livre.

— Les invités de Constance se sont attardés, expliqua Libby. Elle est montée se changer, même si sa robe était très belle, je trouve. Père, je n'ai pas envie de changer de tenue trois fois par jour. Je n'aime que celle-ci. Peut-être que je deviendrai une illustre physicienne et que je ne me marierai jamais.

Evan alla frapper à la porte de la chambre de sa femme. N'obtenant aucune réponse, il entra. À l'autre extrémité de la pièce, un pied sur un tabouret, elle était en train d'attacher une jarretière rose en haut d'un bas. Elle était nue.

Toutes les pensées, les inquiétudes, les interrogations de Saint s'évaporèrent.

Il entendit la porte se refermer derrière lui au moment où une femme de chambre émergeait de l'antichambre.

— Monsieur ! s'exclama-t-elle en portant la main à sa bouche.

Constance leva les yeux et rougit. Elle s'empara du vêtement que portait la domestique et s'en couvrit.

— Merci, Carla. Vous pouvez disposer, dit-elle.

La jeune fille esquissa une révérence et s'éclipsa. D'une main, Constance plaqua la camisole sur ses seins et s'efforça de dissimuler le bas de son corps de l'autre.

— Oui ? fit-elle, les joues empourprées.

Il se racla la gorge.

— On peut dire que je tombe à point nommé.

Elle pinça les lèvres et leva les yeux au ciel.

— Je suppose que tu as déjà vu une femme nue.

— La réponse à cette question n'est absolument pas pertinente. Puis-je t'aider à fixer ton bas ?

— Le dîner sera bientôt servi. Je dois m'habiller.

Elle baissa les yeux sur les bottes de Saint, puis son regard

remonta et s'arrêta brièvement sous sa ceinture, où l'intensité de son désir était flagrante.

— Toi aussi, d'ailleurs, reprit-elle d'une voix mal assurée. Va !

— Tu as renvoyé ta femme de chambre, déclara-t-il, appuyé contre la porte. Je vais boutonner ta robe.

— Dans ce cas retourne-toi.

— Pas question. Je suis payé pour jouer les maris modèles. Je ne vais pas renoncer à mes devoirs si vite.

Elle étrécit les yeux, se mordilla la lèvre.

— Tu as rasé tes favoris.

Il passa la main sur ses joues glabres.

— Si je dois me faire passer pour un gentleman, autant en avoir l'air. Mais pour l'heure, je me sens...

Il caressa du regard sa cuisse et son mollet en partie exposés.

— Nu.

— Retourne-toi !

Il croisa les bras et sourit.

— Le dîner va refroidir, lui rappela-t-il.

Les narines frémissantes, elle se rendit dans son cabinet de toilette.

Saint la suivit le cœur battant.

— Qu'est-ce que tu... ? s'écria-t-elle en tournant la tête.

Il la prit par les épaules et ravala l'effroi qui s'était emparé de lui lorsqu'il vit son dos. De la taille aux hanches, sa peau pâle était striée de cicatrices rouges parallèles. Des traces récentes qui ne pouvaient remonter à plus de quelques mois.

En proie à une colère mêlée de chagrin, il déglutit à plusieurs reprises.

— D'où viennent ces blessures ?

Elle avait les doigts crispés sur sa camisole.

— Je ne m'en souviens pas.

— Bien sûr que si.

Elle se libéra de son emprise, s'écarta et se drapa en hâte dans un peignoir.

— Sors, je te prie !

Il avait tellement rêvé de ce moment où il découvrirait enfin son corps. Ses rêves se transformaient continuellement en cauchemar, semblait-il. Elle avait un regard de bête traquée.

— Constance...

— Tu me trouves repoussante ? demanda-t-elle d'une voix teintée de défi.

— Non.

— Non ? répéta-t-elle, incrédule.

— Regarde-moi. Tu sais que moi aussi, j'ai d'autres cicatrices.

Après six années de guerre et vingt-cinq d'escrime, j'ai tant de balafres que je ne les compte plus. À présent repose-moi ta question.

— Mais... souffla-t-elle, je suis une femme, je suis... belle.

— Assurément. Est-ce l'homme dont tu m'as parlé qui t'a infligé ces plaies que tu as dans le dos ?

— Je ne suis pas vierge.

Silence.

D'après ce qu'elle lui avait dit à Castle Read – et ce qu'elle avait fait –, il s'en doutait un peu.

— Bien.

— À cause de certaines expériences... reprit-elle en levant le menton, il est possible que je ne puisse partager l'intimité d'un homme.

Elle soutint son regard.

— Je suis certain que tu as déjà été intime avec un homme. J'étais là. Je m'en souviens très bien. C'est à cause de cela que nous nous sommes mariés.

Constance parut abasourdie.

— Tu comprends ce que je suis en train de te dire ? lâcha-t-elle.

— Tu en es sûre ?

— Sûre ?

— As-tu mis cette théorie à l'épreuve ? As-tu accueilli un homme en toi ?

Elle ferma les yeux.

— Non. Pas depuis.

Elle crispa le poing sur son abdomen, tendant la soie de son peignoir sur ses seins. Ses mamelons pointaient sous le tissu. Elle fit la moue.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu ne te sens pas bien ?

— Je me sens malade, avoua-t-elle en rouvrant les yeux. Tu me parles avec une telle franchise et je te désire. Je ressens une chaleur, un éveil des sens. Mon ventre se serre, ma gorge se noue, j'ai des sueurs froides.

Saint laissa échapper un soupir.

— Voilà déjà une bonne nouvelle.

— Il n'y a pas de quoi plaisanter !

— Crois-moi, je ne plaisante pas.

Il pencha la tête et se frotta la nuque.

— Je sais que tu ne voulais pas de secrets entre nous quand tu as accepté de m'épouser, dit-elle. Mais tu ne t'attendais certainement pas à cela. Tu disposes d'un argument pour faire annuler ce mariage.

— Annuler ? Nous sommes mariés depuis hier et tu parles déjà d'annulation ?

— Tu en as parlé hier soir, au bout de quelques heures.

— Je dois avoir le don de lire l'avenir.

Constance demeura impassible.

— Je vois, reprit-il en hochant la tête. Et quels arguments utiliserais-je pour plaider ma cause ?

— À toi de choisir.

La voix de la jeune femme avait perdu sa musicalité.

— Tromperie sur la mariée ? suggéra-t-il.

— Je pense que l'adultère t'attirerait plus de sympathie de la part de juges qui sont déjà choqués que mon père m'ait permis de rester célibataire aussi longtemps.

— Non. L'adultère ne passera pas.

— Pourquoi ?

— Quel homme admettrait en public que sa femme lui préfère un autre homme ?

— Alors opte pour la vérité : je ne suis pas vierge. Je suis impure. Souillée. Incapable.

— Ou trop démente pour faire l'amour. Je pourrais t'enfermer au grenier et faire venir l'évêque pour constater que tu as la bave aux lèvres.

— C'est cruel de plaisanter sur ces questions.

— Sans doute.

— Nous pourrions nous séparer discrètement. Je n'ai pas vraiment envie d'être mariée, et les hommes mariés n'en font qu'à leur tête de toute façon. Je resterais ici et tu résiderais où bon te semblerait, tu ferais ce que tu voudrais. Ce serait un arrangement plus civilisé qu'une annulation.

— Je préfère t'enfermer au grenier, répondit-il en appuyant l'épaule au chambranle. Tu imagines les avantages pour moi ? Les jeunes filles au cœur tendre pleureraient. Pauvre M. Sterling ! Lui qui se croyait le plus heureux des hommes ! Qui pensait avoir l'épouse la plus belle et la plus riche du pays ! Le voilà pris au piège, enchaîné à une femme qui ne sait même plus comment elle s'appelle. Elles se battraient pour me consoler, ajouta-t-il avec un sourire.

— Tu ne peux pas faire cela.

— T'enfermer au grenier ?

— Te débarrasser de moi.

— Hier, en m'épousant, tu savais que ce moment arriverait ? Qu'après t'être assuré l'accès au club de sir Lorian, tu me ferais cette révélation afin que je te répudie ? C'était ton projet ?

— Non, fit-elle, les lèvres pincées.

— Je commençais à y voir plus clair, avoua Saint, mais je suis de nouveau dans le brouillard.

Il lui tourna le dos.

— Et Loch Irvine ? reprit-il.

— Quoi, Loch Irvine ?

— Tu avais l'intention de l'épouser.

— En le laissant me courtiser, j'avais un objectif précis. Je n'ai jamais pensé rester avec lui.

Saint fit volte-face.

— J'ai réfléchi à tes propositions et j'en arrive à la conclusion...

— Tu as réfléchi ? À l'instant ?

— ... qu'elles ne me conviennent pas.

— Quelle solution privilégies-tu ?

— Je garde ma femme.

— Non.

— Ma femme si intelligente, si courageuse, si passionnée... et tellement riche, aussi.

— Avec une annulation, tu empocherais une coquette somme.

— Moins que si je reste ton mari. J'ai bien lu le contrat. Je l'ai signé. Non, décidément, je vais te garder. Et ne pense même pas à t'enfuir. J'ai des relations dans tout le pays, sans parler de l'étranger. Je remuerais ciel et terre pour te retrouver. Une femme aussi belle que la mienne ne se fond pas facilement dans la foule.

— Evan !

— Oui, femme ?

— Ce n'est pas un jeu. Je t'ai dit la vérité.

Il s'approcha d'elle.

— Tu es folle. C'est ce que je raconterai à qui voudra l'entendre. Mais pas devant un tribunal. Si tu me traînes en justice, je me couperai la langue plutôt que de te renier. En revanche, si tu me fournis une raison valable de te répudier – tu arraches les ailes de papillons, par exemple, tu pincés les enfants pour les faire pleurer, ou tu es une sorcière qui veut me transformer en crapaud –, j'irai devant un tribunal. Pour l'heure...

Il balaya du regard l'arête de son nez, ses lèvres, son cou et ses mains, crispées sur la soie.

— Pour l'heure, je te garde, lady Constance.

— Tu laisses encore le désir physique te dicter ta conduite.

— En partie.

— Evan.

Ses yeux scintillaient de larmes qu'elle s'efforçait de retenir.

— Je ne veux pas qu'on me touche, souffla-t-elle.

Il lui caressa la joue de son pouce.

— Tu me laisses pourtant te toucher. Tu m'as demandé de te toucher.

Elle détourna le visage.

— Constance, je ne te ferai aucun mal, il faut me croire. J'en serais incapable.

— Puis-je avoir un peu d'intimité pour m'habiller ?

Il regagna la chambre.

— Je reste ici pour boutonner, attacher et épingler comme une vraie femme de chambre, dit-il en s'installant sur une chaise près de la cheminée.

— Tu dois te changer, toi aussi, répliqua-t-elle d'une voix étouffée.

Il imagina son corps nu tandis qu'elle enfilaient ses dessous.

— Viking va s'évanouir quand il verra l'état de tes bottes. À moins qu'il ne te sermonne. Pourquoi portes-tu ton épée dans la maison ?

Evan se redressa, se frotta les yeux, puis lui fit part de ce que Dylan lui avait appris.

— Oh, mon Dieu ! C'est très inquiétant.

Elle réapparut, vêtue d'une robe d'un bleu plus clair que celui de ses yeux qu'elle retenait dans le dos.

— En effet, admit-il en se levant.

— Nous allons faire savoir que nous souhaitons intégrer la société secrète de sir Lorian, annonça Constance. Nous devrions inviter les membres potentiels ici.

— Ma mariée oublie bien vite sa propre fête de mariage.

— C'était une réception organisée par mon père, répliqua-t-elle en pivotant. Nous donnerons des réceptions pour des invités triés sur le volet.

Saint prit tout son temps pour boutonner sa robe, son regard s'attardant sur ses courbes et sa nuque.

— Ton père est parti très tôt sans dire au revoir, remarqua-t-il.

Elle le regarda par-dessus son épaule.

— Tu ne vas pas te plaindre de son départ.

Elle affichait une expression si sérieuse qu'il eut envie de l'entendre rire.

— Non, madame, dit-il en lui effleurant le dos du bout des doigts, avant de s'écarter.

Il s'empara du poignard posé sur le bureau et le sortit de son fourreau.

— À présent, permets-moi de te redonner le sourire.

Elle observa la lame d'un air méfiant.

Pour la première fois de sa vie, Saint faillit lâcher une arme.

— Demain, je vais courir les boutiques avec lady Hughes et Mme Westin, annonça-t-il d'un ton qui se voulait enjoué. Nous avons prévu d'acheter des chemises, je crois.

Il lui tendit le poignard.

— Tu peux me tuer tout de suite, ajouta-t-il.

Elle s'esclaffa, et il retint un soupir de soulagement.

— Tu es brillant, déclara-t-elle en s'approchant de lui.

La main sur son torse, elle se hissa sur la pointe des pieds. Il inclina la tête pour lui permettre de l'embrasser. Il savoura la brève pression de ses lèvres sur les siennes, huma son parfum. Brûlant de désir, il s'écarta à regret et se dirigea vers la porte.

— Je vais de ce pas cacher mes bottes crottées sous le lit pour ne pas subir les foudres de Viking.

Elle ne rit pas, mais il savait qu'elle le suivait des yeux.

LA CRÈME DE LA CRÈME

Le lendemain, après son expédition en ville, Evan n'ignorait plus rien des boutonnieres, des goussets, du lin français. Il avait en outre la confirmation que lady Hughes et Mme Westin étaient très proches.

Patience Westin était jolie sans être une beauté et n'avait pas beaucoup de conversation. Miranda Hughes aimait bavarder et était fascinée par la beauté physique, celle du maître d'armes, par exemple. Elle ne manquait pas une occasion de le faire savoir à Constance et de poser la main sur lui. Constance la comprenait. Elle aussi brûlait d'être seule avec lui et de le toucher.

Elle fêta son anniversaire en toute discrétion. Elle pria Eliza de l'accompagner à la banque pour transférer la fortune de sa mère sur le compte de son père, comme convenu. À son retour, elle trouva un paquet dans sa chambre. Il contenait un magnifique arc en bois poli. La tige d'une rose blanche était enroulée autour de la corde.

Constance poursuivit ses leçons dans la salle de bal. Evan la faisait travailler à un train d'enfer comme s'il comptait s'en aller bientôt. Il lui apprit à utiliser le poignard et l'épée en même temps. S'il se montrait chaleureux et encourageant, ses tentatives de séduction cessèrent. Dans la journée, ils s'efforçaient de plaire à l'élite édimbourgeoise, souvent chacun de son côté. Après le dîner, il ne rejoignait pas Constance, le Dr Shaw, Eliza et Libby au salon. Il sortait avec son cousin pour enquêter sur la disparation de Chloe Edwards dans les tavernes et les ruelles. Au retour, il se retirait dans sa chambre. Il ne rendit pas de nouveau visite à Constance, n'évoqua plus ses cicatrices.

Parfois, quand elle le croisait dans un couloir, elle avait envie de l'empoigner et de l'attirer dans la première pièce disponible afin de le déshabiller. Elle s'imaginait qu'il l'embrassait, la caressait, lui donnait du plaisir – c'était son mari, et elle lui avait confié un secret qu'il était le seul à connaître. Puis elle était prise de nausées, son souffle se faisait erratique, et elle se contentait de le saluer et de passer son chemin.

La nuit, quand elle pensait à ses mains sur elle, elle était plus que jamais tentée de mettre sa théorie à l'épreuve. Quelle que soit la souffrance qu'elle ressentirait, au moins elle serait fixée. Ils le seraient tous les deux.

— Bonjour, madame Sterling, lança-t-il alors qu'elle se dirigeait vers les écuries.

Il rentrait d'une promenade à cheval et ses cheveux étaient emmêlés par le vent, ce qui ajoutait à son charme. Il s'immobilisa devant elle. Le soleil jouait à cache-cache avec les nuages et faisait scintiller les flaques de pluie.

— À moins que vous ne soyez lady Constance ? Ou lady Sterling ? Je manque de savoir-vivre, avoua-t-il avec un sourire malicieux. Mes origines modestes...

Il la parcourut d'un regard ouvertement appréciateur.

— Je croyais que tu aimais m'appeler « femme ».

— C'est effectivement ma femme que je préfère. Je vois que tu sors. Avec qui ?

— Gabriel.

Il arquait les sourcils.

— Serais-tu réconciliée avec ton ex-futur mari ?

— Il m'a invitée à admirer une exposition particulière d'instruments médicaux au musée. Elle compte, paraît-il, des instruments utilisés pour la torture et les exécutions.

— Constance, dit-il, recouvrant son sérieux.

— Il a également convié le Dr Shaw et Libby. Ils arrivent. Je voudrais évaluer l'intérêt qu'il porte à ces instruments.

— Très bien, concéda Saint, visiblement contrarié.

— J'ai mon petit poignard.

— Je suis sûr que tu feras sensation quand tu t'en serviras contre lui en plein musée.

Il s'avança, et pour la première fois depuis treize jours, il lui caressa la joue.

— Tu aimes flirter avec le danger.

— La vie n'en est que plus exaltante, dit-elle, le souffle court.

— J'ai un cadeau d'anniversaire pour toi, reprit-il tandis que sa main descendait le long de son cou. Nous sommes mariés depuis deux semaines.

— C'est une date à marquer d'une pierre blanche, en effet.

— Vu que tu m'as supplié d'obtenir une annulation au bout de vingt-quatre heures, ce n'est pas un mince exploit.

Il lui prit la joue en coupe et elle inclina la tête contre sa paume.

— Je suis sur des charbons ardents, murmura-t-elle. Quel est ce présent ?

— Une invitation pour un souper intime chez sir Lorian et lady

Hughes ce soir. Réservé aux couples mariés.

Elle arrondit les yeux.

— C'est le plus beau des cadeaux ! s'exclama-t-elle en lui agrippant les bras. Je pourrais t'embrasser.

— Ne te gêne pas, répondit-il, un sourire au coin des lèvres.

Soudain, il ne fut plus le compagnon chaleureux ni même le maître d'armes exigeant, mais un homme au corps puissant dont le regard exprimait un désir charnel dépourvu d'ambiguïté.

— Père a été retardé, Constance, annonça Libby. Nous devrions partir sans lui sinon nous allons être en retard. Je ne voudrais pas contrarier le duc, du moins tant qu'il ne m'aura pas invitée à voir sa collection d'ossements. Bonjour, monsieur Sterling !

Elle dépassa le couple et continua vers les écuries.

Saint recula, s'inclina.

— J'espère que votre voyage au pays de la torture sera plaisant.

Torture.

Constance sentit la panique monter en elle. Si seulement elle pouvait lui hurler de revenir et se précipiter dans ses bras pour qu'il calme ses tremblements.

Comme on pouvait s'y attendre de la part d'un couple en vue tel que sir Lorian et lady Hughes, leur maison était moderne et les mets succulents. Les Westin et un couple que seule Constance connaissait étaient conviés : lord Miles Hart et sa femme Clarissa.

— Lord Hart est... ? chuchota Saint tandis qu'ils passaient dans la salle à manger.

— Baron. Tu devrais t'informer sur l'aristocratie anglaise.

— Je n'aurais alors aucun prétexte pour te coller aux basques et admirer ton décolleté.

— Chut ! Tu vas me faire rougir.

— Telle est mon intention. Nous sommes jeunes mariés, après tout.

En théorie uniquement. Il avait posé la main au creux de ses reins si naturellement qu'elle avait envie de prétendre qu'il ignorait l'existence de ses cicatrices et qu'après avoir échangé des regards furtifs toute la soirée, ils rentreraient vite chez eux pour tomber dans les bras l'un de l'autre.

Sir Lorian n'avait d'yeux que pour elle.

— Des jeunes mariés avec des goûts particuliers, murmura-t-elle avant de rejoindre leur hôte.

Après le dîner, les dames se retirèrent au salon pour boire du thé

tandis que les messieurs s'attardaient à table. Saint détestait ces pratiques de la haute société. Si Hart lui semblait plutôt sympathique, Westin et Hughes le fatiguaient. De plus, il n'aimait pas être séparé de sa femme.

Ces messieurs discutèrent à n'en plus finir de leurs parties de chasse, de leurs chiens et de leurs armes, ce qui aurait été supportable s'il avait eu le décolleté de Constance sous les yeux. La chasteté lorsque la femme dont il rêvait depuis des années était littéralement à portée de main n'avait rien d'un pique-nique.

— Et si nous rejoignons ces dames ? suggéra-t-il, à bout de patience.

Sans se soucier des convenances, il se leva.

Sir Lorian lui adressa un regard entendu.

— Impatient de retrouver sa superbe épouse ?

— Impatient de me retrouver dans une pièce peuplée de beautés. J'espère ne pas être le seul.

— Il paraît que vous êtes une fine lame, monsieur Sterling, dit lord Hart en s'approchant de lui tandis qu'ils entraient au salon.

— En effet, milord.

Sympathise avec les nobles, deviens leur confident, découvre les secrets du Duc diabolique, les mystères des disparitions et du meurtre, et ta femme t'abandonnera car elle n'aura plus besoin de toi.

— C'est original, intervint sir Lorian en remplissant le verre de Saint. Le fils d'un marchand colonial doué pour un sport de gentleman. J'aimerais bien voir cela.

— Avec plaisir, monsieur.

— Evan... fit Constance en le rejoignant.

— Ah ! la jeune mariée veut protéger son époux, railla sir Lorian. C'est d'un romantisme exquis.

— Mon mari est une fine lame, sir Lorian. Je ne voudrais pas qu'il vous blesse. Vous ou votre orgueil, déclara-t-elle d'un ton suave.

Saint contempla ses lèvres, puis la main qu'elle avait posée sur son avant-bras – la main qui avait tenu un poignard près de son visage avant qu'elle ne prenne son plaisir.

— Chéri, ne provoque pas ce pauvre sir Lorian, ajouta-t-elle.

Chéri ?

— Je crois que c'est moi que l'on provoque, rétorqua-t-il en regardant son hôte. Un combat, Hughes ?

— Je perds rarement, monsieur Sterling.

— Dans ce cas, je ferai de mon mieux pour figurer parmi les rares élus.

Posant son verre, il déclara avec un geste ample du bras gauche :

— À votre service.

Saint perçut l'excitation de Constance, tandis que sir Lorian

faisait signe à un valet.

— Apportez mes épées de duel et faites débarrasser le salon immédiatement.

— Excellente idée, commenta Westin. Rien ne vaut un peu de sport après un bon repas.

Les invités suivirent sir Lorian dans la pièce voisine où les domestiques poussèrent les meubles et le clavecin contre les murs.

— Il faut que tu gagnes, souffla Constance. Tu y arriveras ?

Il se contenta d'afficher une expression perplexe, puis il ôta sa veste. La jeune femme l'aida et découvrit un élégant gilet en soie brodée qu'elle ne connaissait pas et qui soulignait à merveille son torse musclé.

— Merci, madame, dit-il avec un sourire ravageur.

Les invités prirent place sur les chaises alignées contre les murs. Lord Hart et un domestique apportèrent masques et manteaux rembourrés aux adversaires.

— Merci, mais je m'en dispenserai, déclara Saint.

— Rempportez tout cela, ordonna sir Lorian, les lèvres pincées.

— Messieurs, je vous conjure de réfléchir, intervint lord Hart. Enfilez au moins votre veste.

— Si mon hôte le souhaite, fit Saint en s'inclinant.

— C'est un combat amical, Miles, rappela sir Lorian.

— Sans protections, ils risquent de se blesser, observa lady Hart.

— Quelques contusions, c'est tout, assura M. Westin en s'installant confortablement. Ils utilisent une pointe d'arrêt. Le visage, peut-être. Sterling est déjà balaféré, donc cela ne le dérangerait pas, j'en suis sûr.

Il pouffa. Lady Hart demeura impassible.

— La pointe d'arrêt est fixée à la lame et déchire le tissu, de sorte que la lame touche mais ne pénètre pas, expliqua Constance.

— Seigneur ! fit lady Hart. Comment savez-vous tout cela ?

— J'ai glané des informations ici ou là.

— J'annoncerai les touches, déclara lord Hart. Pas de coups sous la ceinture ni à la tête, je vous prie. Pas de sang, bien sûr. En cinq touches. C'est entendu ?

Il tendit une épée à chacun.

Sir Lorian observa son adversaire sous sa frange de boucles blondes des plus romantiques.

— Entendu.

— Comme il vous plaira, dit Saint en prenant son arme de la main gauche avant de s'éloigner d'un ou deux mètres.

Constance en eut la chair de poule.

Les adversaires se saluèrent et levèrent leur lame, avant de se mettre en position.

— Allez ! cria lord Hart.

L'affrontement était vif. Lord Michaels avait souvent vanté les prouesses de son cousin, mais c'était la première fois que Constance le voyait aux prises avec un autre homme lors d'une compétition.

Il semblait à l'aise, presque détaché, tandis que sir Lorian enchaînait les fentes. Il paraît les coups sans difficulté. Constance se détendit et profita du spectacle.

Il combattait de la main gauche !

Les deux hommes ne semblaient pas souffrir lorsqu'ils étaient touchés, elle en déduisit donc qu'aucun ne frappait aussi fort qu'il le pourrait. La première reprise s'acheva avec une touche d'avance pour sir Lorian.

— Superbe, messieurs ! commenta M. Westin. En exigeons-nous davantage, mesdames ?

— Oh oui ! minauda lady Hughes. J'adore voir des hommes en action. Pas vous, Constance ?

Saint posa sur sa femme un regard énigmatique. Sans doute avait-il laissé sir Lorian gagner, car il lui était supérieur.

— Une autre reprise serait appréciable, dit-elle.

Sir Lorian ricana et se mit en garde.

— Je vous ai ménagé, Sterling, mais c'est terminé.

— Merci de me prévenir.

— Allez ! lança lord Hart.

Se mordillant la lèvre, Constance regarda son mari anéantir son adversaire par ses attaques nettes et précises. Enfin, sir Lorian réprima un cri et son épée tomba par terre.

— Monsieur Sterling, baissez votre arme, ordonna lord Hart.

— Il l'a touché ! s'exclama M. Westin.

Une tache de sang apparut juste au-dessus du poignet droit du perdant, qui semblait ivre de rage.

— Tiens donc, fit Saint, l'air déconcerté, en observant la pointe de son épée. Je suis désolé, Hughes. J'ignore comment c'est arrivé.

Constance repéra la pointe d'arrêt sur le parquet.

— J'ai pourtant inspecté les épées, déclara lord Hart, intrigué.

— Elles étaient bien fixées. Monsieur Sterling, vous auriez dû remarquer que votre lame n'était plus protégée. Un homme de votre talent ! Vous n'avez pas respecté les règles. Sir Lorian, souhaitez-vous obtenir réparation ?

— Réparation ? répéta Mme Westin. Vous voulez dire un duel ?

— Il l'a blessé, répondit son mari.

— Sir Lorian a le droit, confirma lord Hart.

Tous semblaient pétrifiés, sauf le contrevenant au code de l'honneur, qui semblait presque s'ennuyer.

— Je suis un piètre tireur, Hughes, déclara-t-il sans rancune. Si

vous choisissez le pistolet, vous avez des chances de gagner.

Sir Lorian posa la main sur sa coupure.

— Cher monsieur, fit Constance en s'approchant de lui, je viens de me marier. Si vous abattez mon mari demain à l'aube, je ne lui trouverai pas un remplaçant de sitôt. Voyez-vous, j'espérais... quand nous avons bavardé, lors du bal à la salle des fêtes... enfin, j'aimerais rester mariée encore quelque temps. Seriez-vous disposé à oublier cette erreur malheureuse et à lui serrer la main à la place ?

— Votre femme est très persuasive, Sterling, dit sir Lorian d'un ton sec. C'est entendu, je vous pardonne. Mais je vous battraï, la prochaine fois.

Saint s'inclina. Constance prit le bras de son hôte et l'entraîna hors de la pièce pour lui faire un pansement.

— Tu aurais pu le battre à la régulière.

Il était assis en face d'elle, dans la voiture, et regardait la pluie marteler le carreau à la lueur des réverbères. Il ne répondit pas.

— As-tu déjà perdu ? reprit-elle.

— Pas depuis de nombreuses années.

— Combien ?

Il se tourna enfin vers elle.

— Quinze. J'ai perdu face à mon maître d'armes. Cela arrivait souvent, donc ce n'était pas le plus remarquable.

— En quoi était-ce remarquable ?

— Ce fut notre dernier combat. Le lendemain, il a été battu à mort parce qu'il avait une liaison avec ma mère, raconta-t-il avec un calme olympien.

— Par qui ?

— Des hommes de main engagés par mon père, répondit-il en se détournant de nouveau. Elle lui était reconnaissante de m'enseigner ce que mon père refusait de m'apprendre. Georges Banneret était le régisseur de la plantation du père de Dylan. C'était un Français insulaire qui appréciait la vie civilisée. Quand la guerre a éclaté à Saint-Domingue, il est parti. Il l'a toujours regretté. Je crois qu'il aimait nous apprendre à devenir des gentlemen plus que tout. Ma mère aussi était française. Elle l'admirait. À ma connaissance, elle n'a jamais trahi ses vœux de mariage. Mon père était un ignorant et un homme violent.

— Était ?

— Il est mort l'an dernier.

— Je suis désolée.

— Ne le sois pas. Je le haïssais.

Elle ne sut que dire. Même à présent, elle ne haïssait pas le sien.

— On l'a surpris en train de violer une jeune fille, reprit Saint. Une esclave. Ce n'était pas la première fois. L'homme qui l'a pris sur le fait lui a ordonné d'arrêter, mais il a choisi de continuer. Ce n'est pas une grosse perte, conclut-il, la mâchoire crispée.

— Tu as déjà tué un homme ?

Il passa la main sur sa joue imberbe.

— J'ai connu six années de guerre, Constance. Pourquoi ? Tu as quelqu'un en tête ? À part le Diable, bien sûr.

Croisant son regard mystérieux, elle perçut avec acuité la distance entre eux.

— Comment peux-tu plaisanter sur ce sujet ?

— Je ne plaisante pas.

— Je t'ai demandé de m'enseigner l'art de me défendre, pas de me préparer à tuer un homme.

Saint ne dit rien.

— J'aurais aimé effacer ce sourire satisfait du visage de sir Lorian, ce soir, reprit-elle. Tu l'aurais désarmé plus rapidement de la main droite.

— J'aurais pu le désarmer immédiatement de n'importe quelle main. J'ai préféré attendre un peu.

— Pourtant, tu l'as blessé.

— Il m'a irrité. Son talent n'est pas à la hauteur de son arrogance.

Les paroles de lord Michaels revinrent à la mémoire de Constance. Saint libérait son agressivité dans son épée.

— Dit le maître, murmura-t-elle.

— Ton père a dépensé son argent utilement, milady, déclara-t-il en la dévisageant.

Son regard appuyé la troublait. Enfin, il regarda par la vitre. Elle avait les sens en émoi.

— C'est une bonne chose que tu n'aies pas affronté mon fiancé, il y a six ans, déclara-t-elle, guettant sa réaction. Il aimait la chasse, mais l'épée n'était pas son fort.

— J'ai affronté ton fiancé. Il maniait assez bien l'épée.

Elle eut l'impression de recevoir un coup de poing dans l'estomac.

— Il t'a provoqué en duel ?

— Oui.

— Mais... il m'avait promis de ne pas le faire.

— Il n'a pas tenu sa promesse.

— Tu l'as rencontré ? Tu l'as combattu ?

— Dois-je prendre ombrage de tes doutes ?

Le silence retomba entre eux.

— Tu n'as pas perdu, affirma la jeune femme.

— Je me suis retiré, admit-il, ses yeux brillant dans la pénombre.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Que ton fiancé était acculé contre un tronc d'arbre, son épée à terre, la pointe de la mienne sur sa gorge, et que j'ai quitté les lieux.

— Il m'a menti, souffla-t-elle.

— Il ne voulait peut-être pas que tu t'inquiètes.

— Ce jour-là... après qu'il nous a découverts... il était furieux contre moi. Il refusait de me voir. Il s'est rendu dans le pavillon de chasse de sa famille et ne répondait pas à mes lettres.

— Si étonnant que cela puisse te paraître, ces détails ne m'intéressent guère.

— Nous devions nous marier le mois d'après. Son frère Arthur est mort à l'étranger. Puis il y a eu l'incendie. Je n'ai jamais revu Jack.

Le silence, de nouveau. Finalement, Saint murmura :

— Tu t'en es voulu ? Ou à moi ?

— Non. S'il n'avait pas été en colère contre moi, il ne serait pas allé au pavillon de chasse. Il serait resté à Londres pour préparer notre mariage. Mais après la mort d'Arthur, il serait parti de toute façon. Il adorait son frère. Le pavillon était son refuge. Il devait avoir honte d'avoir perdu contre toi.

— Il n'a pas perdu.

— Tu l'as humilié en te retirant alors que tu avais l'avantage.

— Je n'étais personne. Pour un homme de son rang, ce n'est pas très grave.

Mais en fait... non.

— Ton cousin Dylan devait être ton témoin, non ?

Et celui de Jack était Walker Styles.

— Nous étions convenus de nous passer de témoins.

Constance réprima un soupir de soulagement.

— Pour sauvegarder ma réputation, devina-t-elle.

Il opina.

— Pourquoi l'as-tu épargné ?

Elle sentit qu'il n'avait pas envie de répondre à cette question.

— Tu dois me le dire, insista-t-elle.

— Je l'ai épargné, comme tu le dis si joliment, parce que je pensais que tu avais peut-être envie d'épouser l'héritier du marquis à qui tu étais fiancée. Je ne voulais pas que tu te souviennes à jamais de moi comme l'homme qui avait assassiné ton bonheur.

Une vague de honte la submergea, mêlée de regret et de désir pour lui.

— Je lui ai demandé de ne pas te provoquer en duel. Je l'ai supplié à genoux. Jamais je ne m'étais agenouillée devant un homme et cela n'est pas arrivé depuis.

— Tu étais rongée par la culpabilité ?

— Je ne voulais pas que tu le tues.

— Ton souhait a été exaucé.

— Je l'aimais, dit-elle. Je le connaissais depuis toujours. Il était comme un frère pour moi.

Il croisa son regard dans la pénombre.

— Je suis désolé que tu l'aies perdu. Le feu a été moins clément que moi et je le déplore.

— Vraiment ? fit-elle, le cœur battant.

Il fronça les sourcils. Constance se tordit les mains.

— Je ne l'ai jamais admis devant quiconque, mais autant que ce soit devant toi.

— Admis quoi ?

— Je n'avais pas envie d'épouser Jack. J'ai pleuré mon ami, pas mon fiancé. C'était un homme honorable. La nouvelle de l'incendie ne m'a pas anéantie. Pour la première fois de ma vie, j'étais délivrée du destin que mon père me réservait depuis ma naissance et dont je ne voulais pas. J'étais libre !

— Tu savais que j'étais capable de tuer ton fiancé lors d'un duel, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Tu as refusé de me révéler ton nom alors que tu avais des informations sur moi ?

— C'est Eliza... Elle tenait à ce que j'aie conscience... du danger.

— Je vois.

— Je ne t'ai pas retrouvé à cause de ce qu'elle avait appris.

— Les circonstances ont joué en ta faveur. Pourtant tu l'as supplié de ne pas me provoquer en duel.

— Je redoutais que tu ne sois pendu pour meurtre.

— Si je l'avais tué, tu aurais été libérée de tes fiançailles.

— Au prix de vos deux vies.

L'euphorie et la terreur qu'elle avait ressenties à cette époque revinrent à la charge. La peur d'avoir mis Saint en danger l'avait jetée à genoux devant Jack, lui demandant pardon, lui jurant fidélité. Il lui avait donné sa parole, mais il lui avait menti.

Saint affichait une expression indéchiffrable.

— Tu me trouves cruelle, n'est-ce pas ? Hier comme aujourd'hui.

— Ni à l'époque ni maintenant.

— Une manipulatrice prête à utiliser un homme pour servir ses propres intérêts, quel qu'en soit le prix ?

— C'est ainsi que tu te vois ?

Elle songea aux projets de son père, qui avait défié les conventions en lui accordant son autonomie afin qu'elle devienne forte.

— Une femme doit faire ce qu'elle peut avec les ressources dont elle dispose.

— Je commence à m'en rendre compte, concéda-t-il en se détendant un peu. Tu as bien géré notre affaire, ce soir.

Oui. Mieux valait oublier le passé pour ne penser qu'au présent. Ils étaient alliés, pas adversaires.

— Toi aussi. Sir Lorian était fou de rage. Il va vouloir se venger. Je sens que nous allons bientôt être invités dans sa société secrète, ajouta-t-elle avec un sourire.

— Espérons-le.

— Cela me plaît que tu parles de *notre* affaire.

— Pauvre petite fille riche, murmura-t-il presque tendrement. Tu n'as donc jamais eu un complice ?

— Une seule fois. Brièvement, et cela s'est terminé abruptement. Je ne l'ai plus revu pendant six longues années.

Il parut pensif, puis vint s'asseoir à côté d'elle.

— Et qu'as-tu pensé quand tu l'as revu six ans plus tard ? s'enquit-il d'une voix sourde.

— J'ai espéré qu'il m'avait pardonnée et que nous pourrions être amis, ou du moins pas ennemis. Et j'ai eu désespérément envie de l'embrasser. Comme lors de notre première rencontre.

— Cela fait beaucoup de pensées, commenta-t-il en lui caressant le dos de la main.

— J'avoue que les pensées se bousculent souvent dans ma tête.

— À propos de la dernière... l'envie de l'embrasser.

— Oui ?

— Qu'en est-il à présent ?

— J'en ai toujours envie. Je comptais attendre qu'il m'embrasse de nouveau, mais s'il ne se décide pas bientôt, je vais devoir prendre les choses en main.

— Des mains superbes, au demeurant. Allez-y. Embrassez-le.

Elle se tourna vers lui. Leurs lèvres se trouvèrent, et ce fut à la fois doux et impérieux. Evan posa la main sur sa joue, l'attira à lui. Ce fut comme s'ils étaient faits l'un pour l'autre. Il n'existait rien de plus divin que sa saveur, son parfum, sa chaleur. Le désir surgit du plus profond d'elle-même et monta... hélas, la panique qui allait de pair s'insinua dans sa poitrine, lui noua la gorge.

Elle eut un mouvement de recul.

Saint prit une inspiration bruyante, se passa la main sur le visage avant d'agripper le bord de la banquette.

— Bien, dit-il. Ce n'était manifestement pas une bonne idée.

Elle avait froid, éprouvait un sentiment de malaise.

Il fallait qu'elle surmonte sa peur.

Elle encadra le visage de son mari de ses mains, puis s'empara de sa bouche.

Cela – c'était cela qu'elle souhaitait –, ses lèvres entrouvertes

instantanément, la caresse de son souffle, le goût de son désir. Elle ne connaissait rien de plus enivrant que leurs souffles mêlés, ses mains qui le touchaient. Quand il la prit par la taille, elle se cambra vers lui et enfouit ses doigts tremblants dans ses cheveux.

— Je te demande pardon, murmura-t-elle en déposant des baisers fébriles sur sa joue, puis ses lèvres. Je te demande pardon.

— Ne t'excuse jamais alors que tu m'embrasses, dit-il d'une voix rauque. Ne t'excuse jamais.

Il garda les mains sur sa taille, sans chercher à la toucher ailleurs. Elle eut envie de pleurer et de l'embrasser pour tout oublier.

— Pardonne-moi.

— De t'être jetée sur moi ? Sûrement pas.

Elle se mit à rire, mais il fallait qu'il comprenne.

— Je regrette de t'avoir fait du mal autrefois.

— C'est pardonné.

— Avec toi, j'ai envie d'oublier.

— Et moi, j'ai envie de t'emmener dans cette prairie dont tu m'as parlé un jour, de glisser des fleurs dans tes cheveux et de te regarder danser dans une robe blanche des plus impudiques.

— D'accord. Demain.

Elle le sentit sourire contre ses lèvres.

— Au lever du soleil, murmura-t-il.

— Avant, dit-elle en se cramponnant à ses épaules. Ce soir. Maintenant.

Il plongea son regard dans le sien, puis l'enveloppa de ses bras et reprit sa bouche avec fougue. Leurs langues se firent l'amour comme leurs corps brûlaient de le faire. Libérée de ses secrets, elle se sentait à la fois nue et forte.

La voiture s'arrêta. Aussitôt, Constance s'écarta de Saint, mais il lui prit la main et la porta à ses lèvres comme s'il s'agissait d'une simple galanterie alors qu'elle avait l'impression de recevoir une flèche en plein cœur.

Le cocher ouvrit la portière. Evan descendit le premier, mais il ne tendit pas la main à sa femme pour l'aider. Des voix d'homme résonnaient dans la rue, en plus des sabots de chevaux sur les pavés.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il tandis qu'elle descendait à son tour.

Dans la bruine, les torches baignaient les lieux d'une lueur ambrée. Deux hommes se tenaient devant Saint, quatre autres étaient à cheval. Tous portaient la tenue noire de la police d'Édimbourg.

— Bonsoir, milady, dit un agent.

— Que se passe-t-il, messieurs ?

— Monsieur Sterling, si vous voulez bien nous suivre dans le calme, nous nous dispenserons de ceci.

Il indiqua son collègue qui avait une paire de menottes à la main.

— Pour quel crime m'arrêtez-vous ? s'enquit Evan posément, comme s'il avait l'habitude d'être interpellé par les forces de l'ordre.

— Le meurtre d'Annie Favor, de Duddingston.

— Non, protesta Constance. Vous vous méprenez. Il...

Saint se tourna vers elle. Dans son regard, il n'y avait rien, ni chaleur, ni complicité.

Ni déni.

23

LA VÉRITÉ

Constance enfila une robe grise très sobre, des gants en agneau noir et un chapeau assorti orné d'une voilette. Elle prit le panier de provisions que la cuisinière lui avait préparé et monta en voiture. Deux valets ainsi qu'un cocher en livrée et portant perruque lui assureraient une arrivée ducale devant la prison. Elle tenait à faire forte impression.

La prison de Calton était de construction récente et très austère. Il régnait un froid glacial à l'intérieur. Un garde fit entrer Constance et Eliza, et les précéda le long de couloirs sombres et nauséabonds. Dans des cellules exiguës, des hommes en haillons dormaient sur des paillasses. Derrière une porte percée d'une petite trappe retentit soudain un hurlement bestial.

— Seigneur ! s'exclama Eliza en portant un mouchoir parfumé à son nez.

Elles dépassèrent plusieurs cellules vides, et le gardien s'arrêta devant la dernière.

— Il est là, dit-il avec un geste las.

Constance lui tendit le panier de provisions.

— La tarte et le rôti sont pour vous et les autres gardiens. La pièce de monnaie cachée sous le rôti est pour vous seul.

— Merci, milady.

— Si je promets de rester à distance de la porte, me permettrez-vous de parler en privé à mon mari ?

— Je ne sais pas...

— Réfléchissez : s'il était coupable de ce crime, je n'aurais aucune envie de l'approcher.

— Sûrement, milady, bredouilla-t-il en reculant de quelques pas.

Eliza le suivit à contrecœur.

Constance s'approcha des barreaux. La cellule ne contenait qu'une paillasse. Son mari se leva pour lui faire face. La lumière du matin qui filtrait par la lucarne dessinait des ombres sur son visage.

— Bonjour, mon épouse. Tu es très jolie dans cette robe

d'enterrement.

— Arrête, dit-elle en levant sa voilette. La situation n'a rien de drôle.

— Je préfère la comédie à la tragédie.

Voyant qu'il restait à distance, Constance agrippa les barreaux.

— Miranda Hughes est venue me voir, il y a une heure. Je crois qu'elle n'était pas au courant de cette histoire, mais elle s'inquiète pour toi. Elle m'a appris que Lorian avait joué aux cartes, avant-hier soir, avec un assistant de l'avocat général et un membre du conseil municipal, et qu'il semblait enjoué, hier soir, après le dîner, malgré votre combat.

— Ah oui, ton noble soupirant ! commenta Evan. Je pensais avoir compris la leçon.

— Quelle leçon ?

— La dernière fois que j'ai osé fréquenter une dame de haut rang, j'ai failli mourir, répondit-il en croisant son regard. Quelle imprudence de répéter la même bétise.

— Il a dû arranger ceci avant que tu ne le battes, hier soir.

— Tu sais, si c'était à refaire, je recommencerais, reprit-il comme si elle n'avait rien dit. Surtout si j'étais certain de vivre ce baiser d'hier, dans la voiture. Et notre interlude, à la salle des fêtes. Et dans les écuries du château – même si je ne m'y attendais pas.

— Tu plaisantes de manière si désinvolte, dit-elle, les doigts crispés sur les barreaux glacials.

— Je ne plaisante pas. Je serais prêt à risquer les pires châtimens pour le plaisir de te toucher.

— Tu ne peux être sincère.

— Bien sûr que si. Regarde-toi dans une glace, Constance. Il est temps que tu prennes conscience de ton charme et de ta beauté. Je ne suis qu'un homme.

— Un jour, tu m'as dit que tu voulais être avec moi même si tu ne me voyais pas, murmura-t-elle, la gorge nouée par l'émotion.

Il bougea enfin, mais se contenta de se masser la nuque.

— Tu te souviens de ça ?

Elle se rappelait tout de ces deux semaines à Fellsbourne, chaque mot, chaque regard, chaque seconde de bonheur volé.

— J'ai l'impression que tu cherches à m'éloigner de toi, dit-elle.

Il prit quelques longues inspirations. Sa tenue de soirée accentuait sa virilité, même s'il n'avait plus d'épée à la ceinture. Il avait un chaume de barbe, les cheveux en bataille, des bottes crottées, mais son regard en disait long : il était heureux de la voir en dépit des circonstances. Constance eut envie de se plaquer contre les barreaux, de le toucher, de prononcer les mots qui avaient failli jaillir de sa bouche dans la voiture.

— J'ai envoyé chercher mon père. Il arrivera demain, sans doute, et se chargera de te faire libérer. La police n'a aucun élément qui te relie à Mlle Favor.

— Si.

— Quoi ? fit-elle, abasourdie. Tu la connaissais ?

— Je tiens à préciser que je ne l'ai connue que brièvement.

— C'est-à-dire ? demanda Constance, qui lâcha les barreaux et recula.

— C'était à la taverne de Duddingston. Il y avait plusieurs témoins, dont mon cousin, lorsque j'ai fait sa connaissance, mais personne n'a assisté aux instants que j'ai passés seul en sa compagnie.

— Était-ce avant notre mariage ou après ? souffla Constance.

Il s'approcha des barreaux.

— Avant d'aller au château de ton père. Quand Dylan et moi sommes arrivés à Édimbourg, il m'a parlé du poste que me proposait ton père. Je n'ai été avec Annie qu'une seule fois avant d'entendre parler de ce travail.

— Tu devais savoir que c'est cette jeune fille que l'on a retrouvée au bord du lac.

— Je l'ai su plus tard, oui.

— Et tu ne m'as rien dit ?

— Je n'avais aucune raison de le faire. Les deux événements n'avaient aucun lien.

— Tu avais ton épée et ton poignard lors de cette entrevue ?

— Je les ai en permanence. Sauf maintenant, naturellement.

— T'ont-ils fourni les détails ? s'enquit Constance, abasourdie.

— Quels détails ?

— Ceux de la mort de Mlle Favor.

— Ils ne m'ont rien dit. Le gardien qui m'a apporté de l'eau a bredouillé quelques paroles inintelligibles. Tu es la première personne avec qui je parle depuis qu'ils m'ont enfermé ici.

— On l'a éventrée à l'aide d'une lame. D'après le médecin, les plaies ne sont pas accidentelles ou dues au hasard. Saint, où étais-tu, l'an dernier, au moment du solstice d'hiver et de l'équinoxe d'automne ?

L'espace d'un instant, il parut déconcerté, puis la lumière dans son regard s'éteignit et il se voûta.

— Constance, tu ne peux me demander cela.

— Et pourtant, il semble que si, répondit-elle d'une voix étranglée.

Il posa sur elle un regard qu'elle ne lui avait jamais vu – incrédule, choqué. Anéanti.

Mais il ne se défendit pas.

— Tu ne pourrais pas me mentir, n'est-ce pas ? insista-t-elle, le

fragile espoir en elle se désagrégeant. Tu en es incapable.

Durant ce qui lui parut une éternité, il ne dit rien, puis il prit une inspiration saccadée et déclara d'une voix rauque :

— Je veux que tu partes. Tout de suite. Je t'en prie, va-t'en.

Elle s'approcha, sans toucher les barreaux qui les séparaient.

— Je vais te raconter une histoire, commença-t-elle d'un ton monocorde. Celle de l'homme dont je t'ai parlé, celui qui m'a fait du mal.

Evan demeura silencieux.

— Je l'ai poursuivi de mes assiduités, admit-elle. Nous étions bons amis depuis des années et j'étais persuadée qu'il n'attendait qu'un encouragement de ma part. Toutes mes amies se mariaient, avaient des enfants, et moi, j'étais seule.

— Toi ? Seule ?

— Je ne m'attends pas que tu comprennes, toi qui as vécu. Quand je me suis installée à Londres, je ne connaissais personne. J'avais mené une existence solitaire, avec ma mère qui ne pouvait avoir de vie sociale, puis avec Eliza. À Londres, lorsqu'un inconnu cherchait à attirer mon attention, je ne savais pas comment réagir. Ben m'a prise sous son aile. Il m'a appris à me comporter. J'étais dépendante de lui, sans doute trop, ainsi que de mon cousin Leam, quand il est revenu de l'étranger. Avec les autres, je n'étais que la fille du duc. Avec eux, j'étais la fille qui monte à cheval à califourchon et se cache dans les couloirs sombres.

Saint crispa les poings, mais ne dit mot.

— Leam s'est marié et a quitté Londres. En octobre dernier, quand Ben s'est réconcilié avec une femme qu'il avait connue par le passé, j'ai tout de suite compris ce qui allait se passer. J'ai lu dans ses yeux ce que j'avais ressenti... six ans plus tôt.

Saint déglutit visiblement.

— Tout a commencé brusquement, raconta-t-elle. Mon ami et moi étions invités à une réception, à la campagne. À Fellsbourne.

Fellsbourne, où le petit pont sur lequel elle retrouvait Evan chaque matin était couvert de chèvrefeuille, où la tombe de Jack semblait encore fraîche, où les souvenirs étaient si tenaces qu'elle ne pouvait leur échapper.

— Tout le monde était marié, sauf nous. J'ai accepté que nous soyons ensemble. J'ignorais ses intentions. Il m'a assuré que cela me plairait. J'avais beau me prendre pour une femme du monde, j'étais très naïve. Tu... tu étais le seul homme à m'avoir jamais touchée. Et avec tellement de respect. Je m'en souvenais si bien. Je ne comprenais vraiment pas que ce puisse être différent.

— Constance...

— Non. Laisse-moi finir. Il le faut.

Elle respira profondément pour se donner du courage.

— Il m'a expliqué qu'une femme devait être domptée afin qu'un homme apprécie pleinement son corps. Je lui ai répliqué que c'était stupide, mais je lui ai fait confiance. Je l'ai autorisé à m'attacher. Sur le moment, cela me semblait un jeu inoffensif. Ce n'était pas un jeu... J'ai ressenti une douleur intense et ensuite j'ai saigné.

Elle était tellement désireuse de se soulager de son fardeau que les mots jaillissaient sans peine à présent.

— Lors de notre rencontre suivante, je lui ai interdit de me toucher. Il m'a alors dit qu'il m'aimait, qu'il voulait juste me donner du plaisir. Il a admis que ma beauté l'avait incité à rechercher l'extase suprême dès la première fois et m'a assuré que la douleur pouvait intensifier le plaisir. Mais il a promis de faire attention. Il a sorti un... une espèce d'outil.

Saint réprima un grognement.

— Il m'a coupée, précisa-t-elle avant qu'il ne puisse prononcer un mot.

— *Constance...*

— Je n'ai compris ce qui se passait que lorsque ç'a été terminé. Je lui avais fait confiance et il disait m'aimer. Je lui étais précieuse et il ne voulait être avec aucune autre femme que moi, n'en toucher aucune autre. C'était à croire qu'il savait exactement quoi dire pour me duper. J'avais toujours rêvé d'être touchée. Tu dois t'en souvenir. Même ces femmes, à la fête de Jack, et les libertés que les hommes prenaient avec elles ne m'avaient pas répugnée. En fait, je les enviais.

Elle parvint enfin à croiser le regard d'Evan.

— Hier soir, je ne t'ai pas dit la vérité. À la fin de mon deuil, j'ai refusé de te voir parce que je me sentais atrocement coupable. J'ai vu dans la mort de Jack un châtiment pour t'avoir désiré. Jamais je n'avais rien désiré aussi intensément. J'ai commis une erreur et des personnes que j'aimais ont souffert par ma faute. Pendant presque six ans, je me suis interdit de ressentir quoi que ce soit pour me punir de l'avoir trahi. J'ai essayé d'oublier, et j'ai voulu répondre à mon désir par de l'amitié. Mais cela ne suffisait jamais.

— Alors tu es allée le trouver.

— Tout s'est terminé lors d'un bal quand il m'a entraînée dans une alcôve sombre et s'est imposé à moi. Je l'avais pourtant averti que plus jamais il ne me toucherait. Je me suis débattue. C'était tellement douloureux que...

Une vague nauséuse monta en elle.

— C'était terrifiant. Sa force... Par la suite, je ne l'ai revu qu'une fois, dans un lieu public. Et j'ai finalement découvert la vérité. Il s'était servi de moi pour blesser mes amis les plus chers, qu'il détestait. Je ne pouvais le laisser gagner : je n'ai jamais révélé à mes

amis ce qu'il m'avait infligé. Seules mes domestiques ont vu mes blessures. Et tu es le seul, à présent, à en connaître l'origine.

Elle le regarda de nouveau.

— Tu vois, je suis tout à fait capable de m'aveugler sur la véritable nature d'un homme, même à mon détriment.

— Qui est-ce ?

— Qui est... ?

— Celui qui t'a imposé ces pratiques.

— Pourquoi veux-tu le savoir ?

— Parce que je vais le retrouver et le tuer. Donne-moi son nom.

Elle lut dans son regard une rage qu'elle ne reconnaissait pas. Tandis qu'elle parlait, elle avait vu l'effroi se peindre sur ses traits, puis le dégoût. Elle s'y attendait. Mais elle n'avait pas anticipé une telle colère.

— J'ai envoyé Fingal au château aux aurores, dit-elle en se détournant. Mon père ne va pas tarder à arriver et il s'occupera de te faire libérer.

— Me faire libérer ?

— Un gentleman n'a pas à croupir en prison de la sorte, sans l'ombre d'une preuve contre lui. Les conditions de ton arrestation et de ton incarcération suggèrent qu'il s'agit d'un complot fomenté par un personnage influent. Mon père va tout arranger. Tu vois, il y a quelques avantages à être mon mari, même si ce ne sont pas ceux auxquels tu t'attendais. Le juge te remettra en liberté jusqu'à la fin de l'enquête. Tu ne seras pas condamné injustement.

Il ne répondit pas. Frissonnant de froid, Constance prit congé.

Elle ne refusa pas les visites. Lord Michaels ne descendait pas au salon et les visiteurs s'étonnaient de son absence. Si elle avait appris une chose au cours de ses enquêtes pour le Falcon Club, c'était que les apparences étaient essentielles. Si elle agissait comme si cette mésaventure était une erreur mineure de la police, les autres en viendraient à le croire aussi.

Son père arriva après le dîner. Il prit juste le temps de se changer avant de se rendre chez le Lord Avocat, un ancien camarade de classe qui ne manquerait pas de lui rendre service.

À minuit, certaine de ne pas trouver le sommeil, Constance s'était assoupie sur le canapé du salon quand le bruit d'un attelage la réveilla en sursaut. Se levant d'un bond, elle se précipita à la fenêtre. Son père descendit de la voiture, suivi de Saint.

Elle les rejoignit dans le vestibule.

— Bonsoir, Constance, la salua le duc en tendant son manteau au majordome.

— Merci d'être venu, père.

— Il s'agit d'une mesure temporaire, bien sûr. Mais je pense que l'affaire sera réglée rapidement. Bonne nuit, Sterling.

Sur un signe de tête, il se retira.

Les domestiques s'attardaient dans le hall ou jetaient un coup d'œil dans l'entrebâillement des portes.

— Monsieur Aitken, un bain chaud pour M. Sterling, immédiatement, ordonna-t-elle.

— Merci, fit Evan d'une voix rauque. Je me doute que j'empeste, mais pas au point de mériter une telle hâte.

— Que tout le monde nous suive à l'étage pour ne manquer aucun détail ! lança Constance à l'adresse des domestiques plus ou moins dissimulés.

Ils se dispersèrent, et elle gravit l'escalier.

— Ne sois pas trop dure avec eux, dit Evan. C'est une expérience merveilleuse d'avoir un malfrat de bonne foi sous son toit. J'espère que tu leur as précisé que je garderai les menottes du crépuscule à l'aube. Il ne faudrait pas qu'ils redoutent de se faire agresser durant leur sommeil.

— Tu es terriblement amusant, commenta Constance. Je suis sûre que tes codétenus riaient à gorge déployée.

Arrivé devant la porte de sa chambre, il saisit la poignée.

— Evan...

— J'aimerais être seul. Pas parce que la prison est une expérience inédite pour moi. J'ai passé de nombreuses nuits en cellule. Des semaines, à l'occasion.

— Vraiment ? dit-elle, stupéfaite.

— Oui. Ton père le savait quand il m'a engagé. Lui et moi venons d'en parler, justement. Cela jouera contre moi le jour de mon procès. C'est malheureux, mais c'est ainsi. Quoi qu'il en soit, mieux vaut que personne ne s'habitue à me voir à la maison... ou en vie. Cela ne durera pas.

Sur ces mots, il entra dans sa chambre et referma la porte derrière lui.

Constance posa les mains sur le panneau de bois. La voix d'Evan résonnait encore dans sa tête. Il avait dit : à la maison.

UNE INVITATION

— L'accusation sera probablement abandonnée, déclara le duc à sa fille, le lendemain matin.

Ils gravissaient la pente de l'Arthur's Seat dans un brouillard que tentaient de percer quelques rayons de soleil. Le Dr Shaw et Libby les suivaient à distance.

— J'ai parlé longuement avec le Lord Avocat, poursuivit-il. Il a interrogé Sterling, à la fois en ma présence et seul. Aucun témoin ne l'a vu avec Mlle Favor le jour de sa disparition, l'après-midi avant la réception de Loch Irvine.

— Ce jour-là, il a passé l'après-midi et la soirée dehors.

C'était le jour où elle portait une culotte d'homme pour sa leçon d'escrime, avant d'aller rencontrer l'homme qu'elle était censée épouser.

— Seul, ajouta-t-elle.

— Il a déclaré qu'il chevauchait à travers la campagne. Il s'est juste rendu dans l'atelier d'un forgeron. Malheureusement.

Celui où il avait emmené Constance, deux jours plus tard.

— C'est malheureux, en effet.

— Le crois-tu coupable, Constance ?

— Non. Et vous ?

— Si c'était le cas, je ne déploierais pas autant d'efforts pour le laver de tout soupçon.

Ils eurent bientôt une vue dégagée sur le château et la ville médiévale qu'il surplombait. Les ruines d'une église étaient nichées entre deux buttes. L'autre versant de la colline descendait à pic vers le village de Duddingston, où Annie Favor avait vécu.

— Merci d'être venu, père. Je comprendrais que vous me disiez que je n'ai que ce que je mérite.

— Quel que soit le mal que tu penses de moi, Constance, je n'ai jamais voulu que ton bonheur.

Au sommet de la colline, ils contemplèrent la ville qui s'étendait à leurs pieds.

— Père, avez-vous créé le Falcon Club avant ou après avoir trouvé ma mère ?

Il se tourna lentement vers elle.

— Je sais depuis des années que maman s'est enfuie, reprit-elle. Je sais qu'elle n'était pas à la maison, comme vous l'avez déclaré à l'époque, mais que vous l'avez cherchée pendant des mois. J'ai toujours pensé que cela avait un rapport avec le père de Libby qui, je crois, ne peut pas être le Dr Shaw. Désormais, cependant, je ne suis plus sûre de ce que vous m'avez raconté. Quand maman a disparu, pourquoi ne m'avez-vous pas avoué la vérité ?

— Ce n'était pas une vérité bonne à dire à une jeune fille. Je voulais que tu sois forte. La peur t'aurait affaiblié.

— Libby montre des signes de la maladie de maman. Je ne suis toutefois pas inquiète pour elle. Elle a du caractère et je crois qu'elle a déjà appris à lutter contre son mal, au contraire de maman. Si j'avais hérité d'elle sur ce plan, j'en aurais peut-être fait autant, moi aussi. Vous n'aviez pas à me mentir.

— Je ne m'excuserai pas, Constance. Tu es devenue la femme que tu es grâce aux choix que j'ai faits.

Lorsqu'ils regagnèrent la maison, Evan et lord Michaels étaient déjà sortis. Constance reçut des visiteurs ravis d'apprendre que Saint avait été libéré après son incarcération injuste.

— La moitié d'entre eux le croient coupable, déclara Eliza. L'autre moitié espèrent qu'il trouvera le véritable coupable et qu'il le transpercera de son épée.

Constance n'avait pas la patience d'attendre que quelqu'un d'autre démasque le coupable. Le lendemain matin, elle fit quelques visites, d'abord à lady Hughes, puis à Mme Westin, à lady Easterberry, à lady Melville et à toutes les autres commères de la ville. Plus tard, lors d'une promenade au parc avec Eliza, elle croisa sir Lorian et lord Hart. Elle sourit, s'esclaffa et s'avoua impatiente d'assister à la revanche. Dans la soirée, le Lord Avocat adressa un message à son père disant qu'il était demandé à Glasgow et qu'il reviendrait vite pour régler l'affaire concernant Saint. L'absence de preuve suggérait un abandon des poursuites, mais la police était désireuse de faire son travail.

Son père partit pour le château en compagnie du Dr Shaw et de Libby. Il n'avait pas de raisons de s'attarder à Édimbourg, déclara-t-il. Le Lord Avocat lui enverrait un message à son retour.

Le lendemain matin, alors qu'elle prenait son petit déjeuner en solitaire, M. Viking apparut.

— Milady, M. Sterling requiert votre présence dans la salle de bal, dès que possible.

Il ne lui avait pas dit un mot depuis plusieurs jours, et il croyait

pouvoir la convoquer de la sorte ?

Dans la salle de bal, il l'attendait, son épée à la main.

— Que fais-tu ? lui demanda-t-elle depuis le seuil.

— Je te prépare à te battre, répondit-il en lui indiquant son épée sur le râtelier.

— Rien ne t'y oblige.

— Je suis venu spécialement pour cela.

— Plus maintenant, insista-t-elle, troublée.

Ainsi donc, il avait décidé de garder de nouveau ses distances.

— Tu m'as appris à me battre. Je maîtrise les gestes.

— Tu n'as jamais vraiment affronté un adversaire. Tu vas t'entraîner sur-le-champ.

— Avec toi ?

— Bien sûr que non. Avec Viking.

Le valet apparut.

— Milady, est-ce acceptable, à vos yeux ?

— Ça l'est, décréta Evan. Enfile ceci, enchaîna-t-il à l'adresse de sa femme en désignant un masque et une veste rembourrée. Aujourd'hui, vous travaillerez à deux mains.

Constance se munit des protections sans protester. Elle avait envie d'être avec Saint, et d'en apprendre davantage, également. Se tenant sur le côté de la salle, il lui donna ses instructions sur un ton autoritaire tandis qu'elle affrontait Viking. C'était à la fois difficile, frustrant et exaltant de mettre enfin ses leçons en pratique. Elle se montra maladroite au poignard de la main gauche, mais parvint à toucher Viking à la poitrine et au bras à l'épée.

Lorsqu'elle lui jetait un coup d'œil, son mari lui rappelait sèchement que son regard ne devait jamais quitter son adversaire, qu'une seconde d'inattention la rendait vulnérable.

Au bout d'un moment, il leur ordonna de ranger leurs épées pour prendre leurs poignards dans la main droite. À l'issue de la séance, Constance espérait que Saint lui parlerait de ses progrès, mais il se contenta de remercier son valet avant de s'éclipser. Il ne revint que pour le dîner. Le lendemain matin, lord Michaels informa la jeune femme que son cousin avait passé l'après-midi de la veille avec lady Hughes et Mme Westin, et la soirée avec lui.

Chaque matin, Evan surveillait l'entraînement de sa femme avec Viking, puis il s'absentait pour ne rentrer que très tard. Lorsqu'il dînait à la maison, il se montrait peu loquace et s'en tenait à des banalités. Chaque fois qu'elle risquait un regard dans sa direction, il avait les yeux rivés sur elle, mais elle n'y lisait aucun plaisir. Toute chaleur s'était envolée.

Lorsqu'elle l'avertit qu'elle avait des ampoules aux mains, il lui ordonna de poser ses armes et de travailler à mains nues. Il lui apprit

à frapper du poing, du coude ou du pied. Elle s'entraîna d'abord sur un mannequin de bois, puis sur M. Viking, qui se montra fort conciliant.

Il donnait l'impression de vouloir la former en un temps limité. Il ne pouvait quitter Édimbourg tant que son affaire ne serait pas jugée ou les charges abandonnées. Il se trouvait donc emprisonné, comme par le passé, en ces occasions dont il n'avait pas jugé bon de lui parler.

Devant son miroir, Constance fixait une paire de boucles d'oreilles en perles et diamants quand son mari frappa à la porte.

— Puis-je entrer ?

Il n'était pas venu dans sa chambre depuis ce jour où il avait découvert les cicatrices dans son dos.

— Oui.

Vêtu d'une tenue de soirée bleu foncé et chaussé de bottes étincelantes, il était séduisant en diable, sombre et distant. Il lui tendit une feuille de papier.

— Ceci vient d'arriver. Le messenger a filé avant qu'Aitken ne puisse s'enquérir de l'expéditeur.

Constance prit le feuillet en veillant à ne pas lui toucher la main.

Madame, monsieur,

Le Maître sollicite l'honneur de votre présence à minuit, ce soir, au Sanctuaire, pour une soirée intime entre amis. Sans domestiques, prenez votre voiture jusqu'au Peppermill et enfilez les articles ci-joints. Quelqu'un s'occupera de votre voiture et de vos chevaux.

Reeve

— Il semblerait que nos efforts aient porté leurs fruits, commenta Evan, les mains derrière le dos.

— Il y a même des noms de code, observa-t-elle.

Si elle se sentait à la fois triomphante et excitée, elle éprouvait aussi une certaine colère.

— Très médiéval, fit remarquer Saint.

— Les articles ?

Il lui tendit deux petites pièces en satin noir.

— Des loups ? s'enquit-elle.

— Non, des bandeaux. Sans doute pour que nous ne sachions pas où nous allons.

Elle garda les yeux fixés sur les bandes de satin. Le soir de leur première rencontre, de leur premier contact, il l'avait démasquée dans le noir. Et pourtant, le lendemain, il l'avait reconnue en plein jour.

— Je promets de ne pas te tirer les cheveux, cette fois, dit-il avec un soupçon de chaleur.

— Je ne veux plus me battre contre Viking, mais contre toi.

— Tu n'es pas de taille à te battre contre moi.

- Je te prouverai que si.
- Très bien. Si tu insistes. Demain...
- Non. Tout de suite.
- J'ai un rendez-vous, dit-il.

Balayant du regard sa robe couleur saphir rebrodée de fils d'argent, il ajouta :

- Toi aussi, apparemment.
- Eh bien, nous serons tous deux en retard.

Elle le contourna et sortit de la chambre. Evan lui emboîta le pas. Une fois dans la salle de bal, elle se dirigea vers le râtelier et s'équipa rapidement. Elle apprécia le contact de la poignée de l'épée contre sa paume. Seule la lune éclairait la pièce.

— Je sais que tu ne me toucheras pas, je me passerai donc de masque. Moi, je te frapperai là où je pourrai. Tu devrais te protéger.

- Tu ne me toucheras pas, assura-t-il.
- Nous verrons. En garde !

25

LE DUEL

Dès sa première attaque, la pointe de son épée toucha la garde d'Evan. Il para adroitement le coup, puis parut sur le point de s'arrêter. Elle attaqua de plus belle et passa à l'offensive.

Systématiquement, il parait ses assauts, sans contre-attaquer, dans un tintement de métal régulier.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? demanda-t-il.

Les lèvres pincées, elle s'acharna encore et encore, jusqu'à ce qu'il finisse par reculer d'un pas, puis d'un autre.

— Avance ! dit-elle. Attaque, bon sang !

— Non.

— Tu en as envie, grommela-t-elle, la main endolorie. Je sais que tu es en colère.

— Tu ferais mieux de regarder la poutre que tu as dans l'œil et non la paille dans celui de ton voisin, murmura-t-il en se défendant aisément.

— Admets-le.

— Quand apprendras-tu à me faire confiance ?

Elle esquissa une fente, mais il para l'attaque, se désengagea et, d'un coup d'épaule, la déséquilibra au point qu'elle se prit les pieds dans sa robe. Elle retrouva son équilibre et se remit en position.

Evan n'était plus impassible, à présent.

— Je ne sais pas comment...

Il se passa la main dans les cheveux.

— J'ai besoin que tu me fasses confiance, Constance.

Elle se rua sur lui. Il para son coup et détourna sa lame si violemment qu'elle relâcha sa prise. Sans lui laisser le temps de réagir, il attaqua.

Pour lui, c'était facile, elle le savait. Il lui effleura d'abord l'épaule de la pointe de sa lame, puis le bras, devant ses contre-attaques avec aisance. S'il ne touchait que les parties de son corps qui étaient protégées, elle ressentait son agressivité. Ce n'était pas un entraînement, c'était un duel.

— C'est ce que tu veux ? fit-il en la repoussant. C'est le petit jeu dont tu as envie ?

— Ce n'est pas un jeu, rétorqua-t-elle, les poumons en feu, sans cesser de lutter.

— Tu es sûre ? insista-t-il en l'acculant. Parce que je ne peux plus faire cela. Je ne le ferai plus.

— Pourquoi me donnes-tu encore des leçons ?

Elle s'efforça de se rappeler tout ce qu'il lui avait appris, mais il anticipait ses fentes et repoussait ses assauts.

— Pourquoi voulais-tu que je m'entraîne contre Viking ? demanda-t-elle en rassemblant ses dernières forces. Parce que tu ne supportes plus de me toucher, même avec ta lame, depuis que je t'ai avoué la vérité ? C'est cela la raison ?

L'espace d'un instant, il s'interrompt. Elle en profita pour le toucher. Sa lame plia sur l'épaule de Saint.

Le regard étincelant, il contre-attaqua. Sa lame fendit l'air et, d'une torsion brutale, lui arracha son épée de la main. Étouffant un cri de douleur, Constance s'agrippa le poignet.

L'épée rebondissait sur le sol qu'il l'avait déjà rejointe et, la saisissant aux épaules, l'attirait à lui.

— Si j'ai insisté, c'est parce que je ne veux pas que tu sois blessée, dit-il, le regard brûlant. Je ne supporterai pas que l'on te fasse encore du mal.

Elle émit une plainte incrédule.

Dès qu'il captura sa bouche, elle enfouit les doigts dans ses cheveux et entrouvrit les lèvres.

— Tu m'as frappé, s'insurgea-t-il sans parvenir à dissimuler son plaisir.

— C'est vrai !

— Tu m'as fait mal.

Sa langue se mit à explorer fébrilement la bouche de la jeune femme tandis qu'il la plaquait contre son torse.

— J'ai encore mal, bon sang.

Le souffle court, elle se mit à rire. Elle ne voulait plus que les bras d'Evan autour d'elle et ses baisers ardents.

Il fit courir ses lèvres le long de son cou, referma les mains sur ses fesses.

— Me veux-tu, Constance ? souffla-t-il tout contre sa peau.

Elle s'embrasa.

— Oui. Oui !

— Alors prends-moi, ordonna-t-il en plongeant son regard dans le sien.

— Pardon ?

— Je suis là. Je suis consentant. Prends ce que tu veux.

Il la stupéfiait. Avec lui, elle ne savait jamais à quoi s'attendre. Elle ignorait comment prévoir ses réactions.

— Mais...

— Ne te l'interdis pas.

— Et si... je n'y arrive pas ?

— N'aie crainte. Je n'attends rien de particulier. Il n'y a que nous deux, toi et moi.

Il y avait une telle vulnérabilité dans son regard, un désir si farouche.

Elle le prit. Si lui ôter son manteau rembourré lui apparut comme une perte de temps, le débarrasser de sa veste et de son gilet lui donna l'impression de déballer un cadeau. Plaquant les paumes sur son torse, elle sentit cette force qu'il n'avait jamais utilisée contre elle. Comme le soir du bal, elle sortit sa chemise de son pantalon et glissa les mains sous l'étoffe pour savourer la douceur de sa peau.

Il frémit.

— *Constance...*

Elle palpa sa poitrine musclée, chaude et moite, mais la chemise l'entravait dans son exploration.

— Enlève-la, ordonna-t-elle.

Il s'exécuta.

Elle embrassa ses innombrables cicatrices, de l'épaule au bras, puis à la clavicule, sans oublier la longue balafre qui lui barrait la taille.

Enfin, elle posa la main sur son sexe gonflé de désir.

— Maintenant, souffla-t-elle en levant les yeux vers lui. Maintenant.

Il la prit par les hanches comme pour l'attirer à lui, puis s'interrompit en laissant échapper un son rauque. De même que lors de leur duel, il lui abandonnait le contrôle.

De ses doigts tremblants, elle déboutonna le devant de son pantalon. Lorsque sa main se referma sur son sexe, il se figea, les yeux fermés, la mâchoire crispée.

— Evan... murmura Constance, hésitante.

— Dis-moi que ce n'est pas un rêve, murmura-t-il, haletant.

— Maintenant. Vite, je t'en prie.

— Viens, fit-il en rouvrant les yeux.

Il s'accroupit et souleva le bas de sa robe pour la prendre à califourchon sur lui.

Leurs chairs se touchèrent si intimement que Constance en eut le souffle coupé. Tout en déposant des baisers légers sur ses lèvres, Evan la prit aux hanches sous le tissu, avec fermeté et douceur. Puis il la fit aller et venir lentement contre lui. Elle ne s'attendait pas qu'un simple frottement lui procure un tel plaisir. Enroulant les bras autour de son

cou, elle se laissa aller contre lui.

— Je ne veux pas arrêter, lui souffla-t-elle à l'oreille.

— Alors continue.

Il l'embrassa dans le cou, sur l'épaule, ses mains accompagnant ses ondulations.

— Fais ce que tu veux, uniquement ce que tu veux.

— Je veux te sentir en moi, articula-t-elle, entre plaisir et appréhension. Si j'y arrive...

— Tu n'as qu'à essayer, murmura Saint.

Sous sa paume, elle percevait les battements effrénés de son cœur.

Elle glissa les mains dans son dos et se souleva légèrement.

— Aide-moi.

Il fit ce qu'elle lui demandait.

Le prendre en elle se révéla douloureux. Elle enfouit le visage au creux de son cou.

— *Evan.*

Avec délicatesse, il glissa les doigts entre les replis de sa féminité. Sous sa caresse, le plaisir revint. Elle se détendit et l'accueillit peu à peu en elle, sa chair s'étirait sous la pression, mais la douleur s'était évanouie. Enfin il fut en elle, l'emplissant toute, et elle vit les larmes qu'elle avait versées sur son épaule.

— Tout va bien ? s'enquit-il, la main au creux de ses reins, la voix décidément tremblante.

Elle plongea les doigts dans ses cheveux et l'embrassa. Encore et encore, en ondulant des hanches. Les doigts habiles de Saint et son sexe en elle l'incitèrent à accélérer le rythme tandis qu'elle le chevauchait.

— Constance, si tu n'arrives pas à trouver ton plaisir ainsi...

— Je...

Elle haleta et gémit, les doigts crispés sur ses épaules.

— Je vais...

La vague montait, irrépressible, et l'emporta dans un tourbillon. Secouée de spasmes, elle chercha son souffle sans cesser ses ondulations fébriles. Et soudain Saint l'immobilisa, le corps tendu comme un arc. Un cri rauque lui échappa tandis qu'il frémissait de la tête aux pieds.

Un long silence pantelant suivit, puis Saint l'embrassa à pleine bouche, encadrant son visage de ses mains. Agrippée à lui, elle se mit à rire.

Il s'écarta et déposa une pluie de baisers sur son visage.

— J'en conclus que tout va bien, dit-il, le sourire aux lèvres.

— Oui, confirma-t-elle, encore enivrée par le plaisir qu'elle venait de découvrir et qui continuait de vibrer doucement en elle.

Il glissa une mèche échappée de son chignon derrière son oreille tandis qu'elle s'appuyait des deux mains sur son torse moite.

— À part mes genoux meurtris et la peau irritée de mes cuisses...

— Blessures de guerre, commenta-t-il en lui mordillant le cou, provoquant de délicieux frissons.

— Il faut que je me change, annonça-t-elle en s'écartant à regret.

Elle le regarda boutonner son pantalon tandis qu'elle lissait sa robe.

— Je suis invitée à dîner chez...

Il la saisit et la souleva dans ses bras.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'écria-t-elle tandis qu'il se dirigeait vers la porte.

— Je t'emmène au lit.

— Mais... nos projets...

— Je n'ai pas souvenir d'avoir eu des projets. Et toi ?

Elle noua les bras autour de son cou.

— Il ne faut pas nous endormir. L'invitation du Maître...

— Nous n'allons pas dormir.

Torse nu, il la porta dans sa propre chambre. Le regard de Constance vola jusqu'au lit et son pouls s'emballa.

— Non. Pas...

Il la reposa sur le sol et l'enlaça.

— Pas dans ton lit, souffla-t-elle. Dans le mien.

— Tes désirs sont des ordres.

Il lui prit la main et l'entraîna dans la petite pièce qui séparait leurs appartements. Pétrifiée au milieu de la chambre, elle le regarda fermer les portes à clé. Il revint vers elle, lui reprit la main.

— Nous venons de faire l'amour sur le sol de la salle de bal après que tu as failli m'embrocher de ton épée, et tu as peur une fois dans ta chambre ? Ta main est glacée. Que désires-tu de moi, femme ? Je suis à tes ordres.

Elle se hissa sur la pointe des pieds et l'embrassa sur les lèvres, puis dans le cou.

— Comment se fait-il que ta peau soit bronzée à cet endroit ? s'enquit-elle en caressant la trace rouge qu'il avait à l'épaule.

— Je suis allé au lac.

— Sans chemise ?

— Quand il m'a fallu plonger.

— Tu as plongé ? Aujourd'hui ? demanda-t-elle, abasourdie.

— Je plonge chaque après-midi depuis dix jours.

— Je te croyais en visite ou en quête d'invitations dans les sociétés secrètes.

— Brièvement. Ensuite, Dylan et moi allions au lac et dans les champs environnants.

- Vous cherchez le couteau, n'est-ce pas ?
- Ou tout indice permettant de localiser Chloe Edwards.
- Et prouver que tu n'as rien à voir avec la mort de Mlle Favor.
- C'est une tâche futile, en vérité.

Elle effleura la contusion dont elle était responsable, puis sa clavicule, avant de revenir vers son torse.

— Dans ce cas, pourquoi continuer ? s'enquit-elle après avoir baisé son épaule.

— Eh bien, soupira-t-il, ce baiser que tu viens de me donner y est peut-être pour quelque chose.

— Pour me faire plaisir ? hasarda-t-elle en esquissant un sourire. Je ne te crois pas totalement.

Il lui saisit les poignets et écarta ses mains de sa poitrine.

— Constance, je te dirai toujours la vérité.

— Permets-moi d'inspirer tes recherches, dit-elle, et elle lui donna un petit coup de langue sur le téton.

Autrefois, elle devait se contenter de regarder Saint, d'écouter le son de sa voix. À présent, elle pouvait aussi le goûter. Elle le titilla doucement en écoutant son souffle saccadé. Dès qu'elle s'aventura vers sa ceinture, il resserra son emprise.

Elle déboutonna son pantalon, le fit glisser sur ses hanches. Il arborait une magnifique érection et un corps superbement viril. Elle s'empourpra.

— Ma mariée rougissante, murmura-t-il en la prenant par le menton.

— Non.

— Non auquel de ces trois mots ?

— Si je rougis, ce n'est pas par innocence ou pudeur. J'en suis dépourvue.

— Dans ce cas, c'est le mot « mariée » qui te chagrine ?

— Tu ne dis pas ce que j'attends, protesta-t-elle en s'écartant de lui.

— Peut-être parce que tu attends de moi que je sois quelqu'un que je ne suis pas.

— J'ai besoin d'aide pour ôter ma robe et mes dessous.

Sur ce, elle l'attira vers elle pour s'emparer de sa bouche.

Il s'affaira d'une main assurée sur les boutons de nacre et les lacets de son corset et de ses jupons.

— Touche-moi, ordonna-t-elle quand elle se retrouva devant lui uniquement vêtue de sa camisole.

Il s'agenouilla, posa les mains derrière ses genoux et les remonta lentement le long de ses cuisses, soulevant peu à peu le fin tissu. Chaque centimètre parcouru ressemblait à une victoire.

— Tu es si douce, souffla-t-il en parvenant à ses hanches, offrant

sa peau nacrée aux rayons de lune.

Il continua son ascension, révélant sa taille et ses seins. Elle leva les bras pour qu'il puisse faire passer le vêtement par-dessus sa tête.

Il la parcourut du regard, s'attardant sur sa poitrine, puis sur ses lèvres.

— Et pourtant, reprit-il, il y a une dureté en toi. Une colère tempérée. Tu ferais une formidable guerrière, je pense.

— Embrasse-moi.

Il obéit, les mains sur ses épaules, puis dans son dos.

— En cet instant, cependant, tu es un festin, murmura-t-il en effleurant ses cicatrices. Et je suis un homme qui touche terre après des années en mer.

Il l'embrassa et lui prodigua ses caresses tel un joueur de harpe.

— Et ne t'avise pas de critiquer mes métaphores ou je risque d'énoncer d'autres banalités.

— Je veux une métaphore avec des flammes ou du feu.

— Je vais trouver quelque chose, j'en suis sûr. Allonge-toi.

Sous la chaleur engendrée par les caresses de Saint, elle sentait poindre un grand froid.

— Je ne peux pas, dit-elle en crispant les doigts sur ses épaules. Je ne peux pas.

Elle recula.

— Je ne peux pas m'y résoudre, même sans colonnes au lit.

— Quelles colonnes ?

— Celles auxquelles j'étais attachée, face contre le matelas pour que je ne voie rien, murmura-t-elle.

— J'aimerais te serrer dans mes bras maintenant. Tu veux bien ?

La panique reflua, la laissant tremblante. Elle hocha la tête. Dès qu'il l'attira contre son corps chaud, elle se blottit contre lui.

— J'ai des envies de meurtre, à présent, avoua-t-il en lui soulevant le menton pour plonger son regard dans le sien. Mais ce n'est rien comparé à mon envie de te faire l'amour. Et je n'ai pas besoin d'un lit pour cela, Constance. Ni d'une chaise. Ni même du parquet. Ton corps sur le mien suffit.

Elle lui caressa la joue, puis l'embrassa avec ferveur, comme si elle ne pouvait s'arrêter.

Fébriles, ils jetèrent la courtepoinette matelassée sur le sol. S'agenouillant devant elle, Saint rendit hommage à ses seins avec une telle ferveur que, n'y tenant plus, elle le repoussa et grimpa sur lui pour satisfaire le désir délicieux et insupportablement violent qui montait en elle. À la lueur des chandelles, le corps d'Evan luisait d'un éclat doré. Uni au sien, ils ne formaient plus qu'un, et c'est ensemble qu'ils atteignirent la jouissance.

Après, ils demeurèrent enlacés sans mot dire. Il l'embrassa

tendrement sur le front.

Quand elle s'écarta enfin de lui, elle avait la joue humide. Et elle savait qu'elle n'avait pas pleuré.

26

LE MAÎTRE

Exception faite de ses yeux légèrement cernés, Constance n'avait en rien l'apparence d'une femme qui venait de se battre en duel contre son mari avant de faire l'amour deux fois de suite.

— Femme, tu es époustouflante, commenta Saint en agitant les rênes pour que les chevaux se mettent en route.

— J'ignore quelle toilette il convient d'arborer pour se rendre à une réception satanique, répondit-elle en resserrant sa cape sur sa robe en tissu moiré brodé de fils d'or. J'ai opté pour une robe de soirée traditionnelle.

Elle rabattit sa capuche sur ses cheveux de nouveau rassemblés en un élégant chignon. Une heure plus tôt, devant la cheminée, elle avait permis à Evan de lui ôter ses épingles pour laisser sa chevelure cascader sur ses épaules et ses seins. Elle évitait désormais de le toucher, et était allée jusqu'à refuser sa main pour monter dans la voiture.

— Tu vas lancer une nouvelle mode, dit-il.

— Parle-moi de tes nouvelles amies.

— Lesquelles ?

— Patience Westin et Miranda Hughes. À en croire ton cousin, tu les vois chaque jour depuis ton séjour en prison. Vous devez vous entendre comme larrons en foire.

— J'ai été un larron, tu sais.

À la lueur de la lanterne, son expression demeura sereine.

— D'où tes précédents passages derrière les barreaux. Qu'avais-tu dérobé ?

— Rien de grande valeur, malheureusement. Du pain, en général. Un jour, j'ai volé une poule. C'est un butin difficile à dissimuler sous son manteau. Et ensuite, il faut le faire cuire. Je n'ai jamais recommencé.

— Tu ne pouvais donc pas trouver un travail en tant que maître d'armes ? s'enquit-elle d'un ton froid.

— Je n'avais pas le cœur à cela. La guerre a le don de fatiguer

des armes, c'est le moins qu'on puisse dire.

Il sentit son regard peser sur lui.

— Tu as arrêté l'escrime ?

— Pendant un temps, je ne parvenais plus à toucher une épée ou une arme à feu. Chaque fois, ma main tremblait comme une feuille. Mes supérieurs m'ont accordé une permission.

Il avait fini par retrouver le goût des armes grâce à un élève à la personnalité exceptionnelle.

— Mais tu es retourné à la guerre. Quand nous nous sommes rencontrés, tu venais juste de rentrer chez toi.

— Je me sentais redevable envers le pays qui m'avait apporté du réconfort après la mort de ma mère, reprit-il. Et ils tenaient à ce que je revienne. Ils ont... insisté.

— Tu étais le meilleur escrimeur que la cavalerie ait jamais eu.

— Je n'étais pas dans la cavalerie. Je ne possédais même pas de cheval. J'étais messager. Je me déplaçais à pied.

— Tu courais d'un champ de bataille à un autre ?

— D'un général à un autre, plutôt. J'étais très rapide. Et intelligent, d'où l'insistance des autorités militaires. Je n'étais toutefois encore qu'un gamin.

— Cela devait être terriblement dangereux, souffla Constance.

— À la guerre, tout est dangereux.

— Pourquoi n'as-tu pas exploité tes dons à l'épée ?

— Parce que je ne voulais pas tuer.

— Mais c'était la guerre ! Tu...

— Ma mère était française. Mon maître d'armes aussi.

Quelques instants plus tard, Constance murmura :

— Voici le Peppermill. Tu as esquivé ma question, Saint.

— Mme Westin est raisonnable et un peu timide, mais elle n'est pas dépourvue d'intelligence. Lady Hughes est tout le contraire. Elles forment un duo intéressant.

— Tu as passé de bons moments, avec elles ?

— Oui. Tu t'es retenue quand tu t'es entraînée avec Viking ?

— Non ! répliqua-t-elle vivement.

— Et pourtant, tu m'as touché, *moi*.

Un sourire incurva les lèvres de Constance.

— Tu m'inspirais.

— Je vais avoir un bleu pendant deux semaines.

— Je ne cherchais pas à te blesser. Je t'avais demandé de porter tes protections, d'ailleurs.

Il s'esclaffa.

— Bien sûr que tu cherchais à me blesser ! C'est ton objectif depuis mon arrivée au château.

La lune avait disparu. Seule une lanterne scintillait dans le noir.

— Nous y sommes, chuchota la jeune femme.

— À l'instant où j'aurai des raisons de m'inquiéter, nous partirons, dit-il en arrêtant la calèche derrière le bâtiment. C'est compris ?

— Ne sois pas trop protecteur. Tu risques de tout gâcher.

— Crois-moi, j'ai le plus grand respect pour tes capacités à te défendre seule.

— Aide-moi à descendre.

Elle s'empara de sa main, quoique brièvement. Deux hommes s'avancèrent. L'un se chargea de la voiture. Le second, de corpulence moyenne, avait le visage dissimulé dans l'ombre d'une capuche.

— Je suis Reeve, déclara-t-il. La voiture est par ici.

Ils le suivirent vers une voiture dénuée de blason, tirée par de beaux chevaux. Reeve ouvrit la portière. Evan aida Constance à y monter.

— Bandez-vous les yeux, je vous prie.

Quelques instants plus tard, le véhicule s'ébranlait. Quand il s'arrêta enfin, Reeve leur ordonna de garder les yeux bandés tant qu'ils ne seraient pas à l'intérieur du Sanctuaire. Ils y entrèrent peu après. Reeve referma la porte à clé derrière eux. Saint balaya rapidement les lieux du regard. Rien dans l'expression de Constance n'indiquait qu'elle connaissait cet escalier, cette rampe en bois sculpté ou ce tapis. Elle scruta les alentours comme si elle ne s'était jamais tenue sur le palier à l'étage en lui ordonnant de la laisser tranquille. C'était la maison du duc.

— Par ici.

Une lanterne à la main, Reeve gravit les marches. Il ouvrit la première des quatre portes du couloir. Elle donnait dans un long salon plongé dans la pénombre. À chaque extrémité, une cheminée réchauffait l'atmosphère. Comme les autres salons de la demeure, l'aménagement était digne d'un duc : riches boiseries, tentures somptueuses, meubles élégants. En revanche, les personnes présentes étaient une parodie de la bonne société : robes translucides, postures lascives... Les mains avaient tendance à s'aventurer là où elles n'étaient pas censées le faire en dehors des maisons closes. Pourtant, aucune des invitées du duc n'était une prostituée. Saint avait pris le thé avec toutes les personnes titrées présentes. Le duc de Loch Irvine n'en faisait pas partie.

— Bienvenue, mes chéris, lança lady Hughes en s'avancant vers eux.

Elle affichait un sourire sensuel et avait les paupières lourdes. Sir Lorian la surveillait de loin.

Constance accepta le verre de vin que lui tendait lord Hart. Elle semblait en alerte, mais cela ne durerait pas. Il ne flottait aucune

odeur d'opium dans la pièce et les convives n'étaient pas ivres. Leur léthargie manifeste avait une autre origine. Saint regarda sa femme boire une gorgée de ce vin qui devait être drogué. Il eut envie de lui arracher son verre.

Au contraire, il accepta lui-même un verre et en avala le contenu. Reeve ne lui avait pas pris son épée. Il ne lui avait même pas demandé de l'enlever. Le Maître, ou sir Lorian ou quiconque les avait invités, devait être persuadé qu'ils étaient enthousiastes. S'il ressentait les effets de son breuvage, il pouvait agir avant d'être totalement sous emprise et compter sur l'effet de surprise.

Constance jouait son rôle à merveille. Elle souriait, badinait, séduisait, ensorcelait. Et il se demanda comment il avait pu ne pas voir combien elle était vulnérable sous le masque enjoué et sophistiqué. Il en fut ému jusqu'au tréfonds.

Bientôt, elle eut les paupières lourdes, ses gestes se firent plus lents. Saint s'assit dans un fauteuil et observa la scène. Lady Hart prit place sur le divan, à côté de lui, mais elle ne dit rien d'intéressant.

Il commençait à s'ennuyer. La drogue qui courait dans ses veines lui obscurcissait un peu la vue, toutefois son pouls demeurait régulier. Puis Reeve quitta la pièce par une autre porte et les conversations se firent à voix feutrée.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il à lady Hart.

— Le Maître a fait son choix, répondit-elle en battant des cils.

Manifestement, tout le monde avait bu le même vin.

— Dans un instant, poursuivit-elle, nous serons libres de faire ce que bon nous semblera. Et vous me plaisez, monsieur Sterling.

Reeve réapparut et s'approcha de lady Hughes. Celle-ci se leva et le suivit.

— Qu'a-t-il choisi exactement ? s'enquit Saint, bandant ses muscles.

— Vous êtes vraiment un coquin, monsieur Sterling, fit lady Hart en le dévisageant. Avez-vous quelqu'un en vue ou allez-vous attendre Miranda ? Je crois savoir que vous avez passé du temps avec elle, récemment.

Il en avait entendu suffisamment. Miranda Hughes n'allait pas être sacrifiée lors d'un rituel violent, car lady Hart était persuadée qu'elle allait revenir sous peu. Constance venait à sa rencontre à pas comptés. D'un regard un peu embrumé, elle lui fit comprendre qu'il ne devait pas bouger. Il attendit qu'elle s'installe à côté de lui.

— Tu es là, chéri, dit-elle d'une voix pâteuse. J'espère que tu apprécies cette merveilleuse soirée.

— Je suis enchanté.

Il parcourut de nouveau la pièce du regard en se demandant s'il pouvait emmener sa femme hors de cette maison sans la mettre en

danger en cas de résistance.

— Constance, où as-tu caché mon couteau ?

— Dans la galerie. Derrière la vitrine.

Bientôt, la porte de la chambre du Maître s'ouvrit. Lady Hughes se profila à la lueur des chandelles. Elle portait un long peignoir blanc.

Constance écarquilla les yeux.

D'un pas lent, lady Hughes traversa la pièce. Les pans de son peignoir s'écartèrent, révélant son corps menu, aux courbes féminines. Elle était nue. Elle s'arrêta devant Westin et lui caressa l'épaule. Sans l'attendre, elle referma son peignoir et quitta la pièce.

Saint observa Hughes, qui avait les yeux rivés sur Constance.

Westin se leva et passa devant eux.

— Vous venez aussi, Sterling ? Si vous êtes sage, je vous laisserai l'avoir après moi.

— Je viens, déclara Mme Westin qui se matérialisa au côté de son mari.

— C'est bien, dit ce dernier en lui tapotant les fesses. Ma petite Patience veut aussi son tour, mais seulement parce que je serai là, chérie. Tu connais les règles.

— Les règles ? fit Constance en les suivant du regard.

— Quand le Maître a fait son choix, nous autres dames sommes libres de choisir qui nous voulons, murmura lady Hart en caressant le bras de Saint. Du moins s'il y a au moins un homme et une femme dans chaque pièce.

— Pour un homme qui garde le secret sur son club, on dirait que le Maître a des goûts plutôt conventionnels.

— Vous êtes déçu ? Et moi qui vous imaginais l'homme d'une seule femme. De jeunes mariés, et un couple tellement inattendu, de surcroît. Hart et moi sommes très étonnés de vous voir ce soir.

Le regard voilé de la jeune femme s'attarda sur les lèvres de Saint.

— Et si nous appelions mon mari, monsieur Sterling, pour voir jusqu'à quel point vous faites fi des conventions ?

Il s'écarta d'elle.

— Un autre soir, peut-être, dit-il en prenant la main de Constance. Il est temps que nous partions.

— Attends, fit Constance tandis qu'il l'entraînait vers la porte. L'autre jour, lady MacFarlane nous rebattait les oreilles avec le mari volage de sa sœur. Regarde-la, là-bas, en train de se rincer l'œil ! Quelle hypocrite. Je veux savoir qui elle va choisir.

— Je comprends, mais ce n'est pas ce qui est prévu pour toi ce soir, madame Sterling.

Ni aucun autre soir, du reste.

— Vous partez déjà ? fit Reeve, à la porte.

— Ma femme ne se sent pas très bien.

Constance s'affala aussitôt contre son bras.

Reeve avait ôté sa cagoule et la scrutait.

— Vous avez vos bandeaux ?

— Chéri, fit Constance avec un gloussement charmant totalement affecté. Tu vas devoir nouer le mien... j'ai les doigts engourdis.

Dès qu'ils furent seuls dans la voiture, elle s'écarta de Saint et garda le silence. Au Peppermill, il lui ôta son bandeau et l'aida à descendre. Alors qu'ils se dirigeaient vers leur propre calèche, elle trébucha.

— Tu vas devoir me tenir ou je risque de tomber du siège, le prévint-elle. J'espère ne pas être malade.

Il prit les rênes dans une main et enroula son bras libre autour de la taille de sa femme. Constance agrippa le bord du siège au lieu de s'accrocher à lui.

De retour chez eux, elle ne dit rien. Lorsqu'il voulut poser la main au creux de son dos pour l'aider à gravir les marches, elle s'écarta. Une fois dans sa chambre, elle vacilla, et tandis qu'il la déshabillait, elle garda les yeux fermés. Il la porta sur le lit, puis rabattit drap et couverture sur elle. Ce n'était pas la première fois qu'il voyait une personne ivre. Constance n'était pas seulement saoule ou droguée. Elle avait de nouveau pris ses distances dès qu'il n'avait plus été nécessaire de jouer la comédie.

Assis sur le bord du lit, il se prit le visage entre les mains.

— C'est vraiment dégoûtant, marmonna Constance sans rouvrir les yeux.

— En effet.

Une domestique avait dû tirer les rideaux et ramasser les vêtements qui traînaient sur le parquet. Il ne restait plus aucune trace de leurs ébats, à part le cœur lourd de Saint.

— Ou alors très triste, reprit-elle. Tu ne trouves pas ?

— Si, admit-il en songeant au regard grave de Patience.

— Tant mieux, parce que je n'ai pas envie de te partager, soupira-t-elle.

Sur ce, elle s'endormit. Elle ne garderait sans doute aucun souvenir de cette soirée. Saint savoura cette démonstration de possessivité, puis il regagna sa propre chambre.

27

LE PRINCIPAL AVANTAGE DU MARIAGE

Lady Justice
Brittle & Sons, imprimeurs

Chère lady,

Je comprends. Vous ne prisez guère le mariage. Moi non plus. Quel que soit le point de vue que l'on adopte, c'est un piège.

Je vous conjure de considérer le principal avantage du mariage, que je ne peux nommer ici (pour ne pas froisser votre pudeur), mais qui, lorsqu'il est quotidien, doit satisfaire à la fois le mari et la femme. En rejetant le mariage, seriez-vous disposée à renoncer à cet avantage également ?

Sincèrement vôtre (quoique dans le doute),

Pèlerin
Secrétaire du Falcon Club

À Pèlerin,

Vous cherchez à me choquer, ou à me titiller, peut-être. C'est peine perdue. Quelle notion dépassée et patriarcale de la féminité vous fait croire qu'une femme doit d'abord s'emprisonner dans le mariage pour profiter d'un avantage à sa portée hors des liens conjugaux ?

Lady Justice

Lady Justice
Brittle & Sons, imprimeurs

Chère lady,

J'ai du mal à écrire. Ma main tremble et ma plume fait des pâtés d'encre sur le papier. Je ne cesse d'utiliser mon buvard.

Je réitère mon invitation à me rencontrer. Où vous voudrez, quand vous voudrez.

Avec espoir,

Pèlerin
Secrétaire du Falcon Club

À Pèlerin :

En réponse à votre invitation, je me contenterai de ces trois mots : dans vos rêves.

Lady Justice

Quatrième partie

LA GUERRIÈRE

28

UN BAIN

Constance se réveilla en proie à une légère migraine et découvrit qu'elle était nue entre les draps. C'était ce qui se produisait quand un mari déshabillait sa femme, un mari que les femmes présentes à la soirée de la veille avaient dévoré des yeux, ainsi que quelques hommes.

Rien d'étonnant. Evan était à la fois séduisant et intrigant, une combinaison attirante pour des gens trop riches prédisposés à l'ennui. Le club sordide de sir Lorian était la preuve que des êtres ayant tout pour être heureux étaient prêts à n'importe quels excès pour se divertir. Mais cela, elle l'avait appris quelques mois plus tôt.

Aujourd'hui, pourtant, elle se sentait légère.

Elle enfouit le visage dans l'oreiller, consciente des courbatures que lui avaient laissées leurs ébats. Pas de la douleur, non. Juste des courbatures.

Elle se leva et s'habilla. La matinée était très avancée si bien qu'elle était en retard pour sa leçon d'escrime. Quand elle entra dans la salle de bal, celle-ci était vide.

— Ils sont partis depuis longtemps, déclara Eliza. Quand on se prélassait au lit toute la matinée, cela n'a rien d'étonnant.

— Il est parti avec lord Michaels ? Où cela ?

— Rechercher cette pauvre Chloe Edwards, sans doute.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées, et pourtant Dylan ne perdait pas espoir.

Constance s'installa à son secrétaire pour rédiger des invitations. Sir Lorian et lady Hughes furent ses premiers visiteurs de l'après-midi.

— Constance chérie ! s'exclama Miranda en lui étreignant les mains. Tu es si belle, même après une soirée de débauche. N'est-ce pas, Lorian ?

Elle éclata d'un rire cristallin.

— Si la débauche se limite à quelques verres de vin, répondit Constance en entraînant lady Hughes vers un divan, on peut dire que je suis une débauchée.

Elle n'en avait bu qu'un seul, et avait été certainement droguée.

— Vous êtes partis bien vite. Je n'ai pas eu l'occasion de remplir mes obligations, reprit Miranda qui tenait toujours l'une des mains de Constance.

— Quelles obligations ?

— Une femme qui entre au Sanctuaire se doit de connaître les règles du Maître.

— Lady Hughes, je suis perplexe, je l'avoue. Nous ignorions qu'il existait des règles et...

— ... un Maître, acheva Evan depuis le seuil du salon.

— Sterling, marmonna sir Lorian.

— Je croyais que vous aviez compris que le Sanctuaire n'organisait pas des soirées traditionnelles, sourit Miranda.

— Ma chère, intervint sir Lorian, j'aimerais dire un mot en privé à Sterling, à propos d'escrime, bien sûr. En attendant, si tu expliquais les règles à lady Constance une bonne fois pour toutes ?

Lady Hughes refusait de lâcher la main de Constance.

— Si vous m'appeliez Miranda ? dit-elle avec un sourire charmeur. Après tout, c'est ainsi que votre mari m'appelle.

— Merci, Miranda, murmura Constance. Et qui est donc ce mystérieux Maître ?

— Vous devriez être capable de le deviner, dit-elle d'un air entendu.

— Je ne vois vraiment pas.

— Aucun d'entre nous n'a jamais vu son visage, mais toutes les femmes ont été convoquées et...

— Toutes ?

— Bien sûr, ma chère ! s'esclaffa Miranda.

— Pardonnez-moi, dit Constance, que la vision du duc de Loch Irvine et de lady Hughes enlacés déstabilisait quelque peu, je crains de ne pas avoir recouvré complètement mes esprits après avoir ingurgité ce vin, hier. Cette soirée était-elle caractéristique des réunions du Maître ?

— Oh que oui ! Nous nous réunissons à minuit et le Maître fait son choix en moins d'une heure. Ensuite, chaque dame a le droit de sélectionner le partenaire de son choix.

Pourtant, Miranda avait choisi M. Westin, l'homme le moins attirant, le moins influent, le plus terne de la soirée.

— Les messieurs ne peuvent pas choisir leurs partenaires ? Jamais ?

— N'est-ce pas totalement scandaleux ? ronronna lady Hughes. Lorian est séduisant. Naturellement, je n'ai pas eu mon mot à dire quand j'ai dû l'épouser. Vous savez, il est assez mal doté, ajouta-t-elle en agitant l'auriculaire.

— Ce qui n'est pas le cas du Maître, je suppose, répondit Constance, se demandant si elle devait en rire.

— Eh bien...

Lady Hughes pinça ses lèvres pulpeuses, puis se pencha pour murmurer :

— J'espère que ce que je suis sur le point de dire vous incitera à rejoindre notre petit club. Ce qu'ignorent ces messieurs... ce qu'aucune d'entre nous n'a jamais révélé à son mari...

— Oui ?

— C'est qu'il nous peint.

— Qui vous peint ?

— Le Maître, répliqua Miranda en haussant les épaules. Il ne nous touche pas. Il porte un masque et une tunique qui le couvre entièrement, et il nous peint. Il porte même un gant pour dissimuler la main qui tient le pinceau.

Comment était-ce possible ? songea Constance.

— Mais... il ne...

— Non, gloussa Miranda. Du moins, pas encore. Ni avec moi, ni avec les autres.

— Il se contente de vous *peindre* ?

— Nues, naturellement. C'est aussi sophistiqué que dans n'importe quel atelier parisien. Il ne m'a jamais ne serait-ce que frôlée. Il ne permet même pas à Reeve de nous voir dans le plus simple appareil. N'est-ce pas incroyable ?

C'était à peine croyable, en effet.

— Vous montre-t-il ses tableaux ?

— Uniquement quand ils sont terminés. Souvent, plusieurs séances de pose sont nécessaires pour achever une toile. C'est un portraitiste hors pair, figurez-vous. Clarissa est tellement subjuguée par le portrait qu'il a réalisé d'elle qu'elle l'a imploré de le lui vendre.

— A-t-il accepté ?

— Il ne lui a pas répondu. Il ne nous parle jamais, ma chère. Pas un mot. C'est vraiment intrigant.

— Et personne n'a rien dit à son mari ?

— C'est notre secret. Le nôtre et le sien. Et le vôtre, à présent. Il ne faudra en parler à personne, dit-elle en jetant un coup d'œil en direction de Saint.

— Pourquoi le faites-vous ?

Pour la première fois depuis son arrivée, le regard de Miranda perdit un peu de son éclat.

— Constance chérie, compte tenu de votre choix peu conventionnel s'agissant de votre délicieux mari, je crains que vous ne compreniez pas. Vous est-il déjà venu à l'esprit qu'avoir la liberté de choisir un conjoint qui vous convient est un luxe rare ?

Le valet annonça de nouveaux visiteurs et, au bout d'un quart d'heure, sir Lorian et lady Hughes prirent congé, convaincus qu'il y aurait une nouvelle soirée bientôt.

Plus tard, quand tout le monde fut parti, Saint ferma la porte derrière le valet.

— Dylan et moi sommes allés chez Loch Irvine, ce matin, déclara-t-il de but en blanc.

— Sans moi ? Pourquoi...

— Le duc n'est pas chez lui en ce moment.

— Bien sûr que si !

— Non. Il est absent, comme à l'équinoxe d'automne et au solstice d'hiver, Constance.

— Tu en as la preuve ?

— Pas de façon irréfutable. Personne ne nous a ouvert la porte, ce matin. Les écuries étaient vides. Les commerçants du coin ne connaissaient personne qui corresponde à la description que je leur ai faite de Reeve.

— Édimbourg n'est pas une très grande ville. Nous retrouverons Reeve. Et même si le Maître n'est pas le duc, il doit savoir que quelqu'un utilise sa maison.

— Comme lorsque mon frère séjournait chez lui. C'est à cela que tu penses.

— Non. Je pense que Miranda Hughes est persuadée d'avoir été dans la même pièce que le duc de Loch Irvine hier soir. Sir Lorian connaît peut-être la vérité. Quand nous...

— Nous n'y retournerons pas.

— Il le faut. Saint...

— Non, la coupa-t-il en la scrutant. Rien de ce que nous avons vu hier soir ne prouve que Loch Irvine ou un autre invité est un meurtrier.

— Cependant, l'aspect rituel du petit jeu du Maître suggère qu'il n'est pas déraisonnable de poursuivre les recherches. Il y avait le peignoir blanc, comme ceux que sir Lorian a commandés à la filature. Et aujourd'hui, Miranda m'a fait une révélation extraordinaire que tu ne...

La porte du salon s'ouvrit avec fracas.

— J'ai trouvé un témoin ! s'exclama lord Michaels. Ou plutôt, j'ai parlé à un homme qui connaît un homme ayant vu Chloe il y a seulement trois semaines ! Il est à Leith. J'y vais de ce pas. J'ai besoin de ton aide, Saint.

— Bien sûr, répondit ce dernier.

Après avoir jeté un regard lourd de sous-entendus à Constance, il emboîta le pas à son cousin.

Ils rentrèrent peu avant l'aube. Recroquevillée dans un fauteuil, près de la fenêtre, Constance entendit les sabots des chevaux sur les pavés.

Elle croisa les deux hommes dans l'escalier et se boucha le nez.

— Seigneur, quelle puanteur !

— Merci, chère épouse. C'est ce qu'un homme a envie d'entendre quand il rentre à la maison après une journée harassante.

— Il était porcher, expliqua Dylan. Il a vu Chloe. Saint vous racontera. Je mangerai du bacon tous les matins au petit déjeuner, à compter de ce jour !

Sur ces mots, il gagna sa chambre.

— C'est une nouvelle encourageante.

— En effet, confirma Saint en s'adossant au chambranle.

— Continue, mais ne touche rien, pour l'amour du ciel ! Ne t'allonge nulle part ou... Je vais demander qu'on te prépare un bain.

Elle s'empara d'une lampe et descendit à l'office.

À son retour, elle trouva son mari allongé sur le parquet, endormi. En dépit de l'odeur, elle sentit le désir monter en elle. Elle s'agenouilla près de lui et lui toucha le dos de la main. Il rouvrit les yeux et plongea son regard dans le sien, comme s'il pouvait pénétrer son âme.

Elle l'aida à ôter son manteau, son gilet et ses bottes crottées qu'elle déposa dans le couloir alors que les domestiques apportaient les premiers seaux d'eau chaude pour remplir le baquet de cuivre dans le cabinet de toilette. Quand tout fut prêt, elle congédia les valets et réveilla Saint.

— Bonne nuit, dit-il en ouvrant la porte de communication.

Elle le retint.

— Je vais t'aider à prendre ton bain pour m'assurer qu'il ne reste plus une trace de cette porcherie.

Il l'observa entre ses paupières à demi closes et lui sourit.

— Tu vas abîmer cette jolie robe.

— J'en ai d'autres, répliqua-t-elle en posant la main sur son torse pour le pousser vers le baquet.

Elle le regarda s'immerger, les muscles saillants, incapable de réfléchir tant ses sens étaient en émoi.

Elle lui versa un broc d'eau sur la tête. Rien n'y fit. Il était aussi beau trempé que sec.

— Du savon, s'il te plaît, dit-il en tendant la main.

— Je t'ai dit que je m'en occupais.

Il lui adressa un regard de biais.

— Ne te force pas. Je suis capable de me laver seul, tu sais. Je n'ai pas passé ma vie entouré de domestiques prêts à répondre à mes

moindres besoins.

— Cela ne me dérange nullement.

Elle remonta ses manches et se savonna les mains.

— Le problème, c'est que j'ai envie de te toucher intimement, et cela me met tellement en colère que je...

Enroulant le bras autour de sa taille, il la plaqua contre son torse et s'empara de ses lèvres. Elle enfouit ses mains savonneuses dans ses cheveux, s'abandonnant à ce baiser tandis que l'eau lui trempait le bas des reins. Puis elle s'écarta.

— ... que je ne peux maîtriser mon désir, acheva-t-elle. Et voilà, je suis toute mouillée à cause de toi !

— Je t'en prie, ne cherche pas à maîtriser ton désir en ma présence.

Il referma la main sur son sein.

— Toute mouillée, dis-tu ?

Du pouce, il titilla la pointe dressée, trempant davantage le tissu de sa robe. Puis il se pencha et l'aspira entre ses lèvres.

— Je te sens... partout, murmura-t-elle en cambrant le dos.

— C'est bien mon intention.

Sa bouche glissa dans son cou, et sa main, entre ses cuisses.

Elle s'écarta de lui.

— Lave-toi, ordonna-t-elle, le souffle court. Tu empestes et je veux savoir ce que tu as appris aujourd'hui.

Il agrippa les bords du baquet et ferma les yeux.

— À ta guise. Mais sache que je fais de gros efforts de volonté et que j'espère une récompense plus tard.

Le cœur de la jeune femme s'emballa.

— J'en prends note, dit-elle en lui savonnant le dos. Je t'écoute.

Tandis qu'elle le lavait, mémorisant chaque muscle saillant sous la peau hâlée, il lui raconta comment ils avaient retrouvé le fermier dans une maison, non loin du port. Celui-ci connaissait bien Mlle Edwards car la tante de la jeune femme lui avait acheté une truie. Il avait aperçu Chloe un après-midi, près de la résidence du duc de Loch Irvine. Elle était avec un homme dont il n'avait pas vu le visage et elle l'avait salué. Elle ne semblait pas affolée. Pressé de questions, le fermier avait cependant admis qu'elle l'avait salué à plusieurs reprises, ce qui, avec le recul, lui avait paru étrange.

Constance écoutait son mari tout en suivant ses cicatrices du bout des doigts. L'eau refroidissait, et elle put lui rapporter les révélations de Miranda Hughes quant à ce qui se passait dans la chambre du Maître.

— Il se contente de les peindre ? répéta Evan, abasourdi.

— Elle ne mentait pas, j'en suis sûre. N'est-ce pas étrange ? Aucun des maris ne connaît la vérité et les épouses sont ravies de

garder le secret, semble-t-il.

— Et pourtant tu viens de m'en parler.

— Ne sois pas idiot.

— Il les peint, répéta Saint. C'est extraordinaire.

— Je me demande ce qu'il fait des tableaux, murmura Constance en lui savonnant ses épaules. Une collection privée, d'après moi.

— Mmm.

— Tu ne peux qu'admettre qu'il faut y retourner, à présent.

— Non.

— Saint...

— Non...

Le temps qu'elle ait terminé sa toilette, il s'était assoupi.

Elle l'embrassa. Il se réveilla en sursaut et, portant la main à sa joue, lui rendit son baiser.

Elle s'écarta à regret et lui tendit une serviette. Les yeux à demi fermés, il s'essuya, entoura sa femme de ses bras et reprit sa bouche.

— Tu dors debout, déclara-t-elle.

— Je n'ai pas besoin d'être réveillé pour t'embrasser. Je t'ai embrassée des milliers de fois dans mes rêves, je suis un expert à présent.

— Il faut que je change de robe...

Il glissa les mains sur ses hanches.

— Qui a besoin d'une robe ? murmura-t-il. Qui a besoin de dormir ?

Constance l'entraîna vers le lit.

— Nous avons des invités, ce soir. Beaucoup.

— Je préfère passer la soirée en tête à tête avec ma femme.

Elle gagna l'antichambre où elle troqua sa robe trempée pour un peignoir. Lorsqu'elle revint dans la chambre, Saint dormait à poings fermés. Elle contourna le lit et se glissa entre les draps.

— Evan, dit-elle, les yeux rivés sur son visage.

Il ne sourcilla pas.

— Frederick Evan Sterling.

Il respirait régulièrement.

— J'ai besoin de toi, souffla-t-elle alors que les premières lueurs de l'aube apparaissaient. J'ai besoin de ta bonté et de ta force. J'ignorais qu'il existait des hommes comme toi.

Sa main allait et venait sur le couvre-lit mais elle ne se résolvait pas à le toucher.

— Je t'aime, chuchota-t-elle.

UNE PELLICULE DE GLACE

Comme elle l'avait fait maintes fois par le passé, Constance surveillait la salle de bal depuis un recoin secret.

— Des rapières ? fit Evan, au milieu de la pièce, le front soucieux. Et un quoi ?

— Un pourpoint, bien sûr, dit lord Michaels en brandissant son épée d'un geste ample. Une tenue shakespearienne. Je refuse de porter des bas ou un caleçon. C'est très inconfortable.

— Un caleçon, répéta Saint en posant la pointe de son épée sur le sol, visiblement perplexe.

— Mme Josephs insistait, mais j'ai défendu ma virilité.

Le baron s'attaqua à une Eliza imaginaire.

— C'est un bal costumé, milord, intervint Constance en entrant dans la salle, les bras chargés de vêtements. Pas une compétition.

— Tout est compétition, ma chère, quand il s'agit de caleçons.

— Cousin, surveille ton langage en présence de ma femme, veux-tu ?

— Balivernes !

Le baron remisa son épée et s'approcha de la jeune femme. Il s'empara d'un chapeau orné d'une plume et s'inclina théâtralement.

— Veuillez excuser ma vulgarité, madame.

Elle lui reprit le chapeau et le lui posa sur la tête.

— Vous ferez un superbe fripon, milord. À présent, rendez-vous utile et dites aux valets où placer les décorations.

— Oui, maman, railla-t-il.

Il adressa un sourire guilleret à Saint et sortit.

— J'ai apporté ton costume pour ce soir, annonça Constance.

— Je ne vais pas mettre tout cela, j'espère ?

— Le tien est sur le dessus. Il y a aussi ma tenue. Ton cousin semble en grande forme. Il a encore de l'espoir.

— Tu ne voudrais pas le décevoir, n'est-ce pas ?

— Nous devons absolument réussir.

— Pourquoi ces déguisements, Constance ?

— Ils incitent les gens à se comporter différemment.

N'était-ce pas ce qu'elle avait fait avec lui, naguère ?

— Au Sanctuaire, notamment, ajouta-t-elle.

— Mais nous n'y retournerons pas.

Il la débarrassa de son fardeau et l'attira à lui pour la première fois depuis la veille.

— Je suis soulagé que tu aies pris cette décision, dit-il. Je ne t'aurais jamais permis d'assister à une autre réunion et je me demandais comment t'en empêcher sans t'attacher.

— Mon cœur s'emballe à cause de toi, lui fit-elle remarquer en détournant le visage.

— Tout homme rêve d'entendre ces paroles de la femme qu'il tient dans ses bras.

— Pourquoi es-tu si délibérément cruel ?

— Si vous fuyez l'ennemi, il vous pourchasse jusqu'à ce que vous tombiez, et il triomphe. Si vous vous battez, vous pouvez le vaincre.

Elle leva les yeux vers lui.

— Je serai déguisé en Viking ! annonça lord Michaels en entrant, muni d'un escabeau.

M. Viking le suivait, qui portait une lourde caisse.

— Il a refusé mon aide pour porter ce nid à poussière, enchaîna le baron. En remerciement, nous procédons à un échange de manteaux. Celui-ci m'a coûté une fortune. Viking, enlevez-moi ça sur-le-champ ou vous en subirez les conséquences de la pointe de mon épée.

— Manifestement, milord a déjà consommé du whisky, milady, déclara M. Viking. Nous n'aurons pas un instant de paix avant la fin des festivités, ce soir.

Il ouvrit la caisse et en sortit une pile de vêtements en satin alors que deux femmes de chambre pénétraient dans la pièce.

— Je vais voir la cuisinière, déclara Constance.

Saint relut l'adresse indiquée sur le message envoyé par Patience Westin, puis replia le papier et le glissa dans la poche de son gilet. Le bal masqué ne commencerait pas avant plusieurs heures. Il jeta un dernier regard à la maison, puis éperonna son cheval.

Plus tard, Constance trouva son mari dans le petit salon. La pièce ne servant pas durant la soirée, il y était au calme. Il était assis sur une chaise droite, les jambes tendues devant lui, les yeux fermés, la main sur l'épée qui reposait en travers de ses genoux.

Alors qu'elle s'installait à son secrétaire, elle l'entendit remuer.

— Tu sais, murmura-t-il, je crois que je préférerais le temps où nous ne nous rencontrions que deux heures par jour, le matin, à l'orée du bois.

Elle sortit une feuille de papier d'un tiroir.

— Vraiment ?

— Je savais où te trouver, alors. Et nous étions seuls.

— Je pourrais en dire autant. Je m'étonne de te voir à la maison à 5 heures de l'après-midi.

Elle croisa son regard et le regretta aussitôt. Il lui était tellement plus facile de maintenir une certaine distance avec lui, elle qui n'avait jamais partagé la moindre intimité avec un homme. Et elle le désirait chaque jour davantage.

— Ne devrais-tu pas être en train de terrasser un dragon ou de sauver une jeune fille en détresse ?

— J'en viens, justement. Et je suis venu reprendre des forces.

Elle perçut son sourire dans sa voix, comme six ans plus tôt.

— Cent soixante-deux invités ont accepté, dont toutes les personnes présentes au Sanctuaire l'autre soir. Ta notoriété joue en notre faveur. Chacun veut s'amuser en compagnie de l'accusé.

— Quand as-tu décidé que j'étais coupable ?

— En prison, quand tu as déclaré que tu tuerais Walker Styles. Mais je n'ai jamais vraiment cru en ta culpabilité. J'ai eu... peur. L'espace d'un instant.

Elle attendit des reproches qui ne vinrent pas.

— Walker Styles, répéta-t-il. C'est son nom.

Elle se pencha sur son papier à lettres, les doigts crispés sur sa plume.

— Nous devons faire le point sur les informations dont nous disposons.

— Dois-je aller chercher Dylan ?

— Pas encore. Nous devons pouvoir parler librement du Sanctuaire. Si immodéré soit mon désir charnel, je ne souhaite pas évoquer cette fête avec ton cousin. Quelle est cette épée que tu as là ?

— Le pot-de-vin offert par un duc quand j'ai refusé d'apprendre à sa fille l'art de l'escrime. Je la porterai ce soir. Et si nous parlions de ton désir ? Mieux encore, passons à l'action.

— Nous avons trop à faire.

— Rien de plus exquis.

— Garde tes distances, Saint, ordonna-t-elle en réprimant un sourire.

— J'ai déjà entendu ces paroles. Et après, tu m'as demandé de t'embrasser.

— Je dresse la liste de ce que nous savons des disparues et du Sanctuaire. Contrairement à Maggie Poultney et à Cassandra Finn, les

femmes impliquées dans le club ne sont pas vierges. De même qu'Annie Favor.

— En effet.

Elle se tourna vers lui. Il était en train de frotter la poignée ouvragée de sa rapière avec un chiffon.

— Je n'étais pas le premier à m'en rendre compte, Constance.

Elle reporta son attention sur sa liste.

— Seuls les couples mariés sont acceptés au Sanctuaire, ce qui est d'autant plus étrange que son fondateur se contente de peindre des femmes nues. Il pourrait engager des modèles.

— La peinture vise peut-être à dissimuler son objectif premier.

— Qui est ?

— Admirer des belles femmes riches dans le plus simple appareil.

— Ce serait encore plus étrange.

— Je ne sais pas. Personnellement, ce spectacle m'a beaucoup plu il y a deux jours, avoua Saint avec un sourire canaille.

— Mais tu n'as pas peint mon portrait, il me semble. Et je ne suis pas l'épouse d'un autre.

— C'est vrai.

Elle fut saisie d'une envie irrépressible d'aller s'asseoir sur ses genoux.

— Pourquoi ne les invite-t-il pas en privé ?

— Il espère peut-être peindre leurs maris ensuite.

— Il y a un autre détail curieux, ajouta Constance. Ces hommes pensent que le Maître prend du plaisir avec leurs épouses et n'y voient aucun inconvénient.

— Au contraire.

— Ils n'ont donc aucune fierté ?

— Sans doute y renoncent-ils pour une orgie débridée.

— Je n'aime pas ta façon de plaisanter sur ces questions, dit-elle.

— Tu es bien délicate, milady.

— Cela paraît stupide, reprit-elle.

— Quoi donc ?

— Cet échange rituel de conjoints. Pourquoi ont-ils besoin du Sanctuaire pour se livrer à ces échanges de partenaires ? Tout le monde le fait tout le temps de toute façon.

— Pas tout le monde, non.

— Tu manques vraiment de sophistication, Saint.

— C'est vrai. Ma conception du mariage manque de ce laisser-faire aristocratique. Je suis incorrigiblement bourgeois.

— Ne faut-il pas de l'argent pour être bourgeois ? observa Constance d'un ton léger.

— J'en ai.

Elle parut étonnée.

— Le tien, précisa-t-il. Mais nous nous égarons.

— Revenons au Sanctuaire. En échange de certains avantages, ces notables acceptent d'être cocufiés. J'ai peine à me l'imaginer.

Il semblait l'étudier d'un air pensif.

— Pourquoi me regardes-tu ainsi ?

— Certains hommes aiment savoir que leur femme est désirée par d'autres hommes, tu sais.

— Désirée, je l'admets. De là à permettre à ces hommes de coucher avec elles, ce n'est pas une attitude très virile, je trouve.

— Ces hommes leur donnent la permission, et ils jouissent des épouses d'autres hommes en retour. Cela leur procure un sentiment de puissance.

— Mais lequel de ces hommes aurait besoin de se sentir encore plus puissant qu'il ne l'est déjà ?

— L'appétit de pouvoir de certains est insatiable.

— Sir Eustace possède un titre ancestral, lord Porter un domaine insignifiant mais a des alliés à la Chambre des lords. Sir Lorian et lord Hart ont une fortune et des domaines. Je me demande...

Elle caressa sa plume d'un air absent.

— Pourquoi le Maître insiste-t-il pour qu'il y ait au moins un homme et une femme dans chaque pièce ? Pour brouiller la paternité des enfants nés des unions au Sanctuaire ?

— C'est possible.

— Pourquoi voudrait-il une chose pareille ? Pour nier toute accusation de paternité car aucun de ces enfants ne peut être de lui ? Nous devons déterminer depuis combien de temps cette société existe et à quelle fréquence elle se réunit. Et si les enfants n'avaient rien à voir dans cette histoire ? Tant de questions demeurent sans réponse ! La banalité sordide de ces soirées me pousse à croire qu'elles n'ont pas de lien avec le véritable mystère. Peut-être avons-nous perdu notre temps à fréquenter ces gens.

— Arrête de faire cela.

— De faire quoi ? fit-elle en tournant la tête.

— De caresser cette plume ! Cela m'empêche de réfléchir.

— Tu en as envie maintenant, au milieu de la journée ?

— J'en ai envie en permanence.

— Alors que le soleil brille ?

— Surtout quand il brille, rétorqua-t-il.

Il posa son épée, se leva et s'approcha de sa femme.

— Car il n'y a alors aucune ombre pour obscurcir ton visage, ta peau, ta beauté. Le soleil réchauffe ta chair...

— Le soleil écossais ? Tu plaisantes !

— Suis-moi dans mon fantasme.

Il se percha au bord du secrétaire et repoussa les cheveux de sa

femme.

— Le soleil scintille dans tes cheveux et m'aveugle, laissant mes autres sens en émoi.

Il lui caressa la joue, lentement, puis descendit jusqu'à la base de son cou.

— L'odorat... l'ouïe...

Lorsqu'il effleura son sein, elle soupira.

— Le goût, souffla-t-elle en lui offrant ses lèvres.

En accueillant sa langue dans sa bouche, elle lâcha sa plume et plongea les doigts dans les cheveux d'Evan. Il insinua une main entre ses cuisses, tira sur son corsage de l'autre et, l'adossant contre le secrétaire, déposa des baisers sur ses seins.

— Elle te plaisait ? articula Constance.

— Qui ?

— Miranda, précisa-t-elle, haletante, en s'agrippant à ses épaules.

— Hein ?

— Au Sanctuaire. Tu la trouvais attirante ? Ses seins ? Son corps ?

Tout s'arrêta soudain. Mouvements, caresses, plaisir. Saint leva la tête, puis il la lâcha. Se détournant abruptement, il gagna l'autre extrémité de la pièce.

Abasourdie, Constance fixa son dos. Il se retourna finalement, mais demeura silencieux.

— Je ne sais pas quoi dire, avoua-t-elle.

— Dans ce cas, nous sommes deux, répliqua-t-il d'un ton sec.

— Enfin... si, je sais.

— Vraiment ?

— Je veux que tu reviennes ici et que tu continues à m'embrasser.

— Je...

Sa voix se brisa. Il baissa la tête, fourragea dans ses cheveux, puis posa sur elle un regard triste.

— J'ai peur.

— De quoi ?

— De toi. De l'effet que tu produis sur moi. De mon désir pour toi.

— J'ai besoin que tu me désires, dit-elle d'une voix enrouée. Je ne sais pas... je ne sais comment me comporter avec toi. Mais j'ai besoin de toi.

Il la rejoignit et encadra son visage de ses mains avant de l'embrasser avec passion. Elle répondit à son baiser avec une ardeur décuplée, le laissa la plaquer contre le mur, la prendre par les hanches pour lui faire l'amour debout, en plein jour.

— J'ai l'impression d'être une fine pellicule de glace, murmura-t-

elle. Et je suis en train de me craqueler.

— Non, gronda-t-il dans son cou.

Elle caressa son torse. De ses mains, de ses lèvres, il lui procura le plaisir qu'elle recherchait.

— Ressens, souffla-t-il. Sens-moi.

Elle ferma les yeux et s'abandonna.

— Vous pourriez trouver une chambre ! fit la voix de lord Michaels. Il y en a plusieurs au bout du couloir, vous savez.

Il se tenait sur le seuil, en costume shakespearien, et se penchait pour tenter de voir Constance, que Saint dissimulait de son mieux.

— Milady, je vous implore de me pardonner cette irruption inopinée. C'est la faute de Viking.

— Pas du tout ! s'insurgea le domestique, juste derrière lui. Je me suis contenté d'ouvrir la porte. Milord a décidé d'entrer en trombe.

— Sortez d'ici, tous les deux ! ordonna Saint.

— Volontiers, mais j'ai grand besoin d'une feuille de papier et d'une plume, rétorqua lord Michaels. Et Viking m'a assuré que je les trouverais ici. C'est une bonne chose que je sois arrivé car si vous ne vous préparez pas, vous serez en retard à votre propre réception. Ce soir, je compte glaner toutes les informations possibles.

Constance se lissa les cheveux et sortit sans mot dire, songeant que l'idée de Saint d'un rendez-vous à l'aube, dans les bois, n'était pas si mauvaise finalement.

Avec l'aide de sa femme de chambre, elle enfila un volumineux jupon de soie et un corsage dont le décolleté plongeant couvrait à peine ses mamelons. Sa robe à manches courtes était lacée sur le devant, faisant ressortir la rondeur de sa poitrine. Pour compléter sa tenue, Eliza posa un diadème incrusté de bijoux sur ses cheveux relevés en chignon.

— Tu ne devrais pas, prévint cette dernière en coulant un regard réprobateur sur son décolleté. Si tu continues ainsi, tu vas le perdre, crois-moi.

Constance tira sur le ruché qui ornait le col de son amie pour le redresser, puis s'en alla surveiller les préparatifs.

Les invités arrivèrent avec une promptitude impatiente presque amusante. Les valets allaient et venaient avec des plateaux chargés de verres de vin, et les musiciens jouaient des danses italiennes.

Dylan scruta la foule d'un œil inquiet.

— Et s'il l'avait emmenée à la campagne ? Et si nous perdions du temps au lieu de chercher ailleurs ? À Haiknays, peut-être.

Constance glissa la main au creux de son coude.

— Si nous n'apprenons rien d'utile ce soir, nous chercherons ailleurs. Nous ne cesserons pas tant que nous ne l'aurons pas retrouvée. Venez donc m'aider à accueillir nos invités.

Saint demeurant invisible, Constance laissa le baron prendre le relais et partit en quête de son mari.

Debout au milieu de sa chambre, moulé dans un gilet de velours indigo et des hauts-de-chausses tout aussi moulants, il se débattait avec ses manchettes. Il avait au côté, dans un fourreau de cuir doré, la rapière ancienne qu'elle avait achetée en pensant à lui.

— Tu es très séduisant.

— Pourquoi parlent-ils de Sanctuaire, d'après toi ? répondit-il sans la regarder, trop affairé à boutonner ses manches.

— Tu réfléchis à cela depuis le début de la fête ?

— J'essaie surtout de finir de m'habiller. Où diable est passé Viking alors que j'ai besoin de lui ?

Il lui tendit ses poignets.

— Tu veux bien ?

Elle s'avança, s'efforçant d'ignorer le trouble qui la gagnait à la vue de ses mains.

— Tu ne descendras pas dans cette tenue, décréta-t-il, les yeux rivés sur ses seins.

— Je suis déjà descendue.

Une fois les manchettes boutonnées, elle pivota vers la porte dans un bruissement de jupons.

— Venez, preux chevalier. Vos invités vous attendent.

Sur le palier, elle se pencha sur la balustrade pour balayer le vestibule du regard. La lumière était tamisée, les costumes, somptueux, et une brise au parfum de jasmin entraînait par la porte ouverte. La musique montait jusqu'à eux en même temps que les rires et le brouhaha des conversations.

— Nous sommes à un mois du solstice, murmura-t-elle.

— Nous la retrouverons, murmura-t-il derrière elle. Nous saurons qui est à l'origine de cette histoire et j'enfoncerai mon épée dans son cœur. Et dans celui de tous les hommes qui se trouvent en bas.

— Tous ?

— Si le coupable ne se trouve pas parmi eux, pourquoi as-tu organisé cette réception ? Je suis au service de ma dame, mais je préférerais passer mon temps à d'autres activités.

Il referma la main sur sa hanche.

— Lesquelles, par exemple ?

Elle sentit un courant d'air frais sur ses chevilles comme il lui relevait sa robe.

— Tu le sais très bien.

Elle ne l'en empêcha pas, et se mordit la lèvre lorsqu'il lui palpa les fesses sous ses jupons.

— Qu'est-ce que tu fais ? chuchota-t-elle.

— N'est-ce pas évident ? fit-il avec un rire rauque.

— On pourrait nous voir !

— Nous sommes dans l'ombre, lui rappela-t-il en s'aventurant entre ses cuisses.

Elle crispa les doigts sur la rampe. Elle en voulait davantage, elle avait envie de ses mains sur ses seins, de sa bouche...

— C'est trop peu, avoua-t-elle.

— Et pourtant cela me procure du plaisir. Et l'espoir qu'un jour tu me permettras de poser les lèvres là.

Il glissa deux doigts dans les replis humides de sa féminité

— Oui.

— Oui ?

Elle se mit à onduler au rythme de ses mouvements.

— Où tu veux... partout... gémit-elle.

Il l'écarta de la balustrade pour la plaquer contre le mur. Le regard qu'il fixa sur elle était à la fois interrogateur et triomphant.

— Tout ce que tu veux, souffla-t-elle. Tu me donnes envie d'être audacieuse, monsieur Sterling.

Il déposa des baisers fébriles dans son cou tout en se pressant contre elle. Frémissante, elle arquait le dos pour se frotter contre son érection.

— Il faut retourner auprès de nos invités, haleta-t-elle. Je veux remettre de l'ordre dans ma tenue, d'abord.

— Si tu t'approches de ta chambre, je ne réponds plus de rien. Tu ne réapparaîtras pas avant plusieurs heures.

— Si nous ne nous montrons pas à notre réception, les gens vont jaser.

Evan la relâcha, mais ses doigts s'attardèrent sur son bras.

— Ils diront que lady Constance et le mari qu'elle s'est acheté sont trop occupés à savourer les joies conjugales pour jouer convenablement leur rôle d'hôtes.

Il se dirigea vers l'escalier.

— Tu ne m'offres pas ton bras ?

— Constance, je suis dur comme la pierre. Si je te touche, je risque de ne jamais parvenir au rez-de-chaussée. Et ces fichus hauts-de-chausses sont trop serrés. Cela dit, je me ferai un plaisir d'exposer aux invités la preuve de mon désir pour toi.

Elle sourit.

— J'avais raison en te traitant de Bête.

— Et toi, tu es ma Belle, conclut-il en l'invitant à le précéder.

Elle sentit son regard brûlant sur sa nuque tandis qu'elle descendait les marches.

30

L'OR DU PIRATE

Elle se fraya un chemin dans la foule des invités costumés qui bavardaient et flirtaient, agitant son éventail devant son décolleté scandaleux comme si tous les regards masculins n'y étaient pas déjà rivés. Evan et elle étaient censés montrer qu'ils souhaitaient passer du bon temps. S'ils n'avaient rien appris d'utile lors de la soirée au Sanctuaire, ils savaient que la réunion suivante célébrerait le solstice d'été. Leur théorie se confirmait.

Dylan affichait un masque de convivialité qui ne parvenait pas à dissimuler son angoisse. Le temps pressait. Dès le lendemain, ils devraient lancer une offensive.

Vêtu d'un long pourpoint doré et d'une culotte bouffante, une épée au côté, sir Lorian Hughes s'approcha de Saint.

— La maîtresse des lieux sait recevoir, Sterling, commenta-t-il en tripotant la poignée de son épée.

— N'est-ce pas ?

— Vous serez pendu pour le meurtre d'Annie Favor, déclara Hughes, les yeux mi-clos.

— Je vous demande pardon ?

— En dépit de ses efforts, Read ne parviendra pas à vous faire laver de tout soupçon. Savez-vous pourquoi j'en ai la certitude ?

— Éclairez donc ma lanterne.

— J'ai la preuve que vous l'avez tuée et que vous lui avez planté une lame dans le cœur avant de graver une marque sur son visage pour imiter l'emblème de Loch Irvine.

— Quelle est cette preuve ?

— J'ai le couteau et le témoignage de l'homme qui vous l'a vendu.

— Cela n'a rien d'une preuve irréfutable.

Hughes esquissa un rictus narquois.

— Les familles ayant une fille à Édimbourg vivent dans la peur. Je n'ai pas besoin d'une preuve irréfutable. Il me suffit d'une place publique et d'une foule en colère.

C'était donc cela...

— Et vous affirmez être un homme d'honneur.

— Ne soyez pas naïf, Sterling.

— Que voulez-vous ?

— Elle, répondit sir Lorian en tournant les yeux vers Constance.

J'ai essayé de procéder en douceur avec une invitation à cette soirée pathétique, mais si je me fie à ce que j'ai entendu ce soir, vous allez décliner la prochaine invitation.

— Le Sanctuaire n'est pas à notre goût.

— Mais votre femme est à mon goût. L'heure des menaces est donc venue.

Saint ravala la fureur qui montait en lui.

— Peut-on être aussi tristement prévisible ? Votre épouse est superbe et elle vous appartient déjà.

— Ne me dites pas qu'une fine lame telle que vous ne comprend pas l'exaltation d'une victoire difficile ? Vous a-t-elle dit ce que j'ai proposé pour l'obtenir ?

Non. Et ce n'était sans doute pas son seul secret, songea Saint.

— Vous êtes bien intrépide.

— Elle s'est refusée à moi. Elle s'est refusée à tous les hommes qui l'ont courtisée. Elle préfère nous provoquer.

— Dommage pour vous, commenta Evan.

— C'est une pouliche rebelle. Mais elle a peut-être changé d'avis. Dans le cas contraire, il est de votre intérêt de l'y inciter.

— Hughes, ne jouez pas ce petit jeu avec moi. Vous allez le regretter.

— Cette femme est bien au-dessus de vos moyens, Sterling, et vous êtes le seul à ne pas le savoir.

Sur ces mots, sir Lorian s'éloigna tranquillement.

Constance vit Evan se raidir tandis qu'il parlait avec sir Lorian. Lorsqu'ils se séparèrent, il disparut dans une autre pièce.

De son côté, elle se mit en quête de ragots. Conformément à ses instructions, l'alcool coulait à flots. Hélas, les conversations demeuraient désespérément banales ! La plupart des invités semblaient ignorer l'existence du Sanctuaire et se montraient optimistes quant aux accusations de meurtre qui pesaient sur son mari. C'était incroyable et elle avait envie de s'en amuser en sa compagnie. La gaieté de lord Michaels était forcée, et quand il ne resta plus qu'une poignée d'invités, il se retira, l'air morose.

Sir Lorian et lady Hughes furent les derniers à partir. Ils s'attardèrent un peu trop dans le vestibule.

Quand ils furent enfin seuls, Saint agrippa la main de sa femme et

l'entraîna à l'étage sans mot dire. Dans sa chambre, il referma la porte derrière lui et s'adossa au battant.

— Déshabille-toi.

Elle délaça lentement son corsage, puis tira sur une manche après l'autre. Elle défit ensuite le lien de son jupon, qui glissa à terre dans un froissement soyeux. Son corset suivit, puis sa camisole, et elle se retrouva avec ses bas pour tout vêtement. Elle dénoua ses jarretières, roula ses bas le long de ses jambes et les laissa tomber sur le sol. Elle se tint nue devant Saint, qui la dévorait des yeux.

— Recule de deux pas et lève les bras, dit-il.

Il ôta son manteau et son foulard.

Elle s'exécuta, le regarda ramasser ses bas. Il s'approcha d'elle et enroula doucement la soie autour de ses poignets.

— Saint...

— Je ne te ferai aucun mal, promit-il. Laisse-moi te faire l'amour.

— Tu arrêteras si je te le demande ?

— À la seconde même, promit-il avant de l'embrasser sous l'oreille. D'accord ?

— Oui, dit-elle, la gorge nouée.

Il l'attacha à une colonne de lit, puis l'enlaça par la taille.

— Si tu tires, tu pourras te libérer aisément.

— Ah oui ? souffla-t-elle, prise de sueurs froides.

— Essaie.

— Non.

— Tu es magnifique, murmura-t-il resserrant son étreinte.

— J'attends...

Il s'inclina, déposa une pluie de baisers dans son cou, sur ses épaules, glissa jusqu'à ses seins. Lorsque sa bouche s'approcha de son mamelon, elle agrippa la colonne du lit en frémissant. Evan aspira la petite pointe durcie entre ses lèvres et elle commença à se tordre de plaisir et le bas se dénoua. Elle demeura offerte et impatiente, brûlant d'envie qu'il la touche.

Il le fit... avec sa bouche. Des baisers humides et doux avant qu'il ne lui écarte les cuisses. Elle n'imaginait pas que de telles sensations puissent exister. Qu'un homme puisse se montrer si tendre. Cramponnée à la colonne de lit, elle creusa les reins, l'implorant de ne pas s'arrêter.

Elle tremblait de la tête aux pieds quand il la souleva dans ses bras pour aller l'étendre sur le lit. Il ôta ses souliers et s'allongea près d'elle.

— Serais-tu un pirate ? souffla-t-elle, les paupières mi-closes.

— Pourquoi ? Tu as découvert un coffre plein de pierres précieuses et de pièces d'or dans mes appartements ?

— Où as-tu appris à faire ce type de nœud ?

— J'aurais dû être abattu.

— Pour avoir dérobé un coffre plein de bijoux et d'or ? Donc tu es bien un pirate.

Il voulait la toucher, écarter une mèche humide de son front, tracer du bout des doigts l'arrondi de son épaule.

— Tout va bien ? s'enquit-il.

— Très bien... Tu recommenceras, une autre fois, sans les bas ?

— Dès maintenant, si tu le souhaites, fit-il d'une voix moins assurée qu'il n'aurait aimé.

Elle sourit.

— Je n'ai jamais rien souhaité à ce point... Mais sans les liens.

— Dois-je te demander pardon ?

— Non.

Elle glissa la main sur son cou et sentit son pouls s'affoler.

— Pourquoi es-tu encore habillé ? Aurais-tu un rendez-vous, quelque séance de rites sataniques, peut-être ? Aurais-tu obtenu quelque chose de nos invités ?

— Constance, tu me rends humble.

— J'en avais assez de feindre de désirer le mari de toutes les femmes, ce soir. Je me demande comment elles font pour jouer la comédie en permanence.

— Elles ne jouent pas la comédie.

— Tout le monde fait semblant, répliqua-t-elle en lui caressant la poitrine. À part toi. Faisons comme si nous étions mariés et que tu exiges d'exercer ton droit conjugal, ici et maintenant.

Il roula sur elle.

— Faire semblant est inutile.

Elle lui offrit ses lèvres et l'accueillit en elle, les bras noués autour de son cou. Il prit son temps pour l'emmener jusqu'à l'extase. Quand elle cria son nom, il se laissa enfin aller à la jouissance à son tour.

Repoussant tendrement les mèches de son front, il la regarda sombrer dans le sommeil.

— Merci de m'avoir fait confiance.

— Mon preux chevalier, chuchota-t-elle.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, une lueur argentée filtrait par la fenêtre. En découvrant Saint assis au pied du lit, elle se demanda si elle ne rêvait pas.

— C'est déjà le matin ?

— Pas avant quelques heures. Tu n'as pas beaucoup dormi.

— Le clair de lune est superbe. Tu es resté éveillé ?

— Je n'arrive pas à trouver le sommeil, avoua-t-il en esquissant

un sourire qui la bouleversa.

Elle roula sur le côté.

— Lady Hughes ne voulait pas partir, hier soir, dit-elle à brûle-pourpoint en scrutant son mari.

— Je n'ai pas envie de parler d'elle. Ni de tout le reste, d'ailleurs.

— Elle espérait que tu l'invites à rester, je pense, insista Constance, intriguée par son regard à la fois distant et plein de désir.

— Si c'était toi qui l'avais invitée, elle aurait été encore plus heureuse.

Dans un éclair de lucidité, elle comprit.

— Tu crois que Patience Westin et elle...

— Oui.

— Au Sanctuaire, Miranda a pourtant choisi M. Westin.

— On fait parfois des choix étranges, non ?

— Tu es bien mystérieux, commenta-t-elle. Hier, Miranda a évoqué les choix, elle aussi. Elle aime badiner, c'est certain, mais Patience est si timide.

Plongeant le regard dans celui de son mari, Constance sentit sa gorge se nouer.

— Saint ! Au Sanctuaire, Miranda a choisi Westin afin que Patience soit contrainte d'être avec un autre homme.

— Je l'imagine.

— Elle la protégeait, souffla-t-elle, les yeux embués de larmes.

— Oui.

— Le Sanctuaire...

Saint était au courant des relations entre Patience et Miranda, du moins les soupçonnait-il, pourtant il ne lui en avait rien dit.

— Tu veux bien me relater ta conversation avec sir Lorian ?

— Il a l'impression que tu le négliges.

— Il t'a dit cela ? À toi ?

— Il est déterminé à te posséder, Constance. Tu dois te méfier de lui.

Sentant la panique monter en elle, elle se redressa en tirant sur la couverture pour se couvrir.

— Tu dis cela comme si tu n'allais pas être là pour me protéger.

— Si tel était le cas, tu serais plus que capable de te défendre seule.

— Tu ne réponds pas à ma question.

Il se leva, s'approcha d'elle.

— Tu n'as pas posé de question. Ma femme, souffla-t-il en prenant son visage entre ses mains. Cessons de parler de cette affaire, pour une fois. Oublions tout cela juste une heure, d'accord ?

Il lui caressa la lèvre du pouce.

— Tu veux retourner à l'orée du bois, à l'aube ? murmura-t-elle

en ayant l'impression qu'il lui faisait ses adieux.

Lorsqu'il l'embrassa, elle l'entoura de ses bras et l'attira à elle.

31

LE TEMPS

Aux premières lueurs de l'aube, Evan s'habilla et alla chercher à manger dans la cuisine où les domestiques s'activaient déjà. Alors qu'il se rendait aux écuries, il croisa John Shaw, sa trousse à la main. Il avait l'air épuisé.

— Bonjour, monsieur Sterling.

— Bonjour, docteur. Vous venez de rentrer en ville ?

— Je suis rentré hier. Le Lord Avocat m'a chargé de relire les notes du médecin légiste qui a examiné le cadavre d'Annie Favor.

— Vous ?

— Il souhaite avoir une seconde opinion. Et aussi par courtoisie envers le duc, je pense.

— Je vois.

— Je regrette, mais les éléments ne sont pas concluants.

— Comment cela ?

— Je ne peux mentionner les détails, bien sûr. J'ai essayé de les interpréter au mieux, et j'espère que ce sera à votre avantage.

— Merci.

— Sur ce, je vais aller prendre un bon petit déjeuner et aller me coucher. Vous sortez ?

— Oui. Puis-je vous poser une question ?

— Naturellement.

— Quelqu'un d'autre que vous a-t-il lu le rapport du médecin légiste ?

— Pas à ma connaissance. Les policiers qui ont déplacé le corps et les hommes qui l'ont trouvé au bord du lac ont dû voir ses blessures. Il y a aussi le compte rendu de l'enquête, que je n'ai pas lu.

— Merci, docteur.

— Bonne journée, monsieur Sterling, dit le médecin avant de s'éloigner.

Sir Lorian Hughes avait peut-être eu accès aux rapports décrivant les blessures d'Annie. À moins qu'il n'en ait connaissance parce que c'était lui qui les lui avait infligées.

Saint se rendit à l'atelier où il avait conçu le poignard et le fourreau de cheville de Constance. Il était fermé. Il était indiqué que Ian MacMillan serait absent plusieurs semaines. Hughes avait dû le trouver. Les couteliers n'étaient pas nombreux en ville. Saint les connaissait tous. L'un d'eux avait pu mentir en échange de quelques pièces d'or.

Il lui restait peu de temps. Il dénicherait Reeve, puis irait à Haiknays affronter Loch Irvine. Après quoi, il acculerait Lorian Hughes et lui trancherait la gorge si nécessaire. Il finirait au bout d'une corde, mais Constance serait en sécurité.

Constance trouva le Dr Shaw attablé dans la salle à manger.

— J'ignorais que vous étiez de retour en ville, dit-elle. Mon père est là aussi ? Il a des nouvelles ?

— Non. Je suis le seul à avoir été convoqué.

Il lui expliqua les raisons de sa présence à Édimbourg.

— Constance, je ne sais pas quelles conclusions en tirer. Sachez que les blessures d'Annie Favor ne coïncident pas avec ce que nous savons des disparues de l'an dernier, à un détail près. Elle a été poignardée d'une manière particulière, de façon à trancher l'aorte. Elle porte aussi une marque sur la joue qui ressemble fortement à l'un des trois détails de l'étoile tracée à la craie sur le manteau de Mlle Finn et la cape de Mlle Poultney.

— Quel détail ?

— La langue de feu.

— Le procureur croit-il que la mort de Mlle Favor soit liée aux enlèvements ?

— Il n'est pas encore revenu à Édimbourg. Je lui enverrai mes conclusions demain, ajouta-t-il en prenant la main de Constance. Je ne crois pas M. Sterling capable d'un tel acte. Si on m'interroge, je défendrai toute théorie susceptible de le disculper.

— Libby est avec vous ?

— Non. Elle est trop proche de l'âge des victimes. Elle restera au château jusqu'à ce que cette affaire soit résolue.

Constance approuva et partit en quête d'Eliza.

— J'emmènerai un valet, répondit-elle quand son amie éleva des objections contre sa destination. Il faut que je parle avec elle.

— Tu ferais mieux de parler avec Loch Irvine.

— Jusqu'à son retour, ou jusqu'à ce que j'aille à Haiknays, c'est impossible.

Elle l'aurait volontiers affronté des semaines plus tôt, après sa réception, mais à l'époque, elle ne savait comment s'y prendre. À ses yeux, une confrontation directe n'avait jamais résolu aucun

problème... jusqu'à ce que son mari lui prouve le contraire.

Eliza et Constance furent introduites dans le salon des Hughes. Sir Lorian apparut et sourit à la jeune femme tout en la parcourant du regard.

— Quel plaisir de vous voir, milady.

— Lady Hughes est-elle là ?

— Non. Mais vous serez ravie que je la remplace quand vous apprendrez la nouvelle dont j'ai à vous faire part.

— Quelle nouvelle ?

— Je ne parlerai qu'à vous, ma chère.

— Eliza, veuillez patienter dans le vestibule, ordonna Constance.

— Je laisse la porte ouverte, avertit Eliza.

— Venez, dit-il en lui indiquant le sofa. Nous serons mieux ici.

Constance s'assit, et il s'installa près d'elle.

— Qu'avez-vous à me dire, monsieur ? demanda-t-elle sans préambule.

Le sourire dont il la gratifia n'atteignit pas ses yeux.

— Hier soir, j'ai parlé avec votre mari. Je me réjouis de vous annoncer qu'il ne sera pas une entrave à notre liaison, déclara-t-il en lui caressant le poignet.

— Nous n'avons pas de liaison, répliqua-t-elle en écartant vivement le bras.

— Dans ce cas, ne doutez pas de son approbation.

— Non seulement j'en doute, mais je n'y crois pas une seconde.

— Je vous assure que son intérêt est ailleurs. Savez-vous qu'il a acheté une maison, non loin de Tantallon ?

Lorsqu'elle se leva, il la retint par le poignet.

— Dans un village isolé, reprit-il. Idéale pour éviter les regards indiscrets.

Elle se libéra de son emprise.

— Sir Lorian, j'ai flirté avec vous dans le but d'intégrer votre société secrète. C'était une erreur et je la regrette. Bonne journée !

Constance tourna les talons.

— Votre foi en la fidélité de votre époux me déçoit, ma chère. Je vous croyais plus intelligente. Si vous ne croyez pas les vérités que je vous ai déjà révélées, sachez que j'ai la preuve que c'est votre mari qui tenait le couteau qui a tué Annie Favor.

— C'est faux !

— Je possède ce couteau et j'ai des témoins de son acte.

Il croisa les jambes et tendit le bras sur le dossier du divan.

— Vous seriez prêt à inventer des preuves – à condamner un innocent à mort – uniquement pour m'avoir dans votre lit ?

— Je n'ai pas inventé la culpabilité de votre mari. Je l'ai simplement dévoilée.

— Je ne vous crois pas.
— Milady, intervint Eliza en s'encadrant sur le seuil, allons-nous-en.

— Peu importe que vous me croyiez ou non, reprit Hughes. Souhaitez-vous voir ce couteau ? Vous entretenir avec les témoins ? Du moins, avant que je ne les remette aux autorités...

— Constance... insista Eliza.

— Que voulez-vous ? Que voulez-vous, au juste ?

— Une nuit.

— Une nuit ?

— Une seule nuit. Et votre docilité absolue.

— Où est Chloe Edwards ?

— Qui ? fit-il en arquant les sourcils.

— Vous la connaissez. Je vous ai vu bavarder avec elle, le soir du bal du duc de Loch Irvine.

— Ma chère, rétorqua-t-il en se levant, je ne peux retenir le nom de toutes les femmes avec qui je parle lors d'une soirée.

— Vous savez où elle se trouve et vous savez aussi qui a tué Mlle Favor. Et pourtant, vous vous en prenez à mon mari. Pourquoi ?

— J'ai besoin de vous.

Constance fit volte-face et sortit.

Sur le chemin du retour, Eliza glissa son bras sous le sien et s'efforça de la rassurer. Mais il était trop tard.

Le château de Haiknays se dressait au sommet d'un promontoire rocheux à une trentaine de kilomètres au sud d'Édimbourg. Saint l'atteignit alors que le soleil se couchait derrière la colline. Le maître des lieux était absent et la forteresse fermée. Impénétrable. Il croisa un berger qui croyait le duc en ville et ne l'avait pas vu dernièrement.

Plus tôt dans la journée, Saint ne l'avait pas trouvé à Leith non plus. Il n'avait réussi à glaner aucune information utile. Une jeune fille avait vu un homme élégant coiffé d'une capuche entrer dans la maison du duc, la semaine précédente. Quand Saint avait essayé d'obtenir des précisions, la mère de la jeune fille avait éloigné celle-ci, l'air apeuré.

Les menaces de sir Lorian n'étaient pas des paroles en l'air. Les journaux ne parlaient plus que de lui et se livraient à mille hypothèses. Les Édimbourgeois avaient peur pour leurs filles. Saint était le seul accusé et il leur fallait un coupable à châtier.

Éclairé par la lune, il regagna la ville à vive allure. La maison était plongée dans le noir. Seules deux lampes brûlaient, une à l'entrée de service, où il laissa ses bottes crottées, et l'autre sur une console près de la porte de sa chambre. À l'intérieur, un feu crépitait dans la cheminée. Dans la pénombre, il vit Constance se lever de son lit et

s'avancer vers lui, vêtue d'une chemise de nuit blanche. Sans un mot, elle enroula les bras autour de son cou et s'empara de ses lèvres.

Il l'étreignit, goûta à sa chaleur et à sa douceur, savourant son baiser. Elle déboutonna son manteau et son gilet, et insinua les mains sous sa chemise.

— Te toucher me donne faim de toi...

Il se débarrassa de son foulard et de sa chemise, puis la reprit dans ses bras.

— Tu sens un peu les écuries, souffla-t-elle dans son cou.

— Tu as l'intention de me laver ?

— Non. Nous n'avons pas le temps.

S'écartant de lui, elle se dirigea vers le lit. Dos tourné, elle se dévêtit et lui jeta un regard par-dessus son épaule.

— Viens...

Pétrifié, il ne pouvait que la contempler. Cette femme aux hanches rondes, aux bras fins et aux cheveux d'or pâle qui cascadaient jusqu'à sa taille était sienne. Cette femme passionnée et tenace dont il avait tant rêvé l'appelait.

Elle s'allongea à plat ventre sur le lit.

— Prends-moi ainsi, murmura-t-elle en glissant les bras sous son corps comme pour se préparer.

Se protéger.

Son corps semblait aussi tendu qu'un arc.

Saint ravala l'émotion qui s'emparait de lui et déboutonna son pantalon.

— Retourne-toi, Constance.

— Mais je...

— Je ne te veux pas comme cela. Pas ce soir. Je veux sentir tes mains sur mon corps, tes jambes autour de ma taille, tes lèvres sur les miennes, ton petit nez au creux de mon cou. Je veux voir la lumière dans tes yeux pendant l'extase. Je te veux tout entière.

Elle obéit et il acheva de la déshabiller de ses mains fébriles. Sans tarder, il l'allongea sur le dos et plongea en elle. Elle se cambra pour l'accueillir plus profondément. Puis soudain, elle se figea et ferma les yeux.

— Evan...

Il sentit son cœur se serrer.

— Tu appréhendes le frottement, n'est-ce pas ?

Elle rouvrit les yeux.

— Eh bien, si tu t'évertues à me sauter dessus avant que je sois entièrement nu il te faudra t'habituer à la brûlure de la laine.

Laissant échapper un rire, elle lui caressa les épaules.

— Ce sont des blessures de guerre que j'endurerai avec joie, déclara-t-elle.

Après quoi, ils ne prononcèrent plus un mot. Il ne leur restait que trop peu de temps avant l'aube et trop de choses à se dire.

32

LES JOURS SPLENDIDES

— Debout !

Constance se retourna, repoussa ses cheveux de son visage et referma les yeux.

— J'aimerais me réveiller à côté de mon mari, ne serait-ce qu'une fois dans ma vie, soupira-t-elle.

— Un homme insiste pour vous voir, ton père ou toi, rétorqua Eliza en lui lançant un peignoir. Et je n'ai aucune envie de connaître les détails de ta vie conjugale.

Constance gardait un souvenir troublant de cette intimité.

— Est-ce un suçon que je vois sur ton sein ?

— Quoi ?

— Tu en as un autre dans le cou ! Couvre-moi cela sur-le-champ !

Eliza gagna l'antichambre.

— Tu mettras ta robe de soie bleue, avec le col haut.

Peu après, Constance descendit au salon. L'homme se tenait à distance des fenêtres, son chapeau à la main, visiblement gêné.

— Milady, dit-il en jetant un coup d'œil par-dessus l'épaule de la jeune femme. Le duc ne reçoit pas ?

— Mon père est à la campagne. En quoi puis-je vous aider ?

— Je m'appelle Ferguson et je suis l'un des greffiers du procureur. J'ai des nouvelles dont il souhaite faire part au duc avant qu'elles ne deviennent publiques.

— Je vous écoute, monsieur Ferguson, dit Constance avec une assurance qu'elle était loin de ressentir. Je transmettrai ces informations à mon père au plus vite.

— Des preuves concrètes situent M. Sterling sur le lieu du crime lors de la disparition d'Annie Favor. En outre, on a retrouvé une arme au bord du lac, non loin du corps. Votre mari l'a achetée le jour du meurtre. Le procureur tient à vous exprimer ses regrets, mais il devra inculper M. Sterling du meurtre d'Annie Favor demain dès son retour. Le procès public aura lieu aussitôt qu'un juge aura été désigné.

— Merci, monsieur Ferguson. J'en ferai part à mon père. Nous

remercions le procureur de nous avoir prévenus, dit-elle, sachant que cette mise en garde permettrait à son mari de disparaître. Bonne journée.

Elle le raccompagna.

Lord Michaels se tenait au bas des marches, l'air sombre.

— Seigneur, Constance, il n'est pas coupable. Vous devez le savoir.

— Bien sûr qu'il ne l'est pas. S'enfuira-t-il, selon vous ?

— Non. Il sera jugé et clamera son innocence jusqu'à ce qu'on lui passe la corde au cou. Je vais lui parler, déclara Dylan en se dirigeant vers la porte. Je vais lui conseiller de prendre l'argent hérité de Torquil et de se mettre en sécurité le temps que l'on retrouve le véritable assassin.

— L'argent ? répéta Constance.

— Il ne vous en a pas parlé ?

— Non. Trouvez-le au plus vite et implorez-le de partir. Il n'a pas beaucoup de temps.

Dylan s'éclipsa et la jeune femme gagna son boudoir. Elle prit une feuille de papier et son canif, dont elle effleura la lame effilée du doigt avant de tailler sa plume.

Saint passa la matinée à fouiller la vieille ville, cherchant des traces du départ d'Ian MacMillan. En vain. Il finit par embaucher un messenger pour porter de toute urgence une lettre au château de Read en lui promettant une autre pièce d'or à son retour.

Au moment où il rentrait chez lui, Aitken était en train de poser deux enveloppes sur un plateau d'argent.

— Elles viennent d'arriver, monsieur, annonça le majordome. Séparément.

Une seule était adressée à Saint.

— Dois-je porter celle-ci à Madame ?

— Je vais prendre les deux.

La première était une invitation du Maître pour une soirée au Sanctuaire, le jour même. S'ils renvoyaient une réponse positive par l'intermédiaire du messenger qui passerait en fin de journée, on viendrait les chercher au Peppermill.

L'autre venait de Miranda Hughes, un message griffonné à la hâte. Elle sollicitait la compagnie de Saint pour une promenade au parc dès que possible.

— Le messenger de lady Hughes est là, monsieur. Il attend votre réponse, précisa Aitken.

Le gamin était sur le perron – manifestement, Miranda ne lui avait pas recommandé d'être discret.

— Tu diras à Madame que je l'attends au parc, fit Saint.

Le garçon déta la. Saint jeta un coup d'œil aux fenêtres à l'étage, puis tourna les talons en direction du parc.

Lady Hughes vint à sa rencontre d'un pas vif. Le ciel s'était assombri au-dessus des parterres de fleurs.

— Cher monsieur Sterling, dit-elle en lui agrippant les mains. Vous êtes trop bon d'accepter de me rencontrer aussi promptement.

Il posa la main de la jeune femme au creux de son bras. De nombreux ragots circulaient déjà à leur sujet. S'il se fiait à ses doigts crispés, elle avait grand besoin d'être rassurée.

— En quoi puis-je vous aider, Miranda ?

Elle lui serra plus fort le bras.

— Vous savez, il ne m'appelle pas par mon prénom. Il ne l'a jamais fait. Sous son sourire charmeur, il est froid et cruel, même quand... Vous savez, je grossis. J'espère que ce n'est pas son enfant que je porte, car je veux pouvoir aimer ce petit.

— Vous serez bientôt débarrassée de lui. Et vous aimerez votre enfant.

Comme la mère de Saint avait aimé ses fils, en dépit de leur géniteur.

— Vous êtes tellement gentil, assura-t-elle en inclinant la tête. Je ne le mérite pas.

— Tout le monde mérite de la gentillesse. À présent, dites-moi pourquoi vous vouliez me voir.

— Je crois savoir où se trouve Mlle Edwards.

Il s'immobilisa.

— Vous saviez que je la recherchais ?

— Lord Michaels est venu me voir, il y a quelques semaines, suggérant que Lorian savait peut-être où était cette jeune fille. Il les avait vus bavarder lors d'une soirée. Lorian a nié. Le soir de la dernière réunion au Sanctuaire, quand j'ai voulu entrer dans la pièce où je me rends toujours, après que le Maître m'eut libérée, la porte était fermée à clé. C'était la première fois. Quand j'en ai parlé à Lorian, il m'a répondu que Loch Irvine lui avait sans doute trouvé un autre usage. Il affichait un sourire entendu.

— Vous pensez que Mlle Edwards est enfermée dans cette pièce ?

— Lorian n'est pas un homme bon, je ne l'ai toutefois jamais vu comme un monstre. Une soirée est prévue, ce soir, au Sanctuaire... Je sais que vous ne souhaitez plus vous y rendre, mais peut-être ferez-vous une exception. Quand le Maître aura fait son choix, je vous mènerai à cette pièce verrouillée.

Il opina.

— Constance y verra-t-elle un inconvénient ?

— Elle ne sera pas là.

— Il faut qu'elle vienne ! M. Reeve ne vous acceptera pas seul.
— Peu importe. Je sais que les réunions se déroulent chez Loch Irvine.
— En effet ! Vous êtes très intelligent.
— Je n'attendrai pas Reeve, ce soir. J'irai dès la nuit tombée.
— Dans ce cas, j'arriverai en avance, moi aussi. Au besoin, je distrairai M. Reeve.
Elle esquissa un sourire.
— Je suis jalouse de votre femme. Sans ma chère Patience, je crois que je détesterais Constance.

Au retour d'Evan, Constance avait déjà reçu la réponse de sir Lorian.

Dylan se leva d'un bond.

— Où diable étais-tu passé ? s'écria-t-il. Je t'ai cherché dans toute la ville.

— J'ai plutôt l'impression que tu prends le thé en compagnie d'une dame charmante. Bonjour, ma femme.

Constance s'approcha, posa les mains sur les revers de son manteau et fit mine de redresser ce dernier, qui n'en avait nul besoin.

— Lady Easterberry vient de passer. Elle t'a vu au parc avec lady Hughes et tenait à m'en informer. Comment va Miranda ?

— Assez bien, répondit-il, et son regard était brûlant. Et toi ?

Elle le lâcha et retourna s'asseoir.

— Le procureur m'a informée qu'il allait t'inculper demain. Dylan et moi pensons que tu devrais quitter l'Écosse. Ou mieux, la Grande-Bretagne. Du thé ?

— Je vois.

Saint s'assit à côté d'elle et refusa la tasse qu'elle lui proposait.

Lord Michaels se percha sur le bord d'une chaise.

— Tu dois t'enfuir, Saint, dit-il. À cheval, en bateau, comme tu voudras, mais il faut te cacher. En France, peut-être. Tu parles le français couramment. Tu pourrais traverser l'océan, rejoindre la Martinique ou une île espagnole. Personne n'ira te chercher là-bas. Quand toute cette histoire sera terminée, nous te préviendrons.

— Je ne partirai pas, trancha Saint.

— Je m'en doutais. Je te propose donc un marché. Si tu pars maintenant, je te donnerai Harwood à ton retour.

Saint s'esclaffa.

— Je ne veux pas de ta maison, Dylan.

— Elle fait partie des biens inaliénables, certes, de sorte que je ne peux pas vraiment t'en faire cadeau, mais tu en auras la jouissance. Tu m'as souvent affirmé que tu l'aimais beaucoup. Je me rends compte

que tu possèdes désormais le manoir du Devon, mais il y a ce charbon. Et si Read Castle est plus impressionnant, Harwood se trouve dans le Kent, une région très en vogue. De toute façon, le château reviendra à Blackwood un jour...

— Constance, j'ai écrit à ton père pour le prier de revenir en ville. Je lui ai parlé du Sanctuaire et de notre comédie en présence de Hughes et des autres. J'espère que tu ne m'en voudras pas de ne pas t'avoir demandé ton avis. Je ne voulais pas perdre de temps.

— Je l'ai envoyé chercher il y a moins d'une heure. Nous sommes donc d'accord, du moins sur cette question. J'aimerais que tu partes.

— Ce soir, il y a une réunion qui m'en apprendra peut-être davantage sur le sort de Mlle Edwards.

— Bon sang ! s'exclama Dylan. Dans ce cas, ne t'enfuis pas tout de suite. Je t'accompagnerai à cette réunion.

Constance s'efforça de ravalier le flot de panique qui menaçait de la submerger.

— Il a raison, dit-elle. Emmène-le avec toi.

Cela lui permettrait de filer discrètement retrouver sir Lorian.

— L'union fait la force, ajouta-t-elle.

Saint la scruta, puis il lui prit la main.

— Dylan, laisse-nous un instant, veux-tu ?

— Ah oui ! Bien sûr, répondit le baron d'un air entendu avant de sortir.

— Si la réunion de ce soir ne porte pas ses fruits, déclara Evan, je veux que tu retournes au château. Shaw est là-bas, ainsi que ton arsenal d'arcs et de flèches, et tes épées. Ou tu peux aller à Alvamoor, chez ton cousin. Je me cacherais bien jusqu'à ce que le meurtrier soit arrêté, mais je refuse de quitter Édimbourg alors que tu es en danger.

— Je ne suis pas en danger. Les victimes étaient...

— Je n'ai aucune confiance en Hughes et il a été on ne peut plus clair quant à son objectif. Je t'en prie, Constance. Acceptes-tu de partir ?

— Oui. Mais uniquement avec toi. Et tout de suite.

— Je ne peux pas. Et même si je le pouvais, ils viendraient me chercher là-bas.

— Tu as raison, bien sûr. Va à ta réunion, ce soir, et retrouve Mlle Edwards, dit-elle en libérant sa main. Demain, après l'inculpation, je quitterai Édimbourg.

Un silence, puis :

— Tu me mens, dit-il.

Elle se leva.

— Je n'ai pas à te dire la vérité. Pourquoi ne m'as-tu pas parlé de l'héritage de ton frère ? Pourquoi m'as-tu dissimulé le secret de Miranda et de Patience ? Demain, tu partiras. Je n'ai pas à te confier

mes secrets si cela ne me convient pas.

Sur ces mots, elle se dirigea vers la porte.

— Constance, arrête !

Elle s'immobilisa et se tourna vers lui.

— Ne fais pas cela, reprit-il d'une voix rauque. Je ne peux pas...

Il se frotta le visage, respira bruyamment.

— Ne fais pas cela, répéta-t-il. Je t'en supplie. Accorde-moi ta confiance, ne serait-ce que ce soir.

— Quelle est cette réunion où tu dois te rendre ?

— Nous sommes invités au Sanctuaire. Lady Hughes croit que Chloe Edwards se trouve chez Loch Irvine.

— Dans la maison ?

— À la nuit tombée, Dylan et moi irons voir.

— N'attendez pas minuit, c'est plus sage. Mais comment espères-tu entrer sans l'autorisation de Reeve ? Tu devrais peut-être te munir d'une de mes épingles à cheveux.

Elle se força à sourire, mais il garda la mine grave.

— Tu n'insistes pas pour venir avec nous. Qu'as-tu donc prévu de ton côté ?

— Je ne peux pas te le dire. Tu ne...

Il la rejoignit en trois enjambées, l'agrippa aux épaules et captura ses lèvres avec fièvre. Il enfouit les doigts dans ses cheveux tandis qu'elle l'entourait de ses bras.

— Si je le pouvais, je t'embrasserais jusqu'au bout de la nuit, souffla-t-il en lâchant sa bouche. Ne m'inflige pas cela, Constance. S'il te plaît.

— Je lui ai promis une nuit.

— Une nuit ? répéta Saint.

— En échange de ta sécurité.

Il cessa de respirer.

— Il a promis de me remettre le couteau et la preuve signée de ton innocence. Je regrette tellement que les choses ne puissent se passer autrement. Mais...

— Tu me l'as dit ! Tu viens de me parler de ton projet.

— Ce n'est pas mon projet, c'est le sien. C'est le seul moyen de...

Elle s'écarta de lui.

— Pourquoi ce sourire ? s'enquit-elle. Cela t'amuse que je...

— J'ai envie de chanter ! lança-t-il en l'enlaçant de nouveau. Tu me l'as dit.

— Je crois que tu es le plus fou de nous deux. Je me demande pourquoi j'essaie de te sauver la vie.

— Parce que je suis charmant, hasarda-t-il avant de l'embrasser. Ma femme, nous allons faire cela ensemble. D'accord ?

— Oui.

Les mains de Constance tremblaient irrémédiablement, mais il la serra contre lui, lui caressa doucement le dos.

— Je lui ai déjà dit que j'acceptais de le retrouver.

— Tu t'es sans doute gardée de préciser que tu porterais un poignard sous ta robe et une ombrelle dissimulant une épée.

— Bien sûr, répondit-elle en offrant son cou à ses baisers.

— Et que tu as l'intention de t'en servir contre lui.

— Naturellement. J'étais soulagée en voyant les nuages s'accumuler dans le ciel, tout à l'heure. On se promène rarement avec une ombrelle en pleine nuit. La pluie me permettra de...

— J'ai furieusement envie de toi.

— Parce que j'ai promis une nuit à un autre homme ou parce que j'ai l'intention de le mutiler ?

Elle se mit à rire.

— Tu n'as pas peur, constata Saint en lui caressant la joue.

— J'ai été à bonne école. Je suis prête à en découdre.

Il devinait sûrement sa frayeur, mais il se contenta de porter ses mains à ses lèvres.

— Nous devrions mettre ton cousin dans la confidence, suggéra-t-elle.

UNE NUIT HIDEUSE

Constance dut expliquer à son mari que s'il trucidait sir Lorian Hughes dans son salon, non seulement il ne convaincrat personne qu'il n'était pas coupable du meurtre d'Annie Favor, mais il finirait sur l'échafaud.

— Nous l'embrocherons plus tard, cousin, quand tu seras blanchi, déclara Dylan, impatient. Ça lui apprendra à contrarier les hommes de notre trempe.

Ils avaient décidé que la jeune femme ne les accompagnerait pas au Sanctuaire, de peur que sir Lorian annule le rendez-vous. À leur retour, les deux hommes surveilleraient l'entrevue de la jeune femme avec Hughes, et dès qu'elle aurait obtenu ce qu'elle voulait, ils l'affronteraient. En cas de danger, ils seraient à proximité. Si imparfait soit-il, ce plan avait l'avantage d'être simple.

À la porte, Evan prit la main de sa femme sans mot dire, puis s'en alla. Par la fenêtre, Constance regarda les deux hommes s'éloigner dans l'obscurité brumeuse.

Une heure s'écoula, puis une autre. La jeune femme tressaillait chaque fois qu'elle entendait les sabots d'un cheval sur les pavés.

Ils étaient partis depuis trop longtemps.

Elle écrivit à l'inspecteur de police ainsi qu'au procureur, et confia les lettres à Aitken, avec ordre de les remettre à leurs destinataires le lendemain matin si elle ne rentrait pas. Elle rédigea ensuite un court message à son père. À 11 heures, elle fit seller son cheval, se drapa dans une cape et sortit dans la nuit, son ombrelle à la main.

Dylan se cacha dans l'écurie en face de chez Loch Irvine, tandis que Saint bravait la pluie jusqu'à l'entrée de service. À son approche, Miranda ouvrit la porte.

— Vous êtes venu ! s'exclama-t-elle, visiblement soulagée. J'étais à la fenêtre, je vous ai vu arriver.

Elle l'introduisit dans un vestibule plongé dans la pénombre et referma la porte.

— M. Reeve est en haut. Nous devons faire vite...

— On ne s'attend jamais que ce soient les plus séduisants, déclara Westin, derrière lui.

Saint porta la main à son épée et frappa. Westin hurla. Miranda poussa un cri d'effroi. Reeve surgit de l'ombre. Saint heurta un os de sa lame.

Puis ce fut le chaos.

Une voiture munie d'une unique lanterne s'arrêta devant l'entrée des jardins royaux. Si le palais était fermé, le parc chatoyait de fleurs sous la pluie fine. De gros nuages masquaient la lune et les étoiles. Constance regarda sir Lorian descendre du véhicule. Il portait une longue cape noire et un foulard assorti.

Constance mit pied à terre et attacha Elfhame à l'abri d'une tonnelle.

— Milady, dit-il en s'approchant, vous êtes rapide. Je m'attendais à demi que vous changiez d'avis ou que vous veniez avec une escorte.

Il sourit comme s'il venait de faire une plaisanterie.

— Donnez-moi le couteau et les lettres. Tout de suite. Sinon, je ne monterai pas en voiture.

— Vous êtes seule, répondit-il d'un air lascif. Si je veux que vous montiez, vous monterez. Cela dit, j'ai vos lettres, ajouta-t-il en sortant deux enveloppes. Vous souhaitez les lire maintenant ?

Elle coinça l'ombrelle sous son bras et ouvrit les enveloppes. La première lettre était de la même main que l'invitation aux soirées du Maître. Elle affirmait que sir Lorian Hughes avait accusé par erreur Frederick Evan Sterling du meurtre d'Annie Favor et qu'il retirait ses accusations. La seconde lettre expliquait que son rédacteur, Ian MacMillan, n'avait ni vendu ni prêté le moindre couteau à M. Sterling, hormis un poignard à manche d'ivoire et son fourreau de cuir, en précisant la date de la vente. Selon lui, M. Sterling était un homme honnête. Le document ne mentionnait pas l'ombrelle et Constance pria pour que MacMillan n'en ait pas parlé à sir Lorian, qui le faisait peut-être chanter.

Les deux documents étaient datés et signés. Constance les replia et pénétra dans le jardin. Quand elle en ressortit, sir Lorian affichait un grand sourire.

— Vous ne me faites vraiment pas confiance, commenta-t-il. C'est délicieux.

— Cherchez ces missives autant que vous le voudrez, vous ne les trouverez pas.

Il se rapprocha.

— Auriez-vous déjà dissimulé des lettres d'amants dans ces jardins, milady ? Et moi qui vous trouvais si...

Il lui effleura les seins de l'index.

— Sage.

— Donnez-moi le couteau, à présent.

Il haussa un sourcil.

— Pas tout de suite. J'ai des projets pour ce couteau, ce soir, répondit-il en se dirigeant vers la voiture. Mais je n'ai qu'une parole. Vous l'aurez demain matin.

— Vous l'avez tuée. Annie Favor, murmura-t-elle sans bouger.

— Bien sûr que non. Elle a changé d'avis au dernier moment. J'étais en train de la réprimander quand elle a trébuché et est tombée accidentellement sur la lame. N'ayez pas peur. Si vous m'obéissez, vous ne sentirez qu'un léger picotement. À présent, en voiture !

Il pleuvait et elle était seule. Le message qu'elle destinait à son père indiquait où trouver les lettres. Evan savait où elle était en cet instant. Il fallait qu'elle gagne du temps.

— Au dernier moment ? répéta-t-elle sans comprendre.

— Avant le rituel, répondit-il avec un sourire patient.

— Quel rituel ?

— Celui de l'équinoxe, bien sûr.

— Vous êtes fou ?

— Non. Je suis un homme de confiance. Votre mari et lord Michaels ne viendront pas vous chercher.

Elle crispa les doigts sur le manche de son ombrelle.

— Ma femme est une jolie petite créature, poursuivit-il, mais elle est transparente. Contrairement à vous.

Il se tourna pour plonger son regard dans le sien.

— Vos yeux sont si bleus. Comme la mer, même sous la pluie. Dès que j'ai vu vos yeux, j'ai compris que la Providence vous avait placée sur mon chemin. Je vous ai cherchée. Et vous êtes apparue à Édimbourg, avec votre regard d'azur. La perfection.

Il glissa un doigt ganté sous son menton.

— Vous êtes venue ici de votre plein gré en me soupçonnant des pires vices. Et vous êtes là. Franchement, vous êtes plus remarquable que Styles ne le pense. Mais c'est un dilettante, après tout.

— En quoi est-ce un dilettante ?

— Assez de questions. L'heure tourne et nous ne devons pas être en retard.

Dès qu'il pivota vers la voiture, la lame surgit du manche de l'ombrelle, lui lacérant le poignet.

Hughes poussa un cri de douleur et fit volte-face en tirant un couteau de sa ceinture.

— Ce couteau est censé rester pur jusqu'au rituel, lança-t-il, furieux. Je vais cependant m'en servir si vous ne lâchez pas immédiatement cette arme.

Elle empoigna le manche désormais familier, évalua la distance qui les séparait, ainsi que sa posture et le terrain.

— Faites donc, dit-elle en souriant.

Evan se réveilla, les tempes comme prises dans un étau. Il entendit une femme crier.

— Tu avais promis de ne pas lui faire de mal ! fit la voix de Patience Westin.

— Pourquoi t'en préoccuper ? répondit son mari.

— Il est innocent, Robert.

— Ce n'est pas ce qu'affirme Hughes. Bon sang, ce démon a failli me trancher la main ! Reeve, apportez-moi un garrot !

— Mon mari est un menteur.

Ouvrant les yeux, il vit Miranda agenouillée dans la pénombre, les joues ruisselantes de larmes.

— Dieu soit loué ! Je redoutais que vous ne repreniez jamais connaissance. Je suis tellement désolée. J'ignorais qu'ils étaient là.

Comme Saint essayait de bouger les épaules, une corde lui cisaila les poignets. Il était assis dos au mur, les poignets entravés et les chevilles liées par une lanière de cuir.

— Ne bougez pas, Sterling, ordonna Westin. J'ai votre épée. Bon sang, sûr que cet imbécile de Reeve l'a laissé entrer avec. Si j'avais été préparé à cela...

— Tu aurais été mort de peur, de toute façon, railla Patience.

— Tais-toi !

— Si vous promettez de ne pas vous battre, dit Miranda en prenant son poignet. Je peux dénouer...

Le poing de Westin vola dans les airs. Elle s'écroula.

Furieuse, Patience se jeta sur lui.

— Ne la touche pas !

Il cloua ses bras sur les côtés.

— Regardez ce que vous avez fait, Sterling. Vous avez réveillé le chat.

Il jeta un coup d'œil au corps inerte de Miranda.

— Je vais le payer cher. Lorian ne sera pas content qu'elle ait un bleu sur le visage.

Le corps de Patience se ramollit tandis qu'elle fixait Miranda.

— Je suis désolée, monsieur Sterling. C'était trop beau pour être vrai, non ? Je regrette de vous avoir impliqué. Tu ne lui feras pas de mal, n'est-ce pas, Robert ?

— À quoi t'attendais-tu, petite idiote ? Je ne suis pas Lorian pour organiser un rituel, pas vrai ? Reeve s'en chargera, dès qu'il aura soigné cet œil. Tuer cette fille n'était pas une bonne idée, Sterling.

— Où est Hughes ? parvint à articuler Evan malgré sa migraine.

— Au rituel, bien sûr.

— Quel rituel ? s'enquit Evan en clignant des yeux.

— Le rituel du solstice. Elle ne vous a rien dit ?

— Ce n'est pas encore le solstice.

Westin se mit à rire.

— Lorian a accéléré les choses. Votre procès ne saurait tarder. Il voulait s'assurer que votre femme serait toujours en ville. Cela fait des semaines qu'il l'a à l'œil, même s'il espérait un peu plus d'enthousiasme de sa part. À présent, tais-toi, Patience. J'ai besoin d'un verre.

— Non, fit-elle en se débattant. Laisse-moi la voir.

— Sale petite tigresse ! Tu veux que je t'assomme, toi aussi ?

Tournant soudain la tête, sa femme lui mordit le menton.

— Nom de nom ! gronda-t-il en la repoussant avant de se palper le menton. Tu veux m'arracher un morceau de chair ?

— Je ferai pire que cela si tu ne m'aides pas à m'occuper d'elle.

Ensemble, ils soulevèrent Miranda.

— Reeve ne va pas tarder, prévint Westin. Bonne chance pour ce procès ! Et ne vous en faites pas pour le rituel. Lorian ne laissera pas d'autre trace sur elle que sa marque.

Patience coula un regard anxieux à Evan, puis ils disparurent.

Il observa vivement les lieux. Il se trouvait apparemment dans une chambre, chez Loch Irvine, sans doute. L'unique lampe projetait des ombres vacillantes. Saint était attaché à des anneaux scellés dans le mur. Il distingua plusieurs objets : fouets de cocher, gourdins, cordes, lanières de cuir dotées de boucles. De toute évidence, les invités du Maître ne se contentaient pas d'échanger leurs partenaires.

Il leva le pied et heurta l'anneau qui lui enserrait le poignet. Il était solidement fixé dans le mur, de même que l'autre.

Evan observa avec attention le sol, les meubles, le plafond, s'efforçant de se concentrer sur sa priorité : se libérer de ses entraves.

La porte s'entrouvrit et Patience apparut.

— J'ai déjà essayé les cordes, murmura-t-elle. Reeve a trop serré les nœuds. Je n'arrive pas à les défaire.

— Détachez-moi les chevilles, mais laissez le lien de cuir comme si le nœud était encore serré.

Elle obéit.

— Pouvez-vous atteindre la porte du palier sans être vue ?

— Je crois, oui. Robert est allé boire un verre de vin dans la salle du Sanctuaire. Miranda est toujours inconsciente.

— Derrière cette porte, il y a une galerie. Sous la vitrine, vous trouverez un couteau. Dépêchez-vous !

Elle s'empressa d'obéir. Saint espérait que personne n'avait fermé la galerie à clé depuis que Constance avait croché la serrure, quelques semaines plus tôt. Et où qu'elle soit, il pria pour que sa femme soit en train de montrer à Lorian Hughes ce qu'elle pensait de lui.

— Vous voyez le garçon sur ce cheval, là-bas ? chuchota sir Lorian, dont le souffle haletant formait des nuages de brume.

Le sang coulait d'une blessure au menton et son bras gauche était ballant. Il était tellement plus facile à combattre que M. Viking. Constance était ravie.

— Non, répondit-elle, sa canne-épée devant elle, l'ombrelle fermée dans la main gauche.

Ne jamais quitter son adversaire du regard.

— Parlez-moi de lui, voulez-vous ?

— Il est à mes ordres, prêt à effectuer une course pour moi, dit-il, les yeux scintillants dans la pénombre.

— Quelle course ?

— Votre mari est actuellement pieds et poings liés aux mains de M. Reeve. D'un mot, je peux envoyer ce garçon donner à Reeve la permission de planter un couteau dans le cœur de M. Sterling.

— Prouvez-le.

— Jeune homme ! cria-t-il.

Derrière Lorian, un cavalier surgit de l'ombre.

— Allez-vous mettre sa vie en péril ?

Constance baissa la main gauche mais garda la pointe de sa canne-épée dirigée vers le visage de Hughes.

— Qu'allez-vous me faire ?

— Vous êtes une femme avisée. L'épée, à présent.

Le poignard attaché à sa cheville, elle posa la canne-épée et l'ombrelle à terre, puis recula. Brandissant son couteau, il vint vers elle et lui saisit le bras.

— J'aimerais des détails, dit-elle en se laissant entraîner vers la voiture, là où sa voix ne serait plus audible s'il criait au garçon de partir.

— Vous verrez bien assez tôt. Je vous promets toutefois que si vous êtes sage, vous vivrez de délicieuses retrouvailles avec votre mari, demain. S'il est encore en vie, bien sûr. Une fracture peut provoquer une infection. Ce serait tellement plus facile si vous étiez moins vertueuse.

Constance réprima un rire nerveux.

— Montez, ordonna-t-il lorsqu'ils eurent atteint la voiture.

À l'instant où la portière se referma, elle tendit la main vers son poignard.

Hélas, elle ne s'attendait pas qu'il l'empoigne aussi vivement, ni qu'il lui bouche le nez et lui ouvre la bouche de force avant d'y verser du vin. Hughes était plus fourbe qu'elle ne l'imaginait.

Son père serait déçu.

Evan, lui, comprendrait, songea-t-elle dans un dernier éclair de lucidité.

La porte s'ouvrit sur Reeve, qui avait la tête entourée d'un linge et un œil injecté de sang. Il portait le sabre d'Evan comme s'il n'avait jamais tenu une arme en main.

— Que pensez-vous de votre œuvre, monsieur Sterling ? grommela-t-il en désignant son œil. Je ne suis quant à moi pas très satisfait.

— Vous m'avez attaqué par surprise.

— Vous ne perdez rien pour attendre.

— Où se déroule le rituel du solstice ?

— Désolé, mais vous n'êtes pas convié, répliqua Reeve avec un sourire.

— Je possède une fortune à la banque, à Londres. Libérez-moi et elle est à vous.

— Sir Lorian m'a prévenu que vous me proposeriez de l'argent.

Il agita le sabre tel un jouet.

— Et il a ajouté qu'il me verserait le double de votre offre. Combien ?

— Quarante mille livres. C'est plus d'argent que vous n'en verrez de toute une vie. Croyez-moi, j'ai été un voleur. Un piètre voleur, je l'avoue. Vous savez pertinemment qu'ils vous feront porter le chapeau. Dès qu'ils auront besoin d'un bouc émissaire. Je parle de Westin, Hughes, le Maître.

Reeve fronça les sourcils.

— Le Maître est au-dessus de ça. Et j'aime l'alternative que vous offre sir Lorian.

— Laquelle ?

L'autre jeta le sabre à terre et s'empara d'un gourdin.

— Un échange : votre liberté contre votre main.

Saint retint son souffle.

— Ma liberté immédiate ?

— Oui.

— Comment vous faire confiance ?

Patience se faufila discrètement dans la pièce.

— Je pourrais vous broyer les deux mains, menaça Reeve en frappant sa botte du gourdin. Et vous laisser là la nuit entière. Mais il veut que vous ayez le choix et j'ai promis de vous le donner.

Hughes voulait qu'il soit battu, mutilé, impuissant ; un sombre avant-goût de sa pendaison par une foule déchaînée.

— D'accord.

— Tendez la main, fit Reeve, ravi.

Evan la posa à plat contre le mur.

— Sir Lorian m'avait averti que vous essaieriez, railla Reeve. Je veux l'autre main.

— Monsieur Reeve, intervint Patience en s'avançant, mon mari veut que je dise un mot à M. Sterling.

Elle s'arrêta près des pieds de Saint.

— Vous n'atteindrez jamais Arthur's Seat avant minuit. N'acceptez aucun marché avec Reeve pour obtenir votre liberté. Monsieur Reeve, c'est de la barbarie ! ajouta-t-elle en faisant volte-face.

Dans sa main dissimulée dans les plis de sa robe scintillait la lame de son couteau.

— Quoi que sir Lorian vous ait dit, continua-t-elle, le Maître n'approuverait pas.

— Comment savez-vous ce que le Maître approuve ou non ?

— J'ai discuté de ces questions avec lui. Il réprouve toute violence inutile. Si vous en doutez, interrogez mon mari. Il est dans le Sanctuaire. Je promets de ne pas détacher M. Sterling en votre absence. Mon mari vous confirmera que j'ai déjà essayé et que je n'ai pas assez de force pour défaire vos nœuds.

Reeve grommela dans sa barbe, puis sortit, laissant la porte ouverte.

La jeune femme s'attaqua aussitôt aux liens du poignet d'Evan à l'aide de son couteau.

— La corde est trop épaisse, gémit-elle. Je n'aurai pas le temps.

— La lame est très aiguisée, répondit posément Saint. Vous y êtes presque.

Reeve réapparut sur le seuil.

— Patience, filez, ordonna Evan.

Elle lâcha le couteau et bondit de côté tandis que Reeve brandissait son gourdin au-dessus de la main toujours entravée de Saint. Tirant sur la corde en partie tranchée, celui-ci parvint à se libérer et à ramasser le couteau.

Le gourdin s'abattit deux fois, provoquant une explosion de douleur. Evan planta sa lame dans le bras levé de Reeve, qui hurla et lâcha son gourdin.

Les ténèbres descendirent sur Saint. Il lutta avec acharnement

pour les repousser.

— Arrêtez ! cria Patience. Arrêtez !

Il y eut un claquement de porte, des pas lourds.

— Monsieur Sterling, levez-vous ! Vite !

Elle disparut. En titubant, Saint se redressa et coupa la dernière corde qui le retenait prisonnier. Ivre de douleur, il entendit une femme sangloter, un homme crier. Sa main brisée heurta le sol et il reçut un coup de poing sur la tempe.

— On fait moins le fier, hein ? railla Reeve.

Evan tituba vers la lumière et, retrouvant son équilibre, réussit à attraper la lampe qu'il lança.

Reeve s'écroula à terre. Une nappe d'huile se répandit et les flammes s'élevèrent, embrasant les vêtements de Reeve.

Dans le couloir, Patience était penchée sur Miranda.

— Elle est vivante mais elle ne bouge pas.

— Nous allons la porter.

— Votre main...

— Prenez mon foulard et nouez-le autour, aussi serré que possible.

Elle obéit et Saint crut défaillir de douleur. Constance lui aurait parlé, elle aurait cherché à détourner son attention. Il avait besoin d'entendre sa voix, son rire. Une épaisse fumée avait envahi la chambre tandis que les flammes se propageaient, dévorant les tentures. Les vêtements en feu, Reeve s'efforçait de se relever en hurlant de douleur.

Evan avait hissé tant bien que mal Miranda en travers de son épaule.

— Mlle Edwards ! bredouilla Miranda. Cette porte.

Evan tenta de l'ouvrir. Elle était verrouillée. Derrière eux, Reeve jaillit de la chambre et se rua vers l'escalier.

— Venez, souffla Saint en pivotant vers les marches. Vite !

— Mais...

— Dépêchez-vous. Je m'occuperai d'elle.

En bas, le vestibule était plongé dans le noir. Saint reposa Miranda sur le sol et Patience l'entoura de ses bras.

— Partez !

— Monsieur Sterling, vous ne pouvez pas...

Mais il remontait déjà l'escalier. Il courut dans le couloir enfumé, s'arrêta devant la porte dont il crocheta la serrure de la pointe de son couteau. Ouvrant la porte à la volée, il aspira une bouffée d'air. Attachée sur une chaise, un bâillon sur la bouche, une jeune fille le fixait d'un regard terrorisé.

— Saint ! Bon Dieu, Saint ! appela Dylan.

Les yeux de la jeune femme s'emplirent de larmes.

Evan coupa ses liens et l'aida à se lever. Lorsqu'elle fit mine d'arracher son bâillon, il l'en empêcha car l'air du couloir était irrespirable. Dans l'escalier, elle tomba dans les bras de Dylan en sanglotant.

Dehors, la pluie martelait les écuries en flammes dont les portes étaient béantes.

Sous les trombes d'eau, Dylan attira Mlle Edwards contre lui, puis il croisa le regard d'Evan.

— Un type s'en est pris à moi avec une torche, expliqua-t-il. Les chevaux se sont enfuis.

Patience s'agenouilla près de Miranda, couchée sur le sol.

— Elle va comment ? demanda Evan d'une voix qu'il ne reconnut pas.

— Elle respire.

— Vous ne risquez plus rien, assura-t-il en scrutant la nuit à la recherche de son cheval – de n'importe quel cheval. Lord Michaels va s'occuper de vous.

Une des fenêtres de la maison explosa et les flammes en jaillirent. Il avait laissé son sabre à l'intérieur, ainsi que le couteau, qu'il avait lâché pour aider Mlle Edwards à se lever.

— Ton épée ! cria-t-il à son cousin.

Dylan sortit un pistolet de sa poche, mais la poudre était trempée par la pluie.

Sans cheval, ni arme, Evan se mit à courir. Trois kilomètres le séparaient de la colline. S'il avait traversé des champs de bataille sur de plus longues distances, jamais il n'avait couru avec un bras inutilisable. Sa main brisée coincée dans son gilet, il endurait des souffrances sans nom. Au bout d'un kilomètre, il la sortit à l'air libre et faillit s'effondrer de douleur. Le souffle court, il resserra son pansement de fortune et tomba à genoux.

Tâtonnant dans le noir, sa main rencontra une clôture. Il l'agrippa, se redressa Dieu sait comment. Au loin, il entendit un hennissement.

Devait-il chercher ce cheval ou se remettre à courir ?

Il se remit à courir.

Soudain, un bruit de sabots retentit derrière lui, puis à côté de lui. Il ralentit, tendit sa main valide et sentit son autre épée attachée à sa selle. Bien dressée, sa monture s'arrêta. Saint glissa un pied dans l'étrier et se hissa en selle avant de partir au galop en direction d'Arthur's Seat.

À travers le rideau de pluie, il aperçut des torches parmi les ruines du château. Il talonna son cheval de plus belle.

Le chemin décrivait une courbe autour de la butte. Il n'aurait pas le temps.

Dans la tour du château de Duddingston, au loin, l'énorme cloche sonna le premier coup de minuit. Saint dirigea sa monture vers le sommet. Il sortit son épée de son fourreau et, penché en avant, ils se lancèrent ensemble à l'assaut de la pente.

34

LE SACRIFICE

Constance compta.

Un... deux... trois...

Elle avait les joues trempées car sir Lorian avait repoussé la capuche de satin qui lui dissimulait le visage. Ses poignets étaient liés, et sous ses paumes, elle sentait la pierre froide de l'autel.

Elle se demanda vaguement ce qu'il avait fait de sa robe et de ses jupons.

Quatre... cinq...

Elle s'en moquait, mais Eliza aimait particulièrement cette robe.

Elle devait délirer...

Six... sept...

Il la lui avait enlevée dans la voiture, ne lui laissant que sa chemise, puis il lui avait enfilé une tunique. En revanche, il ne l'avait pas touchée. Quel homme étrange.

Huit...

Vinrent les torches. Et la douleur.

Neuf... dix...

Encore.

Un...

La pluie s'infiltra entre ses lèvres. Une voix psalmodiait des mots bizarres.

La pluie avait un goût de sel.

Deux... trois... quatre...

Il fallait qu'elle continue de compter. Les psalmodies s'intensifiaient, son esprit s'embrumait. Un souffle froid et humide envahit ses poumons. Quelqu'un se tenait derrière elle. La touchait. Elle sentait de nouveau ses lèvres, sa langue, la pluie glaciale, sa peau froide.

Elle ouvrit les yeux.

Les flammes dansaient au-dessus de l'autel en pierre sur lequel elle gisait, entourée de silhouettes en tunique blanche.

— Les morts renaissent ! déclara sir Lorian.

Des murmures lui répondirent.

— La terre porte de nouveaux fruits !

Le cœur de Constance battait à tout rompre tandis que les silhouettes encapuchonnées marmonnaient.

— Voici notre gratitude ! Voici notre sacrifice !

En sentant la caresse du métal froid sur son mollet, elle retint son souffle. Elle s'efforça de lutter contre la panique qui s'emparait d'elle.

Il prononça des paroles inintelligibles. Elle ouvrit la bouche, ferma les yeux, crispa les poings, le corps tendu.

Cinq... six... sept...

Quelque chose avait changé par rapport à la dernière fois qu'un homme l'avait lacérée. Quelque chose...

Ses chevilles étaient détachées !

Elle agita les pieds. Ses talons touchèrent de l'os. Puis de la chair.

Un homme gémit, un autre cria. La lumière vacilla et une silhouette recula. Elle entendit alors un bruit de sabots.

Elle replia les jambes et se tordit de plus belle. Un claquement à l'épaule lui arracha un cri de douleur. Tâtonnant, elle parvint à saisir le manche en ivoire de ses doigts trempés

Une torche tomba à terre.

Près d'elle, un tintement de métal sur la pierre... Sa main fut libérée de ses liens. Elle pivota sur l'autel pour fuir le bruit de lutte. Sir Lorian était recroquevillé sur le sol, le visage blême.

Elle se jeta sur lui, mais il l'écarta d'un geste. Rassemblant ses ultimes forces, elle frappa de nouveau. La lame traversa le tissu. Elle perdit l'équilibre, glissa sur le sol humide et s'affala sur sir Lorian. Se dégageant à grand-peine, elle recula en titubant.

Sir Lorian se tordait de douleur à ses pieds. Les torches s'éloignèrent au son des sabots des chevaux. Il fut englouti par les ténèbres.

Un bras musclé l'entoura, elle voulut frapper de plus belle.

— Constance, gronda Evan, sa joue contre la sienne. C'est moi. C'est fini.

Au loin résonna la cloche d'une église.

35

UNE ÉPÉE RENDUE

— Depuis des semaines, je vous serine que si vous donnez une arme à une femme, elle s'en servira contre vous. Vous ne m'avez pas écouté, naturellement.

Viking posa un bandage sur la blessure badigeonnée d'un baume et entreprit de le nouer autour de sa cuisse. D'une main maladroite, Saint repoussa le domestique et s'en chargea lui-même, avant de remonter son pantalon. Viking le contemplait d'un air narquois.

— Vous vous gaussez, marmonna Evan. Figurez-vous que je me suis passé de valet pendant trente ans et que je peux continuer pour les trente années à venir.

— Une attitude très coloniale, grommela Viking.

— Vous venez de grogner tel un goret si je ne m'abuse ?

— Je ne grogne pas, monsieur. Je me racle la gorge. J'ai appris cela de Mme Josephs.

Le menton haut, Viking rassembla son matériel et quitta la pièce.

Saint s'installa dans un fauteuil et ferma les yeux. S'il s'enivrait pour apaiser la douleur, il ne serait guère plus avancé, décida-t-il. Il fut tiré de ses pensées par un coup frappé à la porte. Le duc entra.

— Excusez-moi de ne pas me lever, lui dit-il.

— Je peux ? fit Read en désignant l'autre fauteuil.

Saint se redressa à grand-peine.

— Est-elle... ?

— Elle dort encore. Le Dr Shaw pense qu'elle a une grande quantité de drogue à éliminer et qu'elle se réveillera dans la journée. Il souhaite vous rappeler que vous devez respecter un certain temps de cicatrisation.

— N'est-ce pas inhabituel pour un duc de jouer les messagers ?

— Pas plus que pour un maître d'armes d'épouser une riche héritière. Monsieur Sterling, quand je vous ai invité au château, je savais que ma fille et vous vous connaissiez déjà.

Saint s'adossa plus confortablement.

— Jack Dorée me l'a appris il y a six ans, reprit Read. Il m'a écrit

pour me rapporter les propos de Constance ; selon elle, vous vous étiez comporté convenablement avec elle, à Fellsbourne, contrairement à elle. Vous vous êtes battu en duel pour sauver son honneur. Dorée était désespéré. Il était attaché à elle et la connaissait suffisamment pour savoir qu'il ne s'agissait pas d'un flirt sans lendemain. Il voulait son bonheur. Je lui ai conseillé de l'épouser. J'avais pour elle des projets dont il n'était pas informé. En tant que marquise, elle bénéficierait de l'influence et de l'autorité dont j'avais besoin.

— Des projets ?

— Pour modifier les lois de ce pays, ouvrir une nouvelle ère en Grande-Bretagne. Après la mort de Jack, j'avais l'espoir qu'elle épouserait son frère. Il m'est vite apparu qu'elle n'en ferait rien, qu'elle resterait célibataire – et loin de Londres. Je vous ai donc fait venir ici.

— Pas pour que je lui enseigne l'escrime, je présume.

— Non. Pour... raviver les braises. J'espérais qu'elle aurait envie de se marier. Pas avec vous, bien sûr. Elle m'a forcé la main.

Saint serra les dents.

— J'étais au courant de vos états de service exemplaires pendant la guerre. Mais votre comportement sous mon toit, votre détermination à aider lord Michaels et ma fille, votre lettre d'hier, les instructions que vous me donniez concernant votre fortune, qui devait revenir à ma fille à votre mort... Vous m'avez surpris.

— Vraiment ?

— En ce moment même, vous continuez de me surprendre. Vous devez avoir envie de m'étrangler, pourtant vous gardez votre sang-froid.

— Je vous assure que ce sang-froid est superficiel.

Evan sortit la vieille rapière de son fourreau et la remit au duc.

— Elle ne m'appartient pas.

— Je vous l'ai offerte.

— Vous n'étiez pas à même de le faire.

Le duc se figea. Il avait compris.

Evan faillit sourire.

— Merci d'avoir sauvé ma fille, monsieur Sterling, dit le duc en se levant.

Puis il s'empara du fourreau et s'en alla.

Un moment plus tard, Dylan réveilla son cousin.

— Ils sont partis ! annonça-t-il.

Saint leva sa main blessée, tressaillit et se frotta les yeux de l'autre.

— Donne-moi cette bouteille. Qui est parti ?

Dylan déboucha la bouteille de whisky.

— Les membres du Sanctuaire. Ils ont tous quitté la ville.

Seules six personnes se trouvaient dans les ruines d'Arthur's Seat en compagnie de Hughes. Toutes portaient une cagoule si bien qu'Evan n'avait pas vu leurs visages. À vrai dire, il n'avait vu que Constance, gisant sur l'autel.

L'alcool lui brûla la gorge.

— On dirait que Hughes était la seule vraie brebis galeuse du troupeau, enchaîna Dylan.

— Westin m'a frappé à la tête. Ce n'est pas rien.

— En tout cas, bon débarras !

— Tu me sembles de bonne humeur. J'en conclus que Mlle Edwards va bien.

— Elle est avec sa famille. Elle affirme que Reeve l'a bien traitée, qu'il lui donnait des livres, la nourrissait convenablement et lui assurait qu'il ne lui arriverait aucun mal. Il ne l'a attachée que quelques fois, pour la protéger, disait-il. Et il s'excusait lorsqu'il la détachait. Je crois qu'elle a surtout eu très peur. Mais elle dit qu'elle m'aime, ajouta Dylan en esquissant un sourire, et son père accepte que je l'épouse.

— Je m'en réjouis pour toi, cousin.

— Il ne reste plus qu'à attendre le réveil de Constance et tout rentrera dans l'ordre.

Dès que Dylan se fut retiré, Evan sortit la pile de documents que lui avait remis le notaire de son frère et s'y plongeait. S'ils ne lui révélèrent rien de nouveau, il découvrit un mot de Torquil.

Evan,

Tu as déjà découvert qu'une partie de ma fortune était liée à celle du duc de Loch Irvine par le biais de plusieurs investissements. Si tu n'as pas besoin des fonds placés sur le compte d'Édimbourg, abandonne-les. Comme toujours, je te fais confiance, mon frère.

T. S.

La nuit était tombée. Evan se leva péniblement et alluma une lampe. Pour la première fois depuis qu'il avait ramené sa femme à la maison, il se rendit dans sa chambre.

Assoupie dans un fauteuil, Mme Josephs se réveilla en sursaut.

— Elle n'a pas bougé. Allez vous reposer, monsieur Sterling. Je vous préviendrai en cas de changement.

Il contempla les cheveux d'or de sa femme tressés avec soin, ses mains immobiles sur la courtepoinette, sa poitrine qui se soulevait et s'abaissait au rythme de son souffle. Et enfin le pansement qui couvrait en partie son beau visage.

S'arrachant à sa contemplation, il regagna sa chambre et déboucha la bouteille de whisky.

Le lendemain, à 7 h 30, Viking s'encadra sur le seuil de la salle de

bal.

— Elle est réveillée, monsieur.

Saint gravit les marches deux à deux et faillit heurter Mme Josephs.

— Les valets l'ont portée au salon, dit-elle.

— À l'instant ?

— Il y a vingt minutes, à son réveil...

— Pourquoi... ?

Il s'interrompit. Ils ne l'avaient pas prévenu tout de suite pour qu'il ne soit pas tenté de l'aider.

Ils avaient six ans de retard.

Le soleil dardait ses rayons sur la jeune femme étendue sur le divan face à la fenêtre, sous une couverture. Elle ne se tourna pas vers lui en entendant ses pas. Son souffle était régulier, son corps détendu. Elle s'était rendormie, apparemment.

Evan s'assit dans le fauteuil près d'elle et se pencha vers elle.

— Constance, je n'ai pas été honnête avec toi. Un jour, je t'ai dit qu'un cœur impénétrable rendait un homme invincible. Ce n'est pas vrai. Plus tu t'insinues dans mon cœur, plus je suis fort. Grâce à toi, je pourrais combattre des armées entières.

Au bout d'une heure, elle bougea enfin. Sa main se crispa sur la couverture.

— Je suis là, fit-il.

Elle demeura immobile, comme si elle retenait son souffle. Il attendit, mais elle ne dit mot et sombra de nouveau dans le sommeil.

À la nuit tombée, Evan regagna ses appartements pour changer ses pansements. Entendant du bruit, il gagna la chambre de sa femme. Le Dr Shaw était en train de l'allonger sur son lit. Elle avait les yeux clos.

Il suivit le médecin dans le couloir.

— Que vous a-t-elle dit ?

— Elle n'a rien dit à personne.

Ils croisèrent Dylan dans l'escalier.

— Comment va Mlle Edwards ? s'enquit le Dr Shaw.

— Bien, répondit-il, compte tenu des événements. Les bans seront publiés dimanche.

Saint lui donna une tape sur l'épaule et le médecin lui sourit.

— Et si on buvait un verre pour arroser cela, cousin ? proposa Dylan. Nous parviendrons peut-être à convaincre le docteur de se marier à son tour. Vous ne savez pas ce que vous manquez, docteur.

— Vous non plus, vous ne savez pas ce que je manque, s'esclaffa John Shaw. Du moins pas encore. Mais je veux bien trinquer avec vous, si cela ne vous ennuie pas, Sterling.

— Bien sûr que non.

Evan avait envie de retourner au chevet de Constance et d'y rester jusqu'à ce qu'elle lui parle, jusqu'à ce qu'elle croise son regard et lui sourie.

— Il y a un problème, Saint, dit Dylan, retrouvant son sérieux. Chloe affirme qu'elle a quelque chose à vous dire, à Constance et à toi. Elle n'a pas tout révélé à la police. Après ce que je lui ai raconté sur Hughes et sur ton arrestation, elle a préféré se taire. En revanche, elle tient à vous en parler, si Constance est en état de l'entendre.

Le lendemain matin, Constance allait mieux. Installée au salon, enveloppée dans un châle, elle garda les yeux rivés sur Chloe Edwards.

— La veille de votre venue, monsieur Sterling, raconta celle-ci, une dame est entrée dans la pièce.

— Une dame ? répéta Dylan. Lady Hughes ? Mme Westin ? Une membre du Sanctuaire ?

— Non. Je n'ai jamais vu aucune de ces personnes. C'est vous qui m'avez appris qu'elles étaient présentes. Cette dame a refusé de me donner son nom. Elle m'a assuré toutefois qu'elle était une amie et qu'elle me ferait libérer bientôt.

— Pourquoi ne l'a-t-elle pas fait ? demanda Dylan.

— Oh, elle y comptait ! Mais je crois qu'elle ne s'attendait pas à me trouver là. Selon elle, si elle était surprise dans cette maison, cela gâcherait tout.

— À quoi ressemblait-elle ? s'enquit Evan.

— Elle avait de magnifiques cheveux roux et des yeux verts. Elle était jeune et très jolie.

Aucune adepte du Sanctuaire ne répondait à cette description.

— Elle portait une vieille cape, ajouta Chloe. Avec ce symbole dont tout le monde parlait cet hiver, le symbole du château de Haiknays. J'ai dû paraître étonnée en le voyant parce qu'elle m'a dit de ne pas m'inquiéter, qu'elles étaient toutes deux vivantes et en bonne santé.

— Qui ? souffla Constance.

— Cassandra Finn et Maggie Poultney.

— Bon sang ! s'exclama Dylan. Elles sont en vie !

— A-t-elle ajouté autre chose ? demanda Evan.

— Nous avons entendu un bruit et elle est partie. C'était juste avant que vous me retrouviez.

Tandis que Dylan s'emparait de la main de la jeune fille, Evan se tourna vers Constance, qui le regardait, un léger sourire aux lèvres.

Le lendemain matin, sous la bruine, Miranda Hughes descendit de voiture devant la maison. Vêtue d'une robe rose vif, le front contusionné, elle ne s'approcha pas pour le saluer.

— Me pardonneriez-vous un jour ?

— Grâce à vous, Mlle Edwards a retrouvé sa famille, dit-il en la rejoignant. Comment allez-vous ?

— Merveilleusement ! Je le méprisais, vous savez. Et à présent il croupit en prison – mutilé de la manière la plus indiquée qui soit. Constance est avisée. Elle sait où un homme redoute de recevoir un coup de poignard.

Elle prit la main valide d'Evan.

— J'ignorais tout de ces rituels atroces. Il ne m'en a jamais parlé. Vous me croyez ?

— Oui. Comment va Mme Westin ?

— Elle est dans notre petite maison. Un jour, je vous revaudrai cela, c'est promis. Ce n'est pas le cas de Westin, ajouta-t-elle avec une moue. Il a informé Patience qu'il partait pour Paris où personne ne connaît son invertie de femme. Il compte prendre une maîtresse française pour impressionner ses amis. Le pauvre ! Je crois qu'il a peur d'elle. De ma douce Patience ! Il n'a aucun cran.

Elle se hissa sur la pointe des pieds et embrassa Evan sur la joue.

— Merci, murmura-t-elle. Patience souhaite que je prénomme mon bébé Frederick, mais je préfère Evan. Nous utiliserons peut-être les deux prénoms. Vous avez tant de noms, mon cher. Embrassez Constance pour moi !

Quelques heures plus tard, Saint entra dans la chambre de sa femme. Eliza Josephs était seule. Elle se réveilla en sursaut.

— Constance est au salon ? s'enquit-il.

— Je la croyais avec vous.

— Avec moi ? Non...

La jeune femme ne se trouvant ni au salon ni dans aucune autre pièce, toute la maisonnée se lança à sa recherche.

Fingal, le palefrenier, vint l'avertir que le cheval de Constance n'était plus dans son box.

Evan se précipita aux écuries. Elfhame avait en effet disparu.

— Fingal ! hurla-t-il. Venez seller mon cheval !

Constance ne pouvait s'être rendue qu'à deux endroits. La bruine s'étant muée en pluie battante, Saint opta pour le plus proche.

Elle se tenait au milieu des décombres de la demeure du duc de Loch Irvine, sa cape écarlate voletant dans son dos, telle une rose surgie des cendres. Son cheval blanc montait la garde à l'entrée du site.

Saint mit pied à terre et la rejoignit. Elle avait le regard limpide.

— Constance...

Il ne put poursuivre.

— Tu boites, constata-t-elle. Je suis tellement désolée de t'avoir fait mal.

— J'ai connu bien pire.

— Patience m'a écrit pour me raconter ce qui s'était passé. Seras-tu un jour capable de tenir de nouveau une épée ?

— Chaque fois que ma dame me sollicitera, répondit-il en pliant la main droite.

— Saint...

— Je ne sais pas, en réalité. Peut-être.

— Il croyait que tu étais gaucher, n'est-ce pas ? Trois cent cinquante et un jours de perdus, dit-elle, les pupilles dilatées. C'est mieux qu'une vie entière, je suppose.

— Constance, il ne faut pas...

— Sur cet autel, j'ai compté jusqu'à dix. J'imaginai ma posture, l'angle de mes pieds, chaque attaque, chaque parade, chaque touche. J'ai compté, encore et encore. J'entendais ta voix me dire qu'il n'était pas très difficile d'arriver à dix. Et tu es apparu.

Les larmes ruisselèrent sur ses joues.

— Merci d'être venu à mon secours.

Il ne parvenait pas à détacher les yeux de son visage.

— Tu n'en as pas eu besoin. Tu t'es secourue toute seule.

— Je voulais qu'il meure.

— Tu t'es défendue.

— Walker Styles. Pendant des semaines, j'ai souhaité sa mort. Pendant des mois.

Le silence tomba entre eux, uniquement rompu par le martèlement de la pluie sur les ruines.

— C'est normal que tu aies voulu sa mort, parvint enfin à articuler Evan.

— J'ai toujours voulu être belle à l'intérieur. Je voulais qu'un homme me voie telle que j'étais dans mon cœur, imparfaite et cependant digne d'être aimée malgré mes défauts. Je ne lui pardonne pas. Pas encore. Mais je ne le déteste plus.

— Tu es une guerrière, ma Belle. Les guerriers se relèvent toujours.

— Ma séduisante et si gentille Bête, murmura-t-elle en lui prenant la main.

UNE CONVERSATION, ET UNE ÉPÉE EN CADEAU

Ils regagnèrent la maison en silence. Constance affichait un air pensif et Evan ne voulait pas la déranger – il ne trouvait pas les mots, de toute façon.

Sur ordre du médecin, Constance se retira aussitôt dans sa chambre où elle dîna avec Mme Josephs. Dans la salle à manger, le duc annonça que l'absence de Loch Irvine au cours du mois passé était confirmée. Depuis qu'il avait quitté Édimbourg après sa visite au musée, on l'avait vu à Londres, puis à Portsmouth. Il n'était pas à Édimbourg le jour où Constance et Evan s'étaient rendus au Sanctuaire, ni le soir du rituel de sir Lorian. Loch Irvine n'était donc pas le Maître.

Néanmoins, les rumeurs sur le Duc diabolique persistaient. On disait que sir Lorian réservait Chloe Edwards pour un autre rituel. Le détenu gardait le silence et dans les salons, les théories abondaient à propos de son utilisation des symboles de l'étoile de Haiknays.

Reeve demeurait introuvable. On supposait qu'il avait fui avec les autres adeptes du Sanctuaire.

— Ils seront sous surveillance, dit Read.

Mais Evan en avait terminé. Puisque, d'après la mystérieuse visiteuse de Chloe, les disparues étaient saines et sauvées, la mission de Constance était achevée.

Il s'excusa et monta dans la chambre de sa femme, d'où Mme Josephs le chassa sans ménagement.

— Cette chevauchée l'a épuisée !

Il connaissait son épouse. Elle se remettrait vite.

Il avait raison. Le lendemain matin, Constance pénétra dans la salle de bal où il s'entraînait en l'attendant. La couleur vive de sa robe rehaussait son teint de porcelaine et son pansement avait disparu. Elle s'arrêta devant le râtelier.

— Bonjour, lança-t-elle en tripotant la poignée de son épée.

— Bonjour, répondit-il, nerveux.

Un silence pesant s'installa entre eux. Constance agrippa l'épée et la brandit.

— Qu'en penses-tu ?

— De cette arme ? Je te l'ai dit il y a bien longtemps, elle...

— De ma cicatrice.

Elle se tourna, révélant les lacérations qui lui barraient la joue – trois entailles recousues par le médecin.

— C'est encore une blessure, mais il y aura bientôt une cicatrice. Ne me donne-t-elle pas un air mystérieux ?

— Très mystérieux, en effet, souffla-t-il.

— Tant mieux, fit-elle en agitant sa lame. Comme je te l'ai déjà dit, j'aime le mystère.

— C'est vrai. Tu essayais de me séduire en exhibant tes talents au combat.

— Je n'ai pas eu à te séduire. Tu m'as toujours trouvée irrésistible.

— Certes, admit-il en arquant un sourcil.

— Je n'étais pas prête.

— Pas prête ?

— Avant-hier. À te la montrer.

— Rassure-toi, je ne t'ai jamais crue parfaite.

Elle le dévisagea, les yeux brillants, puis :

— Pourquoi ne m'as-tu pas parlé de la fortune de ton frère ? Ou de la tienne ?

— Je voulais que tu m'acceptes pour ce que je suis, ce que j'ai toujours été, et non à cause d'un tas d'or qui me vient de quelqu'un d'autre. Cela n'a aucune importance à mes yeux, et je ne voulais pas que cela en ait aux tiens.

— Tu as acheté une maison pour Patience et Miranda, dit-elle en suivant du doigt les ailes dorées sur la garde de son épée.

— En effet.

— Dans un lieu discret, où on les prendra pour deux dames oisives un peu excentriques, j'espère ?

— Dans un village sur la côte. Faute de bonheur conjugal, Westin est en route pour la France.

— Tu souhaites y aller, toi aussi ? Fonder ta propre salle à Paris ? Dylan m'a dit que tu en rêvais.

Sa voix était tendue.

— Ou préfères-tu les Antilles ? Maintenant que tu peux faire ce que bon te semble avec ton argent.

Saint redoutait ce moment depuis des semaines. Il avait à présent la gorge nouée et du mal à respirer.

— Temporairement, peut-être, pour visiter ma propriété.

Il baissa les yeux sur l'épée qui avait tranché les cordes attachant son épouse sur l'autel, puis il la posa de côté.

— Constance, je ne peux pas faire cela.

La panique envahit la jeune femme. Pendant quatre jours, allongée dans son lit, elle avait prié pour que cela n'arrive pas, pas maintenant, jamais.

Mais Saint semblait si déterminé.

— Tu ne peux pas faire quoi ? se força-t-elle à demander.

— Je ne peux pas t'accorder ce que tu souhaites.

— Ah non ? dit-elle calmement alors qu'à l'intérieur elle volait en éclats.

— J'ai fait de mon mieux pour t'aider, comme je m'y étais engagé, pour t'assister dans ta mission. J'ai beau jouer les gentlemen, je ne suis pas de ton monde. Je ne le serai jamais. Je ne peux renoncer à toi. Cela m'est impossible.

— Tu ne peux pas ?

— Ni aujourd'hui ni jamais.

Constance en eut le souffle coupé.

— Mais...

— Je me moque de la tolérance et du laisser-faire qui règne au sein des mariages de l'aristocratie. Ce ne sont pas mes valeurs. Tu es ma femme et je te garde.

— Evan, je...

— Constance, je t'aime depuis le premier jour. Et tu m'aimes aussi, je le sais, même si tu es trop fière et trop effrayée pour l'admettre. Il n'y a rien sur cette terre qui...

Lâchant son épée, elle se jeta au cou d'Evan, qui l'enlaça. Tandis qu'elle riait et pleurait tout à la fois, il l'embrassa sur le sommet du crâne et l'étreignit avec force.

— Pas d'annulation, conclut-il d'une voix étouffée. C'est une bonne nouvelle.

Elle s'esclaffa et, sentant le cœur de son mari battre plus vite, elle resserra ses bras autour de lui.

— Milady, murmura-t-il en lui caressant les cheveux, tu es tout pour moi.

Elle leva les yeux vers lui et, inclinant la tête, il la gratifia d'un baiser d'une infinie tendresse.

— Dis-moi que tu m'aimes, murmura-t-il.

— Je t'aime, dit-elle en encadrant son visage de ses mains. Bien sûr que je t'aime.

Il l'embrassa alors avec une telle ardeur qu'elle en oublia tout le reste pour s'abandonner à ces sensations délicieuses. S'écartant enfin, elle demanda d'une voix un peu haletante :

— Comment as-tu pu croire une seconde que je voulais que nous nous séparions ?

— Tu ne souhaitais pas te marier, tu m’as imploré plusieurs fois de te laisser.

— C’était un noble sacrifice de ma part.

— Je vais devoir t’apprendre à faire preuve de noblesse sans me briser le cœur, répondit Evan.

— J’avais tellement peur.

— Je sais.

— Tu m’as appris le courage, dit-elle en lui caressant la joue.

— Je t’ai enseigné l’art de manier une épée. Le reste était déjà en toi.

— Je ne parlais pas de cette forme de courage.

— Pour moi, il n’y a qu’un seul courage.

— C’est M. Banneret qui t’a enseigné cela ?

— Non, c’est toi. Il y a six ans.

— Je t’aime tant. Je n’imaginais pas pouvoir être aussi heureuse.

Il déposa un baiser sur son front et inspira profondément.

— Evan, j’ai un dernier secret à te confier.

— Un dernier ?

— Tu connais tous les autres.

— J’en doute, mais continue.

— Il y a six ans, j’ai rejoint une organisation gouvernementale secrète afin de glaner des informations dans le but de te retrouver. Leam, qui en faisait partie, m’a invitée à intégrer le groupe avant même que je ne m’installe à Londres. Il me croyait malheureuse à cause de mon deuil. J’ai accepté tout de suite. Je voulais aider, bien sûr, mais je voulais surtout te retrouver. J’ai su que tu étais à Plymouth, et aux Antilles, puis que tu avais regagné l’Angleterre. Si je n’avais pas le droit d’être avec toi, je ne parvenais cependant pas à t’oublier. Je ne le voulais pas.

— C’est ce qu’on appelle un secret, en effet, répondit-il en la regardant droit dans les yeux.

— Et ?

— Je n’en reviens pas. Tu es en train de me dire que tu es une espionne ?

— Pas une espionne. Je recueillais des informations sur des personnes disparues pour le compte de mes amis.

— Tu es bel et bien folle, après tout, commenta-t-il en riant.

— Folle de toi. Quand tu es arrivé au château, j’ai cru que je rêvais. Je me languissais de toi depuis tant d’années. Et puis tu m’as souri, et j’ai su que je ne pourrais pas te perdre une seconde fois. Tu comptes m’enfermer au grenier, à présent ?

— Oui. Et m’y enfermer avec toi.

Elle se hissa sur la pointe des pieds pour l'embrasser. Sans la moindre appréhension, elle enroula les bras autour de son cou et se plaqua contre son corps musclé.

— J'attendrai que tu sois prête à nouveau, promit-il. Aussi longtemps qu'il le faudra. Des semaines, des mois, des années. Je...

— Des *années* ?

— Constance, je t'aime tant.

— Mais je ne veux pas attendre ! Je veux que tu me fasses l'amour tout de suite.

— Tout de suite ?

— Je suis ta femme, non ? Et tu dois accéder à mes moindres désirs.

— Vos désirs sont des ordres, milady, déclara Evan.

La soulevant dans ses bras, il la porta jusque dans sa chambre et la déposa sur son lit avant de s'allonger près d'elle. Elle roula sur lui et le chevaucha.

— À présent, tu es à moi, décréta-t-elle.

Il glissa la main dans ses cheveux et attira son visage vers le sien.

— Corps et âme, souffla-t-il tout contre sa bouche.

Épilogue

LA REQUÊTE

Cher monsieur,

Comme vous le savez, Moineau a officiellement démissionné du club. Faute de projets immédiats et compte tenu de la santé fragile de mon père, je vous présente à mon tour ma démission. Ce fut pour moi un honneur et un privilège de servir le royaume.

Bien à vous,

Pèlerin

Lady Justice

Brittle & Sons, imprimeurs

Chère lady Justice,

Je suis au regret de vous écrire pour la dernière fois. Le Falcon Club n'est plus. Je vous en conjure, ne pleurez pas trop amèrement. Vous avez d'autres malheureux à harceler et d'autres causes triviales à défendre pour distraire vos lecteurs. Sachez toutefois que mes journées seront plus mornes, mes nuits dénuées de sens, sans votre correspondance. Ne m'oubliez pas, ma chère, car je ne vous oublierai certes pas.

Avec mon admiration éternelle,

Pèlerin

Ancien secrétaire du Falcon Club

Pèlerin

Le Falcon Club

14 ½ Dover Street

Cher monsieur,

Je vous écris à contrecoeur mais par nécessité. N'abandonnez pas encore votre mission. Je ne puis, pour l'heure, m'expliquer davantage, si ce n'est par ces mots : j'ai besoin de votre aide.

Lady Justice

Note sur les déguisements, les rebelles et les épées

Un homme bon, gentil, émotionnellement solide, qui veut avant tout la sécurité et le bonheur d'une femme est à mes yeux particulièrement sexy. Mettez-lui un pantalon moulant, donnez-lui une épée, et vous avez l'homme idéal.

Dès que j'ai commencé à réfléchir au roman de Constance, j'ai compris qu'il lui fallait ce genre de héros. En rédigeant *J'ai aimé le prince des rebelles*, j'ai découvert comment Saint avait aidé le héros, Taliesin, durant leur jeunesse – il arrive que les personnages indiquent à l'écrivain ce qu'il doit leur faire vivre, et l'écrivain, s'il est avisé, leur obéit. Dès lors, l'histoire d'amour de Constance et de Saint m'est apparue clairement. Il devait la sauver non seulement en éliminant les êtres nuisibles, mais en lui apprenant à les éliminer elle-même et en lui montrant ce qu'était l'amour véritable. Si vous voulez lire la scène qui m'a permis de comprendre Evan, vous la trouverez sur mon site Web, www.KatharineAshe.com. Il est alors un très jeune homme plein d'énergie, juste après la guerre, au moment où il reprend une épée.

Comme souvent dans mes romans, Constance constitue un secret en elle-même. Derrière la beauté et la richesse se cache une jeune fille qui veut juste être aimée. Les apparences sont souvent trompeuses, non ? Dans le volume suivant de cette série, les deux héros, lady Justice et Pèlerin, agissent sous couverture, ce qui engendre bien des péripéties, parfois très coquines.

Au début du XVIII^e siècle, dans une société britannique qui attache une grande importance à l'ordre social, le « rebelle » est vu comme un fauteur de troubles. L'empire était alors en pleine expansion, et que des hommes du peuple fassent fortune dans le commerce et l'industrie bouleversait la hiérarchie qui voulait que le pouvoir demeure entre les mains de l'aristocratie. Ce fut une période d'incertitude pour les propriétaires terriens. De plus, après les guerres napoléoniennes, les anciens combattants, souvent handicapés, sillonnaient les campagnes en quête de travail. Certains d'entre eux, ainsi que les Gitans, étaient considérés comme des « rebelles »

susceptibles de semer le désordre dans une société en pleine mutation.

Dans la cuisine, quand j'étais enfant, il y avait une broderie au point de croix encadrée qui disait : *Où se trouve le cœur, là est la maison*. Dans mes romans, j'ai voulu mettre en scène des rebelles de tous poils – pirates, espions, Gitans, maîtres d'armes – qui finissent par trouver un foyer auprès de la femme qu'ils aiment.

Pour ce qui est de l'escrime, les jeunes gens de la haute société apprenaient cet art dans leur jeunesse, mais ne le pratiquaient que sur le champ de bataille ou en tant que loisir. Au début du XIX^e siècle, l'épée ne faisait plus partie de l'attirail traditionnel. Non seulement les duels étaient interdits en Angleterre, mais beaucoup les tenaient pour immoraux. Ceux qui s'y risquaient encouraient une lourde amende, des peines de prison voire la mort quand ils tuaient leur adversaire. La pratique du duel datait d'avant le Moyen Âge, si bien que ces messieurs avaient du mal à y renoncer pour laver leur honneur. Comme il était difficile de cacher un cadavre aux autorités, ils déclaraient gagnant le premier à faire couler le sang de son adversaire. Les aristocrates continuèrent néanmoins de tuer impunément, peut-être parce qu'ils n'étaient pas punis, surtout quand la victime était de rang inférieur. Leurs pairs de la Chambre des lords qui les jugeaient leur pardonnaient volontiers ces crimes d'honneur.

Des lois réglementant les duels apparurent au milieu du siècle. À l'époque, de nombreux marchands pratiquaient l'escrime, au point que les nobles se plaignaient de la démocratisation du duel. Entre-temps, avec les progrès des armes à feu, l'épée fut moins utilisée sur les champs de bataille. À la fin du XIX^e siècle, l'escrime connut un regain de popularité en Angleterre. Les gentlemen étaient encouragés à conserver cette pratique contre les hommes de rang inférieur. Mais l'âge d'or de l'épée était révolu.

Petit détail amusant : les épéistes de renom combattaient torse nu pour prouver qu'ils ne portaient pas de protections – qui leur auraient permis de se montrer plus agressifs – et qu'ils ne redoutaient pas une blessure fatale. C'était une façon de montrer leur bravoure et leur honnêteté. C'est le cas d'Evan.

Pour Georges Banneret, le maître d'armes, je me suis inspirée des grands maîtres de l'époque, dont le chevalier Joseph de Saint-Georges, créole de Guadeloupe célèbre en France et en Angleterre pour son adresse, son charme et sa culture. Son histoire passionnante fait l'objet d'une biographie due à Alain Guédé.

Les notions de sang-froid, de vigueur et de jugement évoquées dans le chapitre 8 sont issues d'un bref ouvrage du XVII^e siècle, *The Swordsman's Vademecum*, de sir William Hope, qui énonce huit règles de l'épéiste. Règle numéro un : « Quoi que vous fassiez, agissez toujours avec calme, et sans passion ni précipitation, mais avec

vigueur, vivacité et en vous laissant guider par votre jugement. » Je trouve que c'est un excellent conseil dans la vie en général et j'ai cru bon de l'intégrer à l'enseignement de Saint.

Je ne résiste jamais à la tentation de faire quelques emprunts à William Shakespeare, comme dans les titres des chapitres 32 et 33, inspirés de son douzième sonnet : *les jours splendides sombrés dans la nuit hideuse*¹.

Quelques mots sur l'Écosse et ses innombrables châteaux. Si le domaine du duc de Loch Irvine se trouve au nord-ouest d'Édimbourg, Haiknays Castle est à un jet de pierre de Read Castle, ce qui est possible, d'après ce que je connais de l'Écosse. Read Castle est librement inspiré des châteaux de Fraser et d'Abbotsford, ce dernier ayant été construit par le célèbre romancier sir Walter Scott, féru d'armes anciennes et grand collectionneur. Les guides de ces deux sites m'ont beaucoup aidée dans mes recherches.

Le Peppermill, le lac, les ruines de l'église d'Arthur's Seat et d'autres lieux évoqués dans ce roman existent ou ont existé, notamment l'auberge de la Toison, à Duddingston, où j'ai passé un délicieux après-midi à bavarder et à réfléchir au triste sort d'Annie Favor.

À chaque roman, mon Angleterre du début du XIX^e siècle s'enrichit. Constance apparaît dans *When a Scot Loves a Lady, How to Be a Proper Lady, How a Lady Weds a Rogue* et *In the Arms of a Marquess*. Evan est présent dans *J'ai aimé le prince des rebelles*. Le jeune Dylan fait une apparition dans *Swept Away by a Kiss*. Quant aux amis du Falcon Club de Constance, ils évoluent dans les autres titres de la série. Pour découvrir les personnages et les événements du Falcon Club, du Duc diabolique et de mes autres séries, rendez-vous sur mon site Web.

1. Traduction de François-Victor Hugo. (N.d.T.)

Remerciements

Je tiens à remercier Marcia Abercrombie, Sonja Foust et Lee Galbreath, sans qui ce roman n'aurait pu voir le jour. Il leur est dédié. Mille mercis également à mon équipe de lecteurs : Georgie C. Brophy, Nita Eyster, Donna Finlay, Meg Huliston, Helen Lively et Celia Wolff, dont la générosité dépasse le cadre de l'amitié et qui ont beaucoup apporté à cet ouvrage. Merci à Diana Bennett, Georgann Brophy, Mary Brophy Marcus, sans oublier les auteurs Caroline Linden, Miranda Neville et Maya Rodale pour leur soutien indéfectible, et Sandie Blaise pour ses conseils précieux. Toute ma gratitude à Carol Strickland et aux dames de cœur du groupe HCRW pour leur camaraderie, à Cari Gunsallus, assistante extraordinaire, et à Chuck Wendig.

J'adore à la fois l'escrime et l'Écosse, de sorte que j'ai pris beaucoup de plaisir à faire des recherches. L'épigraphe de ce roman est extraite de *Self-Defense for Gentlemen and Ladies* (2015), de Ben Miller, un excellent recueil d'articles de presse des années 1870 du colonel Monstery. Merci aux bibliothécaires de la Duke University pour leur aide. Merci à Alison Lodge, du Castle Fraser, pour ses informations lors de ma visite, ainsi qu'aux bénévoles d'Abbotsford et à Noah Redstone Brophy, pour ses conseils médicaux. Sans l'expertise de Melinda Leigh sur l'escrime, j'aurais été perdue. Merci à Kallio et à Jennifer Oldham du Mid-South Fencers Club, au professeur Leslie Marx de la Duke University et à Walter G. Green de la Salle Green.

Je suis aussi reconnaissante à mon editrice, Lucia Macro, dont le travail me fut précieux, et à l'équipe d'Avon Books, dont Gail Dubov, Thomas Egner et Ellen Leach. Merci à Nicole Fischer, qui m'a beaucoup facilité la tâche, et à Pamela Jaffee, Jessie Edwards et Shawn Nicholls pour leur soutien. Toute ma gratitude à mes agents, Kimberly Whalen et MacKenzie Fraser-Bub, et à Meredith Miller et Sylvie Rosokoff, qui proposent mes romans aux lecteurs de l'étranger.

Toute erreur ou tout anachronisme malencontreux n'est pas le fait des personnes citées plus haut, mais des fées qui vivent dans les bois derrière chez moi, et qui en ont assez de ne pas avoir le premier rôle dans mes romans (cela viendra !).

Merci à mes lecteurs, qui rendent mon travail si agréable. Sachez

que j'apprécie vos lettres, mails, tweets, posts et critiques plus que vous ne l'imaginez. Je vous embrasse tous. Un grand merci à mes Princesses, pour votre amour et votre enthousiasme. Je vous suis infiniment reconnaissante. J'aime avoir des nouvelles de mes lecteurs et je leur réponds toujours personnellement. N'hésitez pas à me contacter par le biais de mon site ou en m'écrivant.

Enfin, merci à mon mari, à mon fils et à Idaho. Ces dernières années, vous m'avez plus appris sur l'honnêteté, la générosité et l'amour véritable que je ne l'aurais cru possible. Vous êtes mes héros.